

**SOCIETE
FRANCAISE
d'ETUDE
de la CERAMIQUE
ANTIQUE
en GAULE**

**ACTES DU CONGRES
DE TOULOUSE**

9 - 11 MAI, 1986

- * LES CERAMIQUES FINES NON SIGILLEES
- * ACTUALITE DES RECHERCHES CERAMIQUES EN GAULE

*Textes rassemblés et présentés
par Lucien RIVET*

La S.F.E.C.A.G. rassemble les personnes qui s'intéressent à l'étude de la céramique en Gaule. Elle a pour but de développer et de coordonner les travaux scientifiques qui portent sur ce matériel, depuis le premier âge du fer jusqu'à la période mérovingienne incluse.

Les moyens d'action de la S.F.E.C.A.G. sont des congrès nationaux qui favorisent la rencontre des chercheurs et des archéologues, l'examen des découvertes, la confrontation des documents, la diffusion des connaissances.

Les sujets d'étude de la S.F.E.C.A.G. concernent tous les aspects de la céramique :

- les sigillées et les céramiques communes (fines et grossières), les amphores et les dolia, les lampes et les statuettes, les terres cuites architecturales, les tuiles et les briques, les chenets, etc.
- les ateliers, avec les fours et les dépotoirs, les carrières d'argile, etc.
- les techniques de fabrication;
- les analyses de pâte;
- la constitution de séries : typologiques, chronologiques; les évolutions, etc.
- les marques, les estampilles et les inscriptions;
- la réalisation de répertoires décoratifs;
- l'étude des influences reçues et exercées; les comparaisons, avec le verre, le métal, etc.
- la commercialisation, le transport, les dépôts, etc.
- l'utilisation : domestique, religieuse, funéraire, etc.
- les hypothèses ou les conclusions sur l'alimentation, l'économie, la religion, la vie quotidienne, individuelle ou collective, etc.
- les méthodes d'étude.

Lors de ses congrès, la S.F.E.C.A.G. organise des excursions, des visites de chantiers archéologiques et de musées.

Selon ses possibilités, la S.F.E.C.A.G. diffuse des comptes rendus ou des actes; elle fournit des articles à la revue Figlina.

**SOCIETE
FRANCAISE
d'ETUDE
de la CERAMIQUE
ANTIQUE
en GAULE**

**ACTES DU CONGRES
DE TOULOUSE**

9 – 11 MAI 1986

- * LES CERAMIQUES FINES NON SIGILLEES
- * ACTUALITE DES RECHERCHES CERAMIQUES EN GAULE

*Textes rassemblés et présentés
par Lucien RIVET*

J'ai plaisir à mentionner les noms de ceux qui, personnes ou organismes, à divers degrés, ont rendu possible la tenue de ce Congrès, à Toulouse, du 9 au 11 mai 1986 : Robert LEQUEMENT, Directeur des Antiquités Historiques de Midi-Pyrénées qui, nous ayant invités, a su nous réserver l'accueil le plus amical et contribuer à la bonne organisation de ces journées, assisté (avant et pendant le Congrès) de ses collaborateurs, Michel VIDAL et Bernard MARTY, dont l'efficacité et la gentillesse ont été grandement appréciées; l'Association pour la Promotion de l'Archéologie en Midi-Pyrénées, représentée par son président, Guy BONNAFOUS, qui, par sa contribution, a également largement soutenu cette organisation; il en est de même pour la Sous-Direction de l'Archéologie; le Musée Saint-Raymond, ses Conservateurs, Daniel CAZES et Evelyne UGAGLIA, cette dernière nous ayant réservé le meilleur accueil en dirigeant notre groupe d'une façon remarquable; l'Université de Toulouse qui a mis à notre disposition une salle en plein centre de la ville; Hervé et Jean-Louis RUFFAT, Jean-François BLANC et Philippe BLOQUE qui, à Montans, ont su nous étonner devant la grandiose exposition des céramiques des ateliers et nous ont fait apprécier le village en nous guidant vers les terrains de fouilles; à l'occasion de cette excursion, Thierry MARTIN a rédigé une plaquette de quarante pages, synthèse sur les sigillées de Montans, qu'il a diffusée parmi nous durant le Congrès; Jean-Emmanuel GUIBAUT, Christophe FILHOL et Claude MAYNAUD qui, à la sonorisation ou à la projection, pendant quatre demi-journées, ont réussi à rythmer l'enchaînement des communications; à l'accueil, outre Nicole ROHMANN, Martine SCIALLANO et Christian GIROUSSENS qui ont offert leur concours amical.

Que tous soient convaincus de nos plus sincères remerciements.

Quant à l'ouvrage résultant de ce Congrès, il est aussi le fruit de contributions diverses : celle des auteurs qui ont accepté le jeu de nous faire parvenir dans des délais très brefs leurs manuscrits (et l'ensemble de ces derniers donne une idée assez fidèle du contenu et du déroulement du Congrès proprement dit) et celle de nos amis imprimeurs qui, en acceptant ce surcroît de travail dans leur temps de bénévolat, concrétisent à "prix coûtant" ce qui, de juin à novembre, s'est empilé régulièrement sur un angle de mon bureau.

Au moment où je rédige ces quelques lignes, je ne peux qu'imaginer l'ouvrage achevé car ce résultat se met progressivement en place dans l'esprit; je sais déjà qu'après avoir envisagé un volume de 120 pages, celui-ci, atteint sans doute d'une obésité incontrôlable, dépassera peut-être les 180 pages! Certains auteurs en sont la cause mais l'éditeur ne s'est guère opposé à ces débordements! Le lecteur sera juge et certains, sans doute, y trouveront leur compte.

Merci donc aux auteurs qui sont présents dans ces Actes. Merci aussi à Nicole ROHMANN qui m'a assisté tout au long de la constitution et de la mise en forme de chacun des dossiers (relecture, photocopies, remise au net de certains dessins, traductions, corrections, etc.), ainsi qu'à Chantal JORY-NUGUES qui assure la frappe définitive. Et merci à Philippe BET et Reine GANGLOFF qui vont, devant nous, en ce mois de décembre 1986, faire "tourner" les machines, ainsi qu'à M. et Mme A. BET pour le brochage et les expéditions. Certaines choses se disent ainsi, aussi simplement.

Le Président de la S.F.E.C.A.G.
Lucien RIVET

SOMMAIRE

THEME : LES CERAMIQUES FINES NON SIGILLEES

• Que chacun sorte ses parois fines	11
• Colette LAROCHE La production de céramiques fines d'Aoste (Isère), deuxième moitié du I ^{er} s. après J.-C.	19
• Hugues VERTET Recherches sur les glaçures plombifères dans le centre de la Gaule	25
• Armand DESBAT Céramiques romaines à glaçure plombifère de Lyon et de Vienne	33
• Fanette LAUBENHEIMER Les céramiques à parois fines de Sallèles d'Aude (Aude)	41
• Catherine GRATALOUP Les céramiques à parois fines de la rue des Farges (Lyon)	47
• Jorge H. FERNANDEZ, José Oriol GRANADOS Producción de paredes finas en Ebusus (Ibiza)	51
• Alberto LOPEZ MULLOR Producción e importación de cerámicas de paredes finas en Cataluña	57
• Carne PUERTA i LOPEZ La producción de cerámica romana de paredes finas en la costa catalana, a través de los hallazgos de Baetulo (Badalona)	73
• Eléments pour une synthèse sur les parois fines	79

THEME : ACTUALITE DES RECHERCHES CERAMIQUES EN GAULE

• Christophe SIREIX L'officine de potiers du site gaulois de Lacoste à Mouliets-et-Villemartin (Gironde)	85
• François MOSER, Jean-Louis TILHARD Un nouveau centre de production de céramique sigillée : Brive (Corrèze), étude d'un groupe de vases moulés et de formes Drag.35-36	93
• Pierre MÜLLER, Rémy CHAPOULIE, Max SCHVOERER Typologie des pâtes céramiques : potentialités de la cathodoluminescence..	105
• Jacques LAPART, Jacqueline et Yves RIGOIR Les Dérivées-des-Sigillées Paléochrétiennes décorées du Gers	111
• Christian VERNOU Les figurines gallo-romaines en terre cuite du Musée Archéologique de Saintes (Charente-Maritime)	125

• Christian LAHANIER, Hugues VERTET Etude des figurines gallo-romaines en terre cuite blanche du centre de la Gaule	133
• Jean DENEAUVE Un groupe de moules africains en terre cuite et les éléments similaires découverts en Gaule	139
• Bernard DANGREAU, Jean-Pascal JOSPIN La céramique allobroge du Musée Dauphinois de Grenoble (Isère)	145
• Guy LINTZ Etude de la céramique commune du Limousin, méthodologie	155
• Maria Isabel FERNANDEZ GARCIA En torno a una forma decorada de sigillata hispánica de Andújar : la forma decorada hemisférica	163
• Mercedes ROCA ROUMENS Vasos con decoración epigráfica en la producción de terra sigillata hispánica de Los Villares de Andújar (Jaén)	167

* *
*

LES CERAMIQUES FINES NON SIGILLEES

QUE CHACUN SORTE SES PAROIS FINES !

En proposant un thème sur les "Céramiques fines non sigillées", non restrictif dans son énoncé, on pouvait s'attendre à une série de communications disparates touchant tel ou tel pan du large éventail des vaisselles qui entrent dans cette famille comme, en particulier, celui des céramiques engobées dites à revêtement argileux non grésé (autre que la sigillée Claire B). Nul doute, dans ce cas, que se soient succédé bilans régionaux, problèmes d'imitations ou de substitutions, d'influences ou de typologies.

Les auteurs ne se sont pas engagés dans cette voie et l'expression "Céramiques fines non sigillées" a déclenché le réflexe parois fines.

Dans ces exposés convergents, on devait pouvoir s'orienter vers des réflexions synthétiques et vers un bilan. Un Congrès n'est jamais une occasion particulièrement privilégiée pour tenter d'aborder et surtout de résoudre ce type de problèmes. On notera cependant que les discussions qui se sont greffées sur les communications (les discussions transcrites n'étant, on le sait, que la partie émergée de l'iceberg...) ont souvent amené des réponses claires et nettes à certaines interrogations; c'est déjà bien. Parallèlement, nombre d'acquis ont été, à nouveau (heureusement), remis en question, tandis que de multiples incertitudes sont nées de telles ou telles sources documentaires; c'est encore mieux.

Il n'est pas dans mon but d'exposer ici ces nécessaires réflexions synthétiques ou de tenter un premier bilan; d'autres, moins étrangers que moi aux parois fines, le feront sans doute. Ma démarche, en un sens, est inverse et consiste à me poser, encore, les mêmes questions que celles qui m'interrogeaient avant ce Congrès.

Tout d'abord, où en sommes-nous sur le plan de la définition des parois fines (1). Est-ce, d'ailleurs, un vrai problème pour tout le monde?

J'avais pris l'habitude de considérer, peut-être à tort (2), que l'on pouvait nettement distinguer, à côté de la catégorie des parois fines, celle des glaçures plombifères : les origines limitées de ces dernières (Asie Mineure, Gaule du centre et région lyonnaise, Cisalpine, Italie centrale ou Campanie), la période de production restreinte (le I^{er} s. de n.e. essentiellement, avec des débordements non négligeables sur les II^e et III^e s.) et la nature des objets produits (certes, de la vaisselle de table, mais pas nécessairement toujours en parois fines, de même que des flacons à parfum et des objets plastiques) concourent à en faire un groupe à part, même si les décors à la barbotine (notamment les écailles de pomme de pin) jettent une passerelle entre les deux catégories. Mais l'existence d'une deuxième passerelle (ou d'un pont) était mise en évidence par A. Desbat, lors de notre Congrès précédent (3), qui montrait que les gobelets d'Aco de Saint-Romain-en-Gal (Vienne) recevaient parfois une glaçure plombifère. Est-ce à dire que les gobelets d'Aco, ou de type Aco, ne font pas partie des parois fines? Certes, eux aussi répondent à des origines (région lyonnaise et plaine padane, Italie centrale ou Campanie, région de Lezoux pour des imitations) et à une chronologie (la période augustéenne et le I^{er} s. de n.e., en général) limitées, justement en correspondance avec celles des productions de glaçures plombifères!

Les clivages et les sériations ne sont donc pas aussi évidents qu'il y paraissait; les clivages tendent, en tout cas, à s'estomper sinon à disparaître. Et sans doute que pour appréhender l'ensemble de ces productions, il faudra faire intervenir aussi bien les courants d'échanges et les interpénétrations technologiques que les paramètres de la typologie et de la chronologie.

Pour les parois fines (de type classique?), l'accent a bien été mis sur la relative multiplicité des sites de production, tant en Gaule du sud que dans la région lyonnaise. Encore sommes-nous loin, sans aucun doute, de les avoir tous localisés!

Pour diverses raisons, il n'était pas possible de dresser un tableau moins incomplet de ces centres producteurs, et on pense à Bram (4), à Montans (5), à Galane (6) ou à Fréjus (7), etc., sans parler de l'hypothétique Ligurie ou de l'Italie centrale! En revanche, les centres de la côte catalane, des Baléares et de la Bétique étaient représentés.

En voulant dresser la carte des ateliers (un exercice graphique qui tolère mal les données imprécises, les informations imparfaites ou en cours d'élaboration (8)), on se trouve embarrassé (est-il judicieux de dresser une carte quand on sait qu'on ne dispose que d'une infime partie des données?); où se placent les points? Quel nombre atteint-on? Y a-t-il des lignes de force? L'interprétation est-elle possible sans tenir compte de l'ensemble du mouvement de production céramique?

Faut-il rappeler que, pour évoquer une production céramique, il est indispensable d'en livrer les preuves? Nous avons tous appris que l'existence de moules sur un site était une de ces preuves, comme le sont tout autant, sinon plus, des ratés de cuisson identifiables (tessons déformés, fortement verdis, etc.). Mais il est aussi admis que d'autres démarches (analyses de laboratoire ou, dans certains cas, recherches sur les styles) contribuent à fournir des preuves tout aussi valables.

Or, il faut bien constater que tous les problèmes de lieux de production ou d'origine sont loin d'être résolus (et je ne pense pas spécialement aux communications de ce Congrès). Comme à l'accoutumée, la recherche allant en se développant (et, pour les parois fines, il s'agit d'un phénomène récent qui ne remonte qu'au début des années 1970), elle nous amène à nous interroger de plus en plus et à multiplier les questions. La diversité des qualités de vaisselles diffusées sur les marchés, la mise en évidence de nouveaux sites de production, les évolutions chrono-typologiques, les mouvements liés au commerce (9) ainsi que l'interpénétration des styles et des techniques, multiplient les paramètres et compliquent la recherche, actuellement, plus qu'ils ne la simplifient. Pourtant, à terme, ces mêmes facteurs, une fois assimilés, favoriseront la véritable connaissance de ces vaisselles.

En attendant, la recherche prend, en gros, deux directions.

D'un côté, il n'est plus à démontrer qu'une recherche raisonnée, prenant pour base du matériel de Musées, peut déboucher sur des résultats solides et très utilisables (10). La plupart des communications de nos amis espagnols en portent témoignage.

De l'autre, la solution consiste à fouiller les centres producteurs. Et, si j'étais excessif, je dirais (la chose était, certes, connue, mais les communications de ce Congrès l'ont à nouveau mise en avant) qu'on trouve ces ateliers là où on ne les cherchait pas (fréquemment en liaison avec les sites connus - et créés? - pour d'autres produits majeurs, et je pense à cette activité pluricatégorielle des centres de sigillées), et qu'on ne les trouve pas (mais, les cherche-t-on?) là où on désigne les régions considérées comme ayant inondé les marchés (Bétique ou Italie)! Ce constat ne laisse pas de surprendre et, en définitive, les parois fines sont mieux appréhendées en Gaule (en particulier pour le I^{er} s.) que dans les autres régions de l'Empire, même si elles n'ont pas la même "valeur" dans la diffusion.

Enfin, toujours pour exprimer des notions évidentes, un mot par rapport aux sites de consommation. Il est sûr que nous ne sommes jamais assez attentifs à l'exploitation du matériel céramique que nous exhumons. Faute de temps ou de crédits, une large part de l'information échappe ou n'est pas mise en valeur; cette vaisselle à parois fines est trop souvent laissée dans l'ombre. On le sait, dix ou quinze ans après leur re-naissance, ces tessons perdent l'essentiel de leur valeur stratigraphique. L'idéal est donc de les étudier, et vite! La chronologie, la typologie, les critères de distinction pour déterminer les provenances, etc., sont de moins en moins mal connus et les communications présentées lors de ce Congrès ont encore étoffé ce dossier de connaissances.

Lucien RIVET

NOTES

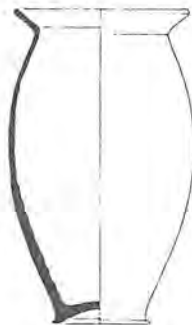
- (1) Il n'est peut-être pas inutile de rappeler, en deux citations, une définition de la céramique à parois fines : "Un vase à parois fines est un bol ou un gobelet, lisse ou décoré, à paroi relativement mince, recouverte ou non d'un engobe, orangé le plus souvent et plus ou moins brillant", cf. F. MAYET, *Les céramiques à parois fines dans la péninsule Ibérique*, Paris, 1975, p.XII, et "La dénomination est en effet artificielle et parfois peu conforme à la réalité, mais elle est commode car elle n'exerce aucune influence sur l'origine de cette céramique et parce qu'elle est maintenant fort bien comprise par tout le monde. Pour moi, un des critères principaux est qu'il s'agit de vases à boire", cf. F. MAYET, "Céramiques à parois fines", dans *A propos des céramiques de Conimbriga*. Table ronde tenue à Conimbriga les 25-27 mars 1975, Paris, 1976, p.97.
Pour faciliter la lecture de certaines communications, on trouvera, *infra*, les planches de synthèse parues dans l'ouvrage de F. Mayet.
- (2) Mais comme d'autres, cf. D. PAUNIER, *La céramique gallo-romaine de Genève*, Genève-Paris, 1981, p.35-36.
- (3) A. DESBAT, "L'atelier de gobelets d'Aco de Saint-Romain-en-Gai (Rhône)", dans *SFECAG*, Actes du Congrès de Reims, 1985, p.10-14.
- (4) Informations archéologiques, dans *Gallia*, 1981, p.503.
- (5) Informations archéologiques, dans *Gallia*, 1980, p.500.
- (6) P. MESPLE, "L'atelier de potier gallo-romain de Galane à Lombez (Gers)", dans *Gallia*, 1957, p.41-62, et *ibid.*, dans *Gallia*, 1966, p.161-178.
- (7) Inédit; près du rempart nord-est de la ville, à l'extérieur, un fossé était comblé de rebuts de cuisson, parmi lesquels des céramiques à parois fines et à décor sablé.
- (8) Mais qui n'interdit pas l'usage des points d'interrogation!
- (9) cf., par exemple, D. COLLS et alii, "L'épave Port-Vendres II et le commerce de la Bétique à l'époque de Claude", *Archaeo-nautica*, 1, 1977, p.110-114.
- (10) Dans ses grandes lignes, l'évolution chrono-typologique proposée par F. Mayet ne soulève toujours pas de contestations majeures; on peut lire à nouveau ces lignes : "La première conclusion apparue est que toutes les parois fines anciennes (fin de la République et période augustéenne) trouvées dans la péninsule Ibérique sont des produits importés, et que ce courant s'est poursuivi, mais avec moins d'intensité, jusque sous le règne de Tibère... Les cartes de répartition soulignent l'importance de l'Italie centrale, dont les ateliers ont approvisionné presque exclusivement les principaux sites de la péninsule Ibérique. Le règne de Tibère constitue une véritable coupure dans ce commerce; ces produits importés sont dès lors remplacés par des productions hispaniques. La période claudienne et une partie de l'époque flavienne voient l'épanouissement de productions provinciales, qui vont concurrencer rapidement les produits italiques et même les supplanter au-delà des frontières de la Péninsule", F. MAYET, "Céramiques à parois fines", dans *Fouilles de Conimbriga*, VI, *Céramiques diverses et verres*, Paris, 1976, p.27-28.

* *

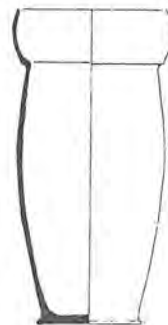
*



I



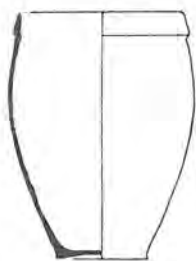
II



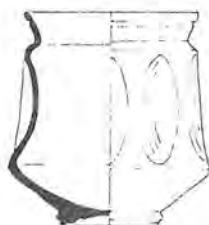
III



IV



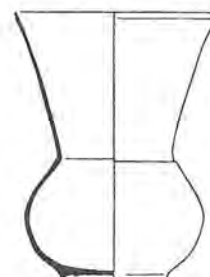
V



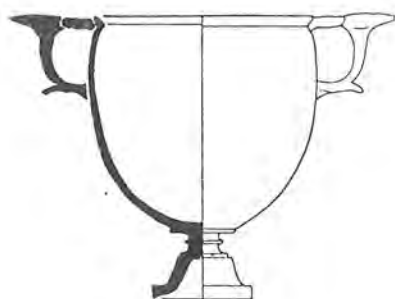
VI



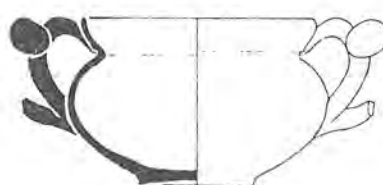
VII



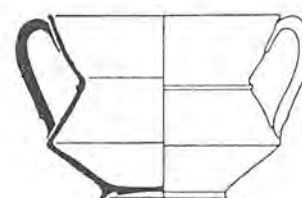
VIII



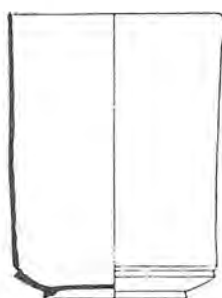
IX



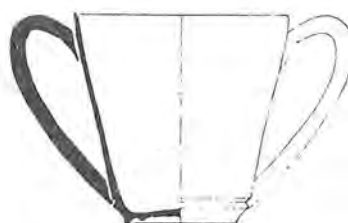
X



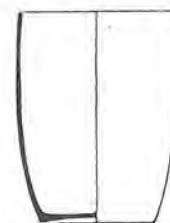
XI



XII



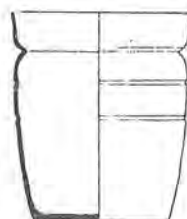
XIII



XIV



XV

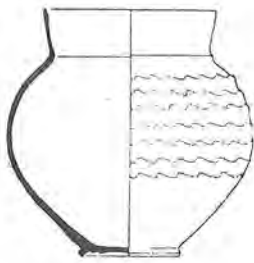


XVI

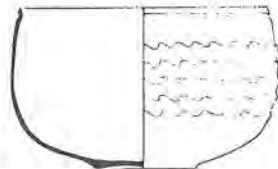


XVII

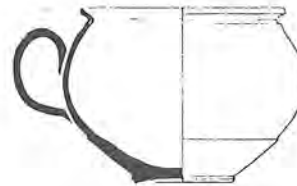
Céramiques à parois fines : typologie de Françoise MAYET.



XVIII



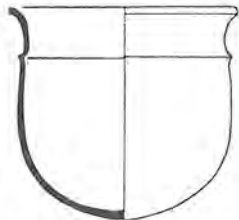
XIX



XX



XXI



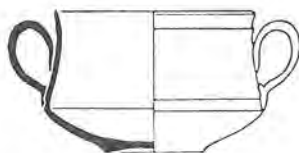
XXII



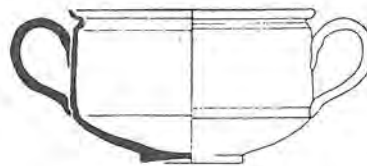
XXIII



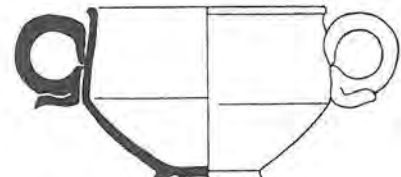
XXIV



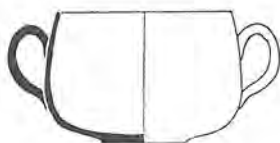
XXV



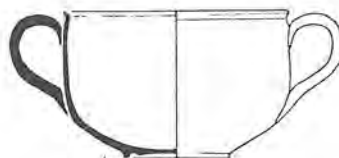
XXVI



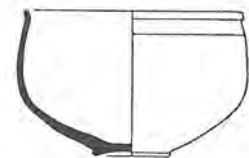
XXVII



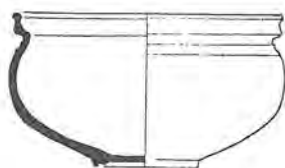
XXVIII



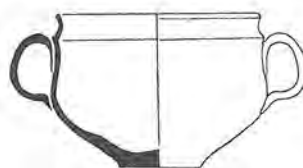
XXIX



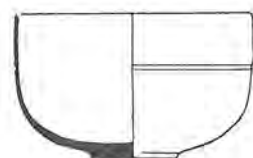
XXX



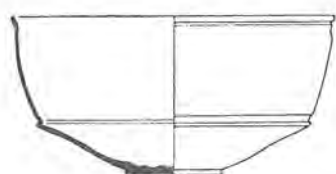
XXXI



XXXII



XXXIII



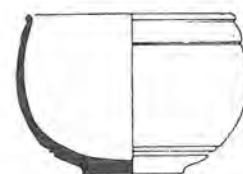
XXXIV



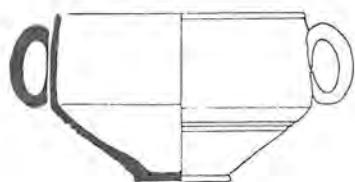
XXXV



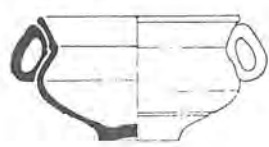
XXXVI



XXXVII



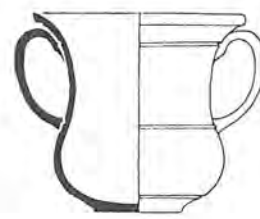
XXXVIII



XXXIX



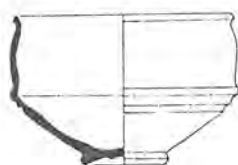
XL



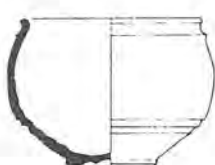
XLI



XLII



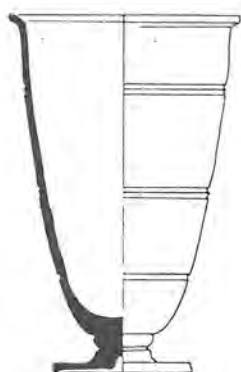
XLIII



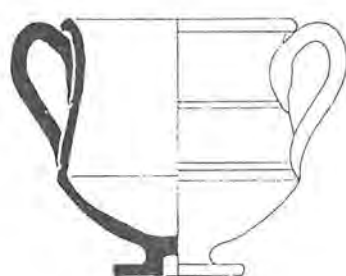
XLIV



XLV



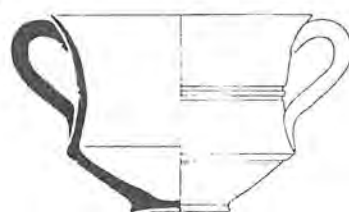
XLVI



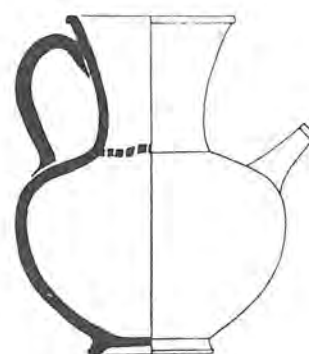
XLVII



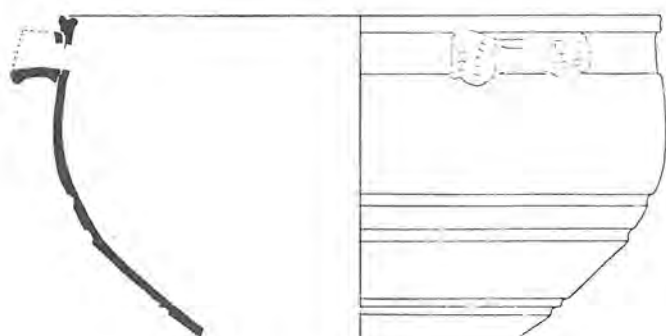
XLIX



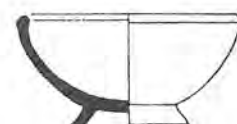
XLVIII



LII

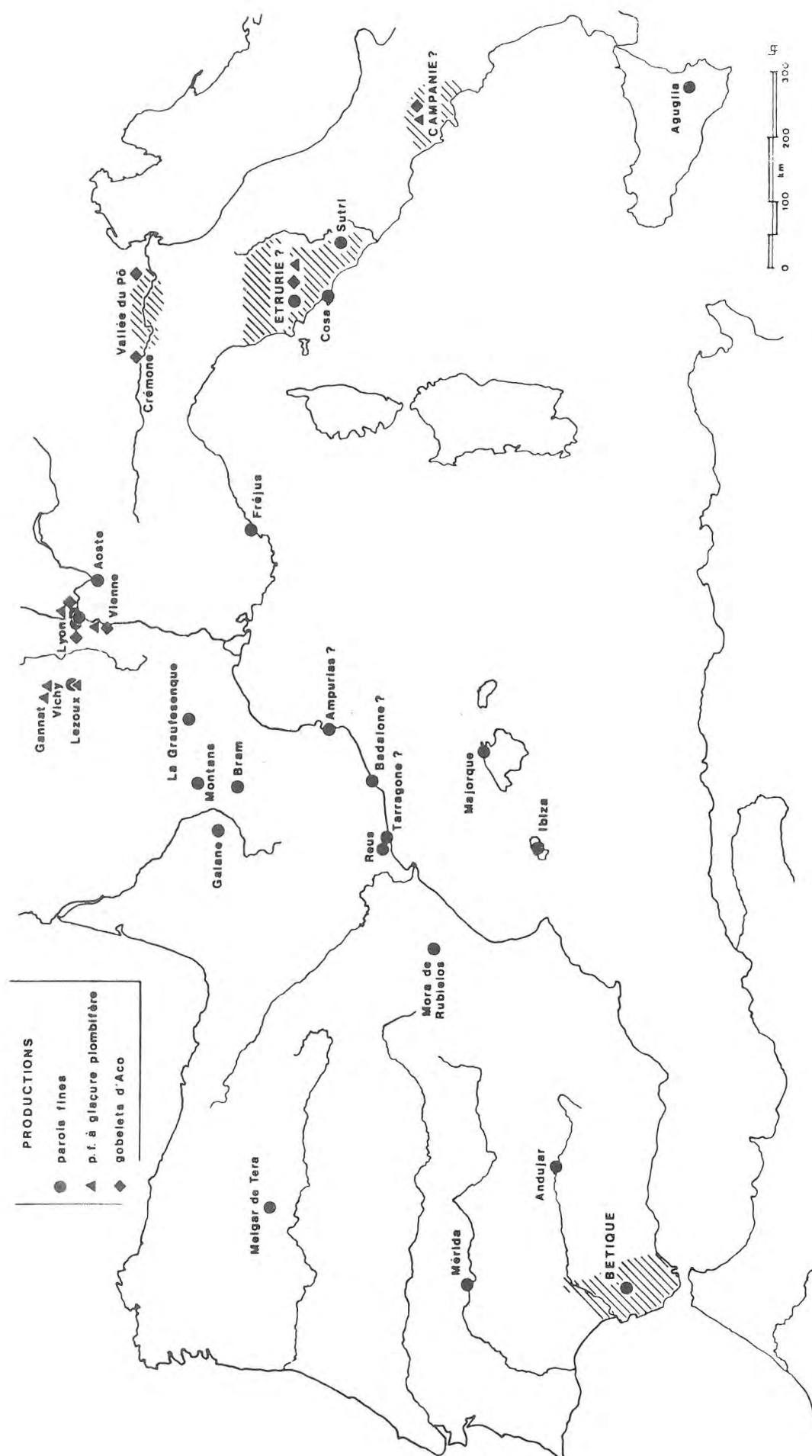


L



LIII

Céramiques à parois fines : typologie de Françoise MAYET. LI



Ateliers de parois fines, de parois fines à glaçure plombifère et de gobelets d'Aco en Méditerranée occidentale.

Colette LAROCHE

LA PRODUCTION DE CERAMIQUES FINES D'AOSTE (Isère) Deuxième moitié du 1^{er} siècle après J.-C.

Le bourg actuel d'Aoste est situé aux confins est de la plaine du bas-Dauphiné, au carrefour de deux routes nationales : la R.N. 516 (La Tour du Pin/Chambéry) et la R.N. 92 (Grenoble/Genève). La commune, plus vaste, s'étend au nord jusqu'au Rhône (4 km), limite des départements de l'Isère et de l'Ain, et à l'est jusqu'au Guiers, frontière de la Savoie. Un ruisseau, la Bièvre, traverse le village avant de se jeter dans le Rhône.

Dans l'Antiquité, le *vicus augustum* bénéficiait déjà de cette situation favorable, au carrefour des deux voies provenant de Vienne, l'une se dirigeant vers Genève et le plateau suisse par Condate (Seyssel) et l'autre vers Augusta Praetoria, traversant les Alpes par le col du Petit-Saint-Bernard. Carrefour routier et fluvial, ce petit *vicus* fut un grand centre de production céramique durant tout le premier siècle et sans doute encore au-delà.

Les fouilles récentes (1983-1984) effectuées au cœur du bourg actuel ont mis au jour des structures, témoins de cette activité artisanale du 1^{er} siècle après J.-C. :

- . 6 fours
- . 5 fosses de stockage d'argile
- . une dizaine de dépotoirs
- . de nombreuses fosses d'extraction de terre pour la construction des fours
- . un hangar?

Les dépotoirs ont livré une très grande quantité de rebuts de cuisson dont la variété tendrait à prouver que ces ateliers ne se sont pas limités à la fabrication de céramiques communes comme nous le supposions avant ces dernières fouilles, mais ont étendu leur production à la céramique fine, aux *dolia* et amphores. Dans cette note, nous limiterons nos propos à la céramique fine.

La céramique fine produite dans les ateliers d'Aoste au milieu du 1^{er} s. après J.-C. se répartit en quatre catégories :

- . la céramique à parois fines
- . l'imitation de sigillée
- . la céramique engobée
- . le type Déchelette 69.

1. LA CERAMIQUE A PAROIS FINES

- . Pâte fine, généralement calcaire;
- . Vernis argileux non grésé dont la couleur varie de l'orange au brun-noir;
- . Cuisson selon le mode A défini par M. Picon;
- . 4 types :
 - La coupe hémisphérique (Fig.1,1, 2, 3, 4) dont le bord peut présenter bourrelets et gorges, décor de guillochis, sablage extérieur et intérieur ou barbotine (lignes-picots).
 - La coupe à parois verticales (Fig.1,5) très carénée, décor à la barbotine.

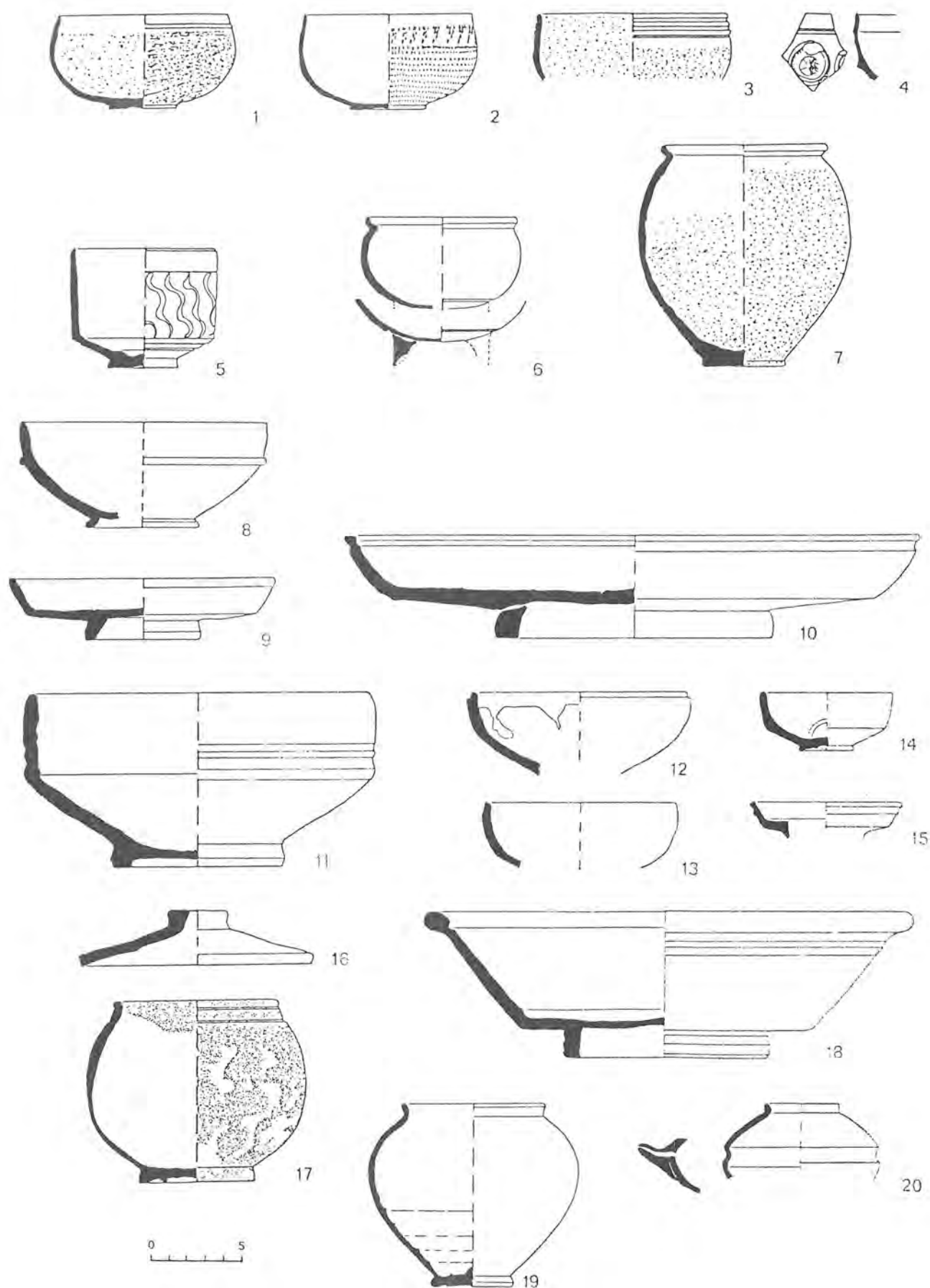


Fig. 1 - Aoste (Isère); 1 à 7 : céramique à parois fines; 8 à 10 : imitation de sigillée; 11 à 20 : céramique engobée.

- La coupe tripode (Fig.1,6) sans décor.
- Le pot ovoïde (Fig.1,7), décor de guillochis ou sablage extérieur et intérieur.

La coupe hémisphérique, la coupe tripode et le pot ovoïde sont proches des types fabriqués dans les ateliers de La Butte à Lyon.

2. L'IMITATION DE SIGILLÉE

- Pâte fine;
- Vernis argileux non grésé;
- Cuisson selon le mode A ou B;
- Céramique imitant certains types de sigillée tout en restant moins raffinée, plus simple;
- 3 types :
 - L'imitation DR 24/25 (Drack 11 A) cuite en A et B (Fig.1,8).
 - L'imitation DR 18/31 (Drack 4 AB) cuite en A (Fig.1,9).
 - L'imitation DR 18/31 (Drack 4 B) cuite en B (Fig.1,10).

3. LA CERAMIQUE ENGObEE

- Technique de fabrication identique à celle de l'imitation de sigillée (pâte fine, vernis argileux non grésé);
- Deux groupes se distinguent par leur mode de cuisson et leur forme : la céramique engobée cuite en mode A et la céramique engobée cuite en mode B.

a. La céramique engobée cuite en mode A

7 types :

- Le bol caréné (Fig.1,11) : le vernis déborde sur la paroi interne jusqu'au niveau de la carène.
- La coupe évasée (Fig.1,12), idem pour le vernis.
- La coupe hémisphérique (Fig.1,13), entièrement vernie, existe également cuite en mode B.
- La petite coupe carénée (Fig.1,14), entièrement vernie.
- La petite assiette (Fig.1,15), idem.
- Le couvercle (Fig.1,16), idem.
- Le pot ovoïde (Fig.1,17), vernis passé irrégulièrement à l'éponge ou au chiffon sur la panse. Le bord est verni intérieurement.

b. La céramique engobée cuite en mode B

3 types :

- La jatte (Fig.1,18), entièrement vernie.
- Le pot ovoïde (Fig.1,19), vernis extérieur.
- Le biberon? (Fig.1,20), vernis extérieur.

4. LE TYPE DECHELETTE 69

- Pâte fine;
- Vernis argileux non grésé;
- Décor moulé;
- Cuisson selon le mode B;
- Un seul type : pot ovoïde, col légèrement caréné. Décrit par J. Déchelette (Fig.2,1) (1).

Le décor

- 35 poinçons différents;
- Trois systèmes décoratifs :
 - Scènes ou personnages à l'intérieur d'arcs formant une arcade tout autour du vase (Fig.2,1);

(1) J. Déchelette - *Les vases céramiques ornés de la Gaule romaine*, t.1, fasc.2, Paris, 1904, pl.V, n°69.

- Deux registres (Fig.2,4).
Le registre supérieur : une frise (éléments végétaux, animaux séparés par une série de palmes).
Le registre inférieur : scènes ou personnages séparés les uns des autres par une couronne, ou sans séparation lorsqu'il s'agit d'animaux en mouvement.
- Un seul registre : scènes ou personnages séparés par une couronne.
- Sujets représentés :
 - Les divinités : victoire (Fig.2,1,4)
 Mercure
 Europe (Fig.2,4)
 - Les jeux : combats de gladiateurs
 archers
 lutteurs.
 - Une scène érotique (Fig.2,4).
 - Des éléments décoratifs : palmes, couronnes, rinceaux, colonnes.
 - Animaux : oiseaux, chiens, lapins.
- Deux décors du même type sont signés MACERF (Macer Fecit) (Fig.2,2,3).

* *
*

Cette étude sur la céramique fine a été réalisée à partir de rebuts de cuisson, tous issus du même dépotoir (AO.M.83. I 3-4). Dans ce dépotoir, toute la diversité de la production d'Aoste au milieu du I^{er} s. après J.-C. est représentée : céramique fine, céramique commune à pâte calcaire (cruches, mortiers), céramique commune cuite en mode A et B, *dolium*, amphorette. Il réutilisait une fosse creusée pour extraire de la terre en vue de la fabrication de briques crues nécessaires à la construction des fours.

Le tableau suivant est là à titre indicatif uniquement; il ne peut être représentatif du contenu exact du dépotoir, dans la mesure où celui-ci a été entaillé d'environ un tiers de son volume par une structure installée postérieurement.

Désignation	Fragments	Formes
Lampes	13	4
Céramique à parois fines	220	44
Imitation sigillée	50	13
Céramique engobée mode A	1 089	151
Céramique engobée mode B	338	37
Déchelette 69	188	34
Céramique commune claire	4 453	189
Céramique commune sombre mode A	569	55
Céramique commune sombre mode B	7 827	778
Amphores	472	3
Teles	6	1
Dolium mode A	4 894	83
Dolium mode B	335	6
Dolium non tourné	99	4
Total	20 553	1 402
Sigillée	197	44
Verre	5	4
TOTAL	20 755	1 450

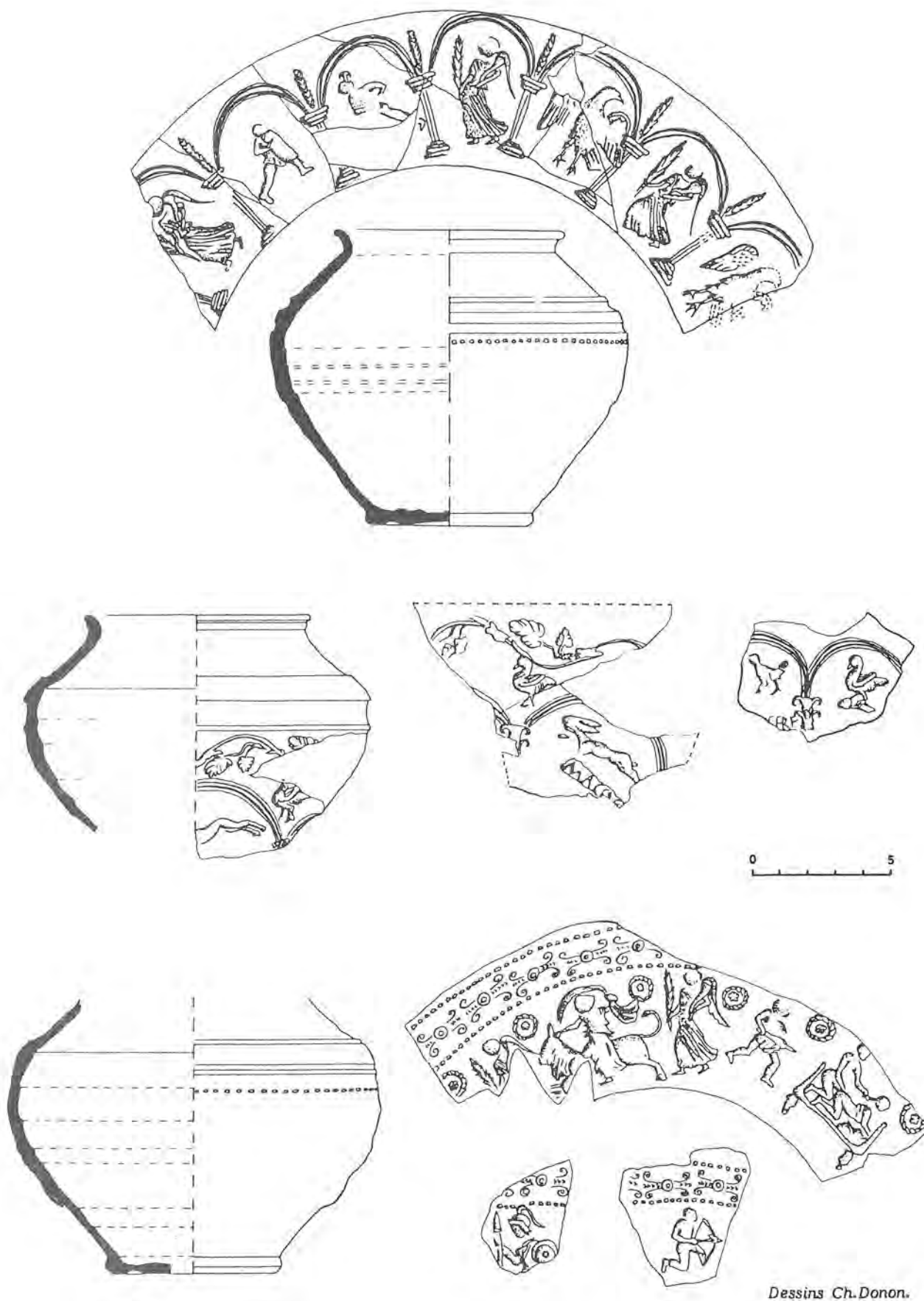


Fig. 2 - Aoste (Isère); le type Déchelette 69.

DISCUSSION

Président de séance : L. RIVET

Lucien RIVET : Pourrais-tu nous préciser ce qui permet de dater cette production du milieu du I^{er} siècle de notre ère ?

Colette LAROCHE : Ce dépotoir peut être considéré comme un dépotoir de type secondaire; il contient beaucoup de sigillées. Ce sont ces sigillées qui permettent de dater le comblement des années 40-60 (présence de formes Drag. 36 et 37). Le dépotoir peut, bien sûr, contenir du matériel antérieur à cette fourchette chronologique.

Lucien RIVET : Deuxième question (sachant pourtant que l'étude est en cours), à propos de l'aire de diffusion; as-tu une idée, déjà, par exemple, de l'aire de commercialisation de la forme Déch. 69 ?

Colette LAROCHE : La forme Déch. 69 est attestée à Lyon et à Vienne. En revanche, rien, par exemple, vers le nord, vers le Jura. Elle existe également à Augst (Augusta Raurica), en Suisse.

Hugues VERTET : On peut signaler qu'un tesson de Déch. 69 a été trouvé à Feurs.

Lucien RIVET : Troisième question, à propos de l'importance relative des différentes productions de l'atelier d'Aoste. Peut-on entrevoir des productions prépondérantes (à côté des mortiers bien connus) et, par là même, des productions plus que secondaires ?

Colette LAROCHE : C'est un problème que je me pose. Si on considère l'ensemble des dépotoirs fouillés, il est sûr que les céramiques fines sont très minoritaires par rapport aux céramiques à pâte claire (comme les cruches).

François MOSER : Avez-vous des fragments de moules correspondant à la forme Déch. 69 ?

Colette LAROCHE : Aucun fragment de moule n'a été trouvé pour cette forme. Au musée d'Aoste, il y a seulement deux fragments de moules de sigillée (marqués provenant d'Aoste).

* *
*

Hugues VERTET

RECHERCHES SUR LES GLACURES PLOMBIFÈRES FABRIQUÉES DANS LE CENTRE DE LA GAULE

Cette communication a pour projet de signaler qu'un travail général est en cours de réalisation sur les objets en céramique recouverts de glaçure plombifère produits dans le groupe dit "ateliers du centre de la France" (T.S.G.) pendant les deux premiers siècles de notre ère. Nous ne ferons donc pas un exposé complet de ce sujet. Nous ne donnerons point non plus un répertoire de toutes les formes de vases ni des décors relevés à ce jour, ni une bibliographie complète. Cela fera l'objet d'une publication détaillée ultérieure (1).

Nous voudrions présenter ici les directions de recherche que comporte le sujet et énoncer quelques-unes des conclusions, des hypothèses et des demandes de renseignements qu'il nous serait bien utile d'obtenir.

I. LES ATELIERS

Nous avons publié les ateliers connus pour avoir fabriqué, entre autres produits, des objets recouverts de glaçure plombifère (2). Ce sont :

1. Autun; 2. Bègues; 4. Bourbon-Lancy*; 13. Gannat*; 16. Lezoux; 19. Nérès*; 21. Saint-Didier-en-Rollat (devenue Saint-Didier-la-Forêt)*; 26. Saint-Pourçain-sur-Besbre; 27. Saint-Rémy-en-Rollat; 34. Vichy; 35. Yzeure (Saint-Bonnet).

Les numéros renvoient à la numérotation d'inventaire de l'article ci-dessus. Ils ne correspondent pas à l'importance de l'atelier, mais à un ordre alphabétique. Sept ateliers au moins ont donc connu la technique des glaçures. Il est probable que tous les ateliers qui ont fonctionné au I^{er} siècle dans les bassins de l'Allier et de la Loire ont eu connaissance des mêmes tours de main. A cette époque, il semble en effet que chacun d'eux se soit essayé à tous les procédés de fabrication, avec plus ou moins d'habileté si l'on en juge par le matériel retrouvé.

Saint-Rémy-en-Rollat et Vichy ont été étudiés par nos devanciers et nous avons fait le bilan critique de leurs publications (3). Une petite fouille de sauvetage effectuée sur le site de Saint-Rémy-en-Rollat nous a montré que les potiers n'avaient pas su réaliser un accord entre la pâte des vases et la glaçure. On pourrait supposer que celle-ci, de mauvaise qualité, avait disparu au cours des siècles, en raison de la nature du sol, mais c'est peu vraisemblable car la terrasse alluvionnaire de Vichy, où se sont conservées de très bonnes glaçures, semble peu différente de celle de Saint-Rémy. Peut-être est-ce pour cette raison que les artisans de Saint-Rémy-en-Rollat ont mis sur le marché des vases identiques, soit avec la glaçure, soit avec un engobe blanc. Ce dernier était couramment utilisé à cette époque et était certes beaucoup plus facile à réaliser que la glaçure.

Le site a cependant donné un (ou plusieurs) fragment de très grand *skyphos* d'excellente qualité technique. Il serait intéressant que des analyses montrent s'il a été fabriqué sur place ou apporté d'ailleurs.

Des bilans des autres ateliers sont en cours de préparation.

II. ANALYSES DE GLACURE ET D'ARGILE

A notre connaissance, il n'existe pas d'analyse récente de glaçures du centre de la Gaule, ni des argiles qui les supportent.

III. CARTE DES ATELIERS MEDITERRANEENS AYANT FABRIQUE DES PRODUITS GLACURES

Elle serait très utile car il est actuellement difficile de dire par quel cheminement se sont opérés vers la Gaule les transferts de techniques, de sujets et de formes. Les fouilles ont montré que la glaçure était connue dans les ateliers de Loyasse à Lyon (4) et Saint-Romain-en-Gal à Vienne (5), où des gobelets de type Aco étaient glaçurés. Ils sont habituellement datés de 30-15 avant J.-C. Comme la fabrication de ces gobelets se trouve chez les Arvernes au début du I^{er} siècle (fragment de gobelet à glaçure dans un des dépotoirs de la fabrique d'Yzeure (Saint-Bonnet)...), il est assez vraisemblable que la vallée du Rhône a été une (des) étape(s) du transfert de technique. Les formes de tasses à pouciers, de vases "plastiques"... ne semblent pas avoir été fabriquées dans la région rhodanienne, ce qui suppose d'autres cheminements. Mais il est difficile, actuellement, de formuler des hypothèses. D'autre part, les observations que nous avons pu effectuer sur des productions de la Méditerranée orientale ne nous ont pas encore montré de modèle direct des productions gallo-romaines (le même problème se pose pour les figurines en terre cuite).

D'autres découvertes effectuées dans la vallée du Rhône, à Lyon et à Vienne, les plus récentes par A. Desbat, montrent qu'il a existé aussi dans cette région des vases revêtus de glaçure verte à l'extérieur et marron à l'intérieur, souvent avec de grosses gouttes de coulure. Ils n'apparaissent pas avant la fin du II^e et le III^e siècle. A cette époque, il semble bien que la fabrication des glaçures n'ait plus existé dans le centre de la Gaule.

IV. SITUATION ET EVOLUTION DES ATELIERS

Cette fabrication s'inscrit dans un contexte bien particulier. Le pays arverne est d'une part protégé par le Massif central contre les influences trop directes et trop violentes du sud. D'autre part, il est accessible à ces mêmes influences méditerranéennes, qui l'attirent et le séduisent, par plusieurs voies. Mais l'une, vers le sud, passe à travers les montagnes et l'autre, vers l'est, fait étape à Lyon, une autre, plus au nord, fait étape à Autun. Chaque fois, il y a des filtres, des protections, des choix préservés. Ainsi, une partie des formes et des décors de la céramique à glaçure semble-t-elle venir de Lyon mais on pourrait aussi, faute de connaissance d'étapes intermédiaires, supposer la venue directe de quelques modèles - ou de quelques artisans - d'Italie ou de la Méditerranée orientale.

La production des glaçures dans le centre de la Gaule apparaît en même temps que celle des premières imitations de sigillées, des premières cruches engobées de blanc ou de rouge. Nous pouvons dater de Tibère les plus anciennes glaçures que nous ayons découvertes, c'est-à-dire de la première expansion des fabriques du centre de la Gaule (6).

Mais les ateliers de La Graufesenque occupèrent assez vite les marchés où les Arvernes avaient commencé à vendre leur sigillée : la Gaule, la Grande-Bretagne, la Germanie. Pendant tout le I^{er} siècle, la sigillée arverne, dont la vitrification superficielle n'avait pas été réalisée, connut une production et une diffusion réduites. Mais tout se passe comme si cet échec avait été compensé par d'autres fabrications de vaisselle fine ou commune, revêtues parfois de glaçure.

Lorsque la terre sigillée redevint une des principales productions de cette région, c'est-à-dire à partir de Trajan, la pratique de la glaçure plombifère disparut assez rapidement (sauf peut-être à Autun) (7). Dans l'état actuel des recherches, il semble que la grande période de production des vases à glaçure, dans les ateliers du centre de la Gaule, se limite au I^{er} siècle de notre ère.

V. DIVERSITE DES SUPPORTS

L'usage de la glaçure plombifère a été pratiqué sur des supports plus variés qu'on ne le supposerait au premier abord. J. Déchelette avait relevé un certain nombre de vases qu'il pensait de formes spécifiques, soit des flacons moulés, soit des vases en forme de figurine (8). Son système de classification a été quelque peu modifié en raison de la fouille des ateliers et des tombes. On peut schématiser ainsi les objets qui ont été revêtus de glaçure dans les ateliers du centre de la Gaule, en les divisant en cinq grandes catégories :

1. Les vases;
2. Les figurines;
3. Les montages de figurines sur vases;
4. Les lampes;
5. Les objets divers.

1. Vases

1A - à panse moulée (Fig.1) (9)

- . 1A 1. Flacons : fm.58, 60, 61, 62, 98, 99, 100...
- . 1A 2. Vases largement ouverts (les formes aux numéros soulignés sont habituellement à surface nue, en sigillée ou en imitation de sigillée) : fm.11, 29, 56, 57, 59.
- . 1A 3. Gourde à panse moulée : fm.63.
- . 1A 4. Biberons : fm.97.

1B - Lisses pouvant recevoir des reliefs d'applique et une anse modelée (Fig.2)

- . 1B 1. Flacons : fm.76, 90.
- . 1B 2. Vases largement ouverts : fm.91, 92, 93.

1C - Lisses à manche ou anse moulée (Fig.2)

- . 1C 1. fm.85, 86.

1D - Lisses pouvant recevoir une anse modelée (les formes ne sont pas numérotées, dans l'attente d'un répertoire plus complet et de l'élaboration d'un système de classement) (Fig.3 et 4) (10).

- . 1D 1. Flacons
- . 1D 2. Vases largement ouverts; ces formes peuvent porter des décors à la barbotine soit en écailles, soit en pointillés disposés en cercles, en carré... soit en "épingles à cheveux"; elles peuvent être ansées ou non.

On ajoutera à ces formes lisses quelques formes de sigillée, par exemple la coupelle Ritterling 5.

2. Figurines

2A - Figurines-vases (dites vases-plastiques)

- . 2A 1. En forme de tête humaine, féminine, masculine ou enfantine :

2A 1 a. A deux visages affrontés.

2A 1 b. A un seul visage.

- . 2A 2. En forme d'animal femelle, mâle

2A 21. Quadrupède

2A 21 A. Debout : a. cheval...

2A 21 B. Assis : a. guenon allaitant; b. singe tenant une boule...

2A 21 C. Couché :

2A 21 C 1. Lion a. tenant une boule dans sa gueule; b. un orifice percé dans la gueule...

2A 21 C 2. Cervidés...

2B 21 C 3. Sanglier...

2B 21 C 4. Lièvre...

2B 21 C 5. Loup?...

2A 211. Oiseaux

2A 211 1. Colombe

2B - Figurines pleines, exemple : Vénus (11).

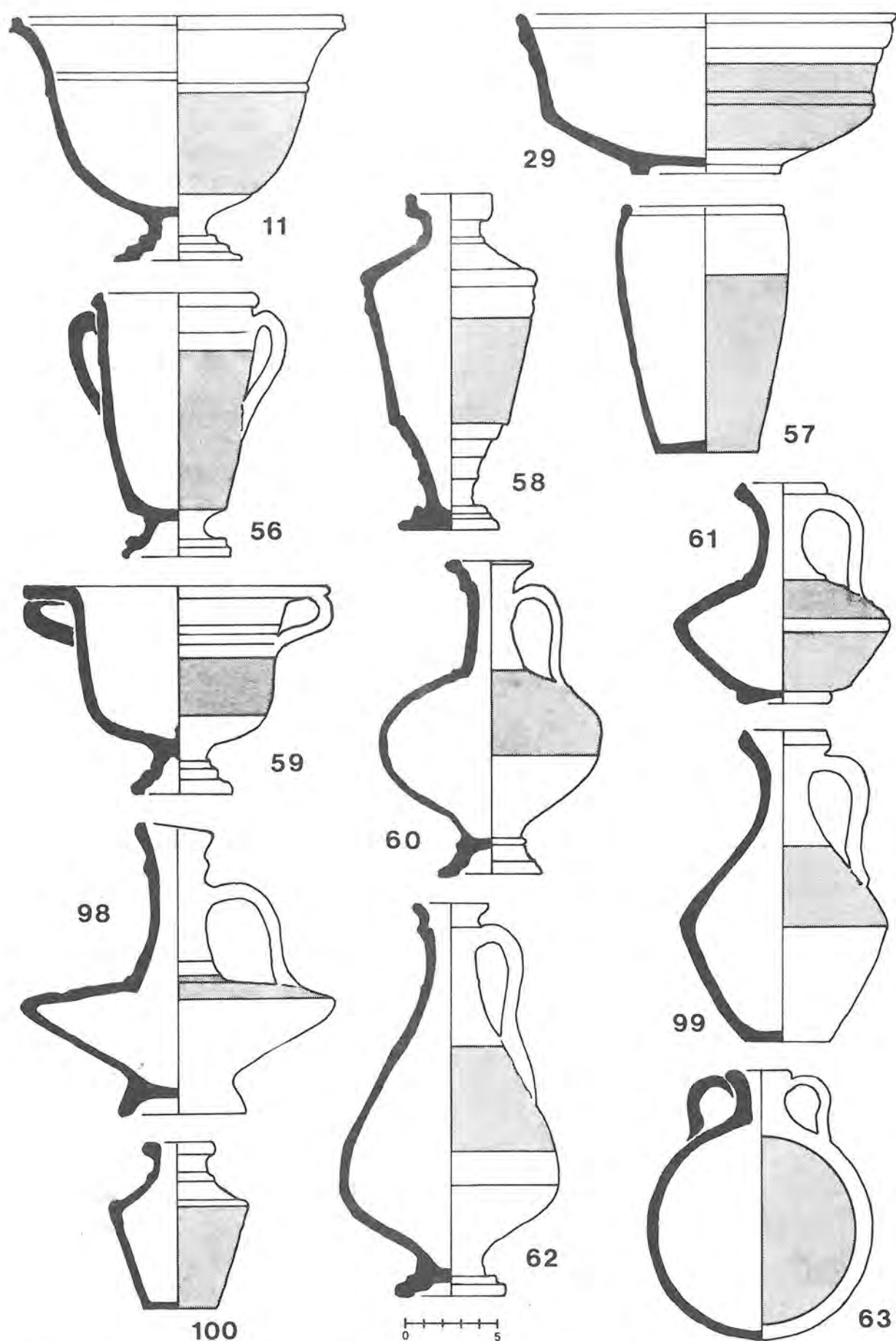


Fig. 1 - Formes recouvertes de glaçure plombifère; décors moulés; Dr.11, 29 et 56, Déch.57, 58, 59, 60, 61, 62 et 63, de même que les n°98, 99 et 100.

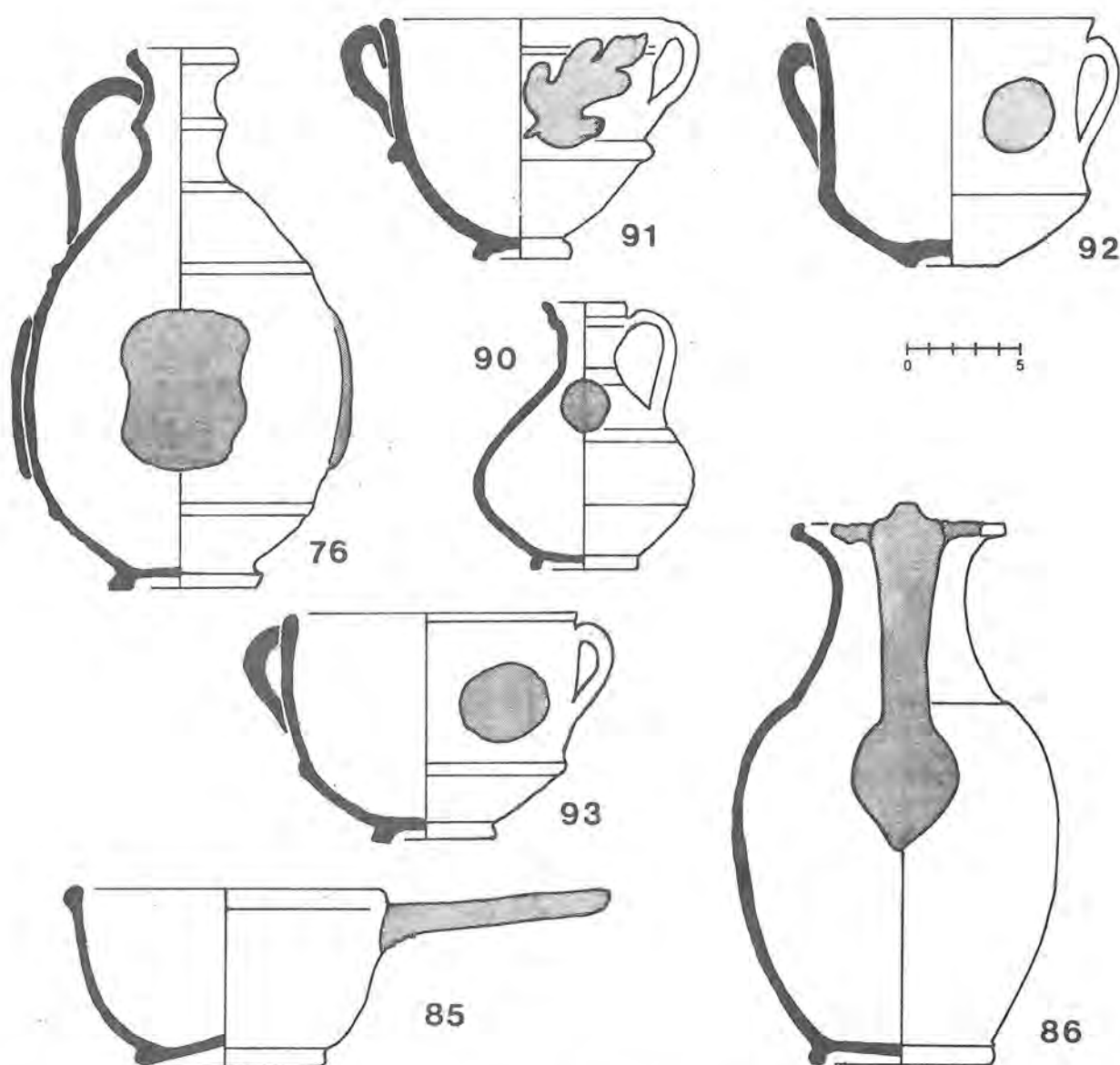


Fig. 2 – Formes recouvertes de glaçure plombifère : vases lisses à reliefs d'applique : n°76, 90, 91, 92 et 93, ou à une anse moulée ou modelée : n°85 et 86 (les zones décorées sont grisées).

3. Montages de figurines sur des vases

Nous situons ici de curieux ensembles formés d'un vase annulaire sur lequel ont été ajustés avec de l'argile, avant cuisson, un ou des animaux, surtout des sangliers. Le liquide versé dans un entonnoir d'argile communiquant avec l'anneau creux du vase ressortait par la gueule des sangliers et tombait dans une coupelle, également ajustée au vase (12).

4. Lampes

Des lampes de formes diverses, soit à canal, soit en forme de pied... ont été aussi revêtues de glaçure (13).

5. Objets divers

Les potiers ont aussi enduit de glaçure plombifère de petits objets modelés à la main, comme des chenets et des plaques de foyer miniatures.

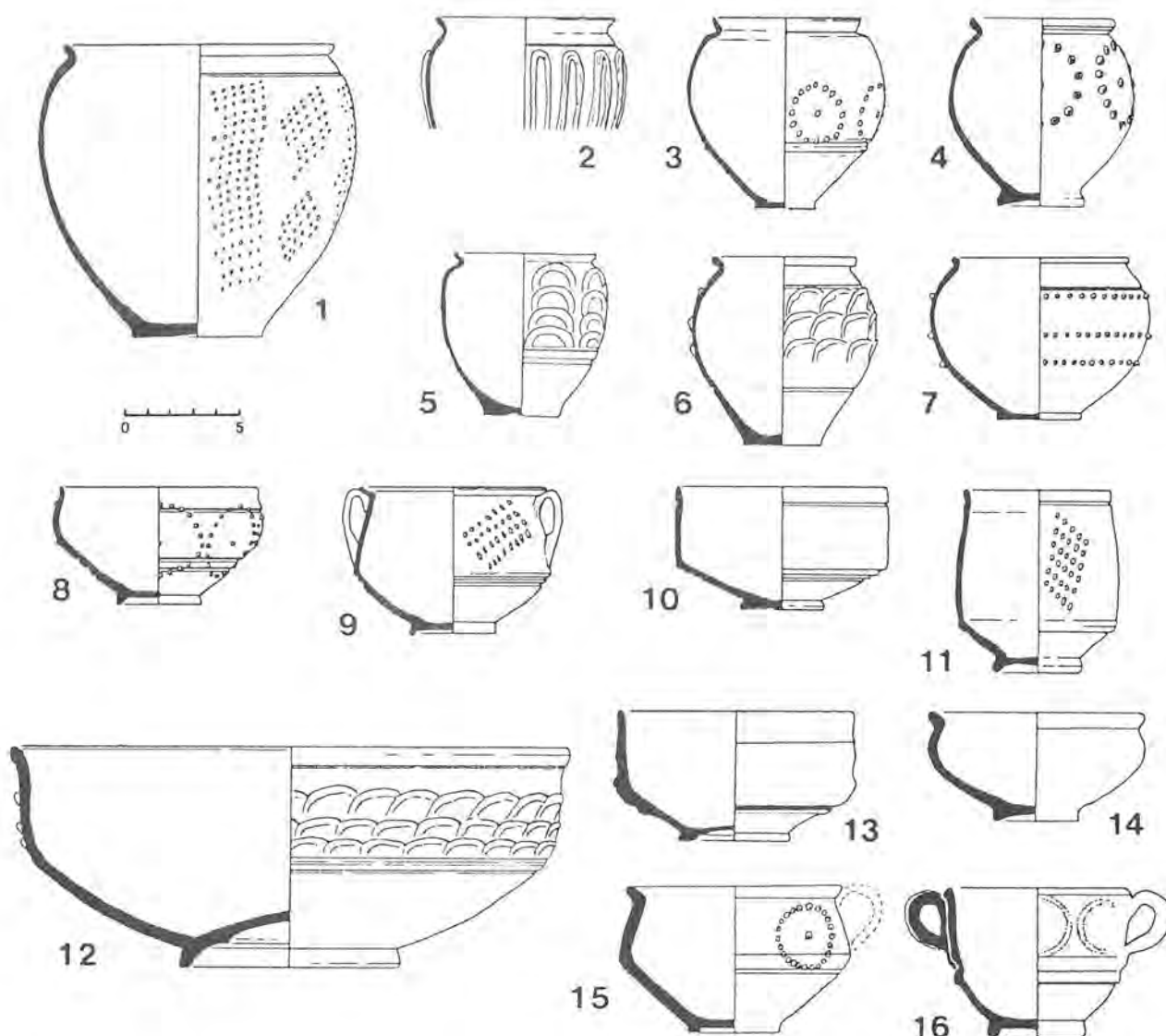


Fig. 3 - Formes lisses décorées à la barbotine et recouvertes de glaçure plombifère : 1, 2 et 3 : Usk; 4 : musée d'Alésia; 5. musée de Moulins; 6, 7 et 8 : Usk; 9 : Usk et musée de Moulins; 10 : Usk; 11 : Usk et musée Guimet (provenant de Vichy); 12 : Usk; 13, 14, 15 et 16 : musée de Moulins (dont 14 provenant de Vichy).

VI. REPERTOIRES DES DECORS DES VASES MOULES, DES APPLIQUES

Des répertoires de décors imprimés avec des poinçons-matrices dans les moules, de reliefs d'applique et de dessins obtenus avec de la barbotine, des figurines-vases... sont en cours d'achèvement.

Il est certain que les formes et les décors gardent une grande partie de leur originalité et, en même temps, sont influencés par ceux des autres fabrications contemporaines. Par exemple, si l'on trouve des formes de la sigillée avec de la glaçure (quelques fm.11 et Ritterling 5, nombreuses fm.29) et des vases à parois fines, les formes les plus typiques subsistent : flacons à panse moulée, tasses à pouciers... Il est certain aussi que le répertoire des vases-figurines et la façon dont sont traitées leurs retouches tiennent d'une autre tradition que ceux des figurines en terre blanche (14) et ne peuvent être étudiés en même temps; mais quelques figurines de Pistillus ont reçu de la glaçure.

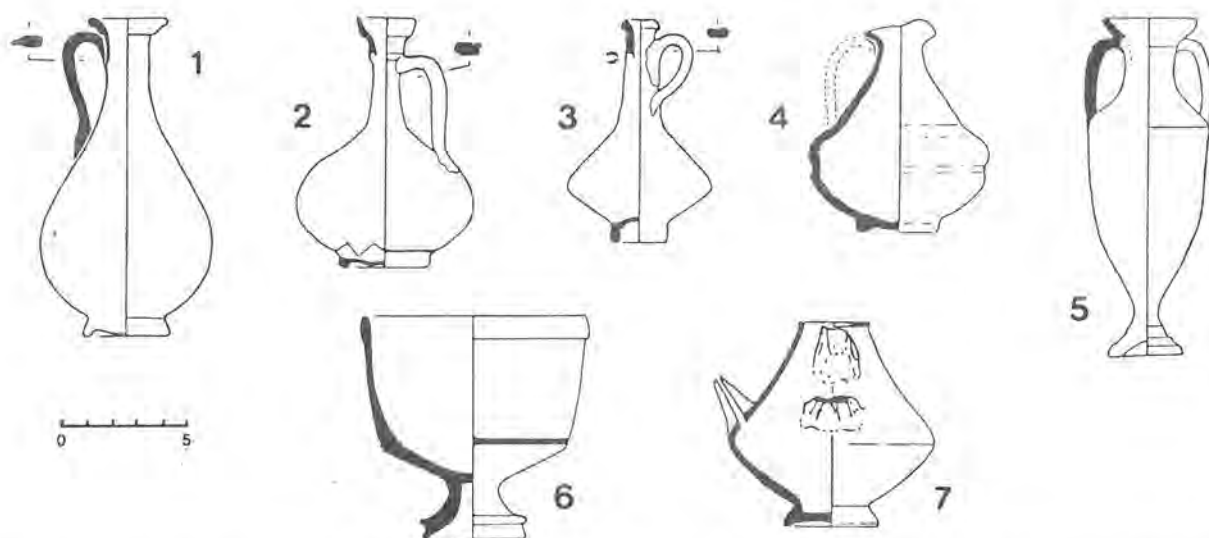


Fig. 4 - Formes lisses à glaçure plombifère : 1 : musée de Moulins (provenant de Vichy); 2, 3 et 4 : musée de Moulins; 5 : musée de Bourges (cimetière du Fin Renard, Bourges); 6 : musée de Moulins; 7 : Usk et Lezoux.

En résumé, il existe des zones de contact entre les productions contemporaines des ateliers du centre de la Gaule et l'on peut difficilement étudier les unes sans avoir toutes les autres en mémoire. En effet, il arrivait parfois aux potiers arvernes de recouvrir un objet d'engobe blanc, rouge ou micacé, aussi bien que de glaçure.

VII. DIFFUSION DES PRODUITS GLACURES ARVERNES

Il serait utile de mener une vaste enquête pour établir la carte de diffusion de ces productions. On les retrouve dans toute la Gaule aussi bien qu'en Suisse (15), en Grande-Bretagne (la carte des exportations a été réalisée par Kevin Greene) (16), en Germanie...

VIII. AUTRES QUESTIONS

Les céramiques à glaçure proposent plusieurs autres chapitres de recherches que ceux que nous avons mentionnés. On pourrait citer leur relation avec les ateliers de Germanie et d'autres provinces de l'Empire, l'utilisation et le contenu des différentes formes de vases, l'évolution des fabrications... Il sera aussi important de souligner les ressemblances de couleur avec certaines céramiques médiévales ou plus tardives, ainsi que des différences notables avec les productions d'autres ateliers (17).

NOTES

- (1) Cette étude paraîtra dans une collection de volumes intitulée "Recherches sur les ateliers de potiers gallo-romains de la Gaule centrale", publiée par Sites. Elle comprend aussi bien des études sur la sigillée, les lampes, les oscilla, la céramique commune en fine, que sur les ateliers, leur structure et surtout les potiers et leurs clientèles.
- (2) H. VERTET, "Carte des ateliers de potiers de la Gaule centrale", dans "Hommages à J.-J. Hatt", Sites, hors série n°6, 1980. Recherches sur les ateliers de potiers gallo-romains de la Gaule centrale, n°1, p.13-41. Les ateliers marqués d'un * ont probablement fabriqué des objets glaçurés, mais ce n'est pas encore tout à fait prouvé.
- (3) H. VERTET, "Céramique commune de l'atelier de Saint-Rémy-en-Rollat", Gallia, 1961, XIX, p.218-226. H. VERTET, "Les glaçures plombifères du centre de la Gaule, Saint-Rémy-en-Rollat", dans Sites, 1979, n°3-4, p.28-63 (révision critique des articles de Bertrand et de Déchelette, fouilles Vertet). H. VERTET, "Les glaçures plombifères du centre de la Gaule, les ateliers de Vichy", dans Sites, n°6, 1979, p.8 à 46 (révision critique des publications de A. Morlet sur Vichy).
- (4) J. LASFARGUES, "Les ateliers de potiers de Lyon, étude topographique", R.A.E., XXIV, 1973, p.525-532.
- (5) A. DESBAT, "L'atelier de gobelets d'Aco de Saint-Romain-en-Gal (Rhône)", dans SFEACAG, Actes du Congrès de Reims, 1985, 1985, ainsi que dans la présente livraison.
- (6) H. VERTET, "La sigillée tibérienne de Lezoux", dans Revue Archéologique, 1967, p.255-286.

- (7) Dans une correspondance, H. Lange nous signale qu'il a des arguments pour situer le potier Pistilius à la fin du II^e siècle. Or, des figurines de ce potier, recouvertes de glaçure plombifère, ont été découvertes à Alésia (cf. E. RABEISEN et H. VERTET, *Les figurines gallo-romaines en terre cuite d'Alésia*, Dijon, 1986). La question de cette datation est en cours d'étude.
- (8) J. DECHELETTE, "L'officine de Saint-Rémy et les origines de la poterie sigillée gallo-romaine". *Revue Archéologique*, 81, 1901, p.360-394. J. DECHELETTE, *Les vases céramiques ornés de la Gaule romaine*, I, 1904, p.41-60.
- (9) Les illustrations des Fig.1 et 2, redessinées, proviennent de H. VERTET, "Projet d'un répertoire des vases à décor moulé fabriqués à Lezoux", dans *R.A.C.*, XI, 1972, p.283-298.
- (10) Certaines illustrations de la Fig.3 proviennent de l'ouvrage de K. GREENE cité à la note 16.
- (11) cf. E. RABEISEN et H. VERTET, *op.cit.*
- (12) J.W. SALOMONSON, *Rhein, Mosel, Allier und Tigris*, Groningen, 1976.
- (13) H. VERTET, "Les techniques de fabrication des lampes en terre cuite du centre de la Gaule", *Sites*, hors série n°20, 1983. Recherches sur les ateliers de potiers de la Gaule centrale, t.III, lampes à glaçure, à panse ornée de godrons, lampe en forme de pied chaussé.
- (14) Les figurines avec glaçure du centre de la Gaule sont en terre blanche, mais on appelle habituellement 'figurines en terre blanche' celles qui n'ont pas de glaçure et qui ne sont pas des 'vases plastiques'.
- (15) R. ETTLINGER et C. SIMONETT, *Römisch Keramik aus dem Schütthugel von Vindonissa*, Basel, 1952.
- (16) K. GREENE, *Usk : The Pre-Flavian Fine Wares*, Cardiff, 1979.
- (17) A. DOWN et M. RULE, *Chichester excavations*, I, Chichester, 1971.

* * *

*

CERAMIQUES ROMAINES A GLAÇURE PLOMBIFERE de LYON et de VIENNE

Aisément reconnaissable, la céramique à glaçure plombifère est caractérisée par un revêtement constitué d'un véritable verre résultant de la combinaison d'oxyde de plomb (PbO) et de silice (SiO₂). La coloration et la fusion sont en rapport avec le mélange des deux constituants. Une forte proportion d'oxyde de plomb abaissera la température de fusion et produira une glaçure colorée; au contraire, un pourcentage de PbO plus faible nécessitera une température plus élevée mais produira une glaçure incolore (1). Cette glaçure incolore peut être colorée par l'ajout d'oxydes de fer (Fe₂O₃) ou de cuivre (CuO), ce qui est le cas pour certaines catégories de céramiques romaines, mais le plus souvent la coloration, verte, brune ou jaune résulte de l'oxyde de plomb et des oxydes de fer fréquemment présents dans la silice sous forme d'impuretés.

Cette technique, très ancienne puisqu'elle fait son apparition durant le deuxième millénaire av. J.-C. au Moyen-Orient, connaît un grand développement à l'époque hellénistique en particulier dans la région de Tarse (2). En Occident, elle apparaît en Italie au I^{er} s. av. J.-C., en même temps que la sigillée et est introduite en Gaule peu de temps après.

A Lyon et à Vienne, les céramiques à glaçure plombifère apparaissent dès la fin du I^{er} s. av. J.-C. Il s'agit exclusivement de céramiques à parois fines, soit d'importation (Italie du nord?), soit de fabrication locale, avec en particulier la production de gobelets de type Aco à glaçure plombifère à Saint-Romain-en-Gal (3) et à Lyon (atelier de Loyasse) (4). Outre les gobelets d'Aco, ces ateliers semblent avoir fabriqué des *skyphoi*, tasses à pouciers, décorées d'applique et quelques formes lisses (Fig.1). Ces productions précoces, à pâte non calcaire, présentent la particularité de n'avoir de glaçure qu'à l'extérieur. Les glaçures de couleur brune, miel ou vert bronze sont obtenues sans ajout d'oxydes de fer ou de cuivre. Ces céramiques à glaçure plombifère sont rares et leur production semble n'avoir duré que quelques décennies.

Dès l'époque de Tibère, apparaît un nouveau type de céramique à glaçure plombifère. Il s'agit des céramiques du centre de la Gaule, caractérisées par des pâtes kaoliniques et des glaçures dont les teintes vont du brun foncé au jaune paille en passant par le vert anis.

Ces glaçures sont très rarement colorées par l'ajout d'oxyde (Fe ou Cu) mais doivent leur coloris au plomb.

Leur typologie est beaucoup plus étendue que celle des céramiques augustéennes et comprend des formes lisses, fréquemment décorées à la barbotine (Fig.1, 6-7-8-10), des vases à décor d'applique (Fig.1, 12 à 15), en particulier une grande variété de vases plastiques zoomorphes. Il s'agit le plus souvent de vases de petite taille - tasses, coupelles, flacons - mais il existe également des vases de plus grand gabarit (oenochoe par exemple). Bien que plus fréquentes que les céramiques glaçurées augustéennes, les productions du centre de la Gaule restent peu fréquentes à Lyon et à Vienne. Rue des Farges, à Lyon, elles ne représentent que 0,5% de la céramique recueillie (5). Les différents exemplaires recueillis à Lyon comme à Vienne montrent une grande diversité de formes et confirment la variété de cette production. Des exemples de céramique à glaçure plombifère du centre de la Gaule se rencontrent encore dans les niveaux du

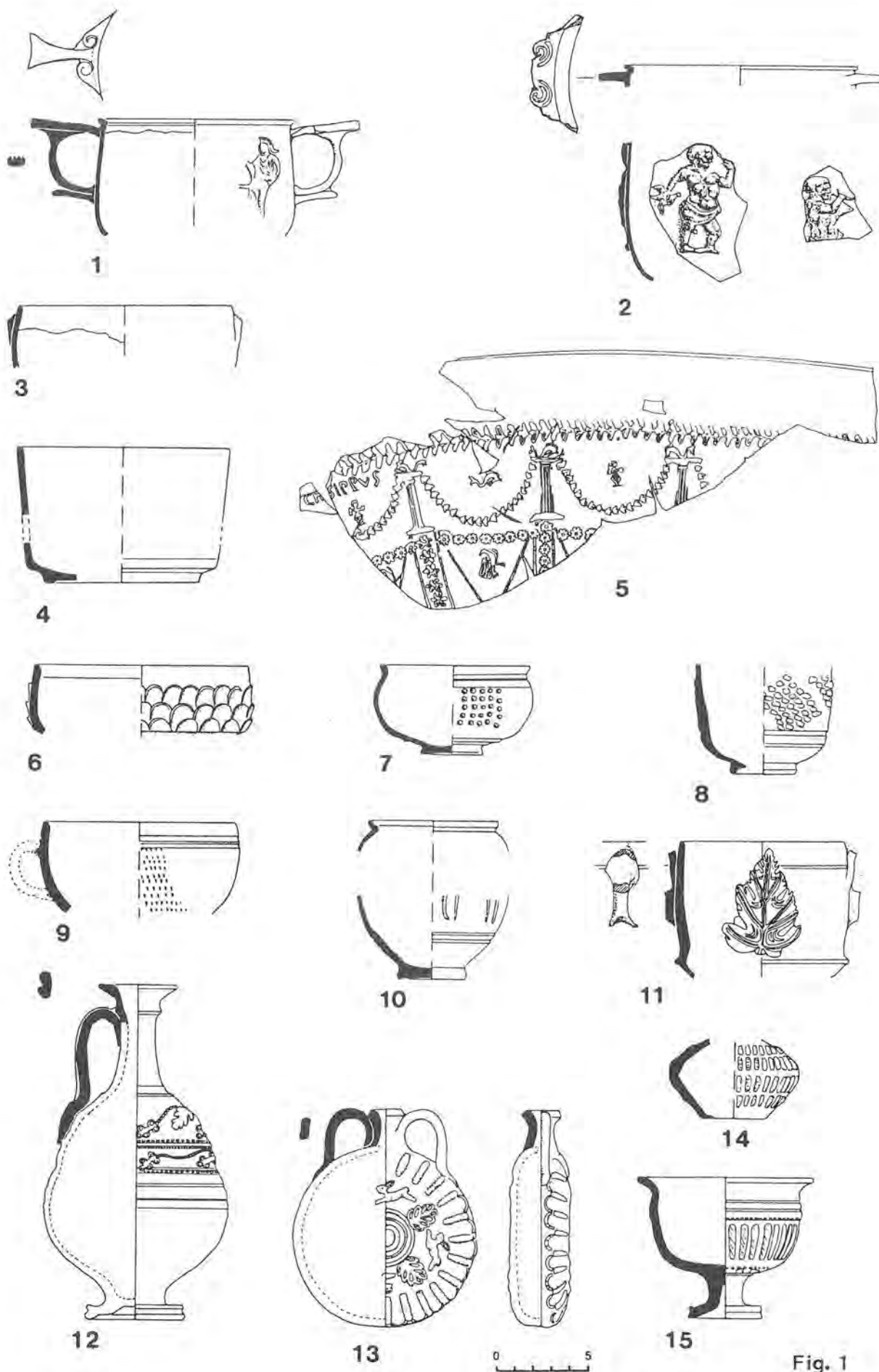


Fig. 1

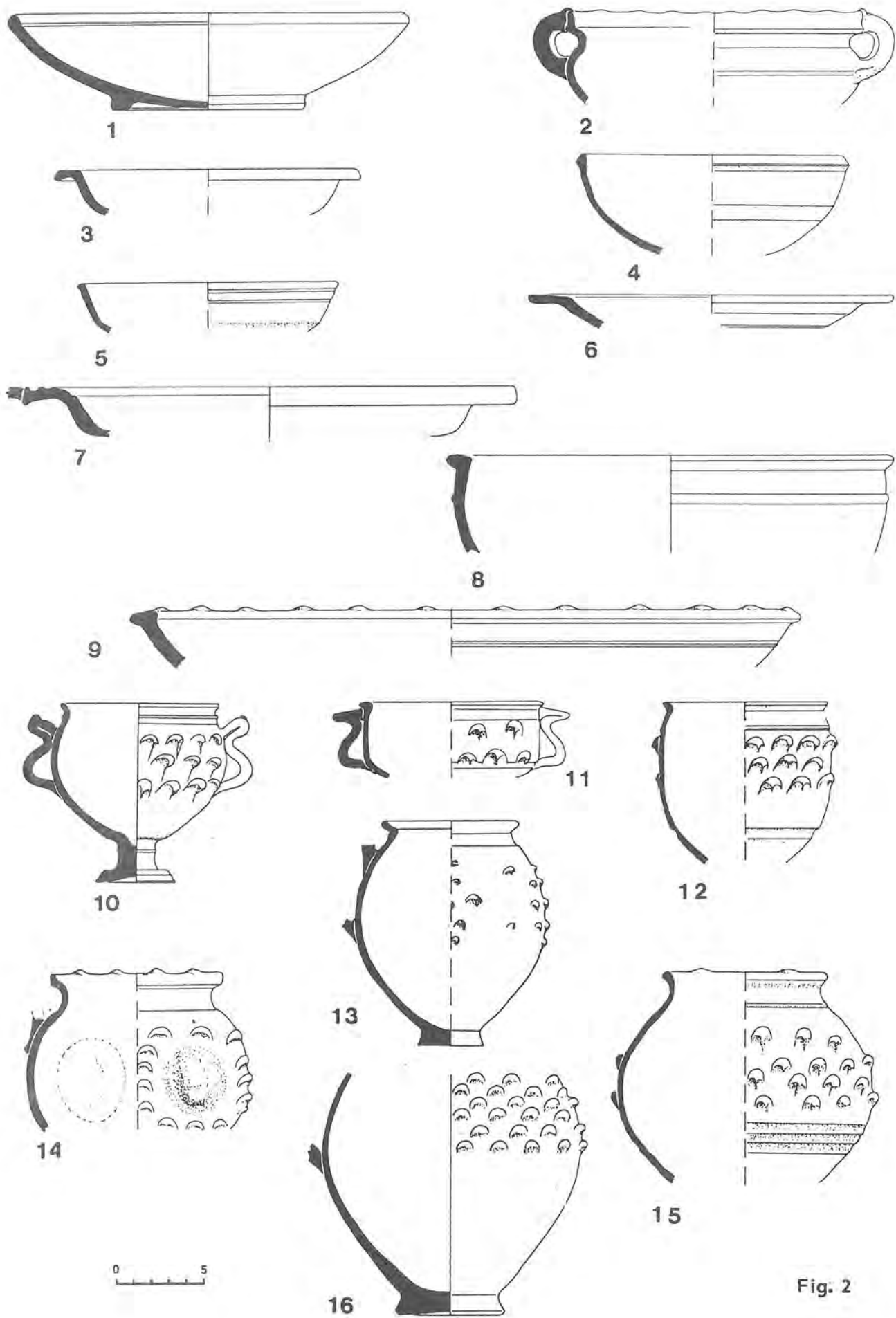
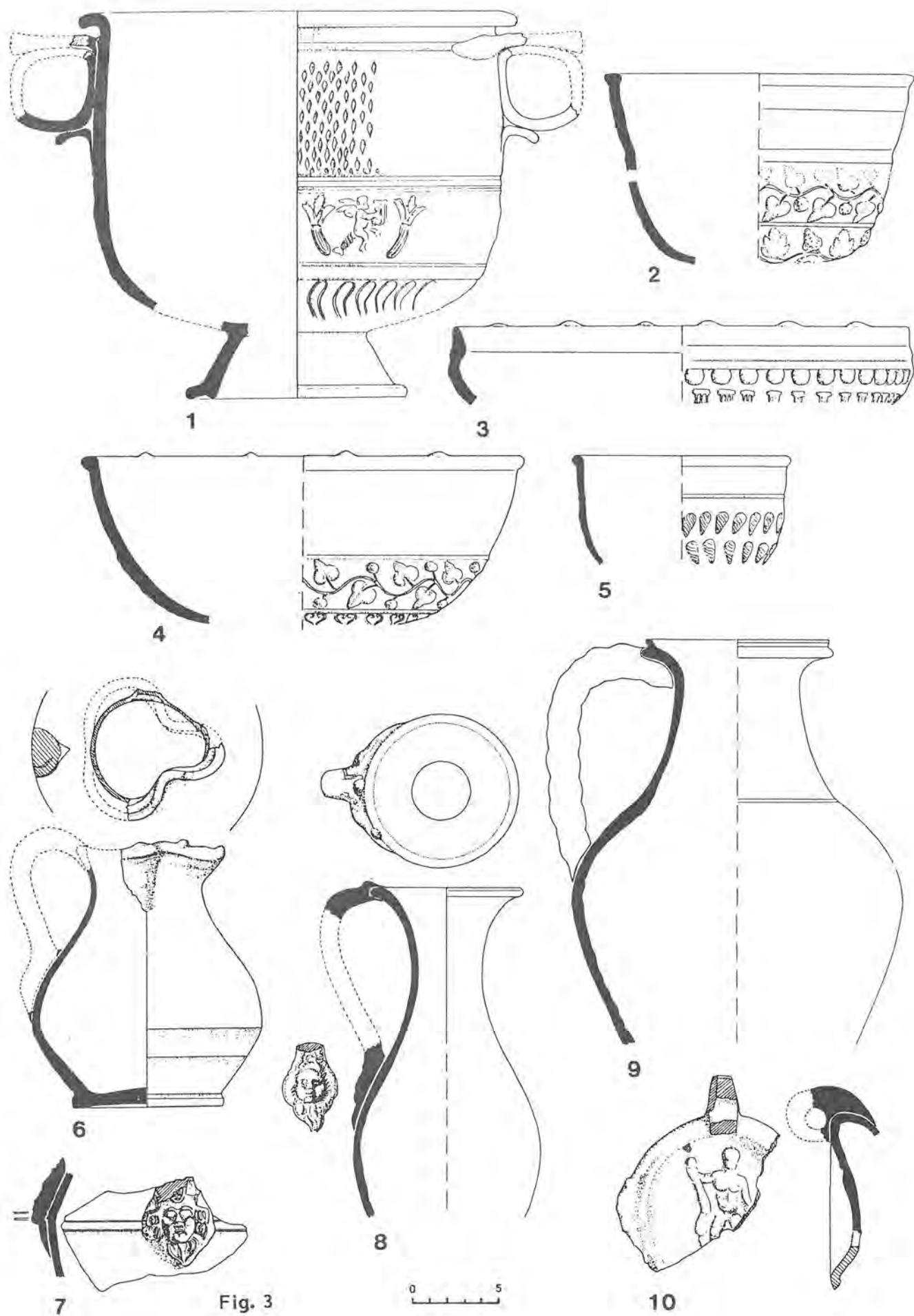


Fig. 2



II^e s., mais ceux-ci sont beaucoup plus rares et l'on peut penser qu'il s'agit de fragments résiduels. Il est probable que la production s'interrompt au début du II^e s.

Durant le II^e s. apparaît sur les sites lyonnais et viennois une nouvelle catégorie de céramique à glaçure plombifère caractérisée par des glaçures souvent bicolores : brune à l'intérieur, verte à l'extérieur, obtenues par l'ajout d'oxydes de fer et de cuivre au mélange ($\text{SiO}_2 + \text{PbO}$).

Les pâtes, calcaires, présentent souvent de fines inclusions volcaniques (pyroxènes).

La typologie de ce groupe, très variée, diffère notablement de celle des productions du centre de la Gaule. Elle comporte des formes basses, plats ou assiettes absents des autres groupes (Fig.2, 1 à 7 et 9), ainsi que des formes moulées, en particulier des bols qui s'apparentent à la forme Drag.37 en sigillée (Fig.3, 2-4-5).

Une autre caractéristique de ce groupe est la présence de vases à décors d'écailles à la barbotine, décor le plus fréquent sur cette catégorie de céramique (Fig.2, 10 à 16) et que l'on rencontre aussi bien sur des *skyphoi* ou des canthares que sur des pots à une ou deux anses.

La glaçure de coloration bleu-vert ou vert bouteille présente très souvent des irisations qui peuvent donner un aspect très métallique aux vases. Cette irisation est due à l'altération de la glaçure qui forme une véritable couche de verre. Les céramiques conservées dans des milieux réducteurs sont dépourvues de ces irisations, ce qui confirme leur caractère accidentel.

Dans ce groupe, figurent des cruches à anses moulées, copies conformes de vaisselles de bronze (Fig.3, 6 à 9). Signalons enfin l'existence de lampes à huile (Fig.3,10).

L'origine de cette catégorie de céramique à glaçure plombifère, longtemps controversée, peut maintenant être située en Italie, bien que l'on ignore toujours les lieux de production exacts (6). Les analyses pétrographiques (7) comme les analyses physico-chimiques effectuées au laboratoire de l'URA 3 à Lyon ont abouti aux mêmes conclusions en ce qui concerne l'origine italique de ces productions jusque là attribuées à divers points de la Méditerranée, au gré des études. Du point de vue chronologique, les céramiques plombifères italiennes apparaissent dans la région lyonnaise durant le II^e s. et il faut insister sur leur absence dans les très nombreux contextes de la fin du I^{er} s. Les importations de cette céramique sont relativement abondantes à la fin du II^e s. et semblent se poursuivre au III^e s. et peut-être au-delà. On peut constater que les céramiques italiennes sont plus abondantes au II^e s. que les céramiques du centre de la Gaule au I^{er} s. On peut s'étonner d'un tel phénomène ainsi que du retour d'importations de céramiques fines de l'Italie vers la Gaule après une interruption qui remonte au début du I^{er} s.

* *
*
*

Légendes des Figures

Fig. 1 - Céramiques à glaçure plombifère des ateliers de Lyon et Vienne (1 à 5) et des ateliers du centre de la Gaule (6 à 15).

1, 3, 4 et 5 : Saint-Romain-en-Gal; 2, 6 et 11 : Lyon, rue des Farges; 7, 8, 9, 13, 14 et 15 : Lyon, musée de la C.G.R., fonds ancien; 10 : Lyon, Hauts de Saint-Just; 12 : Lyon, Trion (8).

Fig. 2 - Céramiques à glaçure plombifère italiennes.

1, 3 et 14 : Lyon, La Solitude; 2 et 5 : Lyon, Hauts de Saint-Just; 4 et 12 : Lyon, rue des Farges; 6, 7, 8, 9 et 11 : Vienne; 10 : Lyon, musée de la C.G.R.; 13, 15 et 16 : Saint-Romain-en-Gal.

Fig. 3 - Céramiques à glaçure plombifère italiennes.

1, 6, 7 et 10 : Lyon, rue des Farges; 2, 4, 5 et 8 : Saint-Romain-en-Gal; 3 : Lyon, Hauts de Saint-Just; 9 : Lyon, La Solitude.

NOTES

(*) URA 3 du CRA.

(1) M. PICON, *Introduction à l'étude technique des céramiques sigillées de Lezoux*, Dijon, 1973.

(2) A. HOCHULI-GYSEL, "Kleinasiatische glasierte Reliefkeramik (50 v. Ch. bis 50 n. Ch.) und ihre Oberitalischen Nachahmungen". *Acta Bernensia*, VII, 1977.

(3) A. DESBAT, "L'atelier de gobelets d'Aco de Saint-Romain-en-Gal (Rhône) (Etude préliminaire)", *SFECAG, Actes du Congrès de Reims*, 1985, p.10-14.

(4) J. LASFARCUES, "Les ateliers de potiers de Lyon, étude topographique", *R.A.E.*, 24, 1973, p.525-532.

(5) A. DESBAT, "Céramiques romaines à glaçure plombifère des fouilles de Lyon (Hauts de Saint-Just, rue des Farges, La Solitude)", *Figlina*, 7, 1986 (sous presse).

(6) M. PICON et A. DESBAT, "Origine des céramiques à glaçure plombifère généralement bicolores, des II^e et III^e s., de Vienne et Saint-Romain-en-Gal", *Figlina*, 7, 1986 (sous presse).

(7) P. ARTHUR, "An Italian Flagon from Roman Colchester", *The Antiquaries Journal*, 59, Part II, 1979, p.392-397.

(8) A. ALLMER et P. DISSARD, *Les fouilles de Trion*, 1887.

* *

*

DISCUSSION

Président de séance : L. RIVET

Christian LAHANIER : A propos des photos que vous avez montrées. J'ai fait des études sur le verre; lorsqu'on veut obtenir une couleur bleue avec des vernis au plomb, donc une glaçure plombifère, on ne peut pas ajouter de cuivre car, dans ce cas, la couleur vire au vert. Par conséquent, il faudrait utiliser du cobalt.

Armand DESBAT : Là, les colorations sont vertes, et non bleues.

Christian LAHANIER : J'ai cru voir quelques couleurs bleues.

Armand DESBAT : Ce sont des verts qui tirent sur le bleu, surtout si on les compare aux verts du centre de la Gaule, qui tirent sur le jaune. Et l'aspect bleu est accentué par la dégradation et l'irisation.

Hugues VERTET : Ce troisième groupe du II^e s., est-il certainement importé?

Armand DESBAT : Il est importé, sans aucun doute. Le problème est que ce type de céramique à glaçure plombifère est connu depuis assez longtemps; il est décrit dans bon nombre de publications. Et on a pensé, tour à tour, qu'il s'agissait de produits gaulois, italiques, hispaniques. Il suffit de regarder la pâte à la binoculaire et on voit nettement, sur un grand nombre d'exemplaires, la présence de pyroxènes, petits cristaux noirs en forme de baguettes; il s'agit donc de pâtes volcaniques, ce qui limite déjà les régions d'origine. Evidemment, on pourrait penser au centre de la Gaule, mais les pâtes sont très proches des compositions italiques. Il reste à préciser, maintenant, entre la Campanie et le centre de l'Italie.

Le deuxième problème touche à la chronologie; il y a très peu de céramique trouvée dans des contextes stratigraphiques. Les publications traditionnelles s'accordent systématiquement à dater du I^{er} s. de n.e., en particulier en procédant par rapprochement avec les parois fines décorées d'écailles de pomme de pin. On s'aperçoit que ces céramiques ont un répertoire assez archaïsant, le répertoire hellénistique traditionnel. Il y a quelques années, en faisant un survol des publications italiennes, j'avais douté de l'origine italique car, même dans les fouilles d'Ostia, il y en avait très peu. Mais depuis, à Ostia, il a été trouvé un très gros dépotoir d'époque sévérienne et les glaçures plombifères sont devenues surabondantes. Le problème est qu'il est possible que cette production ait vu le jour, en Italie, quelques décennies avant l'importation en Gaule, en

Espagne ou ailleurs. Il faudrait analyser quelques céramiques plombifères appartenant à ce groupe, à Pompéi ou à Naples, pour démontrer qu'il y a antériorité à la vague des importations en Gaule. En Gaule même, dans les sites de Lyon ou de Vienne, chaque fois qu'il y a une datation, il s'agit des II^e-III^e s.; on a de très gros dépotoirs du I^{er} s. dans lesquels on n'a jamais trouvé un seul fragment de ce type de plombifère.

Hugues VERTET : Dans le centre de la Gaule, je n'ai jamais vu un seul fragment du type de cette troisième série du II^e s. Ce qui est curieux, c'est que, à Tarsus, la majorité des céramiques à glaçure plombifère est justement des années -50/0; et on a la même expansion qui arrive, dans le centre de la Gaule, avec quelques décennies de décalage. Les gens qui ont écrit sur Tarsus disent que ces céramiques ont été remplacées par le verre, et j'ai l'impression que, dans le centre de la Gaule, un phénomène identique est probable; nous avons des verreries qui se créent à ce moment-là.

Armand DESBAT : Il serait surprenant d'imaginer que les Gaulois abandonnent les céramiques plombifères pour utiliser le verre, tandis qu'en Italie on manque de verre, et qu'on soit obligé de fabriquer des succédanés en plombifère.

* *
*

LES CERAMIQUES A PAROIS FINES DE SALLELES d'AUDE (Aude)

L'atelier de potiers gallo-romain de Sallèles-d'Aude (12 km au nord de Narbonne) fonctionne au cours des trois premiers siècles de notre ère (1).

Il connaît, durant cette période, une très nette évolution dans ses productions, qui s'accompagne de profondes modifications dans l'organisation de l'espace. Dans un premier temps, l'officine fabrique de la céramique commune et des matériaux de construction. Au cours de la seconde moitié du I^{er} s., de grandes transformations marquent le début de la production d'amphores vinaires G.4, qui durera au moins jusqu'au III^e s.

Une petite série de vases à parois fines (une cinquantaine de tessons) accompagne la phase d'abandon du premier état de l'atelier. Ce matériel est intéressant à plus d'un titre :

- L'étude des formes et des décors, en enrichissant les données disponibles sur ce type de matériel, conduira à s'interroger sur ses particularités.
- On cherchera à fixer sa chronologie par le matériel d'accompagnement et par la confrontation aux datations des céramiques à parois fines connues ailleurs.
- On s'interrogera enfin sur l'origine de la production et l'éventualité d'une fabrication locale.

1. LE MATERIEL, FORMES ET DECORS

Le matériel est classé par formes et par décors suivant la typologie de F. Mayet (Mayet, 1975). Quatre rubriques sont présentées : les tasses, les gobelets, les vases globulaires, les formes non définies.

Les tasses

- Forme X

A la forme X, la plus fréquente ici (une dizaine d'exemplaires) se rapportent deux variantes :

1. (Fig.1.1,2) (inv.S81, C4 N 269, 319, 82, 275, 276, 303, 304, 305, 51, 299, 297, 298, 581; B4 N 102, 582; C4 N 27). Tasses à bord évasé, ou vertical, panse arrondie, anses à cannelures et à disques avec une feuille support, pied mouluré ou non. Le décor, sur la panse, est toujours en guillochis sans autres variantes. La couleur de la pâte est très variable : orangée, grise ou noire.
2. (Fig.1.3) (deux exemplaires inv.79 C7 30 et 581 C4 N 300). Tasse à panse fortement carénée, anse à cannelures avec poucier, décor incisé sur le haut de la panse, pâte rose-orangé.

- Forme XXV (Fig.1.4,5,6) (inv.S81 C4 N 288, S 81 C4 N 289, S 81 C4 N 290). Nous croyons pouvoir rapprocher de la forme XXV trois exemplaires d'une tasse carénée, dont la partie supérieure de la panse, à la différence de la forme X, est inclinée vers l'intérieur. Le décor de guillochis se place sur la partie supérieure de la panse. La lèvre est moulurée ou inexistante, l'anse à cannelure et feuille support (ou anse double) porte un bouton d'argile sur sa partie courbe. La pâte est beige-orangé.

- Tasse à anse horizontale (Fig.1.7 et 8)

(inv.S81 C4 N 293, S81 C4 N 294, S82 C4 N 43). Appartiennent vraisemblablement à

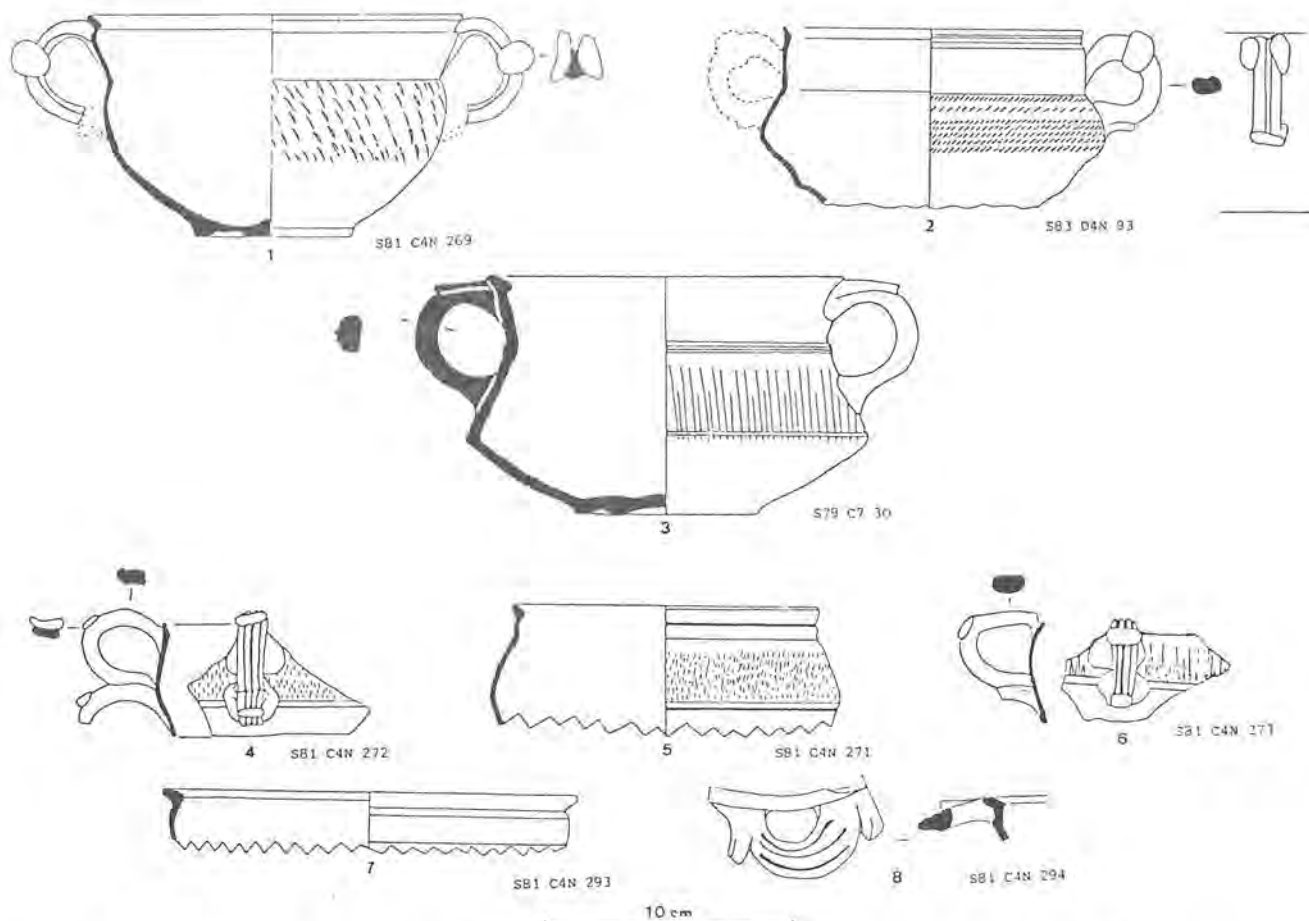


Fig. 1 – Tasses de forme X, variantes 1 (1 et 2) et 2 (3); de forme XXV (4,5,6); à anses horizontales (7,8).

la famille des tasses, mais dans un modèle non répertorié, trois fragments de tasse à anses horizontales. L'anse canelée est bordée de deux feuilles supports. La pâte est grise.

Les gobelets

- Forme XII (Fig.2.1) (inv.S81 C4 295). Un seul exemplaire, fragmentaire, d'un vase à boire à paroi cylindrique, avec une pâte orangée.
- Forme XXXIII (Fig.2.2) (inv.S81 C4 N 292). Un seul exemplaire d'un bol sans lèvre à panse hémisphérique, décoré d'une rainure, en pâte orangée.
- Forme XXXVII (Fig.2.3, 4) (inv.S81 C4 N 280, S81 C4 N 281, S81 C4 N 282, S82 E6 8). Quatre exemplaires d'un bol à panse hémisphérique portant une rainure et un décor sablé – forme habituellement la plus fréquente de ce type de céramique – ont une pâte lie-de-vin ou noire pour trois d'entre eux, tandis que le quatrième présente un engobe orangé.

Il semble possible d'attribuer à cette forme une série de quatorze fragments (sans doute du même vase inv.S81 C4 N 335) à décor barbotiné (clous). La pâte est orangée (Fig.2.5).

Les vases globulaires

- Forme XXI (Fig.2.6, 7) (inv.S81 C4 N 285, S81 C4 N 290). La partie supérieure de deux de ces vases à pâte orangée a été retrouvée.
- Forme XL ? (Fig.2.8) (inv.S81 C4 N 288). C'est vraisemblablement à cette forme que se rapporte la partie supérieure d'un vase à pâte orangée, décoré de guillochis.

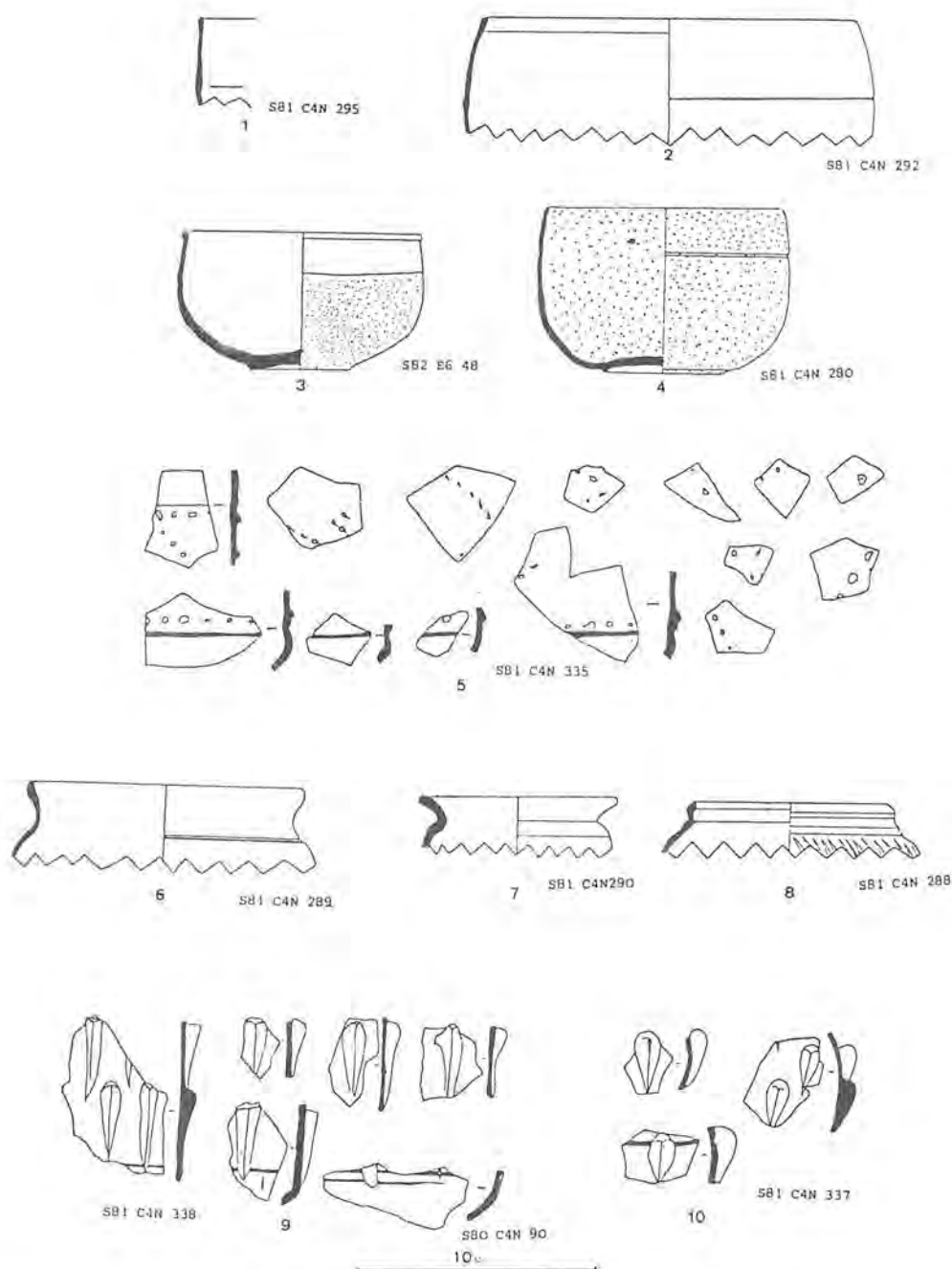


Fig. 2 - Gobelets de forme XII (1); XXIII (2); XXXVII (3,4); vases globulaires de forme XXI (6,7); forme XL (?) (8); formes non définies avec décor d'écailles de pomme de pin (9,10).

Formes non définies (Fig.2.9, 10)

(inv.SB1 C4 N 338 et 90, SB1 C4 N 337). Deux séries de fragments sont décorées à la barbotine d'écailles de pomme de pin, l'une en pâte noire avec un motif très allongé, l'autre en pâte beige.

2. ELEMENTS DE CHRONOLOGIE

Pour tenter une datation de ce matériel, nous disposons de deux méthodes : analyser le matériel d'accompagnement des parois fines, bien groupées ici d'après la stratigraphie; le comparer aux données chronologiques établies ailleurs, avec les difficultés que cette collation peut créer du fait de la spécificité de ces vases.

Dans l'atelier de Sallèle d'Aude, les vases à parois fines ont été trouvés dans le secteur le plus ancien, et uniquement là, associés aux bâtiments et à un four (B5) du premier état de l'officine.

Hormis un gobelet à décor sablé (inv.S82 E6 48) exhumé intact dans la couche arable et une tasse de forme X (S79 C7 n°30) qui appartient à une couche de réutilisation (flavienne - II^e s.) du quartier, la totalité des découvertes appartient à la couche d'abandon du premier état.

Dans le comblement de la fosse du four B5, la couche d'abandon (n°11), placée immédiatement sur le niveau d'utilisation, contient deux fragments de panse à décor incisé (S79 B6 129 et 130), un à décor d'écailles de pomme de pin (S79 B6, 131) et une anse à disques (S79 B6, 121).

Les éléments de datation dans un matériel riche, mais surtout composé de céramiques communes et de tuiles produites sur place sont rares : fragments de lampes à bec à enclume, sans doute locales. Les couches supérieures du comblement n'apportent guère de matériel connu et daté; en revanche, la datation au C14 de l'une d'elles, une importante couche de cendre, donne : $+30 \pm 40$ ans (Laboratoire d'hydrologie et de géochimie isotopique, Orsay).

La couche d'abandon du bâtiment du four B5, et celle de sa périphérie (à l'ouest dans une cour, en D4 N et au sud dans la zone C4 N, B4 N), que l'on considérera comme une seule unité stratigraphique parce que le matériel est semblable, contient la grande majorité des céramiques à parois fines avec à la fois toutes les formes présentes sur le site.

Le matériel d'accompagnement qui apporte des indications chronologiques est ainsi constitué :

- Céramique arétine de forme Halt.1a, 2a, 12 et 14 (?), Drag.24/25 et 30, et un fond d'assiette timbré de Zoilus (début de la période augustéenne);
- Céramique sigillée sud-gauloise : Drag.2/21, 15/17, 17a, 19 (?), 29 et un timbre SEC(undus) (Claude-Vespasien);
- Amphores d'importation : D.2/4 et P.1;
- Lampes du I^{er} s.; type II et IIb de Ponsich, des fragments à couverture flammée, des médaillons décorés;
- Un plat à pain (forme Vegas n°14, tardo-républicain).

L'ensemble de ce matériel se place entre la période augustéenne (arétine, plat à pain) et la première moitié du I^{er} s. Les céramiques sigillées sud-gauloises, en effet, sont toutes créées avant le milieu du siècle. Les formes plus tardives sont absentes. Même remarque pour les amphores : on ne trouve que des P.1 ou D.2/4, caractéristiques de la période augustéenne et, pour les secondes, du I^{er} s.; en revanche, la forme G4, si abondante par la suite dans ce même quartier, est totalement absente.

Au reste, la datation des formes des céramiques à parois fines établie par F. Mayet (tableau 1) à partir de sites très différents offre une bonne concordance avec les données de la fouille salléloise où, toutefois, la fourchette chronologique serait plus large en se prolongeant au moins jusqu'à la période claudienne, moment où l'on doit placer l'abandon de l'atelier dans son premier état.

Tableau 1

Forme	Datation (F. Mayet)	Contexte archéologique à Sallèles d'Aude
X XXV XII XXXIII XXXVII XXI XL	essentiellement augustéen tibérien premier tiers du I ^{er} s. de n.e. augustéen	couche d'abandon du premier état de l'atelier période augustéenne-Claude

3. ORIGINE DES PRODUCTIONS

La production des vases à parois fines, insuffisamment connue encore en Gaule du sud, a été, semble-t-il, bien développée dans nombre d'ateliers.

La présence de tels vases dans le quartier artisanal de l'officine de Sallèles d'Aude pose la question de leur fabrication sur place. En l'absence d'analyse de pâte, la réponse n'est pas simple. Sans y être rares, les vases à parois fines ne sont pas représentés par des séries abondantes et ils sont mêlés, dans le contexte archéologique, à des vases d'importation, sans offrir de trace évidente de rejets de cuisson.

En revanche, le nombre très limité et répétitif des formes et des décors présents, l'originalité de certains modèles pourraient correspondre à la part marginale d'une production céramique par ailleurs très diversifiée.

On connaît à Fréjus (Pauvadou) un autre exemple d'officine qui groupe en deux quartiers des productions d'amphores et de parois fines.

Il est clair que les vases à parois fines de Sallèles ne se laissent pas classer facilement parmi les productions d'Italie (Marabini Moeus, 1973), celles de Galane (Mesplé, 1957), ou même celles d'ateliers plus proches (Montans, La Graufesenque, Lyon; Greene, 1979).

Au total, c'est un modeste matériel que fournit l'officine de Sallèles. Il est bien daté, d'après son contexte, dans la fourchette Auguste-Claude, ce qui correspond – sans grosse discordance – à la chronologie récente présentée pour les parois fines. Si se confirment les présomptions en faveur d'une origine locale, il ajoute un petit secteur aux productions diversifiées de l'atelier dans sa première phase.

NOTES

(*) CNRS, UA 338.

(1) F. LAUBENHEIMER et alii, "Atelier de potiers du Clots de Raynaud à Sallèles d'Aude", rapport de fouilles 1978, p.41 et 44; 1979, p.14-19; 1981, p.18-22; 1983, p.85-87.

BIBLIOGRAPHIE

(Greene, 1979), GREENE K., *The Pre-Flavian Fine Wares, Report on the Excavations at Usk, 1965-1976*, Cardiff, 1979.

(Marabini Moeus, 1973), MARABINI MOEUS N.T., *The Roman Thin Walled Pottery from Cosa (1948-1954)*, *Memoirs of the American Academy in Rome*, XXXII, Rome, 1973.

(Mayet, 1975), MAYET F., *Les Céramiques à parois fines dans la péninsule Ibérique*, Paris.

(Mesplé, 1957), MESPLÉ P., "L'atelier de potier gallo-romain de Galane à Lombez (Gers)", dans *Gallia*, 15, 1957, p.41-62.

(Ponsich, 1961), PONSICH M., *Les Lampes romaines en terre cuite de la Maurétanie Tingitane*, Rabat, 1961.

(Vegas, 1973), VEGAS M., *Cerámica común romana del Mediterráneo occidental*, Barcelone, 1973.

* *

*

LES CERAMIQUES A PAROIS FINES DE LA RUE DES FARGES (LYON)

L'étude des céramiques à parois fines de la rue des Farges a permis de mieux connaître une production qui, facilement identifiable en fouille et présente sur la plupart des sites du monde romain, n'est étudiée que depuis une décennie à peu près (1). Ce site lyonnais présentait quatre avantages :

1. Le matériel était parfaitement daté par une stratigraphie précise;
2. L'occupation (fin 1^{er} s. av. J.-C. jusqu'au début du III^e s. apr. J.-C.) recouvre la chronologie de la production étudiée en Gaule (fin 1^{er} s. av. J.-C. jusqu'au début du II^e s. apr. J.-C.);
3. Cet habitat urbain est installé dans *Lugdunum* qui, centre commercial important, a vu l'implantation de trois ateliers de potiers dont les céramiques à parois fines représentent une partie des productions (2) : atelier de Loyasse (30 av. J.-C. à 15 av. J.-C.), atelier de La Muette (15 av. J.-C. à 20 apr. J.-C.), atelier de La Butte (20-30 apr. J.-C. au début du II^e s.);
4. La présence des importations autorisait une approche (toutefois rapide) des fabrications d'autres centres de potiers.

I. PRODUCTIONS LOCALES

Les ateliers de Loyasse et de La Muette (Fig.1) ont utilisé des argiles non calcaires cuites en mode A (réduction/oxydation), de gisements différents, pour les céramiques à parois fines. Le premier atelier semble avoir produit quelques vases engobés. Le répertoire des formes est à peu près identique : forme haute (gobelet essentiellement) rarement décorée (bande de barbotine incisée, décor moulé pour les gobelets d'Aco, stries horizontales sur le pot de profil globulaire). L'atelier de La Muette a cependant quatre types qui lui sont propres (Fig.1, M seul). Le bol M* prouve que, de 15 av. J.-C. à 30 apr. J.-C., un potier, certainement installé dans le même secteur "industriel" que La Muette, a utilisé la même argile que ce dernier, alors que l'atelier de La Butte produit déjà des parois fines avec une technique différente.

L'atelier de La Butte (Fig.2) : les parois fines de ce centre sont en pâte calcaire, cuites en mode A et toujours engobées. Le répertoire des formes change : formes basses en majorité (bol, coupe tripode, tasse), quelques formes hautes (pot ovoïde), les décors varient aussi (sablage, barbotine, dépression, guillochis). La chronologie de cet atelier a pu être affinée puisque sa production s'arrête au tout début du II^e s., et non vers le milieu comme cela était admis.

II. IMPORTATIONS (Fig.3)

L'absence d'analyse n'a pas permis de reconnaître les importations italiques antérieures au règne de Tibère. Ainsi, les premières identifiées proviennent d'un autre atelier urbain, celui de Saint-Romain-en-Gal (Rhône), de datation augustéenne. Dès le règne de Tibère, on assiste à une multiplication des ateliers provinciaux; à cette période, on trouve, rue des Farges, des importations d'Italie du nord, de Bétique, toujours en faible proportion (6% en 20 apr. J.-C. et un maximum de 10% en 40-50). Un seul vase moulé de la période néronienne semble provenir de La Graufesenque. Les

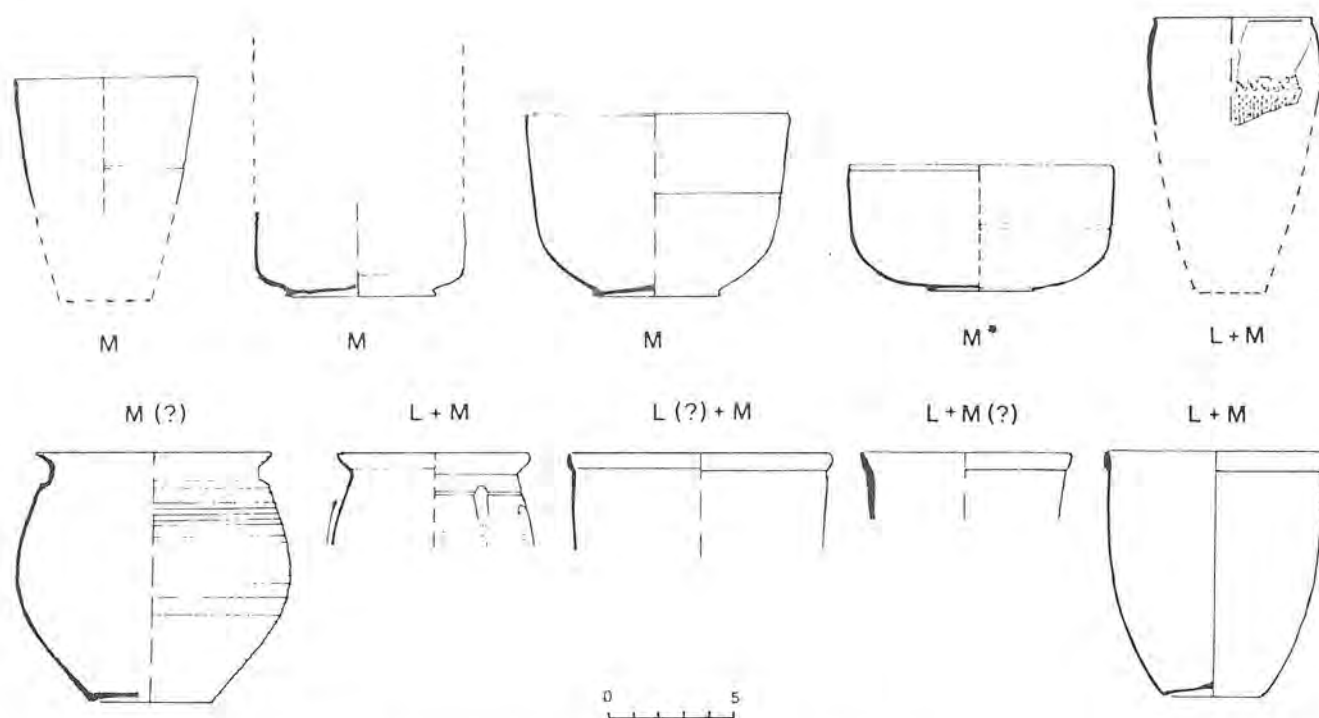


Fig. 1 - Productions des ateliers de Loyasse et de La Muette.

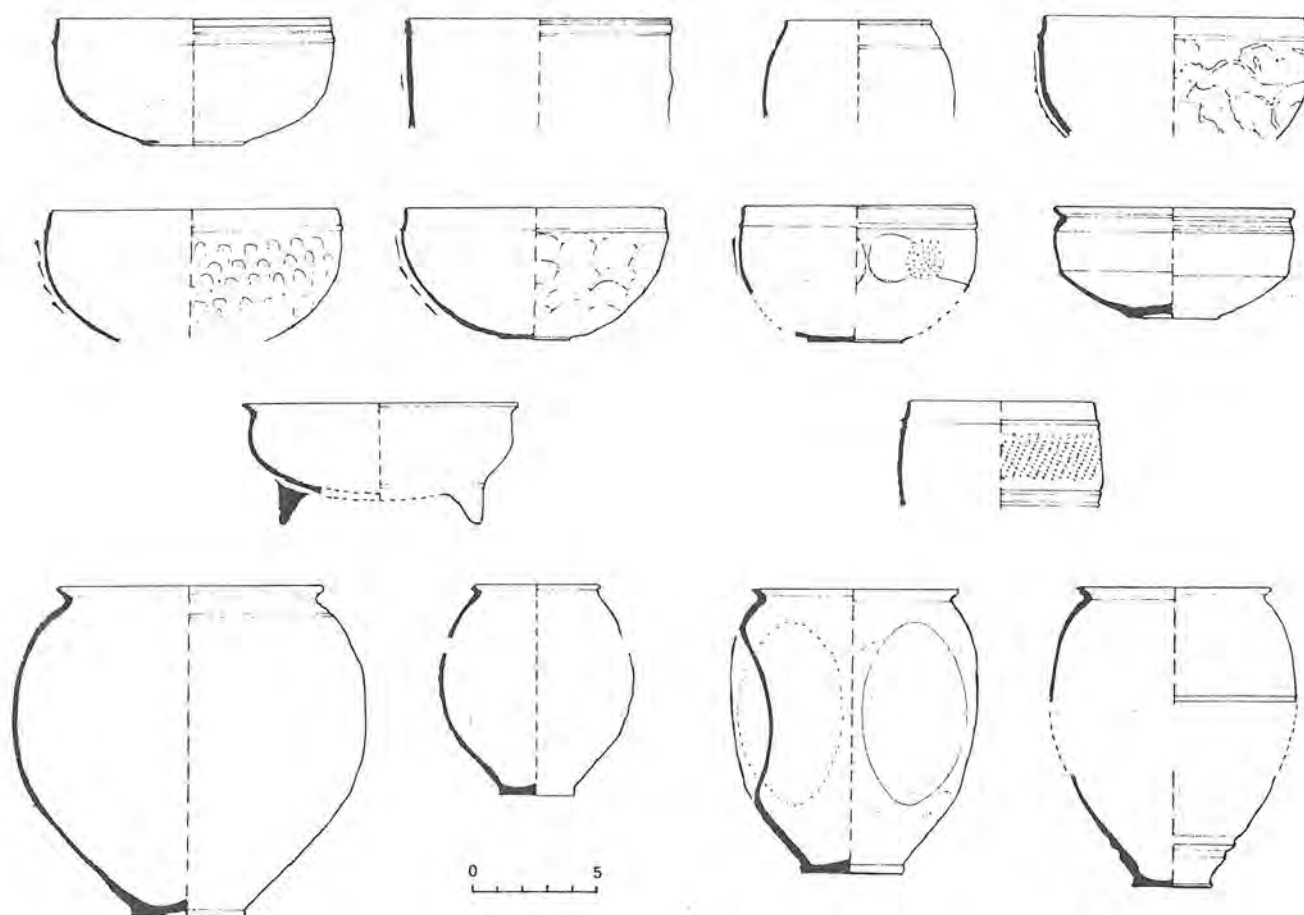


Fig. 2 - Productions de l'atelier de La Butte.

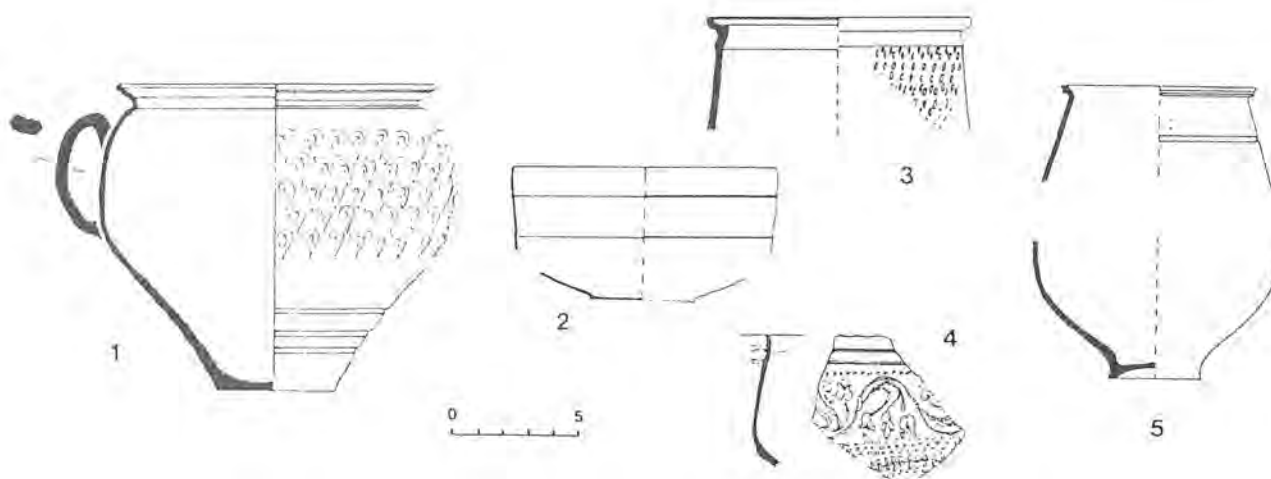


Fig. 3 – Parois fines d'importation. 1. Bétique; 2. Nord Italie; 3. Saint-Romain-en-Gal; 4. La Graufesenque; 5. Centre Gaule.

productions du centre de la Gaule sont représentées à partir de 70 apr. J.-C. avec 3% mais, dès le début du II^e s., les pourcentages augmentent avec 22%.

Cette étude complète nos connaissances des céramiques à parois fines produites par les ateliers lyonnais, révèle quelques influences (centre et nord de l'Italie), fait ressortir des échanges commerciaux (Italie, Bétique, centre de la Gaule, sud de la Gaule), montre l'originalité de certaines formes et décors pour l'atelier de La Butte. De futures recherches devraient préciser les relations existant entre les productions italiques et lyonnaises précoces, mais expliquer également le changement de technique apparu vers 20 apr. J.-C. Est-ce le résultat d'une influence, la conséquence d'un problème technique ou est-ce dû à une modification des goûts de la table?

NOTES

- (1) M.T. MARABINI MOEVS, *The Roman thin walled pottery from Cosa*, American Academy in Rome, Memoirs, XXXII, Rome, 1973.
- (2) Les ateliers de Loyasse et de La Butte n'ont été repérés respectivement que par une fosse dépotoir pour le premier, et par deux fours et une fosse dépotoir pour le second. Seul l'atelier de La Muette a fait l'objet d'une fouille plus importante et a vu une partie de son matériel publié, cf. LASFARGUES (J), LASFARGUES (A) et VERTET (H), "Les gobelets à parois fines de La Muette", dans *Rev. Arch. de l'Est*, 1970, p.222-224.

* *
*

DISCUSSION

Président de séance : A. VERNHET

Alain VERNHET : C'est un remarquable échantillonnage des productions à la fois lyonnaises et extra-lyonnaises. Il est très important d'avoir à Lyon une succession chronologique d'ensembles homogènes aussi intéressants que ceux de Loyasse, de La Muette ou de La Butte. Ces indications chronologiques successives apportées par les fouilles lyonnaises confirment, ou quelquefois annoncent, des conclusions qui ne manqueront pas de valeur; il est intéressant aussi de voir tout ce que Lyon a reçu de Saint-Romain-

en-Gal mais aussi de bien plus loin, du centre et du sud de la Gaule, de l'Espagne et de l'Italie.

Hugues VERTET : Vous disiez que les importations du centre de la Gaule interviennent à partir des années 60-70 et qu'elles augmentent ensuite. Pouvez-vous préciser?

Catherine GRATALOUP : Oui, à partir des années 70-90, pour augmenter au début du II^e siècle. J'ai arrêté l'étude à cette date et je n'ai pas fait de recherche sur le matériel plus récent.

Hugues VERTET : Armand, pourrais-tu nous dire jusqu'à quelle époque on constate une augmentation des importations du centre de la Gaule à Lyon, pour régresser ensuite, peut-être, au profit des sigillées claires?

Armand DESBAT : Les productions du centre de la Gaule deviennent très importantes au II^e siècle à Lyon; ce mouvement dure jusqu'à la fin des productions des ateliers de Lezoux. Je te renvoie donc la balle et te demande quand cessent les productions de Lezoux.

Hugues VERTET : C'est une excellente question; elles cessent à la fin du II^e siècle ou au début du III^e.

* *
*

Jorge H. FERNANDEZ,
José Oriol GRANADOS

PRODUCCION DE PAREDES FINAS EN EBUSUS

Résumé

Dès sa fondation, Ibiza fut un centre de production céramique. Ses ateliers fabriquaient, dès le V^e s. av. n.e., des vases imitant les modèles en vogue, qui constituaient un important commerce auquel participaient les habitants de l'île.

Ainsi, à côté des emballages pour les salaisons, l'huile, etc., ces ateliers ont produit des imitations grises de vases attiques, couvertes d'un vernis ou d'un léger engobe, et des imitations de céramiques campaniennes. Leur diffusion a atteint, non seulement les Baléares, mais aussi les côtes de la Méditerranée occidentale, principalement l'est de la péninsule Ibérique.

Les céramiques à parois fines furent également imitées. Ce fait avait déjà été souligné par F. Mayet dans son étude sur ce type de céramique dans la péninsule Ibérique. Des formes, comme la IIIIB ou la XI, par leurs caractéristiques, leur concentration dans l'île et leur diffusion dans le cercle connu pour les autres productions, ont été considérées comme des produits spécifiques d'Ebusus. Il est également possible d'ajouter à ces objets des vases attribués aux ateliers de Majorque.

En Ibiza, el estudio del grupo conocido como "paredes finas" es ciertamente complejo ya que, en la isla, donde estos vasos son abundantes, se unen los que llegaron de otros puntos y los que se fabricaron en el mismo lugar. No es fácil, en muchos casos, diferenciarlos o atribuirlos a talleres ebusitanos, pues éstos, hasta el momento, no han sido localizados.

La únicas razones que han servido para sustentar en este momento una hipótesis han sido, por un lado, la abundancia y presencia casi exclusiva de algun tipo de forma concreta, extraído de entre los ajuares funerarios de diferentes necrópolis de la isla, y por otro, su homogeneidad y difusión en torno a las Baleares. Igualmente se constata que estas piezas presentan un tipo de pasta que tiene las características habituales de la cerámica ebusitana, es decir, arcilla fina bien depurada, con abundantes partículas de cal y mica plateada, características que se mantienen invariables tanto en época púnica como en la romana.

En un principio no cabe duda alguna sobre tal hipótesis ya que este hecho entronca con la actividad alfarera que durante siglos, a partir del V a.J.C., es patente en la isla dando salida a objetos imitados que estaban en boga en el Mediterráneo, y en cuya comercialización Ibiza debió jugar un papel importante.

Pero, a pesar de ello no existe posibilidad de segregar con parcialidad estos vasos según su centro de origen ya que dentro de las posibles imitaciones locales existen muchas variedades a nivel morfológico que no siempre son justificables por la variedad de talleres.

No pretendemos en modo alguno hacer un trabajo exhaustivo de este tema que requiere de un estudio mucho más profundo y extenso de conjunto, sino tan solo de dar a conocer un estado de cuestión necesario después de haber comprobado que la realidad de los propios fondos del Museo Arqueológico de Ibiza no está reflejada en los estudios hechos hasta la fecha sobre el tema.

En los primeros trabajos de paredes finas no aparece reflejada la existencia de estas imitaciones ebusitanas. Así ocurre en la obra de Mercedes Vegas "Cerámica común romana del Mediterráneo Occidental" (Vegas, 1973). Más tarde, A. López Mullor en el artículo "Cronología de unas tazas de paredes finas de Ampurias" señala la apari-

ción de una especial tipología de tazas carenadas de las que hace una descripción minuciosa y considera variantes de la forma XVI que este investigador establece para Ampurias. Aunque, con cierta prudencia, cree ya que el centro de producción de esta forma, difundida por las Baleares, debió estar en Ibiza, lugar donde se habían localizado otras imitaciones de vasos (López, 1975).

Por el momento el trabajo donde quedan estudiadas y analizadas estas cerámicas de paredes finas de forma más detallada es el que realizó Françoise Mayet "*Céramiques à parois fines dans la péninsule Ibérique*" que incluye un conjunto de vasos de los fondos del Museo de Ibiza (Mayet, 1975). Es, por consiguiente, el punto de partida para nuestro estudio.

Mayet define la variante IIIB (Fig.1,1), reducida de la forma III, de perfil panzudo y base ancha sin pie, cuyos ejemplares (nº31 al 44 del catálogo de Mayet) han aparecido en Ibiza a excepción de dos piezas (nº35 y 38) procedentes de Córdoba y Tarragona respectivamente. En el grupo se aprecia una homogeneidad a nivel de forma - a excepción del ejemplar de Córdoba nº35, que presenta el borde superior mucho más desarrollado que el resto - que hace pensar en un solo lugar de producción. Sin embargo, la pasta de que están hechas difiere permitiendo, dentro del mismo grupo, definir dos tipos, uno de factura general más pesada y paredes gruesas al estar hecha con una pasta poco depurada con abundante arena y gravilla como desgrasante; otro de mayor finura y ligereza con pasta más depurada, recubierta por regla general de un engobe marrón oscuro. Esta diferencia en algo tan fundamental como la pasta, no sabemos si es debido a haber sido fabricadas por dos talleres distintos, dentro de un mismo ámbito, o lo que puede ser más verosímil, dos talleres de diferentes centros, sin que por el momento podamos adscribir, por este motivo ninguno de los dos a algún centro concreto. Pesa, en cierto modo, a favor de la hipótesis de un taller ebusitano la distribución observada y el centro de mayor densidad de este en la propia isla. Igualmente podría pensarse que esta diversidad pudiera estar motivada por razones de la propia demanda local y la posibilidad de una exportación de un producto de mayor calidad.

Otra de las formas imitadas, según Mayet, con profusión en Ibiza es la XI (nº147 al 164 del catálogo de Mayet), una taza carenada de dos asas y pie, perfil bitroncocónico agudo y aristado.

Un repaso al conjunto de piezas que la autora reunió bajo esta sigla le permitió diferenciar dos variantes de un prototipo hallado en Ampurias (nº147), el XI A y el XI B. El primero mantiene las características del prototipo - parte superior del cuerpo desarrollado asemejándose a la forma de crátera -, pero el segundo, por el contrario se asemeja en líneas generales más a la forma X, de la cual, creemos podría derivarse. Precisamente dentro de la forma X existe una variante la X A (nº135-138 del catálogo de Mayet) definida únicamente a través de hallazgos realizados en la necrópolis de Puig des Molins, hecho que reafirmaría el carácter de prototipo, tanto en cuanto a la forma como a la decoración incisa.

Justamente esta segunda variante es la que agrupa el mayor número de ejemplares hallados en la isla, y el mayor número de rasgos similares a nivel formal y de pasta por lo que, la variante XI B (nº155-163 del catálogo de Mayet) podría corresponder a la imitación ebusitana, de gran calidad en acabado y decoración con temas incisos.

No es claro que la forma XI A, cuyo subgrupo lo componen piezas en conjunto más uniformes en cuanto a aspectos formales y de procedencia se pueda atribuir tan claramente a esta isla. Creemos que esta forma XI B debería ser incluida en la X A a (Fig.1,2-3).

Junto a estas dos formas cuya adscripción no ofrece dudas, Mayet hace referencia a la posibilidad de que otros mucho menos numerosos podrían haber salido de alfares ebusitanos. Se trata de las formas IV, VI, VII y VIII. Si separamos los vasos que han sido estudiados e incluidos dentro de cada uno de los grupos se nos hace muy notoria la poca representación que tienen en la isla. Así por ejemplo el vaso estudiado de la forma VII procede de Ampurias o los de la forma VI, siete son de Mallorca y uno de Ibiza. Así pues el lugar de hallazgo y difusión no hacen creíble una posible atribución a un taller ibicenco, a lo que podrían sumarse razones de la propia pasta en nada similar a la de los vasos que sí pueden considerarse de esta producción local.

A primera vista, después de este trabajo general, da la impresión de que a Ibiza se atribuyen unos tipos muy concretos de vasos. Pero la realidad es muy distinta. No son las formas apuntadas por Mayet, los únicos productos salidos de los talleres de Ebusus. Hay que tener para ello muy claro los elementos morfológicos que han caracterizado a los productos locales a lo largo de muchos años.

Así nos encontramos, dentro del grupo III A un cubilete con dos asas de cinta acanaladas y con carena en la parte media del cuerpo (Mayet nº60, M.A.I. 4370) asimilable a taller local (Fig.1,4). También hay que añadir a este otro vaso más, no recogido en el trabajo de paredes finas de Mayet, de menores dimensiones.

Esta situación la volvemos a observar en la forma XII, en la que podemos incluir un vaso (M.A.I. 5412) (Fig.1,5) en pasta gris (hecho en atmósfera reductora) depurada con mica plateada y decorado con finos acanalados horizontales y bandas a ruedecilla. Estas mismas características volverán a observarse en vasos de otras formas y con decoraciones diferentes (Fig.1,6-7) cuya homogeneidad les irá perfilando como productos de un solo taller (M.A.I. 5410 y 5411).

De entre los vasos de la forma XXI, globulares y con cuello, tan sólo tres guardan en relación a su perfil un gran parentesco - excluyendo el nº198 de Mayet, que es distinto y muy próximo a la forma XXII. Pero si nos atenemos a otro de sus rasgos, el procedente de Ibiza (Mayet nº195 M.A.I. 1130), al que hoy hemos de añadir otros dos ejemplares (M.A.I. 3809 y 4243), se diferencia de los otros por su pasta gris, - debido al empleo de un horno de atmósfera reductora -, y con finas trazas de mica plateada,

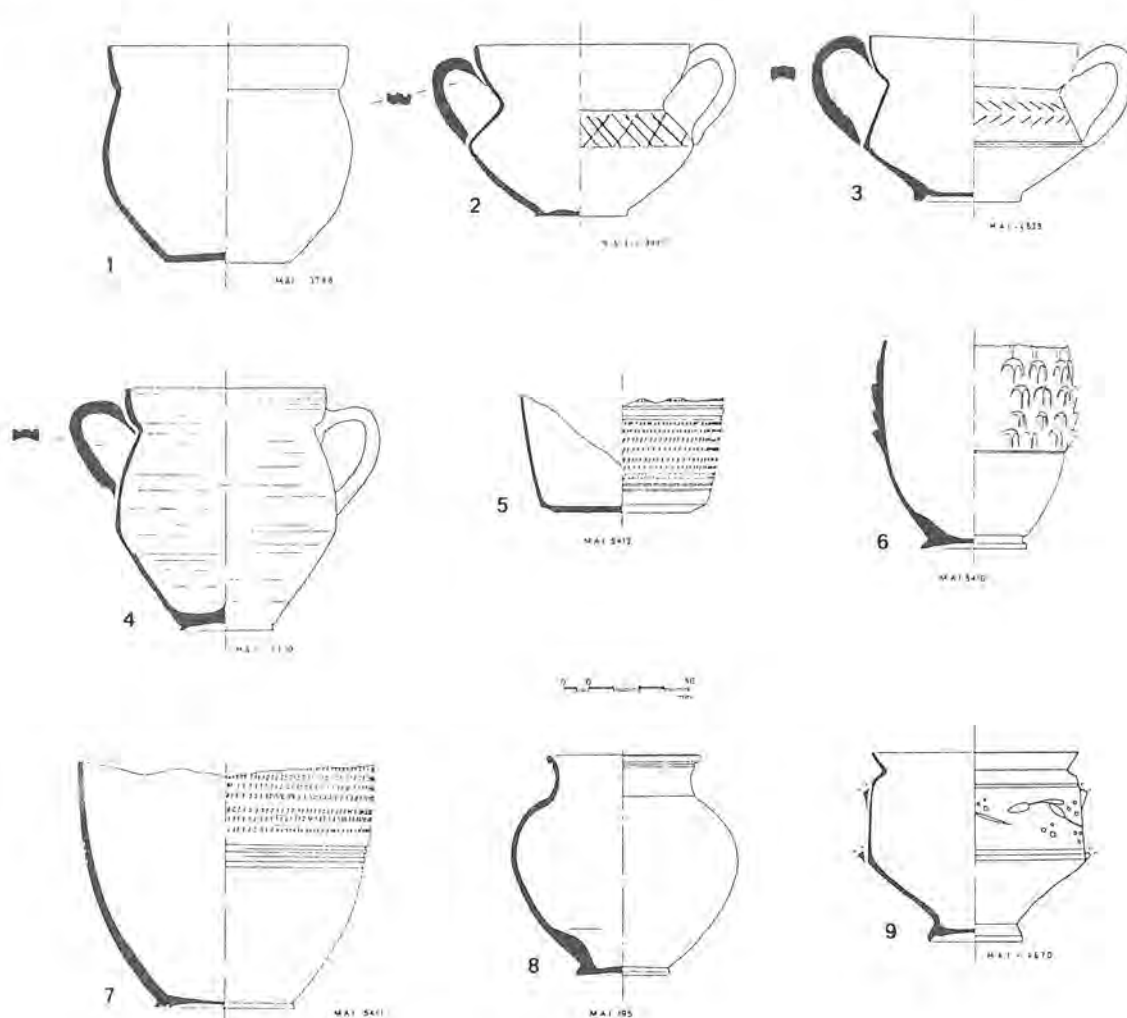


Fig. 1 - 1. Forma III B; 2-3 Forma XI B = Forma X A a; 4. Forma III A; 5. Forma XII; 6-7. Produccion ebusitana; 8. Forma XXI; 9. Forma XXVI.

de superficie alisada, con gran número de pequeñas vacuolas, líneas y facetas de torneado, que los haría encajar entre los otros vasos locales antes mencionados (Fig.1,8).

Algo diferente es el caso de la forma XXVI. Bajo este tipo Mayet recoge únicamente tazas carenadas procedentes de ajuares de las tumbas de la Necrópolis de Puig des Molins (M.A.I. 4670 y 1841) de factura de gran calidad muy semejante a la del tipo XI, pero decorada en este caso a la barbotina. Son los únicos ejemplares que existen por el momento y justamente ambos, uno de ellos gris y con componentes típicos de las pastas ebusitanas han sido localizados en el mismo centro que las de la forma XI. Así pues junto a la XI podrían haber conformado la producción más clásica y de mejor calidad y haber constituido una alternativa a la demanda exterior de estos objetos (Fig.1,9).

Quizás es a partir de la forma XXIII que podríamos iniciar la presentación de un grupo de vasos típicamente ebusitanos y de los que hoy por hoy, tenemos la primera referencia segura de fabricación como un conjunto de deshechos de horno.

De la forma XXIII de Mayet podemos confirmar que se trata de un jarro carenado de una única asa (Fig.2,1) desechando así la duda que tenía la autora a causa del mal estado del ejemplar objeto de su estudio M.A.I. 832 (Mayet nº200). Un segundo ejemplar M.A.I. 685 nos permite aseverar esta cuestión. Este tipo de jarro en pasta gris con un asa acanalada y remate o aplique en su parte superior, efectivamente pudiera conectarse con la imitación de vajilla metálica, pero en el caso de Ibiza representa una producción propia bien atestiguada y que en los jarros M.A.I. 4339 (Fig.2,2) y 4352 (Fig.2,3) proceden con toda probabilidad del mismo alfar aunque sometidos a procesos de cocción diferentes es decir en ambiente oxidante y reductor. Así pues nos hallamos en presencia de un jarro de cuerpo globular, pie diferenciado, largo cuerpo, terminado en un labio de perfil anguloso con una única asa acanalada y con un remate o aplique de las mismas características que la de la forma XXIII.

Este último tipo de jarro puede ligarse con los materiales procedentes de un desecho de alfar (Fig.2,4-5 et 6) entre los que encontramos jarras (M.A.I. 5417 y 5418) con asa moldurada acabada en un aplique y labios de recipientes de perfil anguloso (M.A.I. 5421) iguales a las piezas que presentan ejemplares tan diferentes en su forma como el M.A.I. 572 o el M.A.I. 223.

En el primer caso se trata de un cuenco globular (M.A.I. 572) de labio con perfil anguloso, como se ha indicado, y con decoración a ruedecilla (Fig.2,7). El otro corresponde a un cuenco carenado con pie diferenciado y labio igualmente de perfil anguloso (M.A.I. 223) (Fig.2,8). Dentro de esta línea de producción de carácter local, no podemos dejar de remarcar la presencia de un tipo de jarro de cuerpo globular, cuello cilíndrico, boca ancha y pie diferenciado y con asa acanalada (M.A.I. 4637), muy bien representado en Ibiza y, aunque predomina su fabricación en horno reductor, también la encontramos en ambiente oxidante, es decir, indistintamente en tonalidades gris y rojiza (Fig.2,9).

A lo de largo de este trabajo se ha hecho un repaso general a toda una producción que en parte fue recogida por la Dra. Mayet, pero que, por otro lado, no incluye toda una serie de formas que en otros lugares como Cosa y bajo nuestro particular punto de vista, forman también parte de las producciones "finas" de época romana. Nosotros las hemos recogido atendiendo a la circunstancia de la existencia de una tradición alfarera bien atestiguada en Ibiza y que por su morfología estructural, como ya hemos indicado, tipo de pasta-arcilla con abundantes partículas calcáreas y mica plateada y coloración predominantemente gris como resultado de una cocción en horno reductor, hace que podamos afirmar que se trata de una producción ebusitana. En esta enumeración no podemos olvidar que en Ibiza existe ya desde el siglo V a.J.C. una producción alfarera que viene imitando las diferentes formas cerámicas y que corresponde a las distintas etapas culturales (Fernández-Granados, 1979). Así encontramos al margen de las imitaciones áticas, la abundante serie de imitaciones campanienses (Aro 1970, Guerrero 1980). Como es lógico, esta tradición alfarera va a proseguir a lo largo del

imperio romano encontrándolos con otra producción que igualmente va a imitar formas tradicionales de paredes finas haciéndolas suyas como sucede con las formas III B, X A a (forma XI B), XXI, ampliamente representada, o las XXIII y XXVI en menor número.

Sin embargo los talleres ebusitanos crearon formas diferentes a las importadas y a las tradicionalmente denominadas "paredes finas".

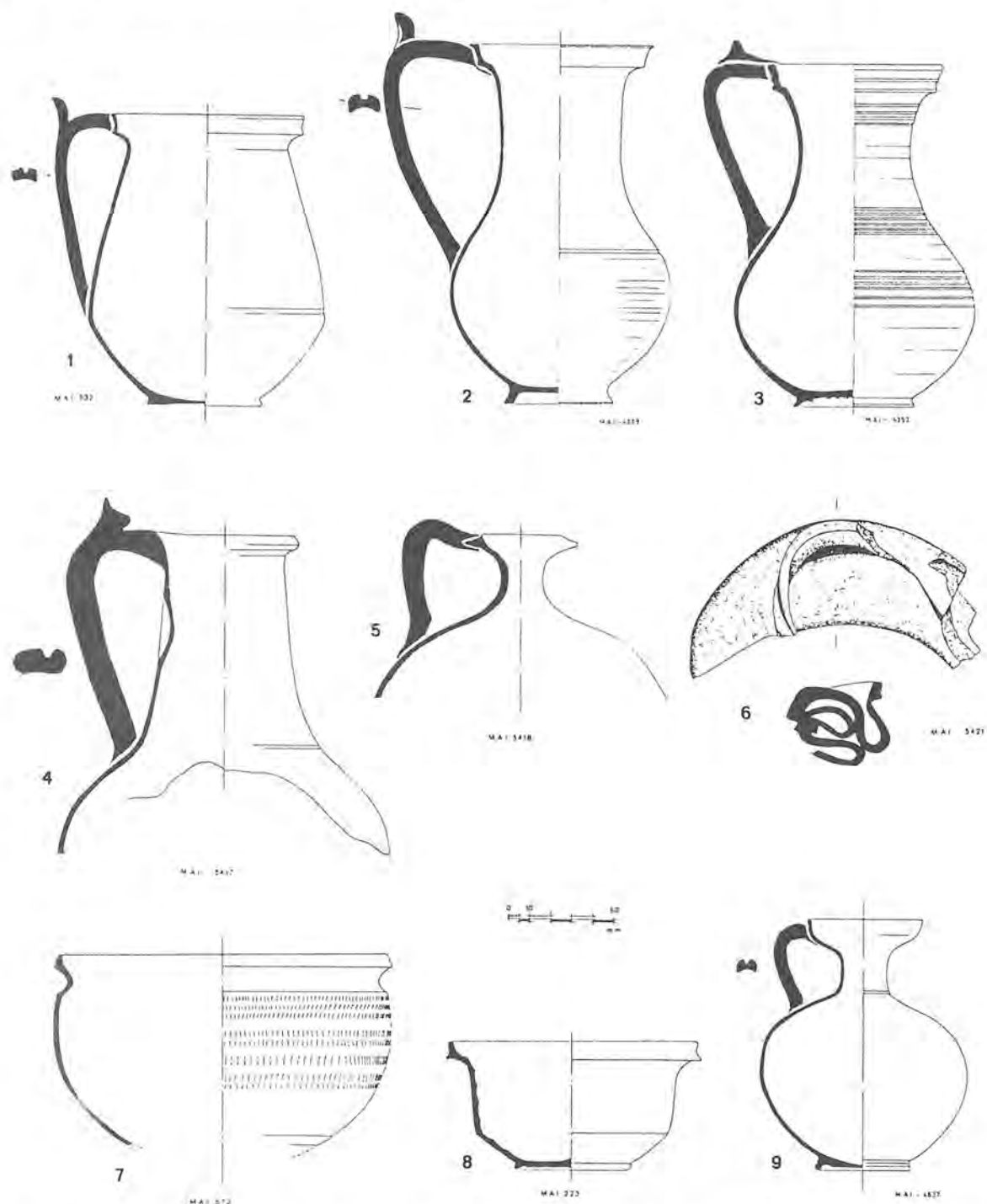


Fig. 2 - 1. Forma XXIII; 2. Producción ebusitana en tono gris; 3. Producción ebusitana en tono ocre; 4-5. Material procedente de un alfar; 6. Material de desecho de un alfar; 7. Cuenco de producción local, de labio anguloso; 8. Cuenco carenado de producción local y labio anguloso; 9. Jarrito de cuerpo globular de producción local.

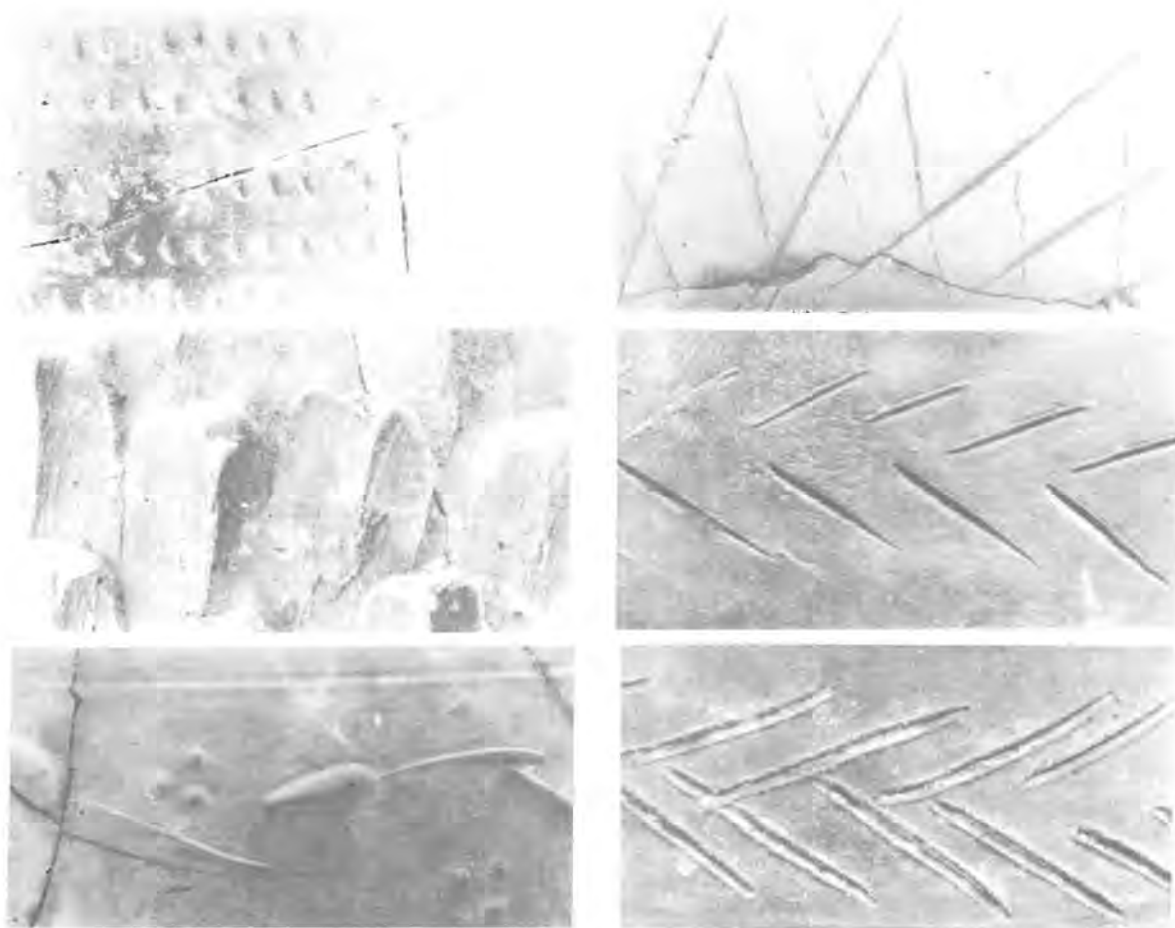


Fig. 3 - Decoración de cerámica de paredes finas de producción local.

Esta producción es de carácter local y no creemos haya saltado fuera de los límites de las Baleares. En conjunto se presentan como un grupo relativamente homogéneo donde predomina, como hemos dicho la producción gris, que proporciona unas piezas de tonalidad metálica, duras y compactas donde la presencia habitual de cal y mica plateada es constante. En este sentido, los desechos de alfarero a los que hemos hecho mención nos permiten confirmar esta producción.

El estudio de los numerosos ejemplares depositados en el Museo de Ibiza y que recientes excavaciones han puesto al descubierto, permite afirmar que estos talleres ebusitanos van a crear formas diferentes a las importadas saliendo ya de lo que se puede considerar como "paredes finas" y con una tradición de fabricación que se va a prolongar hasta los siglos III-V d. J.C.

BIBLIOGRAPHIE

AMO DE LA HERA (M. del), "La cerámica campaniense de importación y las imitaciones campanienses en Ibiza", *Trabajos de Prehistoria*, 27, Madrid, 1970, p.201-244.

FERNANDEZ (J.H.), GRANADOS (J.O.), "Cerámicas de imitación áticas del Museo Arqueológico de Ibiza", *Trabajos del Museo Arqueológico de Ibiza*, 2, Ibiza, 1979.

GUERRERO (V.M.), "Las cerámicas pseudocampanienses ebusitanas en Mallorca", *Archéologie en Languedoc*, 3, Fédération Archéologique de l'Hérault, 1980, p.169-194.

LOPEZ MULLOR (A), "Cronología de unas tazas de paredes finas de Ampurias, *Actas del XIV Congreso Nacional de Arqueología* (1975), Zaragoza 1977, p.943-956.

MAYET (F.), *Les céramiques à parois fines dans la péninsule Ibérique*, Paris, 1975.

VEGAS (M.), "Cerámica común romana del Mediterráneo Occidental", *Instituto de Arqueología y Prehistoria*, Barcelona, 1973.

* *

*

PRODUCCION E IMPORTACION DE CERAMICAS DE PAREDES FINAS EN CATALUNA

Résumé

Dans les gisements ibériques et romains du territoire de la Catalogne actuelle, les découvertes de céramiques à parois fines sont fréquentes. D'une part, nombreux sont les exemples qui présentent le faciès le plus ancien de ces productions, la côte méditerranéenne de la Péninsule ibérique ayant été soumise à une romanisation précoce; d'autre part, ces produits ont été imités dans des ateliers ibériques qui ont fabriqué en grand nombre des gobelets de la forme II de Mayet ou de types similaires.

A partir du règne d'Auguste, la Catalogne est inondée de produits italiques, comme toutes les provinces de l'Empire; ce phénomène se manifeste de manière particulièrement nette sur la côte de Tarraconaise. Cependant, à partir de l'époque claudienne, quand se développent dans les provinces des ateliers de potiers, le territoire catalan entre très clairement dans l'aire commerciale des céramiques à parois fines de Bétique, commerce qui se réalise par voie maritime. On ne note pas l'existence de productions "régionales", à l'inverse de la Lusitanie ou de l'ouest de la Tarraconaise.

Malgré tout, il existe des productions autochtones parmi lesquelles certaines peuvent s'identifier aux formes XVIII et XIX de Mayet. On peut situer un atelier à Tarraco ou dans ses environs, qui fabrique des jattes à décor sablé et d'intéressants vases décorés de visages humains.

En la actualidad no existen estudios pormenorizados sobre las cerámicas romanas de paredes finas en Cataluña. Estos productos se han analizado a través de obras generales (1), aparecen en las publicaciones de memorias de excavación o, en muy contados casos, se ha prestado atención a lotes de material concretos (2) o a formas muy determinadas (3). Ante tal carencia, iniciamos hace algún tiempo la realización de un trabajo de conjunto, que ahora estamos concluyendo, y cuyos resultados creemos de interés. Nuestra intención no es la exponerlos aquí de un modo sistemático, por ello centraremos esta breve exposición en dos aspectos que merecen ser destacados. Por una parte, las producciones catalanas de paredes finas, poco abundantes, pero ciertamente reconocibles, y, por otra parte, las principales características que revistió la importación de manufacturas foráneas (*).

I. PRODUCCIONES LOCALES

Las formas que proceden de alfares del territorio de la Cataluña actual pueden clasificarse en los tipos Mayet I, la-Marabini I; Mayet II-Marabini II, III; Mayet XVIII; Mayet XIX y en tres nuevos que, provisionalmente, hemos denominado LIV, LV y LVI.

a. Formas Mayet I, la-Marabini I y Mayet II-Marabini II, III (Fig.1)

Las producciones alfareras que corresponden al período de auge de la cultura ibérica en Cataluña, cuyo arco cronológico va, a grandes rasgos, desde la primera mitad del siglo IV a.C. hasta el principado de Augusto, incluyen algunas especies harto típicas y cada vez mejor conocidas; nos referimos a las cerámicas grises-oxidadas. En efecto, tales cerámicas, como hemos dicho en otro lugar (4), abarcan en su repertorio tipológico una serie de formas que reflejan influencias diferentes. Por su parte, las jarras bicónicas son el exponente de una tradición formal que remonta sus orígenes a las últimas etapas de la prehistoria catalana. Sin embargo, otros tipos son el fruto de tendencias foráneas, aportadas por los pueblos colonizadores y asimiladas directa-

mente, pero dotadas de un leve matiz de indigenismo. Ejemplos típicos de lo que decimos son las numerosas formas de cerámica gris y oxidada ibérica que imitan directamente productos barnizados de negro. De todos es conocida la gran variedad de vasos de esta índole, frecuente en los poblados ibéricos catalanes, que comprende desde las cráteras hasta los *askoi* pasando por una extensa gama de páteras que recuerdan las formas 23 y 25 a 27 de Lamboglia.

Sin embargo, junto a estos tipos que pudiéramos llamar característicos la cerámica gris, cuyo desarrollo continúa y, a nuestro entender, se intensifica después de la conquista romana, posee otra serie de formas no menos abundantes pero, tal vez, peor conocidas. Nos referimos a las imitaciones de cerámica campaniense B, de la que frecuentemente se toman las formas 1 y 2, y a las numerosas imitaciones de cerámicas de paredes finas. Nos interesa hacer hincapié sobre estos últimos productos, pues, aunque Almagro ya los incluyó con perspicacia dentro del grupo que denominó cerámica gris ampuritana (5), la investigación posterior parece haberlos olvidado, a pesar de su número relativamente crecido y su extensa difusión.

Nuestros trabajos sobre tal cuestión nos llevaron a diferenciar estas imitaciones de paredes finas en cerámica gris y oxidada ibérica en una buena cantidad de yacimientos. Acaso, la mayor dificultad para distinguir estos productos locales reside en el hecho de que, como sus modelos importados, carecen de engobe y que, como aquellos, presentan una gama de tonalidades en sus pastas bastante extensa. Sin embargo, la diferencia en cuanto a la composición de las pastas y a la factura es evidente. Así, las cerámicas de paredes finas importadas, comprendidas en las formas Mayet I y II y Marabini I a IV, suelen ser de una factura bastante deficiente, cuando se las compara con las cerámicas de igual forma y procedencia ibérica. Los productos de importación, durante la época a que nos referimos - que se inicia a finales del siglo II y perdura hasta el segundo cuarto del siglo I a.C. - proceden mayoritariamente de la Etruria Marítima, hecho muy bien comprobado por Marabini, pero sobre el que todavía se plantea controversia en el caso concreto de determinadas formas (6). Allí, estas manufacturas tienen una larga tradición en la Edad del Bronce y las primeras etapas de la Edad del Hierro, de la que carecen en nuestro territorio.

De todas maneras, se trata de una producción que no nos atrevemos a llamar marginal por su abundancia, pero que, en cualquier caso, no entra dentro de las cerámicas consideradas de "lujo", aplicando esta expresión en un sentido lato, para distinguir, por ejemplo, las vajillas barnizadas de negro de estos vasos para beber de factura evidentemente menos cuidada. Por consiguiente, el acabado de las cerámicas de paredes finas importadas, como ocurre en el caso de las cerámicas comunes de igual procedencia, no es ni mucho menos un dechado de perfección. La superficie de las piezas es granulosa, la pasta es blanda con abundantes poros, e incluye un desgrasante relativamente grueso que, en los casos más representativos, está compuesto por numerosas partículas de mica o de cuarzo, según las procedencias.

Las cerámicas ibéricas de imitación, en cambio, presentan unas características bien distintas. Es cierto que la coloración de sus pastas en muchos casos indica, como en los ejemplares importados, una cocción oxidante que determina unas tonalidades que van desde el anaranjado o beige hasta el rojo. No obstante, los acabados de estos vasitos son muy peculiares. Se refleja en ellos la impecable técnica de los alfareros ibéricos y, de este modo, las pastas se elaboran a partir de arcillas muy bien decantadas cuyo desgrasante es prácticamente invisible, las superficies están perfectamente pulimentadas y, en el caso de muchos fragmentos, su factura presenta la característica diferencia de tonalidad entre el núcleo y las partes laterales de su fractura, conocida como *pasta de sandwich*, o la simple alternancia de colores.

En cuanto concierne a los vasos grises, la distinción es mucho menos laboriosa, su factura, como es lógico, es exactamente igual que la propia de la cerámica gris ampuritana, en el caso de Ampurias, y, *grosso modo*, el antiguo territorio indikete. En las otras áreas ibéricas que hemos estudiado, las imitaciones de paredes finas en cerámica gris ibérica se ajustan a las características técnicas de cada uno de los distintos tipos de cerámica gris.

Estas últimas imitaciones, como hemos dicho, fueron ya distinguidas por Almagro al ocuparse del estudio de los materiales de las necrópolis de Ampurias y Marabini está

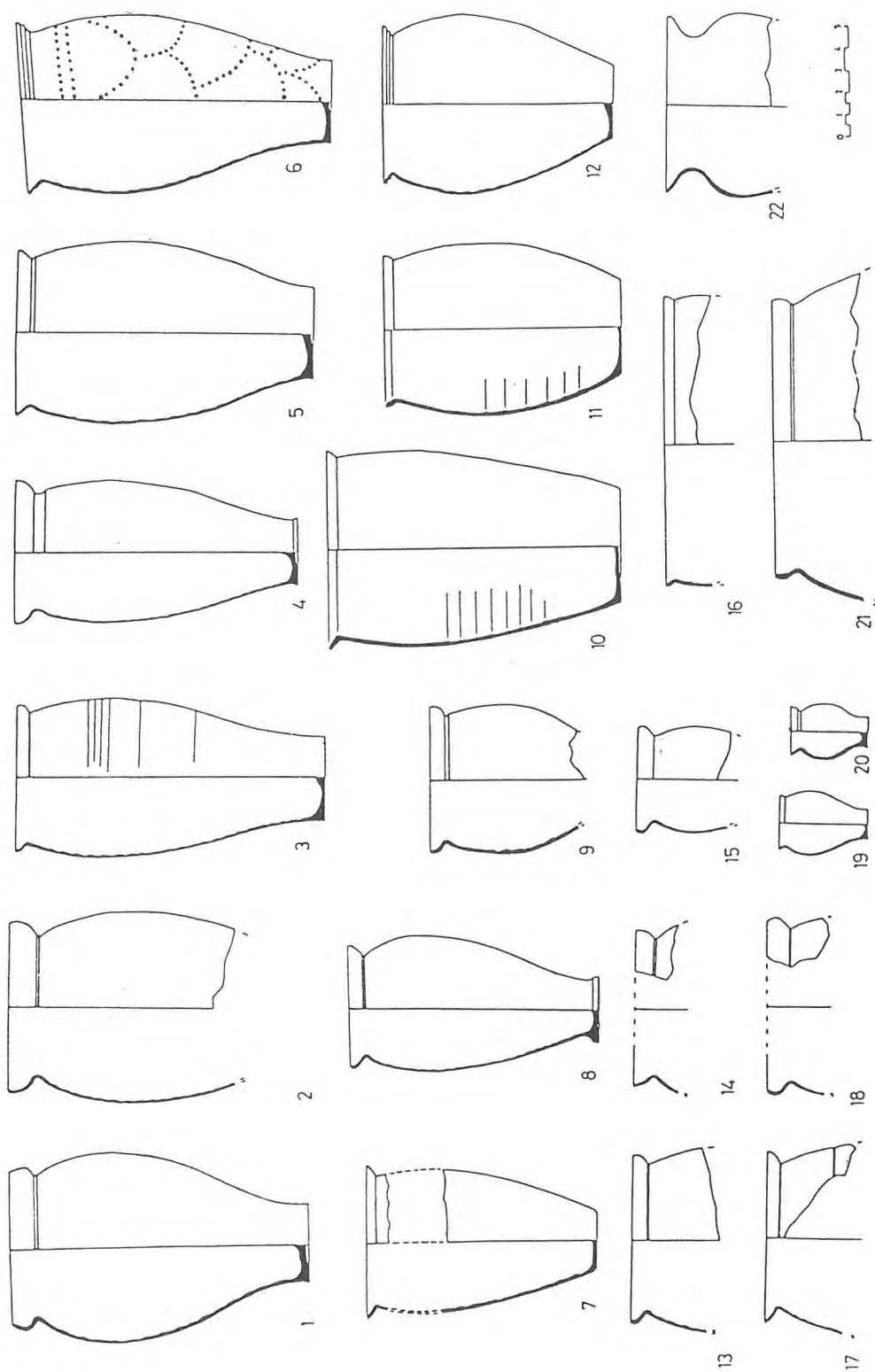


Lámina 1 - Imitaciones ibéricas de las formas Mayet-Marabini I y Mayet II-Marabini II,III; 1. Les Timbes i Canelots (Riudoms, T); 2. Badalona (B); 3. Porqueres (Banyoles, GE); 4. Azaila (Teruel); 5-6. Emporiae; 7. Darró (Vilanova i la Geltrú, B); 8. Emporiae; 9. Cova Bonica (Vallirana, B); 10. y 11. Darró (Vilanova i la Geltrú, B); 12. Emporiae; 13. Mataró (B); 14. Tarragona; 15. Emporiae; 16. Badalona (B); 17. y 18. Emporiae; 19. Rubí (B); 20. Les Timbes i Canelots (Riudoms, T); 21. Badalona (B); 22. Darró (Vilanova i la Geltrú, B).

conforme con tal atribución en lo que se refiere a su forma III (7). Sin embargo, esta teoría no es citada por Mayet, y Vegas se refiere a ella muy de pasada en uno de sus trabajos, pero no en su meritoria clasificación de las cerámicas de paredes finas dentro de la cerámica común romana del Mediterráneo Occidental. En cuanto a los centros de producción de estos vasos, tenemos la seguridad de que se imitaron las formas Mayet I, la-Marabini I en Ampurias, y así lo hemos apuntado (8). Además, es notoria la gran abundancia de imitaciones de la forma Mayet II-Marabini II, III, que es con mucho el tipo más extendido.

Hasta hoy, los hallazgos de estas cerámicas se han registrado en toda Cataluña, a uno y otro lado de los Pirineos y, precisamente, en el yacimiento de La Lagaste, cerca de Carcasona, se ha localizado un fragmento de paredes finas de la forma Mayet-Marabini II, procedente de una alfarería local (9). Tal evidencia no ha tenido parangón en el territorio del principado, aunque también se encontraran cubiletes de paredes finas asociados a los hornos ibéricos de Can Vedell (Bigues-Riells, B) (10). Además, un ejemplar procedente de Cova Bonica (Vallirana) muestra, por sus deformaciones, evidentes indicios de una factura descuidada (Fig.1,9), impensable en las piezas que, por ahora, hemos identificado como importadas. Además, su acabado y el impecable color gris de la pasta, que también es de sandwich, son muy significativos.

Estos caracteres de similitud con los productos ibéricos son también apreciables en los cubiletes procedentes del establecimiento ibérico y romano de Darró (Vilanova y la Geltrú, B) (Fig.1,7-10-12). Allí hemos localizado con seguridad al menos dos hornos cerámicos, sin testares por el momento, pero es evidente la elaboración de cerámicas en este yacimiento. A este propósito, debemos destacar las piezas ibéricas de "pasta beige", que comprenden un amplio catálogo de formas, a las que no son ajenas las jarritas bicónicas y las páteras. También aparecen en grandes cantidades las cerámicas grises y oxidadas ibéricas, pertenecientes a una *facies* que, en lo que conocemos, es plenamente diferenciable de los productos ampuritanos y también de los del área layetana. Precisamente, dentro de estas cerámicas grises y oxidadas se hallan incluidos una serie de vasos de las formas Mayet II y Marabini II, III que, a nuestro juicio, son imitaciones de cerámicas de paredes finas de importación. Se trata de ejemplares de pasta gris y marrón rojiza o anaranjada, en todos los casos. La presencia de desgrasante es casi imperceptible y, a pesar de la pésima conservación de las piezas, debida a las características geológicas del terreno, es notoria su excelente realización (11).

Hasta hoy conocemos imitaciones clasificables en las formas Mayet II-Marabini II, III en los siguientes yacimientos: 1. Emporiae (L'Escala, GE); 2. Porqueres (Banyoles, GE); 3. Castell de la Fosca (Palamós, GE); 4. Can Modolell (Mataró, B); 5. Burriac (Cabrera de Mar, B); 6. Can Monells (Badalona, B); 7. La Miranda (Badalona, B); 8. La Salut (Sabadell, B); 9. Plaza del Rey (Barcelona); 10. Can Fatjó (Rubí, B); 11. Cova Bonica (Vallirana, B); 12. Darró (Vilanova i la Geltrú, B); 13. L'Argilera (Calafell, T); 14. Tarragona; 15. Serra de l'Espasa (Capsanes, T); 16. Blanes (GE). Su repartición geográfica concreta puede verse en el mapa número 1.

Como se observará, los hallazgos corresponden al litoral y, en la mayor parte de las ocasiones, se trata de estaciones ibéricas, cuya utilización perdura después de la conquista romana. Suponemos que estos productos también han de hallarse en el interior, donde hasta ahora la investigación ha sido mucho menos intensa. Valga como ejemplo de esta suposición la pieza de Azaila (Teruel), conservado en el Museo Arqueológico Nacional de Madrid (Fig.1,4), que procede de un yacimiento que se encuentra fuera de Cataluña, pero que indica el mismo fenómeno de imitación de paredes finas en centros ibéricos (12). También en el área valenciana se han registrado hallazgos que podrían corresponder a estas imitaciones (13).

En cuanto a la cronología de estos productos, debemos decir que el mayor porcentaje de los mismos corresponde al último cuarto del siglo II y al inicio del siglo I a.C. No obstante, perduran algo más, y todavía son frecuentes en los estratos augusteos, aunque, tal vez, fuera de contexto. Para terminar, vale la pena mencionar el hallazgo reciente de los señores Miró y García en el poblado de Burriac (Cabrera de Mar, B) de unos fragmentos de vasos de la forma Mayet II-Marabini II, III, manufacturados en una pasta muy similar a la de las ánforas conocidas como "tarraconenses" o "layetanas".



FORMA II

Mapa 1 - 1. Emporiae; 2. Porqueres (Banyoles, GE); 3. Castell de la Fosca (Palamós, GE); 4. Can Modolell (Mataró, B); 5. Burriac (Cabrera de Mar, B); 6. Can Monells (Badalona, B); 7. La Miranda (Badalona, B); 8. La Salut (Sabadell, B); 9. Plaza del Rey (Barcelona); 10. Can Fatjó (Rubí, B); 11. Cova Bonica (Vallirana, B); 12. Darró (Vilanova i la Geltrú, B); 13. L'Argilera (Calafell, T); 14. Tarragona; 15. Serra de l'Espasa (Capsanes, T); 16. Blanes (GE).

Estas piezas todavía se encuentran inéditas, pero los mencionados señores han tenido la amabilidad de consultarnos acerca de su catalogación. A nuestro entender, se trata del último exponente de las imitaciones ibéricas que venimos describiendo, situable cronológicamente en un momento de romanización plena, cuando los alfares catalanes ya han dejado de utilizar las pastas ibéricas, pero aún conservan la tradición de las formas producidas una generación antes. Este fenómeno de perduración atávica de una serie de tipos ibéricos en manufacturas completamente romanas, hemos podido comprobarlo en la villa del Roser (Calella, Barcelona), referido a la cerámica común de pasta "tarraconense" (14).

b. Formas Mayet XVIII y XIX (Fig.2)

Estos tipos fueron definidos por Mayet, quien les atribuyó acertadamente una difusión por el nordeste de la Península Ibérica (15). Nosotros creemos que se trata de formas de origen catalán, tal vez manufacturadas en Tarraco o sus alrededores, a juzgar por la dispersión de los hallazgos registrados hasta ahora. Seguramente aparecieron en época augustea, pero su perduración cronológica ha de extenderse, por lo menos, hasta el tercer cuarto del siglo I. Dentro de la forma XVIII, existen ejemplares sin engobe, los más numerosos, el color de cuya pasta varía del anaranjado al marrón, pero también hemos localizado ejemplares con engobe anaranjado brillante, similar al

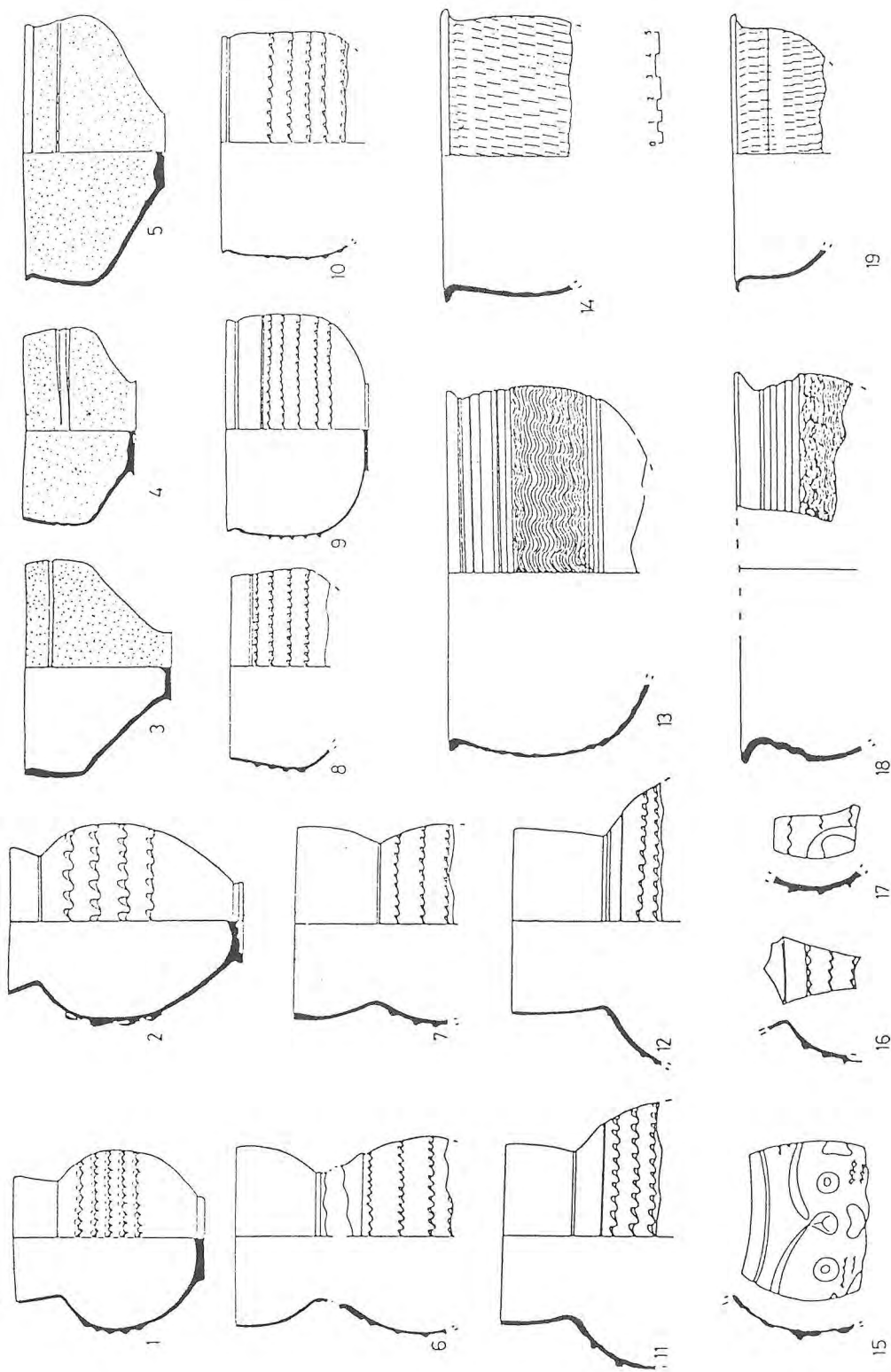
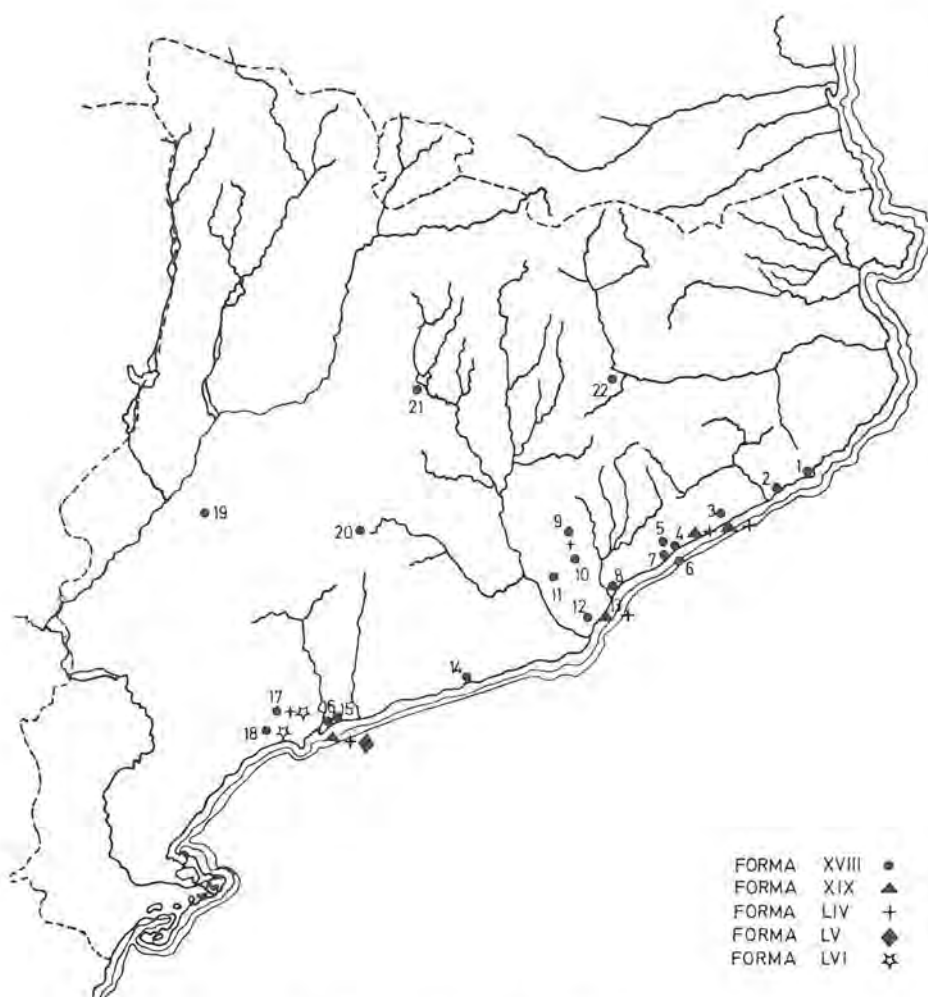


Lámina 2 - Producciones de paredes finas de época imperial originarias de la costa catalana. Forma Mayet XVIII : 1. Puig d'en Roca (Vic, B); 2. y 11. Mataró (B); 6. 7. y 17. Tarragona; 12. Barcelona; 15. Les Timbes i Canelots (Riudoms, T); 16. Badalona (B). Forma Mayet XIX : 8-10. Barcelona. Forma LIV : 13. Els Antigons (Reus, T); 18. Tarragona. Forma LV : 3-5. Tarragona. Forma LVI : 14. Els Antigons (Reus, T); 19. Les Timbes i Canelots (Riudoms, T).



FORMA XVIII	●
FORMA XIX	▲
FORMA LIV	+
FORMA LV	◆
FORMA LVI	☆

Mapa 2 - 1. Els Ametllers, Mas Carbotí (Tossa, GE); 2. Blanes (GE); 3. El Roser (Calella, B); 4. Can Xammar (Mataró, B); 5. Can Modolell (Mataró, B); 6. Torre Llauder (Mataró, B); 7. Burriac (Cabrera de Mar, B); 8. Badalona (B); 9. Santa Perpètua de Mogoda (B); 10. La Salut (Sabadell, B); 11. Can Fatjó (Rubí, B); 12. Plaza del Rey (Barcelona); 13. Plaza de San Miguel (Barcelona); 14. Darró (Vilanova i la Geltrú, B); 15. Tarragona; 16. Necrópolis de la Tabacalera (Tarragona); 17. Els Antigons (Reus, T); 18. Les Timbes i Canelots (Riudoms, T); 19. Tossal de les Tenalles (Sidamon, L); 20. Cervera (L); 21. Solsona (L); 22. Puig d'en Roca (Vic, B).

de las paredes finas de la Bética (16). La decoración es siempre a la barbotina, pero, además de las típicas filas de escamas de pña, también aparecen otros motivos, como, por ejemplo, los rostros humanos o las asas decorativas, sin función aprehensora, que también son frecuentes en los *kalathoi* ibéricos.

La forma XIX, hasta ahora, es menos variada. Su pasta y acabados son idénticos a los que aparecen en el tipo XVIII, en la *facies* que carece de engobe. De momento, hemos catalogado hallazgos de estas dos formas en los siguientes yacimientos :

- Tipo Mayet XVIII : 1. Villas romanas dels Ametllers y Mas Carbotí (Tossa, GE); 2. Blanes (GE); 3. El Roser (Calella, B); 4. Can Xammar (Mataró, B); 5. Can Modolell (Mataró, B); 6. Torre Llauder (Mataró, B); 7. Burriac (Cabrera de Mar, B); 8. Can Monells (Badalona, B); 9. Santa Perpètua de Mogoda (B); 10. La Salut (Sabadell, B); 11. Can Fatjó (Rubí, B); 12. Plaza del Rey (Barcelona); 13. Plaza de San Miguel (Barcelona); 14. Darró (Vilanova i la Geltrú, B); 15. Tarragona; 16. Necrópolis de la Tabacalera (T); 17. Els Antigons (Reus, T); 18. Riudoms (T); 19. Tossal de les Tenalles (Sidamon, L); 20. Cervera (L); 21. Solsona (L).

- Tipo Mayet XIX : 1. El Roser (Calella, B); 2. Can Xammar (Mataró, B); 3. Badalona (B); 4. Plaza del Rey (Barcelona); 5. Tarragona (17) (véase mapa nº2).

Como es habitual, la mayor concentración de los hallazgos de estas formas se da en la costa, zona que ha sido estudiada con mayor intensidad. No obstante, es sintomático que, por el momento, no aparezcan frecuentemente en Emporiae - donde su presencia es prácticamente nula - y que tiendan a concentrarse en las zonas central y meridional de la costa catalana. Estos hechos propician nuestra hipótesis de una probable manufactura en alguno de los *parva oppida* del litoral o, tal vez, en Tarraco o sus cercanías, donde se ha comprobado hace poco que hubo talleres de sigillata hispánica (18).

c. Formas LIV, LV y LVI (Fig.2)

Así hemos denominado a tres tipos nuevos aparecidos en Cataluña. Por ahora, se trata de una designación provisional, fruto de añadir otros tantos números al final de la clasificación de Mayet. Tal vez este no sea el mejor criterio, teniendo en cuenta que la tipología de esta autora se muestra poco útil en algunos aspectos, pero nuestra intención es la de acuñar una nomenclatura operativa, sin añadir una complicación suplementaria al ya de por sí enmarañado panorama tipológico de las cerámicas de paredes finas.

La forma LIV es una derivación directa de las producciones ibéricas. Se trata de un modelo a escala reducida de los cuencos con el borde en forma de "cuello de cisne". Hasta hoy, sólo hemos encontrado ejemplares elaborados con pasta gris, idéntica a la que hemos visto en los cubiletes de las formas Mayet-Marabini I y Mayet II-Marabini II, III, por lo tanto creemos que, como aquellos vasos, esta forma procede de centros ibéricos. De momento la hemos localizado en: Can Xammar (Mataró, B), Can Modolell (Mataró, B), El Roser (Calella, B), Badalona (B), Plaza del Rey (Barcelona), Santa Perpètua de Mogoda (B), Tarragona y Els Antigons (Reus, T) (Véase mapa nº2). En cuanto a la cronología, no poseemos demasiados datos, pero algunos ejemplares son de finales del siglo I a.C., y seguramente el tipo perduró algo más.

La forma LV comprende cuencos con decoración arenosa, presente sólo en la pared externa o en ambas caras de la pieza. En la superficie exterior, ostenta una ranura longitudinal, semejante a la característica de los boles augusteos de la forma Mayet XXXIII. Estos vasos tienen una carena suave que puede estar situada hacia el centro del galbo o en el tercio superior. La pasta es de color amarillo pálido, muy característico, y bastante blanda. Los granos de arena que forman la decoración son relativamente escasos.

Este tipo lo dimos a conocer junto con la variante de la forma XVIII decorada a la barbotina con un rostro humano (19). Los caracteres de ambos productos son muy parecidos y creemos que pueden proceder del mismo taller. Hasta ahora, sólo hemos encontrado vasos de la forma LV en Tarragona.

Por lo que se refiere a la cronología, no tenemos seguridades, pues las piezas estudiadas carecen de contexto. No obstante, por asociación con la variante de la forma Mayet XVIII que hemos citado en el párrafo anterior, proponemos un período que puede ir desde el principado de Tiberio hasta el de Nerón. En cuanto al centro de producción, la repartición geográfica de los hallazgos no nos deja más alternativa que suponerlo en Tarraco o cerca de la capital de la provincia romana.

De la forma LVI no conocemos más ejemplares que los hallados en Riudoms y Reus (T). Se trata de un cuenco suavemente carenado, con el borde vuelto y decorado a ruedecilla de paso simple. Su pasta es de sandwich, y en las fracturas puede verse el color gris en los lados y marrón en el centro. Sin duda, esta vez también se trata de un producto de filiación ibérica. Su cronología es incierta, al no existir contexto para las piezas que hemos estudiado. No obstante, creemos que debe datarse en época augustea. La escasez de piezas tampoco permite aventurar hipótesis sobre la situación del alfar, pero suponemos que también debe ser meridional.

II. CERAMICAS DE PAREDES FINAS DE IMPORTACION (Fig.3 y 4).

Los vasos de importación más antiguos que se conocen en Cataluña corresponden a la forma Mayet II-Marabini II, III. Entre ellos destacan los procedentes de Emporiae,

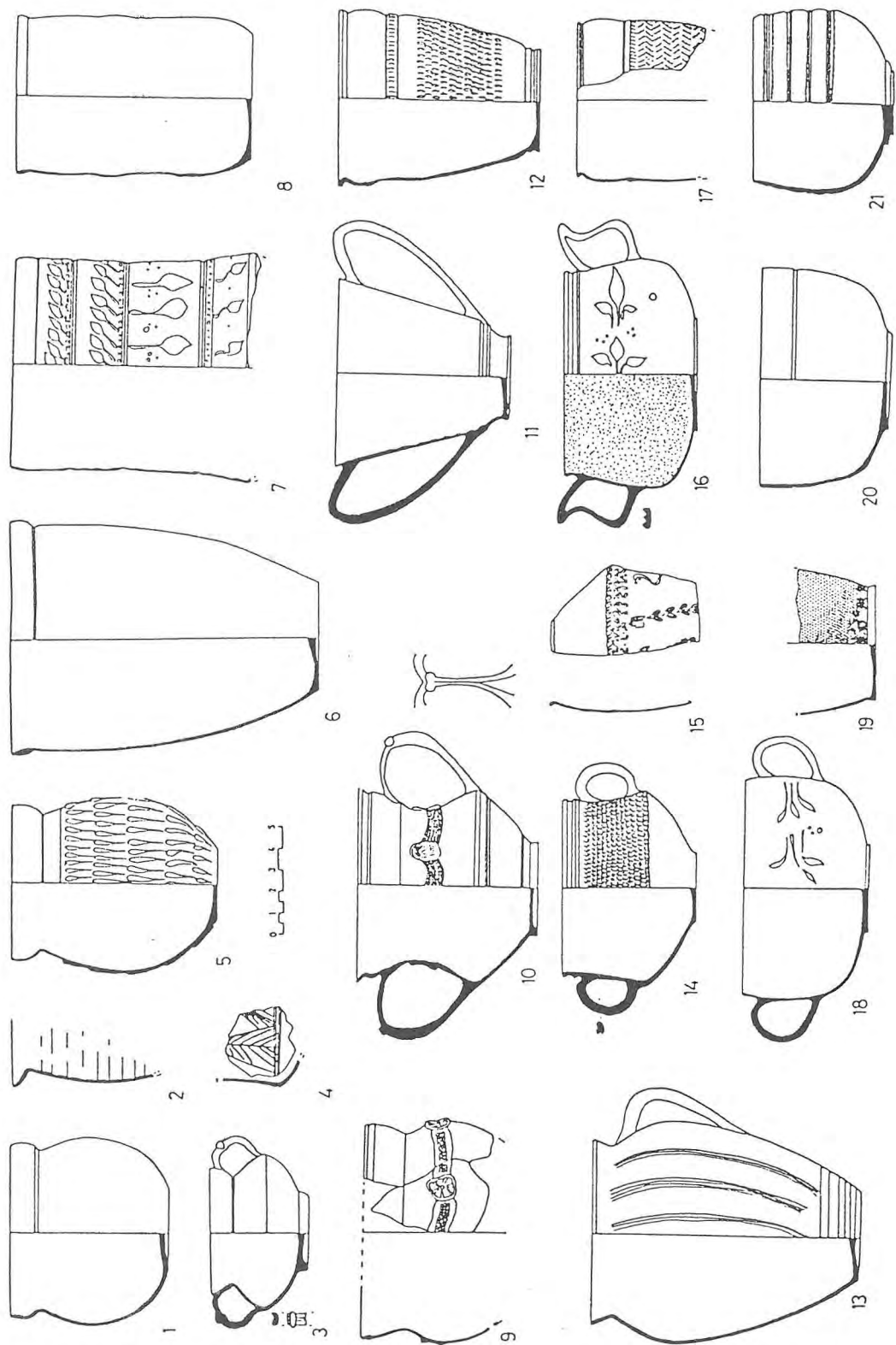


Lámina 3 - Cerámicas de paredes finas importadas. 1. Emporiae: Mayet III B; 2. Emporiae: Mayet II; 3. Rubí (B); Mayet X C; 4. Tarragona: Mayet XI B; 5. Emporiae: Mayet IIIa; 6. Badalona (B): Mayet V B; 7. Badalona (B): Mayet XII; 8. Badalona (B): Mayet XIVa; 9. a 15. Emporiae: formas Mayet X, XI, XIII, XVII, XXIV, XXV y taller de AESCIN V (US); 16. Puig d'en Roca (Vic, B): Mayet XXVIII, variante; 17. Badalona (B): Mayet XVII; 18. Puig d'en Roca (Vic, B): Mayet XXVIII; 19. 20. y 21. Emporiae: taller de ACO y Mayet XXXIII y XXXIIIa.

muy abundantes en las necrópolis (20), pero también hallados en estratigrafía. De estos últimos nos interesa destacar una pieza hallada en la campaña de 1981, procedente del sondeo "C-11" (Fig.3,2). Apareció asociada al estrato de fundación de un muro correspondiente al *praesidium* militar, antecedente de la ciudad romana, y puede fecharse hacia el 175 a.C. (21). La factura de esta pieza es bastante tosca, según hemos visto que era frecuente en tales productos, y se diferencia netamente de la más cuidada, propia de las imitaciones ibéricas posteriores.

Aparte de los vasos emporitanos, conocemos ejemplares importados de cronología alta y procedencia toscana en la localidad de Els Prats de Rei (B) y en otros lugares (22), pero desgraciadamente carecen de una fecha precisa. No ocurre lo mismo con las piezas halladas en la excavación del Cerro Macareno (Sevilla), muy similares a las que describimos, y con una cronología fiable (23).

Sobre los vasos de la forma Mayet-Marabini I no nos detendremos demasiado, pues les dedicamos un trabajo no hace mucho (24). Desde entonces, hemos catalogado nuevas piezas, que refuerzan la presencia mayoritariamente costera que entonces apuntábamos, aunque también empiezan a prodigarse en el interior. Su arco cronológico debe mantenerse desde mediados del siglo II hasta la época augustea. Es seguro que se imitaron en Emporiae, donde son abundantes desde el año 100 a.C. hasta el cambio de Era, pero también se importaron en cantidades relativamente grandes.

La forma Mayet III B también aparece frecuentemente en Cataluña. Como siempre los hallazgos de Emporiae son los más importantes, dadas la intensidad de las excavaciones y la importancia comercial que tuvo el yacimiento (Fig.3,1), pero también se ha localizado en otros muchos lugares (25). Aparte, debe destacarse la importancia de esta forma en las Baleares, sobre todo en Ibiza, y en los establecimientos cartagineses del Norte de África, lo que indicaría el papel de centro redistribuidor de la antigua colonia fenicia, tanto en relación a este como a otros productos, que, como puede verse en el ejemplo de esta forma, siguió ejerciendo después de la Segunda Guerra Púnica.

En época de Augusto, las importaciones de cerámicas de paredes finas se intensifican notablemente. Este fenómeno se corresponde con dos hechos subsidiarios. El primero de ellos es la plena romanización del área catalana, consumada a la sazón. El segundo de ellos, relacionado con el primero, es la desaparición de los cubiletes de imitación, al extinguirse las producciones alfareras ibéricas.

Dentro de estos productos augusteos o del último tercio del siglo I a.C., destacan las tazas de las formas Mayet X (Fig.3,3 y 9) y Mayet XI (Fig.3,4 y 10). Emporiae ha proporcionado muchas de estas piezas, pero, a poco que se profundiza en su estudio, es fácil encontrarlas en todas partes. Entre ellas destacan las decoradas con cenefas y rosetas a la barbotina, ciertamente numerosas y peculiares, hasta el punto de hacerlos pensar si no habrán sido objeto de imitación local en algún momento. De las que si conocemos una imitación, seguramente ibicenca, es de las tazas de la forma Mayet XI con decoración incisa (26).

Un horizonte cronológico idéntico o muy similar corresponde a las importaciones de la forma Mayet V, frecuentes en Cataluña (Fig.3,6) pero todavía es difícil distinguir los vasos itálicos de los lyoneses. Mucho menos abundante es la forma XIII, de la que sólo conocemos ejemplares en Emporiae (27). En cuanto a los vasos cilíndricos, su cantidad es mayor, y las formas Mayet XII y XIV se hallan en numerosos yacimientos de época augustea (28). Ocurre un fenómeno similar con los cuencos de la forma Mayet XXXIII, de los que, como en el caso de la forma V, será difícil distinguir su filiación hasta que no se realicen análisis de pastas extensos y sistemáticos (29).

Los cubiletes de la forma XVII también son relativamente abundantes, mucho más que los de ACO, a los que imitan en origen, y cuya importación es poco menos que episódica. Esta se halla circunscrita a los grandes centros comerciales, entre los que, como siempre, debe contarse Emporiae, donde, además, se han hallado piezas poco frecuentes, como, por ejemplo, un cubilete del taller de AESCINUS (Fig.3,15) (30).

Para terminar con este período, cabe referirse a dos tipos cerámicos de conocimiento muy desigual. El primero de ellos encuadra los vasos de la forma Mayet XXIV,

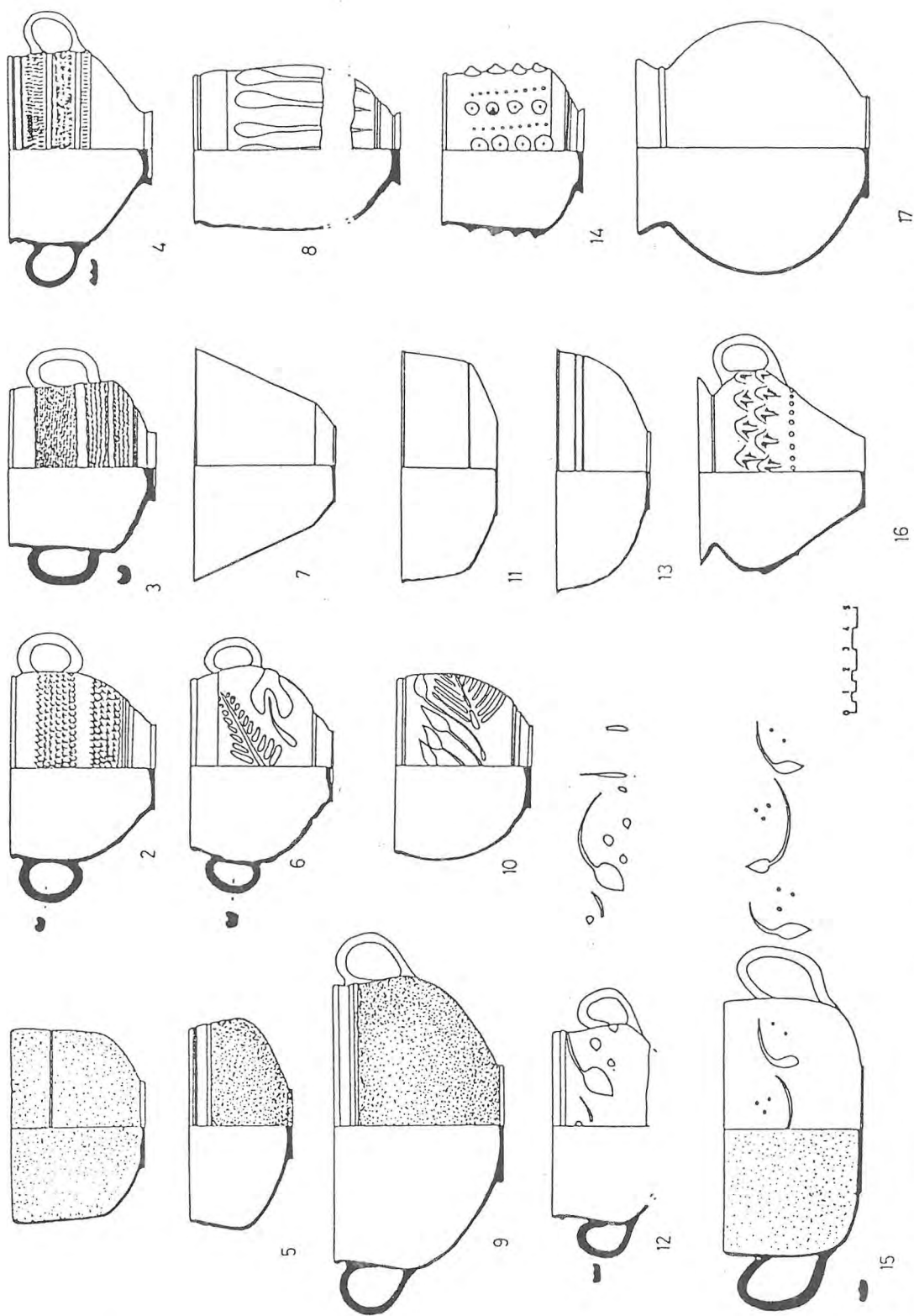


Lámina 4 - Cerámicas de paredes finas importadas. 1. Puig d'en Roca (Vic, B): XXXIII-XXXVII; 2. Emporiae: Mayet XXXVII A; 3. Badalona (B): Mayet XXXVII B; 4. Emporiae: similar a Mayet XLIII, pero no lusitana; 5. Badalona (B): Mayet XXXVII; 6-7. Emporiae: Mayet XXXVII A y XXXIV; 8. Tarragona: Mayet XXXVII B; 9. Emporiae: Mayet XXXVII; 10. Mus. Arqu. Barcelo-
na: Mayet XXXVII A; 11. Rubí (B): Mayet XXXIV; 12. mataró (B): Mayet XXXII; 13. Rubí (B): Mayet XXXIV; 14. Emporiae:
Mayet XXXVII B; 15. Rubí (B): Mayet XXVIII; 16. Emporiae: Mayet XLII; 17. Santa Margarida de Montbui (B): marabini LXVIII.

cuya expansión es grande (Fig.3,13), pero que presentan notables diferencias tecnológicas entre sí. Se trata de una forma cuyos caracteres son poco uniformes y, sin duda, ello ha de relacionarse con una diversidad de talleres. No obstante, todavía no se han identificado promenorizadamente, aunque debe destacarse que numerosas piezas halladas en Baleares y también en la costa catalana presentan una factura excelente, que las distingue de los ejemplares más toscos, supuestamente procedentes de la Italia septentrional (29).

La segunda especie que nos interesa destacar es la formada por los cuencos itálicos de las formas Mayet XXVIII y XXXII, que, en general, son frecuentes en las necrópolis mallorquinas, y eran poco conocidos en Cataluña. Pues bien, últimamente venimos comprobando que, si bien su abundancia no es abrumadora, también hicieron acto de presencia en nuestros yacimientos, siendo su proporción bastante significativa (31).

Por fin, hemos de mencionar los cuencos arenosos no béticos, que, hasta ahora, no han sido demasiado tenidos en cuenta (Fig.4,1). El hecho es que son abundantes en los yacimientos que conocemos, y destaca entre ellos una forma muy similar a la Mayet XXXIII. Se trata de un cuenco con una línea incisa en la pared externa, que no suele presentar engobe y que, casi siempre, posee decoración arenosa de grano fino y abundante en ambas caras de sus paredes. Provisionalmente, hemos denominado a esta forma XXXIII-XXXV o XXXIII-XXXVII, atendiendo a la presencia de una carena más o menos acusada (Fig.4,1) (32).

Una vez finalizado el principado de Tiberio, las producciones béticas irrumpen con fuerza en los mercados de la costa mediterránea de la Tarraconense. Sólo tienen una débil competencia, que además dura poco, en los vasos itálicos de la forma Mayet XXXII, que ya hemos visto, así como en las producciones locales, encuadradas en las formas Mayet XVIII y XIX, y en la que llamamos LV. Por otra parte, las cerámicas lusitanas apenas se dan en Cataluña.

En cuanto a los mencionados vasos de la Bética, los cuencos con decoración arenosa aparecen en todas partes (Fig.4,5 y 9), presentando el catálogo completo de variantes conocidas. También abundan las cerámicas de "cáscara de huevo" (Fig.4,7,11 y 13). Por cierto que la inclusión de todos estos materiales en una sola forma, tal y como propone Mayet, resulta, a nuestro juicio, desproporcionada, pues, según puede verse en los ejemplos que presentamos, existen, como mínimo, tres tipos distintos. En otro orden de cosas, valdría la pena comprobar si en Cataluña existen importaciones del taller de Rubielos de Mora (Teruel) - que, a lo mejor, corresponden a vasos que conocemos *de visu* en otros lugares, como el Museo de Sagunto - pero, de momento, todo el material parece muy homogéneo (32).

Por lo que concierne a los cuencos decorados a la barbotina y a ruedecilla, pertenecientes a los tipos Mayet XXXVII, XXXVIII y sus variantes, su difusión es naturalmente muy grande, junto con la de la forma Mayet XLII decorada con escamas de piña principalmente (Fig.4,16) (33).

Al lado de estos productos de paredes finas, existen algunos vasos de filiación y técnica similares, también decorados a la barbotina, pero cubiertos de un vedrío verdoso, de los que nos hemos ocupado con algún detenimiento (34). Sin embargo, su papel dentro del panorama general que intentamos trazar es poco significativo.

Por último, queremos destacar la presencia relativamente importante en los yacimientos catalanes de la forma más tardía de las paredes finas. Nos referimos al tipo Marabini LXVIII, al que Lamboglia denominó *boccallino a collarino*. De momento, no se ha localizado en demasiadas estaciones, pero su presencia será, sin duda, muy extendida, una vez que vaya siendo diferenciado con claridad (35).

NOTES

(*) Para ahorrir espacio y simplificar el texto, hemos abreviado la designación de las actuales provincias catalanas, utilizando sus iniciales administrativas: Barcelona (B), Girona (GE), Tarragona (T), Lleida (L).

(1) VEGAS 1963-1964, ID.1964, ID.1973, MARABINI 1973, MAYET 1975, RICCI 1981.

- (2) CAZURRO 1909-1910. ALMAGRO 1953. ID.1955. ARANEGUI 1983. CLARIANA 1980. RIBAS 1964. ID.1972. RUGER 1968. RUIZ 1928.
- (3) BALIL 1975. ID.1977. LOPEZ 1974. ID.1977a. ID.1977b. ID.1979. ID.1979-1980. ID.1980a.
- (4) LOPEZ, ROVIRA, SANMARTÍ 1983.
- (5) ALMAGRO 1953.
- (6) MARABINI 1973; apoyada por MOREL 1976. Mayet tiene ciertas dudas sobre la procedencia de la forma III B (MAYET 1975, p.129), que nosotros creemos injustificadas. A pesar de haberse imitado en Ibiza, es indudable que originariamente procede de aquella región y no se trata de un fenómeno de evoluciones paralelas, pero independientes. Por otra parte, los vasos de esta forma, procedentes de Ibiza y de las Baleares en general, no son sólo toscos y de color gris, pues abundan los de pastas oxidadas y buena factura.
- (7) MARABINI 1973, p.59.
- (8) LOPEZ 1979-1980.
- (9) RANCOULE 1970.
- (10) HERNANDEZ YLLAN 1983.
- (11) LOPEZ 1986.
- (12) MAYET 1975. BELTRÁN LLORIS 1976. ID.1984.
- (13) ARANEGUI 1983. FALOMIR. SALVADOR 1983. GISBERT 1980. VICENT 1981.
- (14) LOPEZ, en prensa.
- (15) MAYET 1975.
- (16) LOPEZ 1980.
- (17) En la campaña de excavaciones que hemos desarrollado recientemente en la villa romana dels Ametllers (Tossa, GE), hemos hallado fragmentos de esta forma. También aparecieron en la villa romana del Mas Carbotí, en el mismo municipio, durante la campaña realizada en 1984.
- (18) En las excavaciones realizadas en la villa romana de Mont-Roig del Camp (T) durante el año 1984, dirigidas por la Sra. Lluïssa Pallejà, apareció un molde para la elaboración de terra sigillata hispánica. Este hallazgo, que todavía permanece inédito, nos fue comunicado amablemente por la directora de la excavación.
- (19) LOPEZ 1980.
- (20) ALMAGRO 1953.
- (21) La memoria de esta excavación, que esperamos publicar en breve, permanece inédita. Sobre el *praesidium* militar emporitano puede verse una primera noticia en: RIPOLL 1978.
- (22) Las piezas dels Prats de Rei (B) pueden verse CASTELLA et alii 1986. Hemos catalogado ejemplares similares en *Emporiae* (L'Escala, GE), Palamós (GE), Mataró (B), Cabrera de Mar (B), Badalona (B), Rubí (B), Barcelona, Tarragona, Cervera (L) y también en Ibiza, Menorca, Azaila (Teruel) y Elche (Alicante).
- (23) PELLICER 1982=PELLICER, ESCACENA, BENDALA 1983.
- (24) LOPEZ 1979-1980.
- (25) Hemos catalogado ejemplares de esta forma en Badalona (B), Tarragona y Menorca. Además, en España, se conocen hallazgos en *Emporiae* (ALMAGRO 1953, LOPEZ 1977), Mataró (RIBAS 1964), Sagunto (Museo Monográfico y posible imitación en gris ibérica: ARANEGUI 1975), Tarragona (MAYET 1975), Tiro de Cañón (Alcañiz, Teruel: PERALES, PICAZO, SANCHO 1984), Tiermes (ARGENTE et alii 1984), La Alcudia de Elche (RAMOS FOLQUES, RAMOS FERNANDEZ 1964-1965), Córdoba (MAYET 1975), Melilla (TARRADELL 1954), Pollentia (VEGAS 1963. ARRIBAS, TARRADELL, WOODS 1973), Sa Carrotja (MANERA 1974), Ibiza (MAYET 1975, RAMON 1978, VENTO 1985). En Portugal: Mirobriga (SMIT 1976-1977). En Francia: La Nautique (Narbona) (CAIROU 1972), La Catalane (Baux-de-Provence) (ARCELIN 1973), Cavaillon (DUMOULIN 1965), Ruscino (MARICHAL, MAYET 1980), Ensérune (MAYET 1975). En Italia: Tarquinia, Cerveteri (Museos monográficos y Museo Nazionale di Villa Giulia), Pompeya (CARANDINI 1977), Roma (CARETONNI 1957 - CAPRINO 1954), Portorecanati (CAPITANO 1974), Ardea (ANDREN 1961), Castel d'Asso (E., G. COLONNA 1970), Volterra (CRISTOFANI 1975), Ornavasso (BIANCHETTI 1895), Cosa (MARABINI 1973), Akrai (Siracusa) (PELAGATTI, CURCIO 1970). En Grecia: Atenas (ROBINSON 1959), Kourion (MC.FADDEN 1946). En Argelia: Tipasa (LANCEL 1968, BARADEZ 1957. ID.1969); Les Andalouses (VUILLEMOT 1965, BISI 1970), Gouraya (BAILEY 1975). En Marruecos: Thamusida (CALLU et alii 1965).
- (26) MAYET 1975, p.48 y 132. LOPEZ 1977.
- (27) Museo Arqueológico de Barcelona. Otro ejemplar inédito, procedente de Cirenaica, se conserva en el Museo Arqueológico Nacional de Madrid.
- (28) Cataluña se conocen vasos de la forma XII en: *Emporiae* (L'Escala, GE), Girona, Serra de Daró (GE), Girona, Tossa (GE), Calella (B), Badalona (B) y sus alrededores y Centelles (T). En cuanto a la forma XIV, se han producido hallazgos en: *Emporiae* (L'Escala, GE), Calella (B), Mataró (B), Badalona (B) y sus alrededores, Santa Perpètua de Mogoda (B), Tarragona, Gebut (Soses, L) y Guissona (L).
- (29) Los cuencos de la forma XXXIII se han encontrado en *Emporiae* (L'Escala, GE), Tossa (GE), Mataró (B), Calella (B), Badalona (B) y sus cercanías, Barcelona, Vic (B), Gebut (Soses, L).
- (30) Sobre las cerámicas de paredes finas hechas a molde, encontradas en este yacimiento, puede verse nuestro trabajo: LOPEZ 1979.
- (31) Hallazgos de la forma XXVIII: *Emporiae* (L'Escala, GE), Els Ametllers (Tossa, GE), Mataró (B) Puig d'en Planes (Vic, B), Gebut (Soses, L). Forma XXXII: *Emporiae* (L'Escala, GE), Els Ametllers (Tossa, GE), Calella (B), Can Xammar y Torre Llauder (Mataró, B), Badalona (B), Rubí (B), Gebut (Soses, L), Tarragona.
- (32) Sobre el alfar de Rubielos de Mora que, desde su descubrimiento, viene pasando poco menos que desapercibido, puede verse: ATRIAN 1967, ATRIAN et alii 1980.
- (33) Forma Mayet XXXVIIA: *Emporiae* (L'Escala, GE), Porqueres (Banyoles, GE), Els Ametllers (Tossa, GE), Canet de Mar (B, PERA 1982-1983), Torre Llauder (Mataró, B, RIBAS 1964. ID.1972), Can Majoral (Id., CLARIANA 1980), Can Xammar (Id.), Badalona (B), Can Monells (Badalona, B), Barcelona, Mus.Arqu.Barcelona, s.p. (LOPEZ 1977b), Puig d'en Planes (Vic, B), Tarragona (RUGER 1968). Forma XXXVII B: *Emporiae* (L'Escala, GE), Can Xammar (Mataró, B), Can Majoral (Id., CLARIANA 1980), Rubí (B), Tarragona (RUGER 1968). Forma XXXVIII: *Emporiae* (L'Escala, GE: ALMAGRO 1955, LOPEZ 1974), Torre Llauder (Mataró, B), Can Modolell (Id.) Can Majoral (Id., CLARIANA 1980), Can Xammar (Id.), Can Monells

(Badalona, B), Barcelona, Tarragona. FORMA XXXVIII B : *Emporiae* (L'Escala, GE), Porqueres (Banyoles, GE), Els Ametllers (Tossa, GE), Torre Llauder (Mataró, B), Can Xammar (Id.), Can Sentromà (Tiana, B) : GUITART 1970), Can Monells (Badalona, B), Badalona, Rubí (B), Sabadell (B), Barcelona, Tarragona (RUGER 1968). FORMA XLII : *Emporiae* (L'Escala, GE), Cala Culip (GE, informació verbal del Sr. Nieto, director de las excavaciones), Can Majoral (Mataró, B), Torre Llauder (Id.), Can Xammar (Id.), Badalona (B), Rubí (B), Sabadell (B), Puig d'en Planes (Vic, B), Caldes de Montbui (B), Barcelona, Tarragona.

(34) LOPEZ 1978; ID. 1980b; ID. 1981.

(35) Hallazgos de la forma Marabini LXVIII : Els Ametllers (Tossa, GE), Santa Margarida de Montbui (B), Badalona (B), Viladecans (B), Mataró (B) y sus alrededores, Tarragona.

BIBLIOGRAPHIE

ALMAGRO (M), *Las necrópolis de Ampurias. Introducción y Necrópolis griegas*, Barcelona, 1953.

ALMAGRO (M), *Las necrópolis de Ampurias. Necrópolis romanas e indígenas*, Barcelona, 1955.

ANDREN (A), "Scavi e scoperte sull'acropoli di Ardea" en *Opuscula Romana*, 3, 1961, p.1-68.

ARANEGUI (C), "La cerámica gris monocroma. Puntualizaciones sobre su estudio", en *Papeles del Laboratorio de Arqueología de la Facultad de Valencia*, 11, 1975, p.333-379.

ARANEGUI (C), "Las jarritas bicónicas grises de tipo ampuritano", en *Mesa Redonda sobre Cerámicas Griegas y Helenísticas en la Península Ibérica. Empúries 1983*, Original fotocopiado, distribuido en la reunión, 1983.

ARCELIN P. y C., "La nécropole protohistorique de La Catalane aux Baux-de-Provence", *Revue Archéologique de Narbonnaise*, VI, 1973, p.91-195.

ARGENTE (J.L.) et alii, *Tiermes II, Campañas de 1979 y 1980. Excavaciones realizadas en la ciudad romana y en la necrópolis medieval*. Excavaciones Arqueológicas en España, 128, Madrid, 1984.

ARRIBAS (A), TARRADELL (M), WOODS (D), *Pollentia : I Excavaciones en Sa Portella, Alcudia (Mallorca)*, Excavaciones Arqueológicas en España, 75, Madrid, 1973.

ATRIAN (P), "Restos de una alfarería romana en Rubielos de Mora", en *Revista de Teruel*, 19, 1967, p.195-208.

ATRIAN (P), et alii, *Carta Arqueológica de España. Teruel*, Teruel, 1980.

BAILEY (D.M), "Roman Pottery from Alcudia bay Majorca", en *Opuscula Romana*, X, 1975, p.59-70.

BALIL (A), "Arte helenístico en la España Oriental", en *Sautuola*, I, 1975, p.183-187.

BALIL (A), "Notas de cerámica romana", en *Boletín del Seminario de Arte y Arqueología*, XLIII, 1977, p.379-381.

BARADEZ (J), "Nouvelles fouilles à Tipasa dans une nécropole païenne", *Lybica*, V, 1957, p.159-220.

BARADEZ (J), Nécropole orientale côtière de Tipasa de Maurétanie, *Antiquités Africaines*, 3, 1969, p.83-114.

BELTRAN LLORIS (M), *Arqueología e Historia de las ciudades antiguas del Cabezo de Alcalá de Azaila (Teruel)*, Zaragoza, 1976.

BELTRAN LLORIS (M), "Nuevas aportaciones a la cronología de Azaila", en *Museo de Zaragoza*, III, 1984, p.125-152.

BIANCHETTI (E), "I Sepolcreti di Ornavasso", en *Atti della Società di Archeologia e Belle Arti per la Provincia di Torino*, VI, 1895.

BISI (A.M.), *La ceramica punica. Aspetti e problemi*, Napoles, 1970.

CAIROU (R), "La Nautique, destruction du site", *Bulletin de la Commission Archéologique de Narbonne*, 34, 1972, p.58.

CALLU et alii, *Thamusida, Fouilles du Service des Antiquités du Maroc*, I, Paris, 1965.

CAPITANIO (M), "La necropoli romana di Portorecanati", en *Notizie degli Scavi di Antichità*, XXVIII, 1974, p.145-445.

CAPRINO (C), "Roma (Via Trionfale). I ritrovamenti di innocenzo Dall'osso sul colle di Sant'Agata di Monte Mario", en *Notizie degli Scavi di Antichità*, VIII, 1954, p.238.

CARANDINI (A), "La ceramica a parete sottili di Pompei e del Museo Nazionale di Napoli", en *L'Instrumentum domesticum di Ercolano e Pompei*, Cuaderni di Cultura Materiali, 1, Roma, 1977, P.25-32 y 172.

CARETONNI (G), "Roma (Palatino). Saggi nell'interno della Casa di Livia", en *Notizie degli Scavi di Antichità*, XI, 1957, p.107-108.

CASTELLA (J.) et alii, *Campanyes d'excavacions arqueològiques als Prats de Rei 1972-1975*, Barcelona, 1986.

CAZURRO (M), "Terra sigillata. Los vasos aretinos y sus imitaciones greco-romanas en Ampurias", en *Anuari de l'Institut d'Estudis Catalans*, 1909-1910, p.333 y sigs.

CLARIANA (J.F.), "Sondatge estratigràfic a la villa romana de Can Majoral (Mataró)", en *Lletania*, I, 1980, p.83-181.

COLONNA (E. y G.), "Castel d'Asso", en *Le necropoli rupestre dell'Etruria Meridionale*, 1, Roma, 1970.

CRISTOFANI (M), "Volterra, Scavi nella necropoli del Portone (1971) : tomba ellenistica", en *Notizie degli Scavi di Antichità*, XXIX, 1975, p.5-35.

DUMOULIN (A), "Les puits et fosses de Cavaillon (Colline Saint-Jacques), Vaucluse", *Gallia*, XXIII, 1965, P.1-18.

FALOMIR (V), SALVADOR (J), "I Campaña de excavaciones en el poblado ibérico de Les Forques (Borriol, Castellón)", en *Cuadernos de Prehistoria y Arqueología Castellonenses*, 8, 1983, p.257-277.

GISBERT (J.A.), "El yacimiento romano del Tossalet de Les Mondes (Pego)", en *Saguntum*, XV, 1980, p.207-231.

GUITART (J), "Excavaciones en la zona SE de la villa romana de Sentromà (Tiana)", en *Pvrenae*, 1979, p.119 y sigs.

HERNANDEZ YLLAN, Yacimiento ibérico. Can Badell (Biques-Riells del Fav, Barcelona, 1983.

LANCELOT (S), "Tipasitania III : La nécropole préromaine occidentale de Tipasa. Rapport préliminaire (campagnes de 1966 et 1967)", *Bulletin d'Archéologie Algérienne*, III, 1968, p.118-119.

LOPEZ (A), "Un vaso de paredes finas del Museo Monográfico de Ampurias con decoración a la barbotina", en *Miscelanea Arqueológica XXV aniversario de los Cursos de Ampurias*, I, 1974, p.407-410.

LOPEZ (A), "Cronología de unas tazas de paredes finas de Ampurias", en *XIV Congreso Nacional de Arqueología. Vitoria 1975*, Zaragoza, 1977 a, p.943-956.

LOPEZ (A), "Cerámicas romanas de paredes finas", en *Información Arqueológica*, 24, 1977 b, p.162-168.

LOPEZ (A), "Cerámica vidriada romana", en *Información Arqueológica*, 27-28, 1978, p.68-74.

- LOPEZ (A), "Cerámica de paredes finas con decoración a molde hallada en la costa catalana", en *XV Congreso Nacional de Arqueología, Lugo 1977*, Zaragoza, 1979, p.1027-1046.
- LOPEZ (A), "Cronología de un tipo de cubiletes de paredes finas en Ampurias", en *Ampurias*, 41-42, 1979-1980, p.453-462.
- LOPEZ (A), "Una peculiar producción de cerámica de paredes finas en la costa catalana", en *Rivista di Studi Liguri*, XLVI, 1980 a, p.33-40.
- LOPEZ (A), "De nuevo sobre la cerámica vidriada de Mataró", en *Quaderns de Prehistòria i Arqueologia del Maresme*, 11-12, 1980 b, p.408-421.
- LOPEZ (A), "Notas para una clasificación de los tipos más frecuentes de la cerámica vidriada romana en Cataluña", en *Ampurias*, 43, 1981, p.201-215.
- LOPEZ (A), "Conjunt monumental de Darró (Vilanova i la Geltrú)", en *Servei de Catalogació i Conservació de Monuments de la Diputació de Barcelona. Memòria 1984*, Barcelona, 1986.
- LOPEZ (A), *Excavaciones en la villa romana del Roser (Calella). Campañas de 1981-1982*, Barcelona, (en prensa).
- LOPEZ (A), ROVIRA (J), SANMARTI (J), *Excavaciones en el poblado layetano del Turó del Vent. Llinars del Vallès. Campañas de 1980-1981*, Barcelona, 1982.
- MANERA (E), "Las cerámicas romanas de la Necrópolis de 'Sa Carrotja' Ses Salines (Mallorca)", en *VI Symposium de Prehistoria Peninsular*, Barcelona, 1974, p.38 y sigs.
- MARABINI (M.T.), "The Roman thin walled pottery from Cosa (1948-1954)", en *Memoris of the American Academy in Rome*, XXXII, 1973.
- MARICHAL (R), MAYET (F), "Céramiques à parois fines et gobelets d'Aco à Ruscino", suppl.7 de la *Revue Archéologique de Narbonnaise*, 1980, p.245-270.
- MAYET (F), *La Céramique à parois fines dans la péninsule Ibérique*, Paris, 1975.
- Mc FADDEN (G.H.), "A tomb of the necropolis of Ayios Ermoyenis at Kourion", en *American Journal of Archeology*, L, 1946, p.480-482.
- MOREL (J.-P.), "Céramiques d'Italie et céramiques hellénistiques (150-30 av. J.-C.)", en *Mittelitalien Kolloquium in Göttingen von 5 bis 9 juni 1974*, Abhandlungen der Akademie der Wissenschaften in Göttingen, 1976.
- PELAGATTI (P), CURCIO (C), "Ricerche nel territorio, Akrai (Siracusa)", en *Notizie degli Scavi di Antichità*, XXIV, 1970, p.480 y sigs.
- PELLICER (M), "Las cerámicas del mundo fenicio en el bajo Guadalquivir: Evolución y cronología según el Cerro Macareno (Sevilla)", en *Phönizier im Westen*, Madrider Beiträge 8, Magunzia, 1982, p.371-406.
- PELLICER (M), ESCACENA (J.L.), BENDALA (M), *El Cerro Macareno*, Excavaciones Arqueológicas en España, 124, 1983.
- PERA (J), "Estudi d'unes restes romanes aparegudes al carrer de la Font de Canet de Mar", en *Lletania*, II, 1982-1983, p.207-213.
- PERALES (M.P.), PICAZO (J.V.), SANCHO (A), "Tiro de Cañón (Alcañiz); Los materiales cerámicos I", en *Kalathos*, 3-4, 1984, p.203-258.
- RAMON (J), "Necrópolis des Puig des Molins; solar núm. 40 del carrer de la Via Romana de la ciutat d'Eivissa", en *Fonaments*, I, 1978, p.65-83.
- RAMOS FOLQUES (A) y RAMOS FERNANDEZ (R), "Memoria de las excavaciones practicadas en la Alcudia de Elche, en el año 1964", en *Noticiario Arqueológico Hispánico*, VIII-IX, 1964-1965, p.215.
- RANCOULE (C), "Oppidum de La Lagaste. Camp dal Ker (communes de Pomas et de Rouffiac d'Aude)", *Bulletin de la Société Scientifique de l'Aude*, LXVII, 1967, p.151 y sig.
- RIBAS (M), *Els orígens de Mataró*, Mataró, 1964.
- RIBAS (M), "La villa romana de la Torre Llauder de Mataró", en *Noticiario Arqueológico Hispánico*, I, 1972, p.145.
- RICCI (A), "I vasi potori a pareti sottili", en *Merci, mercati e scambi nel Mediterraneo*, Società romana e produzione schiavistica, II, 1981, Bari, p.123-138.
- RIPOLL (E), *Els orígens de la ciutat romana d'Empúries*, Barcelona, 1978.
- ROBISON (H.S.), *The Athenian Agora, results of excavations conducted by the American School of Classical Studies at Athens. Pottery of the Roman period*, V, Princeton, 1959.
- RUGER (C), "Römische Keramik aus dem kreuzgang der kathedrale von Tarragona", en *Madrider Mitteilungen*, 9, 1968, p.237-258.
- RUIZ (J), *La necrópolis de Tarragona*, Barcelona, 1928, p.36-40.
- SMIT (J.U.), "Alguns fragmentos de 'paredes finas' de Miróbriga", en *Setúbal Arqueológica*, II-III, 1976-1977, p.423-450.
- TARRADELL (M), "La necrópolis púnico-mauritana del Cerro de San Lorenzo, en Melilla", en *I Congreso Arqueológico del Mar-ruecos Español*, Tetuán, 1954, p.253 y sig.
- VEGAS (M), "Vorläufiger Bericht über römische Gebrauchskeramik aus Pollentia (Mallorca)", en *Bonner Jahrbücher*, 163, 1963.
- VEGAS (M), "Difusión de algunas formas de vasitos de paredes finas", en *Rei Cretariae Romanae Fautorum*, Acta V-VI, 1963-1964, p.61-83.
- VEGAS (M), *Clasificación tipológica preliminar de algunas formas de la cerámica común romana*, Barcelona, 1964.
- VEGAS (M), *Cerámica común romana del Mediterráneo Occidental*, Barcelona, 1973.
- VENTO (E), *Colección Martí Esteve. Materiales procedentes de Ibiza*, Valencia, 1985.
- VICENT (J), "Excavacions al santuari hispano-romà de Santa Bàrbara (La Vilavella de Nules. Plana Baixa)", en *Cuadernos de Pre-historia y Arqueología Castellonenses*, 6, 1981, p.181-221.
- VUILLEMOT (G), *Reconnaissances aux échelles puniques d'Oranie, Autun*, 1965.

DISCUSSION

Président de séance : A. VERNHET

Robert LEQUEMENT : J'aurais voulu savoir, pour les productions de la première période, celles qui s'échelonnent de la fin du II^e siècle avant notre ère jusque vers les années 50, si vous aviez pu faire des analyses et des comparaisons avec les productions italiennes, celles de Cosa par exemple.

Alberto LOPEZ MULLOR : Il y a des caractéristiques, comme la couleur de la pâte et une identité pratique avec la céramique ibérique, comme la céramique grise ampuritaine. Il y a identité alors que les formes sont nettement italiques. Marabini elle-même, étudiant les productions de Cosa, parle de l'existence de vases à parois fines ibériques ampuritaines qui adoptent sa forme III.

Robert LEQUEMENT : Oui la forme, mais aussi parfois le décor et la finesse du décor, sont typiques des productions de Cosa.

Alberto LOPEZ MULLOR : Exactement semblables, mais avec une pâte grise ampuritaine et, parfois, avec une pâte "sandwich" ibérique. En ce qui concerne la forme et le décor, elles sont absolument identiques aux produits importés.

Yussuf J'BARI : Dans cette communication, j'ai entendu dire que, pour faire la distinction entre la céramique à parois fines locale et celle qui est importée, on a utilisé deux critères : le dégraissant et la cuisson. N'avez-vous pas pris en compte d'autres critères?

Alberto LOPEZ MULLOR : Pour la définition des imitations locales des productions italiques, nous avons utilisé la forme, les variantes de formes, la pâte, l'engobe et le dégraissant.

Yussuf J'BARI : Je pose la question autrement : y a-t-il des recherches de laboratoire pour confirmer une production locale?

Alberto LOPEZ MULLOR : Nous sommes en train de réaliser des recherches de laboratoire, mais il y a des caractéristiques évidentes qui sont suffisantes pour établir une production locale.

* *
*

Carme PUERTA i LOPEZ

LA PRODUCCION DE CERAMICA ROMANA DE PAREDES FINAS EN LA COSTA CATALANA, A TRAVES DE LOS HALLAZGOS DE BAETULO (BADALONA)

Résumé

La production de céramique romaine à parois fines sur la côte catalane, à partir des découvertes de Baetulo (Badalone).

Sur la côte catalane, les documents sont nombreux pour témoigner d'une tradition céramique qui, déjà durant l'époque ibérique, fabrique des vases à parois particulièrement minces et qui, s'adaptant aux modes du moment, continue de produire à l'époque romaine.

Les premiers vases à parois fines arrivant de la péninsule Italique sont immédiatement imités dans cette région; leurs pâtes sont dures, très bien épurées, aux tons marron clair, gris, fréquemment bicolores, ou encore du type de celles que nous qualifions de "sandwich".

Plus tard, sous le règne de Tibère, on connaît à Badalone divers exemplaires correspondant à des formes nouvelles de céramique à parois fines; elles furent, probablement, réalisées dans des ateliers locaux. Ces types nouveaux, s'inspirant de la tradition ibérique, adoptent cependant les décorations des vases importés.

A partir du règne de Claude, une tendance nouvelle engendre la production de jattes et de gobelets vernis. Ces derniers envahissent les marchés de la côte catalane en destituant aussi bien les productions importées que les fabrications locales. Si tous ces vases correspondent bien à un même style, ils présentent, en revanche, des caractéristiques très hétérogènes par leur pâte et leur vernis. Cependant, certaines de ces pièces montrent une continuité dans l'utilisation des techniques ibériques.

Al hablar de producción de cerámica romana de paredes finas en la costa catalana, nos queremos referir a aquellos ejemplares, que imitando o no las formas importadas, se fabrican en los talleres locales siguiendo las mismas tradiciones utilizadas desde época ibérica.

En Badalona tenemos documentadas las primeras imitaciones en los niveles más antiguos de lo que se interpretó como una escombrera, situada esta fuera del recinto amurallado de la ciudad romana de Baetulo. Estos niveles han sido fechados, por la cerámica campaniense B tipos Lamboglia 1, 2, 3, 4, 5 y 7 y las ánforas itálicas tipo Dressel 1a, b y c, entre los años 75 y 50 a.C. (1) y en ellos tenemos localizados los primeros cubiletes fusiformes con pastas duras y grises que parecen de producción local (Fig.1,1).

También en el relleno de un silo fechado entre los años 40-30 a.C. por la cerámica campaniense B tipos Lamboglia 1, 3, 4 y 5 terra sigillata itálica tipos Goudineau 1 y 5 hemos encontrado un cubilete ovoide correspondiente al tipo Mayet III realizado con pasta dura de la llamada "de sandwich" típica de las cerámicas de tradición ibérica (Fig.1,3).

En época augustea continua documentada la producción de imitaciones de la forma Mayet III y también del tipo Mayet XXI. Este último tipo con pastas duras de color gris y con la superficie externa pulida, característica heredada de las cerámicas llamadas "grises ampuritanas".

En Ampurias y procedente de la tumba de incineración Ballesta nº38 conocemos una urna funeraria en pasta gris que M. Almagro propone como producto local derivado

de la llamada cerámica "gris ampuritana" (2) y que parece corresponder a una imitación de la mencionada forma.

También procedente del museo arqueológico de Ibiza, F. Mayet localizó un vaso de la forma XXI de las mismas características de los descritos anteriormente.

El ejemplar de Ampurias fué fechado a comienzos del siglo I d.C. - inicios del reinado de Tiberio.

Otra forma fabricada en pasta gris, es el cubilete cilíndrico Mayet XIV. Entre el material sin estratigrafía procedente de excavaciones antiguas de Baetulo, tenemos un cubilete de estas características (Fig.1,3) que podría ser de fabricación local.

En uno de los niveles superiores de la posible escombrera, mencionada anteriormente, se localizaron varios fragmentos pertenecientes a un mismo vaso de la forma Mayet XVIII con pasta depurada de tonalidad anaranjada (Fig.1,4). Este estrato fué fechado, por varios fragmentos de terra sigillata itálica de los tipos Goudineau 12, 15 y 41 y un fragmento de terra sigillata sudgálica del tipo Dragendorff 24/25, en el reinado de Tiberio.

A. López Mullor cree en la posibilidad de que el taller que fabricó esta forma y el tipo Mayet XIX estuviera ubicado en la provincia de Tarragona, cerca de la romana Tarraco, donde estos hallazgos son muy frecuentes (3).

También en época tiberiana y en la excavación del nivel de obliteración de lo que se interpretó como un pozo de agua, se localizaron dos fragmentos de bordes que pertenecían a cubiletes que imitaban la forma III de Mayet y dos bases probablemente de la misma forma, todos ellos fabricados con pastas duras, bien depuradas, y de tonalidades parduzcas o de "sandwich". Junto a estas se han encontrado dos formas nuevas, una de ellas con pasta de "sandwich", carenada y con una leve inflexión en la parte alta para indicar el inicio del labio de donde salen dos asas verticales que reposan sobre la carena del vaso. Cada una de estas asas está formada por la unión de dos cintas de

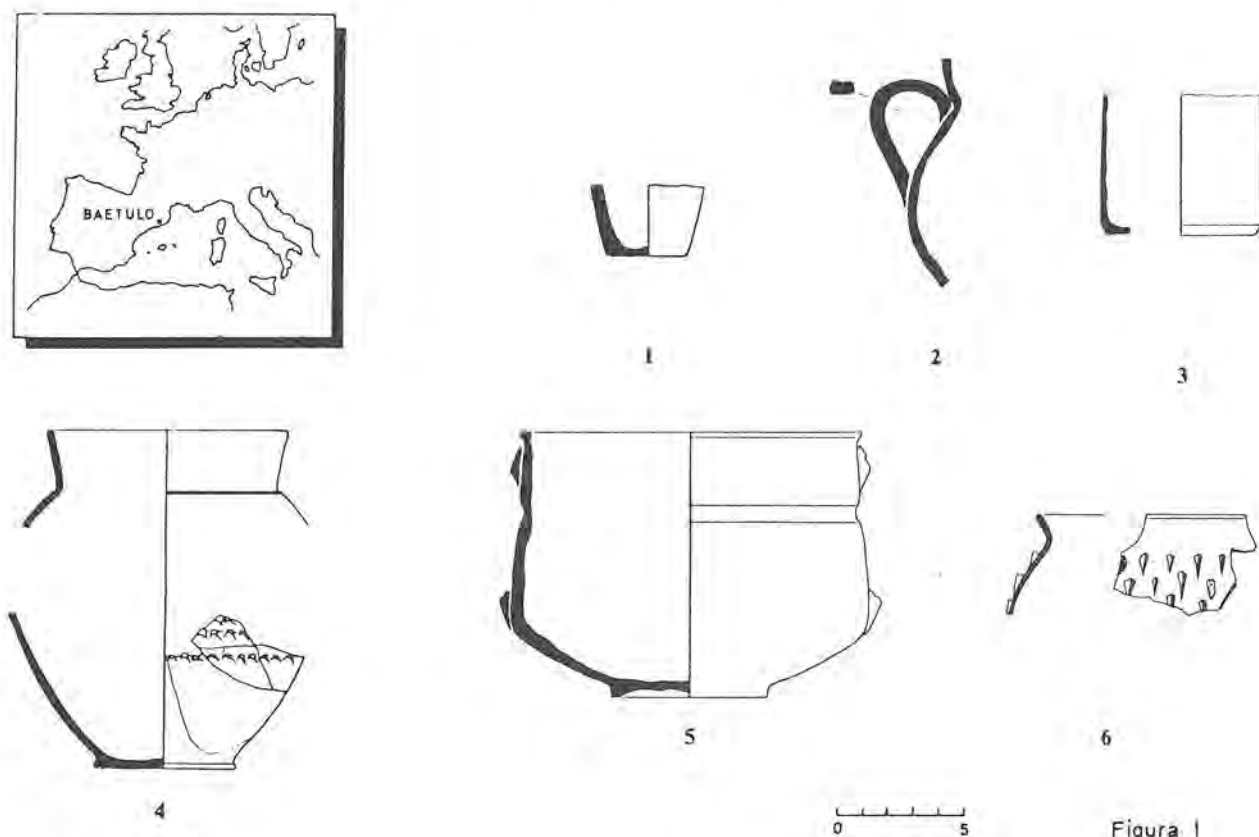


Fig. 1 - Céramiques à parois fines provenant des fouilles de Baladone.
(dessins : Antoni FONOLLA SANCHEZ).

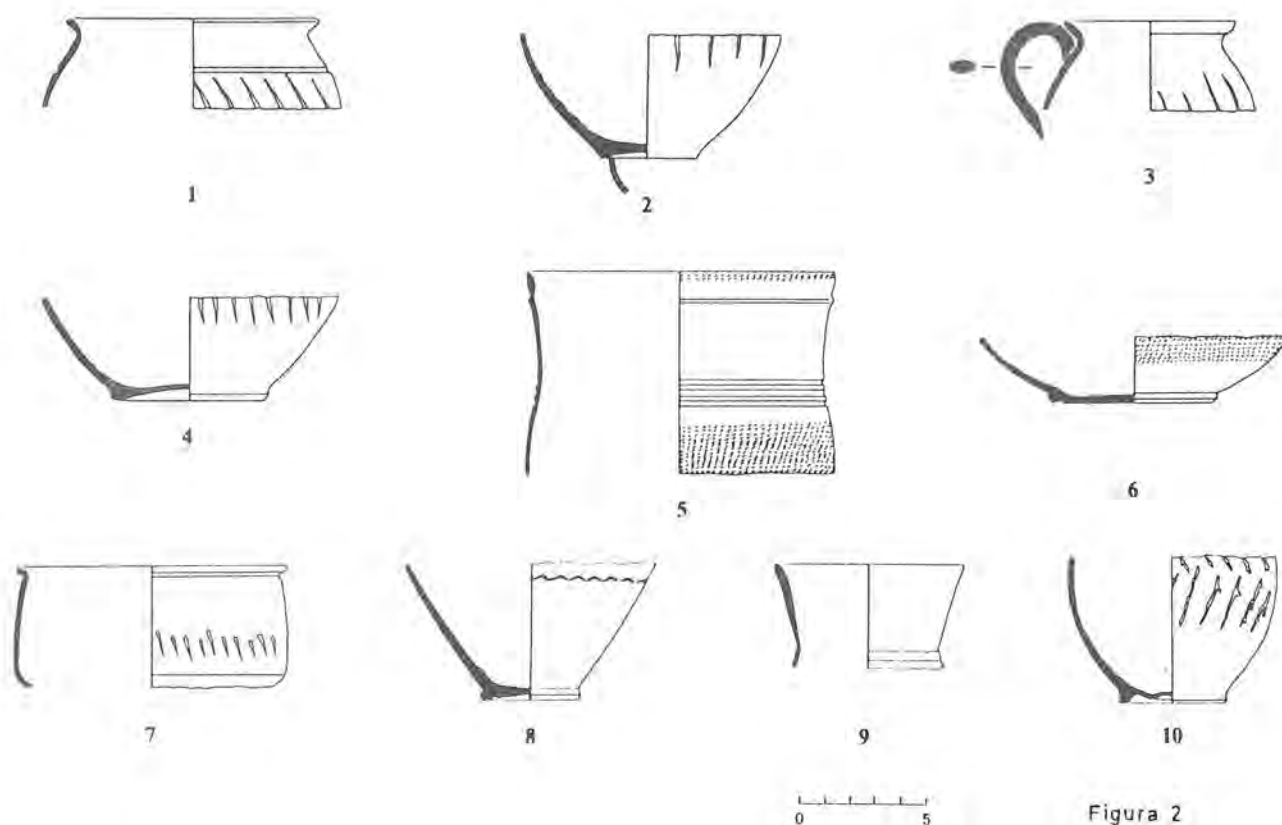


Fig. 2 - Céramiques à parois fines conservées au musée de Badalona.
(dessins : Antoni FONOLLA SANCHEZ).

sección circular que se bifurcan al unirse a la superficie del vaso (Fig.1,5). La otra, de pasta gris, es de cuerpo ovoide o globular decorado con espinas a la barbotina y acaba en un pequeño borde exvasado. Desconocemos la parte inferior de la pieza (Fig.1,6).

Entre el material procedente de los fondos del museo de Badalona, tenemos documentados once ejemplares correspondientes a cinco formas nuevas, y que por sus características parecen estar dentro de las producciones cerámicas locales. A continuación las describiremos brevemente :

1. Vasos con borde inclinado hacia el exterior, cuerpo ovoide o globular y base ligeramente convexa, a veces provista de un pseudopie. De debajo del borde nace un asa de sección circular que descansa sobre la mitad de la pieza. En Badalona tenemos cuatro fragmentos de estas características, dos bordes y dos bases, pero desgraciadamente no conocemos ninguna forma entera, por tanto desconocemos con exactitud si los cuatro fragmentos responden a un mismo tipo (Fig.2,1,2,3 y 4).

2. Vasos con perfil alto, borde vertical y paredes en forma de S suavizada que se apoyan sobre una base plana provista de un pequeño pie que da elegancia a la pieza.

En la tumba de incineración Ballesta nº19 de Ampurias se encontró un ejemplar de estas características que Almagro fechó entre la época de Cesar y comienzos del principado de Augusto (4).

Esta forma posee tres incisiones horizontales en la mitad del vaso las cuales delimitan, por la parte superior, la decoración incisa a ruedecilla característica de los tres ejemplares encontrados en Badalona. Este motivo decorativo está también presente en la zona superior del borde del vaso (Fig.1,5 y 6).

3. Pequeñas tazas de perfil carenado y borde ligeramente concavo, casi horizontal. Solo conocemos un ejemplar de estas características, el cual presenta una decoración de espinas, a la barbotina, que se inician sobre la carena formando una sola línea horizontal (Fig.2,7).

4. Vasos con base semejante a la de las cerámicas "grises ampuritanas" y paredes oblicuas en la parte inferior del vaso, pero desconocemos las características de la mitad superior de la pieza. La decoración es de líneas onduladas a la barbotina, motivo decorativo que encontramos también sobre vasos de las formas XVIII y XIX de Mayet (Fig.2,8).
5. Vasos con alto borde ligeramente inclinado hacia el exterior y separado del cuerpo por una moldura anular. Desconocemos como sería el resto de la pieza, pero por el pequeño fragmento que conservamos parece que el cuerpo podría ser ovoide o globular. En Badalona conocemos un solo ejemplar (Fig.2,9).
6. Vasos con cuerpo ovoide, apoyado sobre una base provista de un pie de sección rectangular ligeramente inclinado hacia el exterior. Está decorado con largos pedunculos que presentan pequeñas ramificaciones, a la barbotina. Solo conocemos un ejemplar en Baetulo (Badalona) (Fig.2,10).

En este conjunto cerámico, procedente de excavaciones antiguas de Baetulo (Badalona) carentes de estratigrafías, se observa que un 3% de las piezas sin barnizar son imitaciones de los tipos II, III, XIV y XXI de Mayet y un 5,6% corresponden a prototipos locales. Esto parece indicar que estos talleres se adaptaron fácilmente a las modas del momento, aunque la proporción entre estas producciones locales y las itálicas parece indicar que nunca fueron un competidor importante para los talleres itálicos.

A modo de conclusión, diremos que en Baetulo parece demostrada la presencia de imitaciones de las primeras importaciones itálicas desde el segundo cuarto del siglo I a.C. y aunque en menor porcentaje frente a las importaciones itálicas, las encontramos frecuentemente en estratos fechados hasta el reinado de Tiberio, momento en que tenemos documentado un tercer grupo de formas inspiradas, sobre todo, en la tradición ibérica y en las técnicas decorativas romanas.

A partir del reinado de Claudio, estos tipos tienden a desaparecer ante la avalancha de los primeros vasos barnizados. Estos vasos, enormemente abundantes en Baetulo, nos han permitido hacer una clasificación preliminar, tanto por pastas como por barnices y decoraciones, llegando a la diferenciación de tres grandes grupos que describiremos a continuación:

1. Pastas blandas de tonalidad ocre o ocre-anaranjada con barnices de color naranja claro con reflejos metálicos. Las decoraciones son incisas a la ruedecilla, arenosa o motivos, a la barbotina, de hojas de piña, perlas, rombos, tallos o distintas composiciones vegetales. A este grupo pertenecen la mayor parte de los vasos barnizados encontrados en Baetulo.
2. Pastas blandas y paredes más delgadas que las del grupo anterior. Tonalidades ocre o ocre-anaranjadas y barnices de color rojizo con reflejos metálicos. Estos vasos están decorados con composiciones vegetales a la barbotina y con decoración arenosa.
3. Pastas duras de tonalidades ocre, anaranjadas y frecuentemente de "sandwich" con barnices claros de color anaranjado totalmente mates, aunque en algunas ocasiones se encuentran con engobes rojizos de pésima calidad. Las decoraciones son con lengüetas a la barbotina o con la superficie arenosa.

Los vasos barnizados representan, en Baetulo, un 94,60% del total de piezas características de la segunda mitad del siglo I d.C.

La abundancia de estas piezas tanto en Baetulo, como en el resto del imperio, hace más lógico creer en la existencia de numerosos talleres, lo cual se traduciría en un ahorro en el transporte y por tanto en un abaratamiento de la pieza.

Por otra parte, si los talleres locales producen cerámicas de paredes finas desde época tan temprana, no es de extrañar que esta tradición continuara durante la segunda mitad del siglo I d.C., aunque esto solo nos lo puede confirmar el hallazgo de alguno de estos talleres.

NOTES

- (1) Los materiales procedentes de esta excavación se encuentran en fase de estudio, mientras se realiza esta comunicación.
- (2) M. ALMAGRO, 1955, Pag.70-71.
- (3) A. LOPEZ, Tesis doctoral, en preparación.
- (4) M. ALMAGRO, 1955, Pag.59, Fig.19, nº9.

BIBLIOGRAPHIE

- ALMAGRO (M) - "Las necrópolis de Ampurias", *Monografías ampuritanas*, III, vol.II, Barcelona, 1953-1955.
- LOPEZ MULLOR (A) - "Cerámicas romanas de paredes finas", *Bulleti d'informació arqueològica*, 33-34, Maig-Agost, 1977.
- "Cronologia de unas tazas de paredes finas de Ampurias", XIV Congreso nacional de arqueología, p.943-956.
- "La cerámica romana de paredes finas de Ampurias", Tesis doctoral, (en preparación).
- MARABINI MOEVS (M.T.) - The Roman thin walled pottery from Cosa", *American Academy in Roma*, XXXII, Rome, 1973.
- MAYET (F.) - *Les céramiques à parois fines dans la péninsule Ibérique*, Paris, 1975.
- PUERTA LOPEZ (C) - *Boetulo, Les ceràmiques romanes de parets fines*, Tesis de licenciatura, (en prensa).

* *
*

DISCUSSION

Président de séance : A. VERNHET

Alain VERNHET : D'une façon globale, si nous réfléchissons à ce que nous avons vu aujourd'hui, et plus particulièrement cet après-midi, il y a deux questions qui peuvent être posées :

- . Où se trouvent, en Gaule, des parois fines produites en Espagne?
- . Où se trouvent, en Espagne, des parois fines produites en Gaule?

A la première question, les fouilleurs de Vienne et du sud de la Gaule peuvent répondre; j'ai vu, tout à l'heure, des tessons circuler et il faudrait les montrer à nos collègues catalans.

Carme PUERTA : C'est un problème; avec les ateliers que nous avons, les mêmes formes se rencontrent dans tout l'Empire, pratiquement avec les mêmes décorations. F. Mayet a dit qu'ils étaient produits en Bétique parce qu'ils y sont très nombreux; mais ils sont également abondants en Catalogne et en France, avec les mêmes caractéristiques de formes, de décor et de vernis.

Alberto LOPEZ MULLOR : A mon avis, ceux que nous avons vus sont très proches des productions de Bétique.

Alain VERNHET : Autre question : nos collègues catalans, qui ont vu les vitrines au musée Saint-Raymond, ont-ils trouvé des comparaisons avec les productions de Galane?

Alberto LOPEZ MULLOR : Jusqu'à présent, nous n'avons pas trouvé de céramique comparable à celle de l'atelier de Galane. Mais nous avons quelques tessons de La Graufesenque, notamment un bol avec décor d'écaillés de pomme de pin et un gobelet à dépressions avec décor sablé; les deux pièces sont d'Ampurias, centre commercial très important.

Carme PUERTA : Pour ces céramiques de Galane, il n'y a rien de comparable en Espagne ni quant à la décoration, ni quant à la pâte.

DISCUSSION

Eléments pour une synthèse sur les parois fines

Président de séance : A. VERNHET

Alain VERNHET : Avec Lucien RIVET et Armand DESBAT, nous nous posions beaucoup de questions. En fin de journée, après avoir vu de nombreuses productions différentes de parois fines, hispaniques, gauloises, italiques, nous nous demandions où était la variété et où étaient les ressemblances; nous nous demandions ce qui, au-delà de ces apparentes variétés de productions, unit ces parois fines entre elles, que ce soit par la technique, le décor ou les formes.

Par exemple, nous voyons apparaître un peu partout des décors d'écailles de pomme de pin, des décors sablés, des décors moulés (peut-être un peu plus rarement), des décors barbotinés, sur des formes que l'on reconnaît d'un site à l'autre. Il y a des variantes d'ateliers mais en gros on retrouve, à une même époque, un peu la même chose. On se pose donc la question : qui copie l'autre? Comment se passent les choses d'un atelier à l'autre? Au fond, peut-on répondre pour les parois fines comme on sait répondre pour les sigillées en ce qui concerne la naissance d'un type, en ce qui concerne aussi la filiation des ateliers?

Armand DESBAT : Le problème ne se pose peut-être pas dans les mêmes termes au début des productions, à l'époque augustéenne et, plus tard, durant l'Empire. C'est vrai que parmi les choses que l'on a vues aujourd'hui, il y a des similitudes de décors et, semble-t-il, à la base, des modèles qui sont d'origine italique; puis les productions se développent rapidement. Il semble qu'au départ les productions de parois fines soient liées aux ateliers de sigillées ou d'imitations de sigillées si on regarde les productions augustéennes. Après, il semble qu'il y ait des ateliers qui produisent des parois fines sans que ce soit en lien direct avec les productions de sigillées. Enfin, si on reprend l'exemple de Lyon et de Vienne, on a donc l'implantation très rapide en Gaule d'ateliers qui produisent des parois fines en association avec d'autres céramiques de tradition italique, sur des modèles et même - on en est sûr avec La Murette - avec des potiers qui sont italiens. Parmi le répertoire que l'on voit se répandre de manière assez systématique durant le I^{er} s., il y a beaucoup de formes qui sont d'abord des formes italiques; mais il est difficile de dire, dans la mesure où certaines de ces formes sont produites avec la même technique, si on est, en effet, en présence de produits italiques ou de produits locaux. En ce qui concerne justement ces céramiques de très bonne qualité évoquées dans la communication de Maurice PICON, à savoir les céramiques grésées; le bol hémisphérique, comme le disait Catherine GRATALOUP, est une forme très simple qui représente 75% des productions de La Murette; il existe à La Graufesenque à l'époque augustéenne; on vient de le voir en Espagne, produit semble-t-il dans des ateliers hispaniques; il existe, évidemment, en Italie et, sans doute, à une époque très haute. On trouve donc cette production avec le même type de cuisson, c'est-à-dire avec une pâte grésée. Il y a donc bien des modèles et des schémas et, en ce qui concerne les pâtes grésées, qui ne correspondent pas à une production de très longue durée, c'est un modèle italique, qui est d'abord produit en Italie et qui se répand immédiatement dans la plupart des ateliers. Il y a donc une référence au modèle italique et l'on peut se demander si l'ensemble des productions de parois fines ne suit pas le même schéma. Il serait peut-être intéressant d'étudier en parallèle les parois fines

et les lampes, dans la mesure où les techniques sont souvent comparables. A Lyon, les ateliers de La Butte fabriquent des lampes avec des pâtes et des vernis identiques à ceux des parois fines; les deux productions sont liées. On constate aussi, pour les lampes, que les thèmes décoratifs sont les mêmes pour tout l'Empire; rares sont les ateliers qui fabriquent deux ou trois types originaux.

François MOSER : On peut poser la question du lien entre ces objets en parois fines et les habitudes alimentaires. Je pense en particulier aux vases dont les parois sont couvertes de sable à l'intérieur.

Armand DESBAT : Pour les coutumes alimentaires, on raisonne plus facilement sur les vases proprement culinaires que sur les céramiques fines. Le mortier, par exemple, correspond à un type d'alimentation qui n'existe pas durant la Tène. Au départ, les vases à parois fines sont des vases à boire, ce sont des gobelets; mais les productions de la fin du I^{er} s. de n.e., avec des lèvres tarabiscotées, montrent que l'utilisation s'est diversifiée : ce ne sont plus uniquement des vases à boire.

Un autre point en ce qui concerne le décor sablé; je ne sais pas si on peut imaginer une filiation. Ce décor existe en Italie et il apparaît, très tôt, à Lyon. Le problème est de savoir si ce type de gobelet, si ce type de technique s'est fait via Lyon, ou si les modèles ont été introduits. Les premiers exemples que l'on a à Lyon ne sont pas des vases sablés : ce sont des vases grésés qui, du fait d'une forte rétraction, montrent le dégraisant qui ressort des parois; ils ont un aspect "granité" et non sablé. On peut se demander si les premiers vases sablés ne cherchaient pas à donner le même aspect extérieur, par une couverture de sable. Et je ne peux croire que ces produits soient liés à un type d'usages alimentaires.

Lucien RIVET : Ce qui m'a étonné, au long de cette journée, alors que je ne connais que la typologie de Françoise MAYET (qui ne donne, à deux ou trois exceptions près, que des formes non fermées), c'est de voir à plusieurs reprises des vases fermés. Je me suis posé la question de leur appartenance aux parois fines. Où commencent et où s'arrêtent les parois fines. Nous savons que l'on ne peut répondre à cette question, mais je tenais à évoquer cette notion de limite.

Philippe BRUNELLA : Dans les exposés de nos collègues catalans, j'ai cru entendre le terme de "sandwich". Or, durant la matinée, pour les communications sur la Gaule, je n'ai pas entendu ce terme. J'ai cru comprendre qu'il s'agissait de pâtes qui avaient différentes couleurs dans l'épaisseur. Ces pâtes se rencontrent-elles aussi en Gaule?

Alberto LOPEZ MULLOR : Les couleurs sont liées à la cuisson. Il y a des pâtes avec deux couleurs, gris et rouge; il y en a d'autres qui donnent jusqu'à huit ou dix teintes, par des combinaisons de gris et de rouge; ces pâtes "sandwich" sont typiques de la céramique ibérique.

Gabriel HARLEY : Vous avez parlé de céramique à parois fines pour une période très précoce par rapport à celle que l'on trouve en région parisienne (par exemple sur le site de Châteaubleau), dans des niveaux du III^e s. Je suis un peu étonné que les responsables du centre de production auquel on attribue ces céramiques, Jaulges-Villiers-Vineux (le seul découvert jusqu'à présent), n'en parlent pas. Ce centre produit, à même époque, le même type de céramique (pâte, engobe foncé, lie-de-vin et même noir), aussi bien avec des parois très fines de quelques dixièmes de millimètre d'épaisseur (avec décor excisé) qu'avec des parois très épaisses (du type Drag.45 avec verso à mufle de lion).

Alain VERNHET : Nos amis Henri LERREDE et Jean-Paul JACOB ne sont pas là aujourd'hui et, si on ne parle pas de leur atelier, ni des ateliers de Rhénanie ou d'Angleterre, il n'y a aucune exclusive.

Pour revenir à la question que posait Lucien RIVET - "qu'est-ce que les parois fines?" - je crois que, sans le dire, on a éliminé tout ce qui est céramique sigillée, tout ce qui est céramique commune, au sens le plus large du terme (mais parfois on était à la limite), on a presque éliminé ce qui est céramique peinte en blanc et ce qui est céramique

métallescente (qui pourtant n'est guère plus épaisse que la plupart des céramiques présentées aujourd'hui). La céramique à parois fines, c'est donc tout le reste, mais c'est une très mauvaise définition.

Christian LAHANIER : Pourrait-on poursuivre l'explication sur les parois fines de $4/10^e$ de millimètre d'épaisseur?

Armand DESBAT : Ce qui représente les productions les plus fines, ce sont les "coquilles d'œuf" du nord de l'Italie : l'épaisseur de la paroi est inférieure à $5/10^e$ de millimètre. Evidemment, on se demande comment il était possible de tourner ces vases; on n'a pas la certitude que ces vases aient été simplement tournés; ils ont peut-être été ébauchés au tour; il y a sûrement tournassage puisqu'on voit des traces. Mais il est certain qu'une telle finesse de la paroi est due en partie au grésage, avec un retrait important; avant cuisson, le vase était nettement plus épais que les $5/10^e$ de millimètre.

Christian LAHANIER : Quand vous avez des vases tournés, vous avez toujours des stries parallèles que l'on voit sur une radiographie. Ce serait intéressant de le faire sur ces coquilles d'œuf. Voyez-vous des stries?

Armand DESBAT : Après séchage, une fois que le vase a durci, il est tournassé. La même question se pose pour certaines céramiques africaines; on se demande si les sigillées claires C, très fines, n'ont pas été, en partie, ébauchées au moule, bien que l'on voie des stries de tournage.

* *
*

ACTUALITE DES RECHERCHES CERAMIQUES EN GAULE

Christophe SIREIX

L'OFFICINE DE POTIERS DU SITE GAULOIS DE LACOSTE à MOULIETS-ET-VILLEMARTIN (Gironde)

I. LE SITE (1)

La commune de Mouliets-et-Villemartin se trouve dans le département de la Gironde, à cinquante kilomètres à l'est de Bordeaux, en bordure de la Dordogne, près de la ville de Castillon-la-Bataille.

Grâce à de nombreuses prospections de surface, un espace de plus de vingt-cinq hectares a pu être défini comme une zone d'habitat fréquentée entre la fin du IV^e s. av. n.e. et la fin du II^e s. apr. Lacoste se présente comme un site ouvert de plaine dont la principale vocation est le commerce et les échanges : la présence d'un quartier spécialisé dans la production de la céramique en est une conséquence directe.

II. ORGANISATION GENERALE DE L'OFFICINE

Au cours des campagnes de fouilles 1984 et 1985, a été mis au jour un ensemble de onze fours de potiers répartis autour de différentes fosses leur donnant accès qui s'organisaient en cinq secteurs (Fig.1).

C'est une zone libre, située en dehors de l'habitat, qui a été choisie pour l'implantation de ce quartier dont seule une superficie restreinte a été explorée. Les fosses et les fours sont creusés dans un substratum graveleux très compact; les fosses peuvent atteindre une profondeur supérieure à 1,50 m.

Chaque secteur comprend un groupe d'au moins quatre fours. Seuls, deux secteurs ont été fouillés exhaustivement, les autres sont seulement supposés. Dans chaque secteur, les fours se sont succédé dans le temps. En aucun cas, ils n'ont pu fonctionner ensemble. Par contre, nous ne pouvons pas déterminer leur succession chronologique. Ils constituent de véritables unités de cuisson.

Tous les fours, sauf le four n°11, sont orientés dans une direction comprise entre l'ouest et le nord. Cette constante n'est certainement pas l'effet du hasard, mais s'explique vraisemblablement par le sens des vents dominants qui sont, encore de nos jours, à l'ouest.

III. LES FOURS

Tous les types de fours de potiers découverts à Lacoste sont de type paracirculaire à alandier (2), sauf un. Le four n°11 diffère des autres en ce sens qu'il ne possède pas d'alandier et qu'il a une chambre unique circulaire de 1,70 m de diamètre.

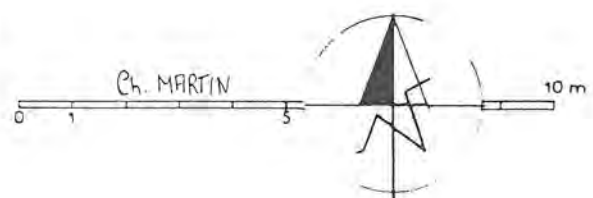
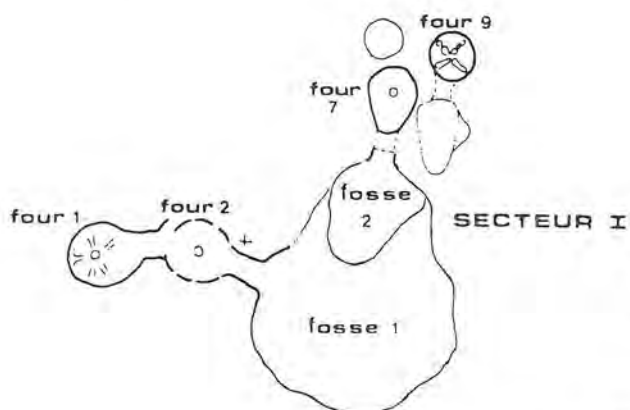
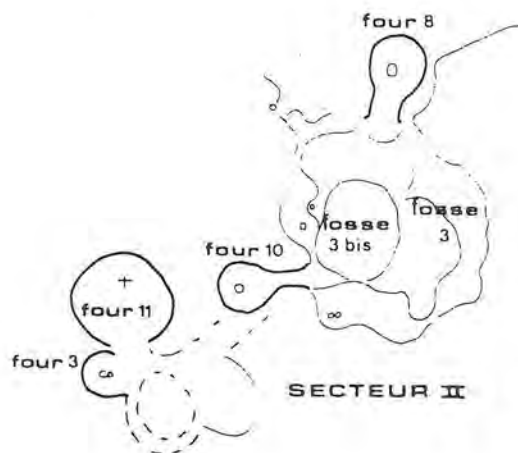
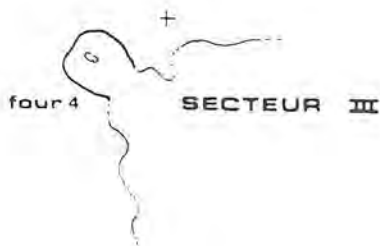
La longueur moyenne (alandier plus chambre inférieure) des dix fours paracirculaires est de 1,80 m. La longueur des alandiers est, dans la quasi-totalité des cas, proportionnelle à la longueur totale des fours. Les alandiers sont tous bâtis : des blocs de molasse (3) placés verticalement en forment les parois latérales et supportent une voûte formée par d'autres blocs disposés horizontalement. L'intérieur est tapissé d'un enduit d'argile permettant une meilleure isolation thermique. Le foyer était entretenu à l'intérieur de ces conduits : nous n'avons pas relevé de traces de rubéfaction en dehors. Les alandiers ont une longueur moyenne de 0,65 m, une largeur de 0,50 m et une hauteur de 0,50 m également.



Fig. 1 - Les fours du site de Lacoste.



LACOSTE 1985



Les chambres inférieures répartissent les courants thermiques, elles sont toujours en légère surélévation par rapport au fond des alandiers. Très rarement enduites de plaquages d'argile, leurs parois ne sont pas verticales mais convergent vers le fond où se trouve le pilier central vertical destiné au support de la sole.

Les soles sont composées d'un système rayonnant formé de quatre, cinq ou six éléments horizontaux. Ces rayons, de molasse ou de calcaire, sont englobés dans de l'argile, ce qui assure leur adhésion aux parois du laboratoire également tapissées d'argile. Ils reposent sur le pilier central vertical et lui sont liés de la même manière. Entre chaque rayon, des espaces en forme d'amande permettent le passage des gaz et des flammes vers le laboratoire de cuisson. Ces espaces peuvent atteindre jusqu'à 0,25 m de diamètre, ce qui explique que des tessons de grande dimension aient pu, en tombant à travers ces orifices, se retrouver piégés au fond des chambres inférieures, mêlés à de la cendre. Ces tessons sont d'un grand intérêt car ils reflètent la nature des fournées. La fournaie était disposée sur les rayons de la sole dont la surface complète est de l'ordre d'un mètre carré.

Aucune trace de l'élévation des laboratoires de cuisson n'a été retrouvée car leurs parois sont souvent arasées légèrement au-dessus des soles. Il nous est très difficile de proposer une quelconque restitution de la morphologie des coupoles des fours.

IV. LA CUISSON

D'après l'observation de la céramique et des parois des fours, la température maximale de cuisson n'a jamais dépassé 900°C car aucune vitrification des organisations cristallines superficielles n'apparaît (4). Elle n'est cependant pas inférieure à 500°C, car la céramique issue des milieux d'habitat n'est pas poreuse (5). L'ensemble des rebuts de cuisson découverts dans les fosses et dans les fours incite toutefois à considérer que la température de cuisson des vases était plus proche de 500°C que de 900°C, en raison du nombre élevé de fragments sous-cuits.

L'étude de la céramique provenant des milieux d'habitat, combinée à celle de la morphologie des fours, permet de mieux comprendre les conditions de cuisson des vases. Comme le foyer se faisait à l'intérieur même des alandiers, et très certainement jusque dans la chambre inférieure, il est tout à fait concevable que les flammes aient pu entrer en contact avec la fournaie dans le laboratoire. L'atmosphère de cuisson régnant dans le laboratoire est donc la même que celle de l'alandier, c'est-à-dire très irrégulière durant la cuisson et dépendant exclusivement de la combustion (6). Près de 70% des tessons étudiés en milieu d'habitat présentent une surface externe (ou interne suivant la forme) noirâtre. Cette coloration, superficielle, traduit la volonté des potiers d'obtenir une atmosphère de type réducteur en phase finale de cuisson, due peut-être à un rajout de bois vert ou humide, pour un refroidissement lent.

V. LA PRODUCTION (7)

Le matériel étudié se compose de plusieurs ensembles de tessons provenant du remplissage de certains fours ou de certaines fosses les plus caractéristiques de la production. L'éventail typologique est simple, il se compose de cinq formes principales qui se partagent 80% de la production : les urnes, les *dolia*, les gobelets, les écuelles et les coupes.

1. Les urnes

Les urnes de type I (Fig.2,1) sont des vases non tournés, montés au colombin avec un col repris à la tournette afin d'obtenir une ouverture régulière. Le traitement de surface de ces vases est caractérisé par un peignage irrégulier sur la surface externe, sauf au bas de la panse où il est remplacé par un raclage fait avec un instrument tranchant, destiné à éliminer le surplus d'argile accumulé au bas de la panse après le peignage. Les décors sont de deux types :

- Les incisions, effectuées à l'aide du peigne qui a servi au peignage du vase ou à l'aide d'un instrument tranchant; les incisions sont toujours obliques et situées au sommet de la panse;

- Les impressions, appliquées à l'aide d'un bâtonnet dont l'extrémité est parfois triangulaire, ou simplement avec le doigt. Les décors d'impressions sont également disposés au sommet de la panse.

. Les urnes de type II (Fig. 2,2) se rapprochent morphologiquement des urnes de type I. La grande différence entre ces deux types est l'emploi du tour rapide pour ces dernières. Le traitement de surface reste le peignage mais, appliqué à l'aide du tour rapide, il forme des petites stries parallèles horizontales. Le décor est toujours caractérisé par des incisions obliques.

. Les urnes biconiques (Fig.2,3) sont des vases très soignés, toujours montés au tour rapide. Le traitement de surface extérieur est le polissage sur la partie basse de la panse qui n'est jamais décorée, tandis que la partie haute possède un décor de croisillons ou d'ondes appliqués au brunissoir sur des surfaces non polies mates. Ces décors figurent très souvent entre deux ou trois baguettes horizontales ou entre de simples gorges.

. Les urnes ovoïdes tournées (Fig.2,4) sont des vases très soignés, montés au tour rapide. La panse de ces vases est décorée de croisillons appliqués au brunissoir. Le col porte très souvent une baguette horizontale plus ou moins marquée.

Les urnes de type I sont majoritaires et représentent près de 28% de la production. Les urnes de type II ne totalisent que 1,9%, tandis que les urnes biconiques et ovoïdes ne dépassent pas 1% (8).

2. Les vases à provisions ou *dolia* (Fig.2)

Ces vases sont tous du même type, seules leurs dimensions varient. Ils sont montés au colombin, leur col étant repris à l'aide de la tournette, le traitement de surface externe est caractérisé par un lissage fin sauf sur le col, le bas de la panse et le fond où l'on observe un polissage irrégulier. Les *dolia* sont toujours décorés au niveau de l'épaulement par des ondes horizontales, simples ou multiples, et des guirlandes appliquées au brunissoir. La taille des *dolia* est, par définition, très grande : certains vases ont un diamètre de panse supérieur à 70 cm, mais il existe des spécimens dont la taille est très réduite, ces vases restant cependant en tous points comparables aux précédents. Les *dolia* représentent 9,9% de la production totale.

3. Les coupes (Fig.3)

Sont regroupées sous l'appellation de coupes toutes les formes à lèvre arrondie externe. L'ensemble de ces formes est monté à l'aide du tour rapide, le traitement de surface est le polissage sur l'ensemble de la surface externe et parfois interne. Les coupes possèdent une carène plus ou moins adoucie et plus ou moins surbaissée. Ces vases sont généralement de petite taille, ils sont faiblement représentés dans l'ensemble de la production.

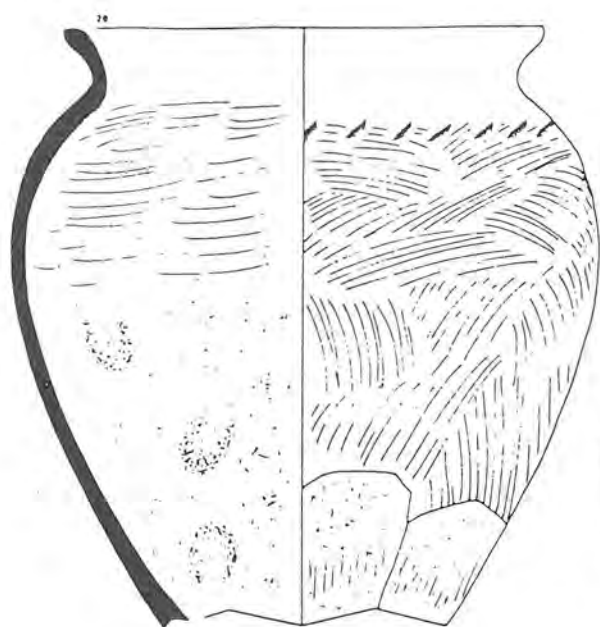
4. Les écuellles (Fig.3,1.3)

. Les écuellles de type I, ou écuellles à bord rentrant, sont montées à l'aide du tour rapide. Ces vases se caractérisent par une lèvre épaissie et arrondie interne, une absence de col et une alternance de zones polies et lissées horizontales comme traitement de surface externe. Les écuellles à bord rentrant ont une forme tronconique plus ou moins profonde suivant le diamètre d'ouverture. Ce sont les vases les plus produits, ils totalisent à eux seuls plus de 33% de la production.

. Les écuellles de type II ne sont pas tournées à l'aide du tour rapide, mais montées au colombin. Elles sont plus grandes et plus profondes que les précédentes et ont une lèvre simplement épaissie. Elles sont peu abondantes.

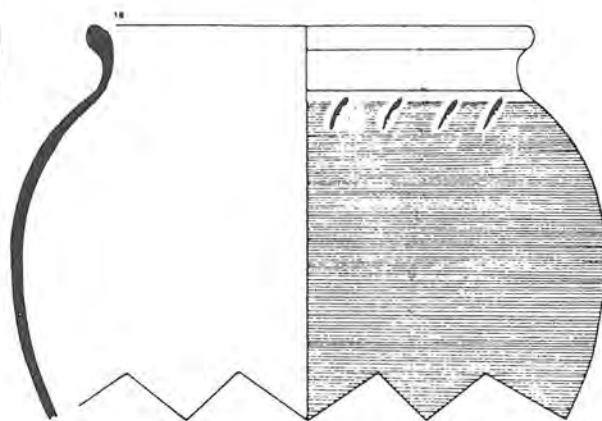
. Les écuellles de type III sont de très grande taille et sont montées au colombin. Elles sont peignées sur leur surface interne ou externe, la lèvre forme un bourrelet irrégulier sur lequel ont été appliqués des coups de doigt espacés de quelques centimètres.

Les écuellles des types II et III sont des vases dont la forme est directement issue de formes plus anciennes du premier Age du Fer.

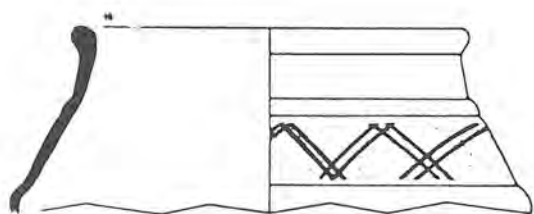


1

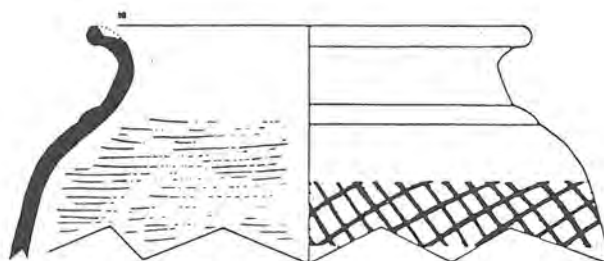
URNES



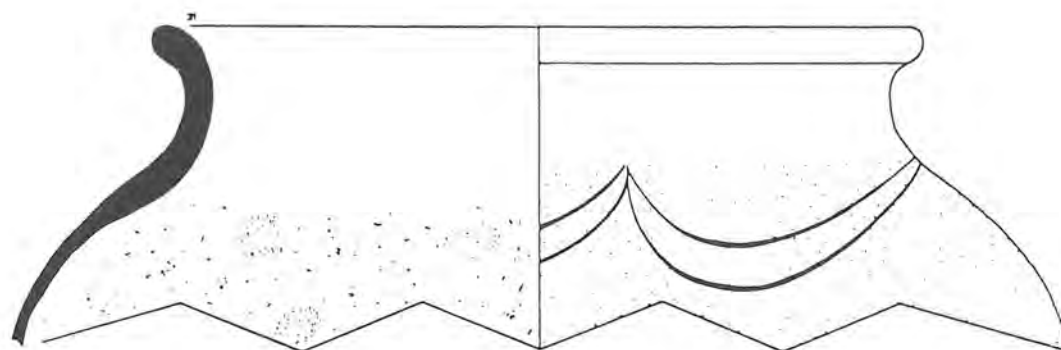
2



3



4



DOLIUM

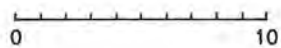
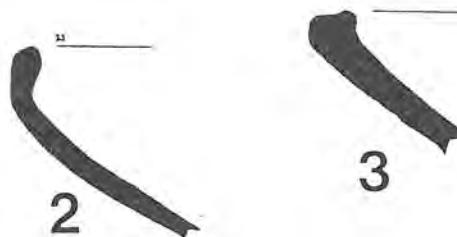
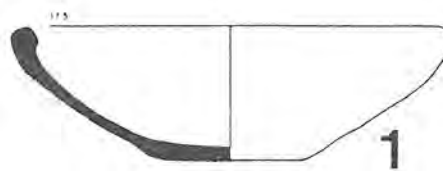
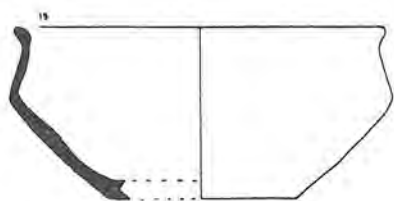
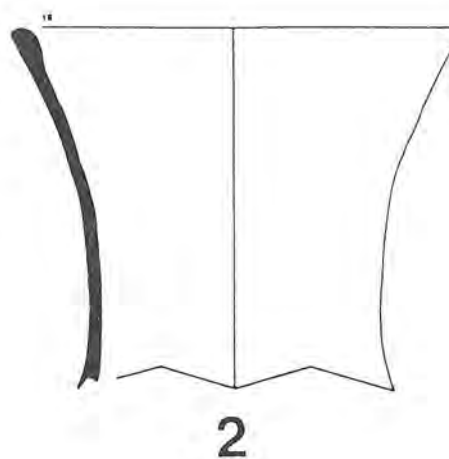
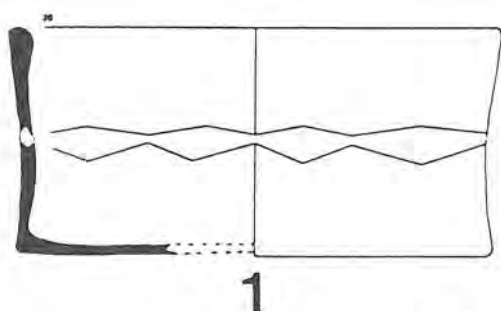


Fig. 2 - Les productions de Lacoste.

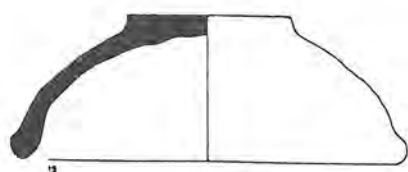
COUPE



ECUELLES



GOBELETS



COUVERCLE



MICRO - VASE

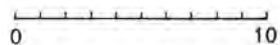


Fig. 3 – Les productions de Lacoste.

5. Les gobelets (Fig.3)

Ces vases sont de plusieurs types mais restent difficiles à différencier tant qu'ils ne sont pas archéologiquement complets. Les deux principaux types sont les gobelets à flancs droits, larges et peu profonds, et les gobelets à flancs concaves, évasés et plus profonds que les précédents. Ces deux types sont montés à l'aide du tour rapide et sont polis sur leur surface extérieure. Les gobelets représentent 5,1% de la production.

L'inventaire de la production peut être complété par quelques vases modelés, des micro-vases et des coupelles ou couvercles (Fig.3).

CONCLUSION

L'étude exhaustive du matériel céramique, dont seul un bref aperçu vient d'être présenté, nous a permis de formuler quelques remarques d'ordre général sur la production de cette officine. Il s'avère tout d'abord qu'il existe, dans la majorité des cas, une adaptation des techniques en fonction de la typologie : le montage, le traitement de surface, le décor ou parfois même le dégraissant sont autant de particularités techniques spécifiques aux formes et permettent de les définir. Le montage au tour semble l'élément majeur à l'origine d'une diversification de la production. Il est, en effet, possible d'opposer des formes d'usage domestique très courantes, non tournées, à des formes plus sophistiquées, moins abondantes et tournées au tour rapide. On remarque enfin qu'aucun vase issu de cette production n'est doté d'anses et ne porte de traces de peinture ou d'engobe, de même les vases imitant les productions campaniennes sont quasi inexistants.

NOTES

- (1) Cet article est extrait de C. SIREIX, *Officine de potiers sur le site protohistorique de Lacoste*, Diplôme de l'Ecole des hautes études en sciences sociales, sous la direction de J. Guilaine, 1986.
- (2) D'après la classification de P. DUHAMEL, "Les fours de potiers", *Les Dossiers de l'Archéologie*, 6, sept-oct. 1974, p.60-61.
- (3) La molasse est un grès calcaire assez tendre qui possède des qualités réfractaires.
- (4) P. DUHAMEL, *Les fours céramiques en Gaule romaine, étude morphologique avec répertoire des fours et des ateliers*, thèse de 3^e cycle, dactylographiée, E.P.H.E., IV^e section, Paris, 1973, chap.III,2,B.
- (5) *Op.cit.*, note (4).
- (6) Cf. M. PICON, "Introduction à l'étude technique des céramiques sigillées de Lezoux", *Centre de Recherches sur les techniques gréco-romaines*, 2, Lyon, 1973.
- (7) Les principales publications ayant servi de support à l'établissement d'une typologie sont : G. FOUET, "Vases gaulois de la région toulousaine", *Gallia*, 28, 1970, p.11-33. C. BURNEZ, J.-P. MOHEN et alii, "Le site gaulois de la Croix des Sables à Mainxe (Charente)", *B.S.P.F.*, 68,1, 1971, p.463-471. G. RANCOULE, "Ateliers de potiers et céramique indigène du I^{er} s. av.J.-C.", *Revue Archéologique de la Narbonnaise*, 3, 1970, p.33-70. R. BOUDET, M. SIREIX, "La céramique gauloise de Lacoste, recueillie en surface à Mouliets-et-Villemartin (Gironde)", *Revue Archéologique du Centre*, 22, 1983, p.243-256.
- (8) Le calcul de fréquence a été effectué à partir du comptage des lèvres ou des bords.

* *

*

François MOSER
Jean-Louis TILHARD

UN NOUVEAU CENTRE DE PRODUCTION DE CERAMIQUE SIGILLÉE : BRIVE (Corrèze)

Etude d'un groupe de vases moulés et de formes Drag.35-36

Les recherches entreprises par les deux auteurs depuis quelques années, à partir de l'étude d'un groupe de vases moulés originaux, viennent d'aboutir à la mise en évidence de l'existence d'un nouvel atelier de sigillée. Des découvertes très récentes confirment qu'il est bien localisé dans le pays de Brive.

Genèse de la recherche et méthode suivie

Le point de départ est la rencontre de deux séries de travaux : les fouilles de F. Moser à Brive ont mis au jour des vases sigillés lisses, en très grand nombre, et moulés, moins nombreux, mais présentant un style et des motifs originaux. Parallèlement, J.-L. Tilhard étudiait une série comparable d'autres vases moulés de Saintes et surtout de Périgueux, qu'il attribuait pour des raisons d'aspect et de style à La Graufesenque.

Le grand nombre de ces vases diffusés surtout localement et pratiquement inconnus ailleurs, les indices d'une possible fabrication de sigillée à Brive (au moins de vases lisses) ont amené à entreprendre une étude approfondie de ce groupe de vases décorés, avec désormais l'hypothèse de travail qu'il pouvait s'agir de la production d'un atelier régional.

I. VASES MOULÉS

Une liste des poinçons caractéristiques du groupe dit de Brive fut donc établie (Fig.1) et servit de base à une recherche de vases comparables, dans les musées et dépôts de fouilles du Sud-Ouest. Parallèlement, des contacts furent pris avec de nombreux archéologues (envoi de la liste des poinçons caractéristiques). Le but de cette quête était l'enrichissement du groupe permettant de compléter l'étude des différentes catégories de style, d'étoffer la liste des motifs caractéristiques, de confirmer ou non l'homogénéité du groupe et la parenté des styles, d'arriver à une carte de la diffusion de ces produits pouvant indiquer le lieu de production.

Assez rapidement, l'homogénéité stylistique s'est trouvée confirmée, en même temps que certaines caractéristiques techniques : aspect de la pâte et du vernis, très proche des productions de La Graufesenque (vernis rouge légèrement orangé, généralement de bonne qualité, brillant, épais, fréquemment craquelé); présence, sur quasiment tous les Drag. 37 du groupe, d'un ou de plusieurs sillons internes, soit juste sous le bord, soit un peu plus bas (1,5 à 2 cm); existence d'une forme mixte Drag.30/Knorr 78, de petite taille, qui paraît spécifique de cet atelier.

Puis des contacts furent pris avec les responsables des ateliers de Gaule méridionale pour préciser les rapports éventuels avec le "groupe de Brive" : T. Martin (Montans), R. Pauc (Carrade), A. Vernhet (La Graufesenque). Les parentés avec Carrade et La Graufesenque sont nettes. Une étude sur place, à La Graufesenque, permet de confir-

mer les points communs mais aussi l'originalité du "groupe de Brive", aussi bien dans l'emploi de certains poinçons que par des particularités stylistiques.

Le Laboratoire de Céramologie de Lyon (M. Picon) voulut bien se charger de l'étude d'une série de tessons (19 moulés, 4 lisses) sélectionnés selon des critères stylistiques, et de différentes provenances (Brive, Périgueux, Saintes, Albias près de Montauban, Limoges).

Les résultats

. Laboratoire : les analyses par fluorescence X, mesure de 20 constituants, classification par grappe, concluent à :

- L'homogénéité du groupe (qui inclut 4 vases lisses dont les probabilités de fabrication à Brive, où ils ont été trouvés, sont élevées);
- L'originalité de la composition des argiles par rapport aux autres ateliers connus; il s'agit donc bien d'un nouvel atelier;
- La pertinence des critères stylistiques retenus.

. Variété des styles : décors à grands rinceaux ondulés ou à zones (Fig.2a), à festons ou à festons et chasses (Fig.2b), à panneaux (Fig.2c et 2d, catégorie la plus nombreuse, avec des variantes : panneaux simples, plus ou moins chargés, avec arcatures, croix de Saint-André, médaillons), ou plus ou moins libres (Fig.2d).

OVES



MOTIFS CARACTERISTIQUES

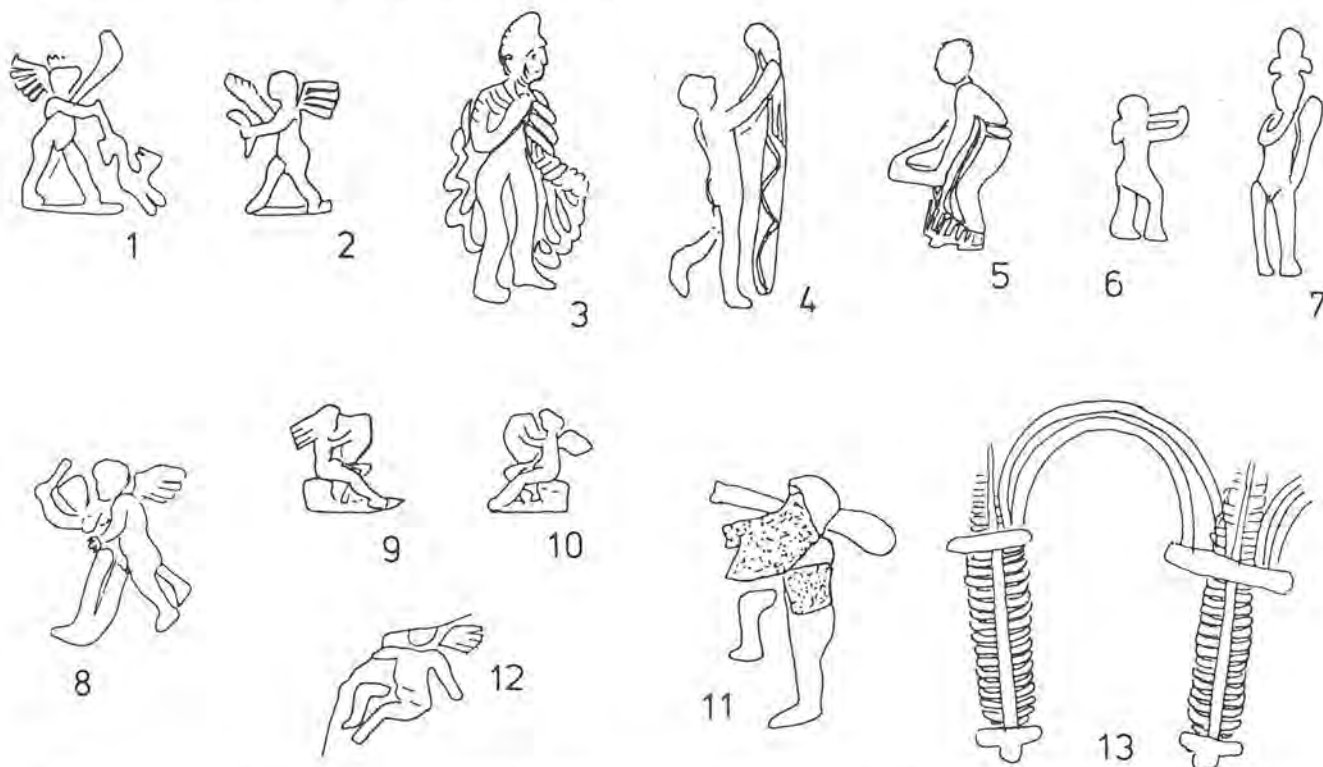


Fig. 1 - Oves et motifs caractéristiques du "Groupe de Brive". Les sujets figurés sont classés par ordre de fréquence; 7 à 12 ne sont connus que sur un vase actuellement (janvier 1986); 3 et 5 existent aussi à La Graufesenque (peu nombreux) et 8 à Carrade (très proche, sinon identique).

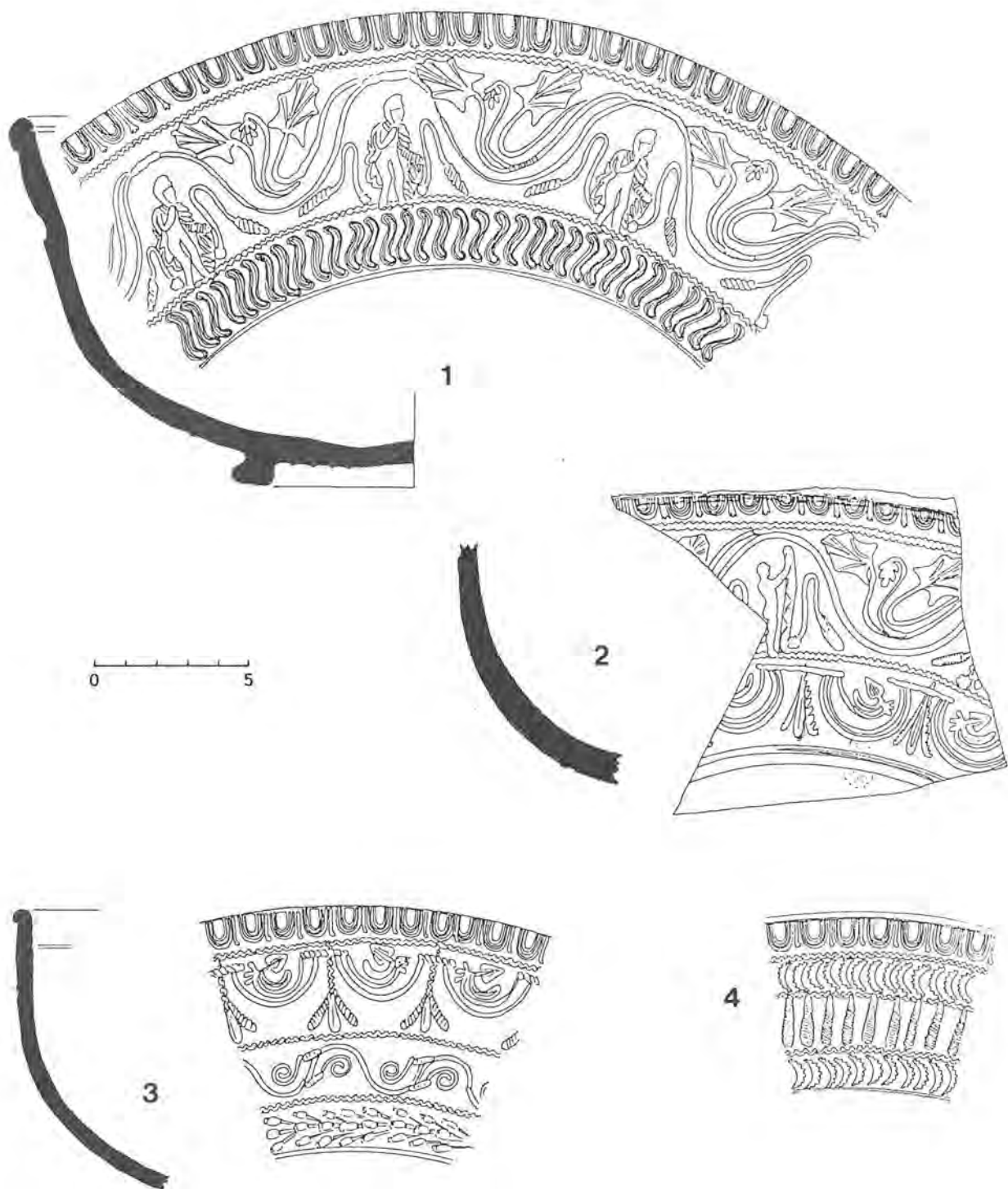


Fig. 2a - "Groupe de Brive".

Décor à grand rinceau :

1. Périgueux (?) (musée du Périgord).

* 2. Périgueux (fouilles A. Lacaille).

Décor à zones :

3. Agen (fouilles A. Jerebzoﬀ).

4. Lussas et Nontronneau (fouilles A. Le Cam).

(* : exemplaires étudiés par le Laboratoire de Céramologie de Lyon).

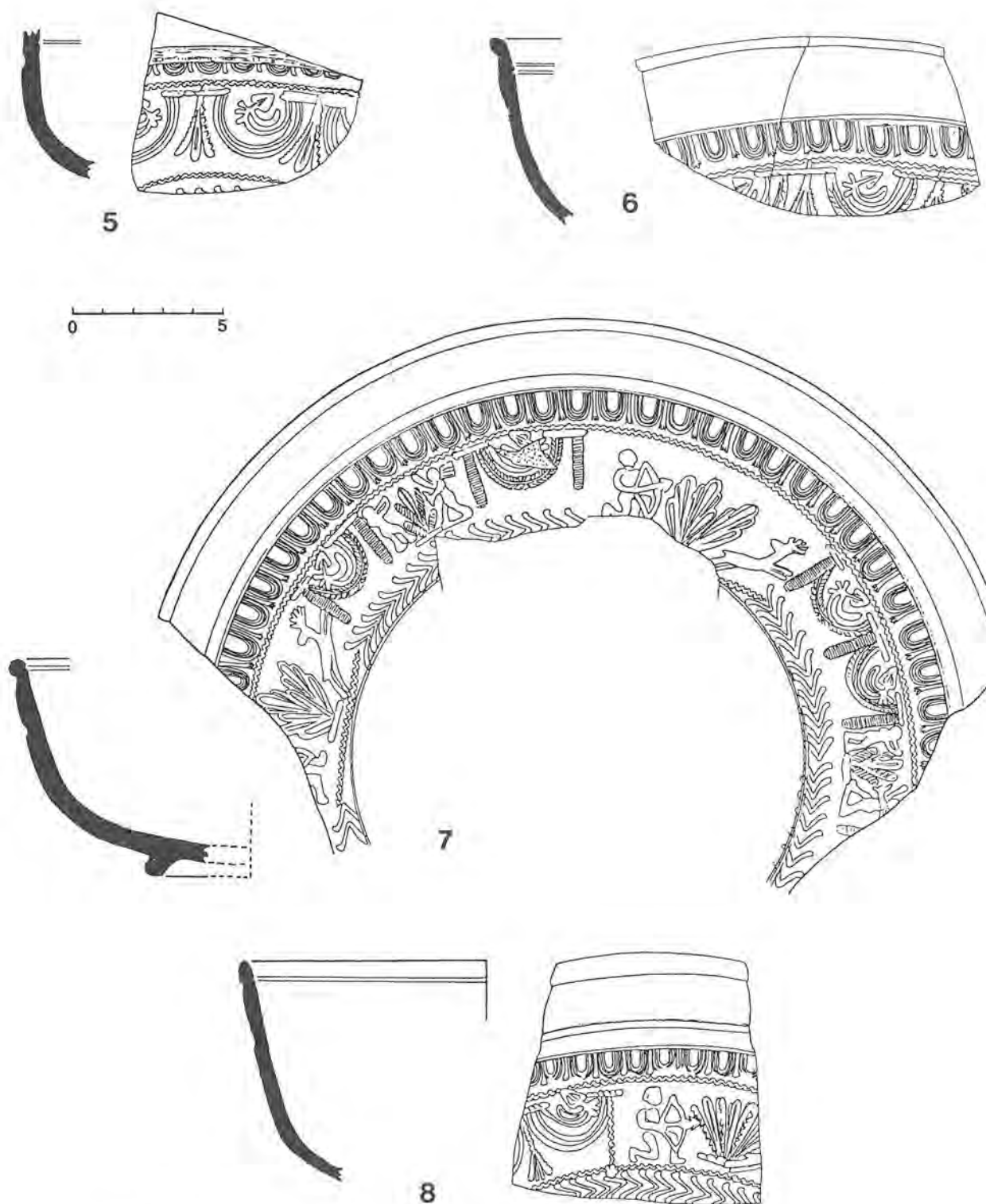


Fig. 2b - "Groupe de Brive"

Décor à festons :

- * 5. Brive (fouilles F. Moser, musée de Brive)
- 6. Périgueux (?) (musée du Périgord)

Décor à festons et chasses :

- 7. Périgueux (?) (musée du Périgord)
- * 8. Limoges (fouilles J.-P. Loustaud).

(* : exemplaires étudiés par le Laboratoire de Céramologie de Lyon).

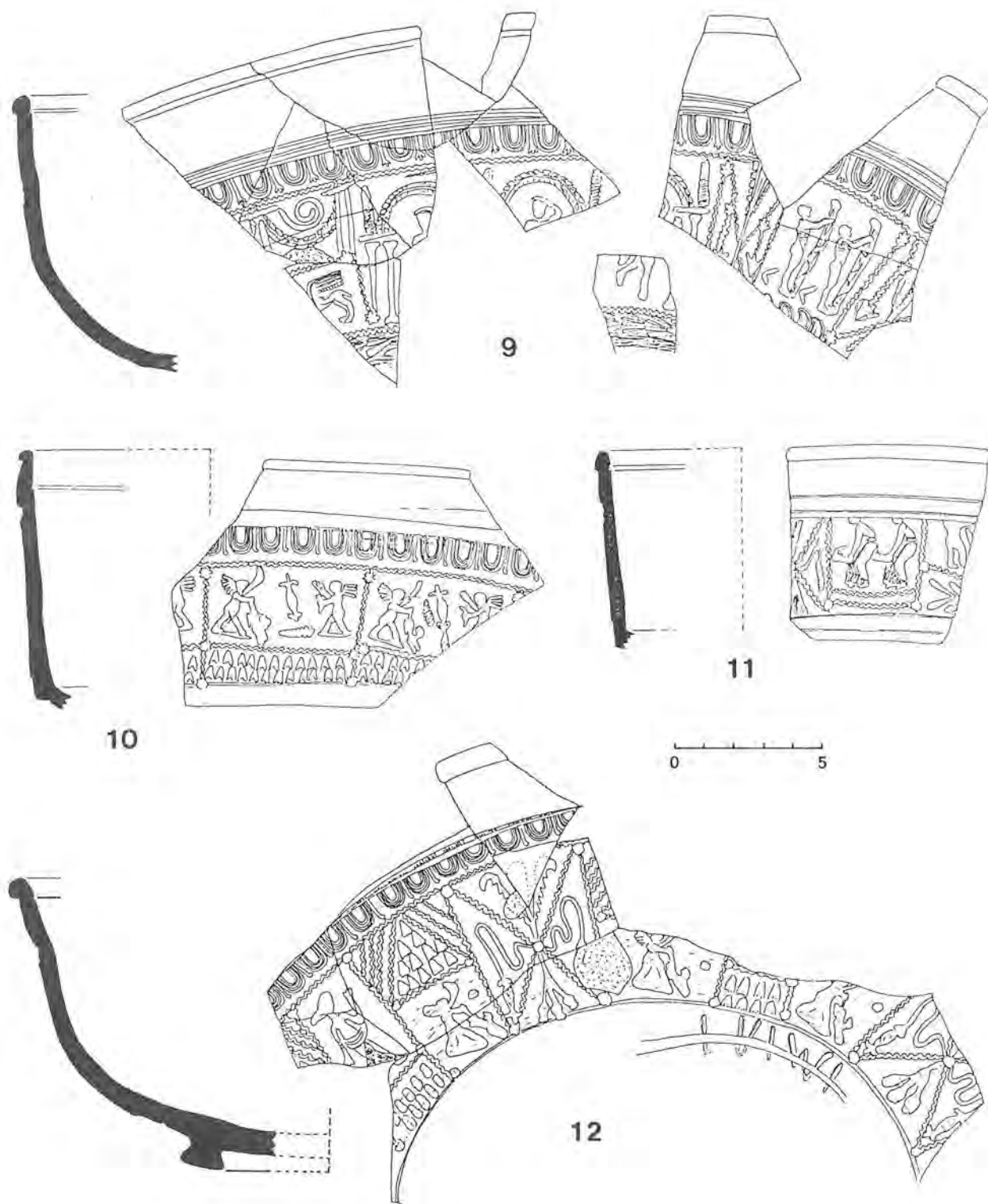


Fig. 2c - "Groupe de Brive".

Décor à panneaux :

- * 9. Saintes (fouilles L. Maurin, musée de Saintes).
- * 10. Alvias (Tarn-et-Garonne, DAH Toulouse).
- 11. Saintes (musée de Saintes).
- 12. Périgueux (musée du Périgord) : marque infra-décorative PRIMI rétrograde.

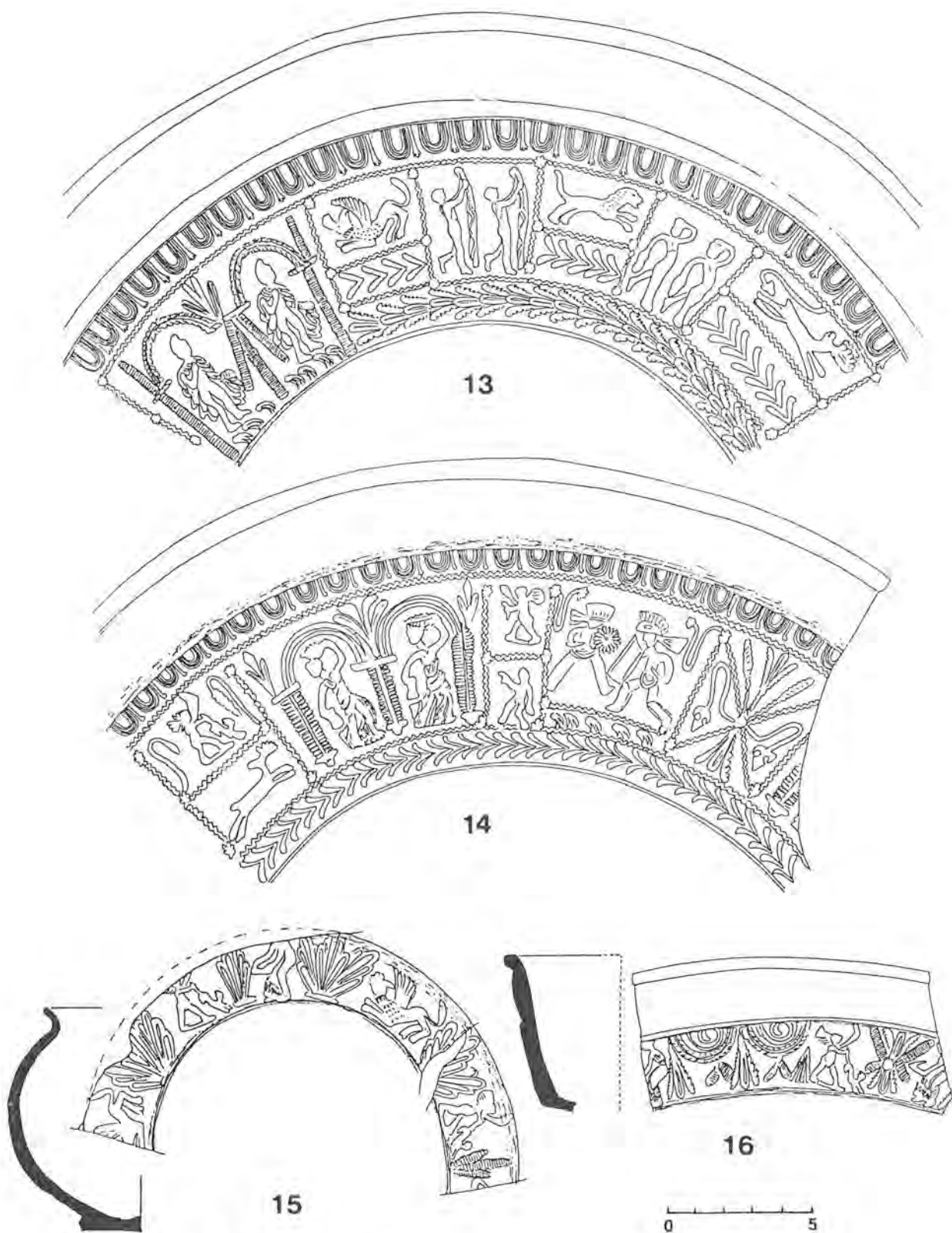


Fig. 2d - "Groupe de Brive".

Décor à panneaux (suite) :

13. Périgueux (?) (musée du Périgord).

14. Périgueux (?) (musée du Périgord).

Décor libre :

15. Clermont-Ferrand (?) (musée de Clermont-Ferrand).

16. Périgueux (?) (musée du Périgord).

(voir aussi n°7).

Le nom d'un décorateur de moules est connu par une marque infra-décorative, PRIMI, tracée sur les moules avant cuisson, figurée sur trois Drag.37 de la même catégorie de style, avec des motifs bien caractéristiques du groupe (Fig.2c).

. Formes moulées : pas de Drag.29, Drag.37 majoritaire, Drag.30/Knorr 78, très peu de Déch.67, Drag.30.

. Diffusion : centrée sur le nord du Bassin aquitain, elle ne paraît pas dépasser la moyenne Garonne vers le sud, le Poitou vers le nord, la vallée de l'Allier vers l'est. Quelques points plus lointains suggèrent qu'elle est plus large : Southampton et quatre sites rhénans (Butzbach, Saalburg, Neuss, Asberg).

II. FORMES LISSES

Les formes ne présentent pas une grande originalité : ce sont celles communément fabriquées à la fin du I^{er} siècle et au début du second. Nous n'avons retenu, pour une analyse détaillée, que les formes du Service A, définies par A. Vernhet. Mais il ne faut pas oublier qu'y sont associées d'autres formes, elles aussi brûlées, et ne portant aucune trace d'utilisation.

Deux signatures seulement ont été relevées sur ces formes du Service A; il s'agit d'une colombe et d'une couronne formée de onze trapèzes irréguliers (Fig.5); ces motifs en creux proviennent en fait de poinçons destinés à la fabrication de moules, malheureusement ils n'ont encore été retrouvés ni sur un moule, ni même sur une forme moulée.

Parmi les tessons brûlés, il faut signaler la présence d'une signature de Secundus sur un fond pouvant appartenir à une forme du type Drag.33 ou Drag.46 ou du Service B, et sur une assiette de type Drag.15-17, sur laquelle est restée collée la base d'un pied annulaire.

Cherchant à mettre en évidence les caractéristiques et l'originalité de la production de Brive, nous avons établi des graphiques caractérisant les formes et leur abondance relative. Malheureusement, peu de vases sont archéologiquement complets.

Si l'on examine les graphiques mettant en relation, d'une part le diamètre maximum et le diamètre du pied (Fig.3a) et, d'autre part, le diamètre maximum et la hauteur (Fig.3b), on voit nettement s'individualiser trois nuages de points regroupant les coupelles, les coupes et les assiettes, quelques points épars rappelant l'existence des plats qui, vu leur grande taille, nous parviennent rarement complets.

A. Vernhet ayant bien voulu nous communiquer les mesures d'une centaine de coupes et coupelles récemment découvertes à La Graufesenque, la comparaison des stocks de Brive et de La Graufesenque montre une adéquation presque parfaite. En détaillant davantage, on s'aperçoit que quelques objets de Brive s'écartent de la norme : peut-être s'agit-il d'erreurs de fabrication jetées au rebus.

Prenant comme hypothèse d'étude que la fabrication de ce service était standardisée, il faut alors envisager de retrouver les paramètres utilisés par les potiers. Nous avons donc calculé les droites d'ajustement donnant la relation entre, d'une part le diamètre maximum et le diamètre du pied, d'autre part entre le diamètre maximum et la hauteur. Si D est le diamètre maximum, d : le diamètre du pied, h : la hauteur totale - l'unité étant le centimètre - la première relation sera : $d = 0,398 D + 0,06$.

Le graphique (Fig.3) nous contraint à distinguer les coupes et coupelles des assiettes et plats; on aura donc :

- . pour les formes creuses : $h = 0,230 D + 1,34$
- . pour les formes plates : $h = 0,125 D + 1,67$

On remarquera que le diamètre maximum est en rapport direct avec le diamètre du pied dans un rapport 5/2, les 6/10^e de centimètre pouvant être liés à des paramètres annexes, liés à la dessiccation de la terre ou inhérents aux outils de mesure (du potier ou de l'archéologue).

Pour les formes creuses, la hauteur est voisine du quart du diamètre maximum, augmentée d'une hauteur minimale correspondant à la hauteur du tore du pied et de l'épaisseur de la pièce.

Pour les formes plates, la hauteur est égale au 1/8^e du diamètre maximum, augmentée de la hauteur du tore et de l'épaisseur de la pièce.

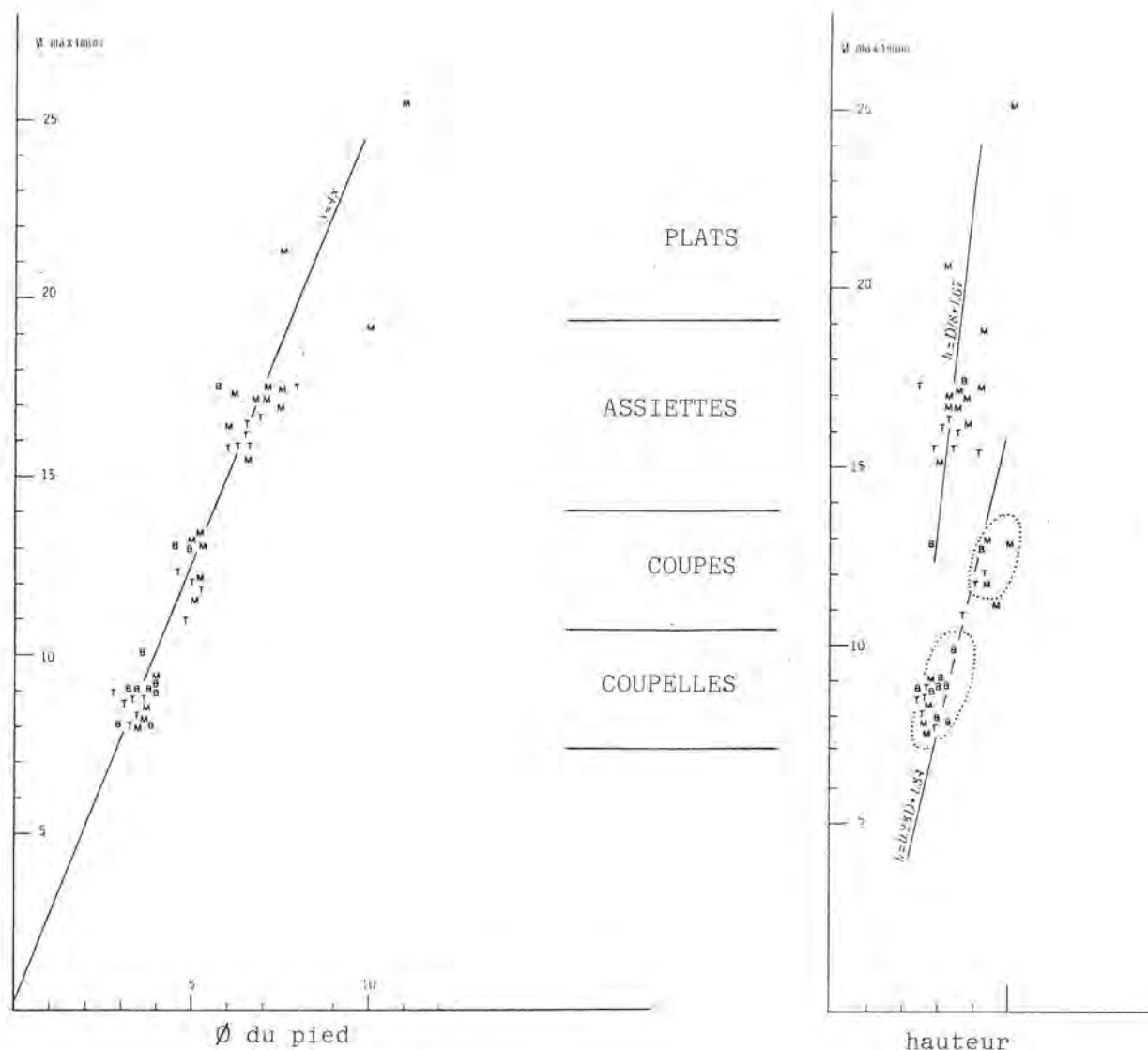


Fig. 3a-3b - Graphiques donnant les rapports du diamètre maximum au diamètre du pied et à la hauteur.

Datation

L'essentiel du matériel étudié hors de Brive provient de collections anciennes de musées; quelques tessons trouvés récemment en stratigraphie peuvent être datés de la fin du 1^{er} siècle après J.-C. ou du début du II^e (monnaie de Domitien à Brive), ce qui correspond à une datation par comparaison avec les styles de La Graufesenque. Les stratigraphies de Brive proposent une fourchette de 95 à 117, voire à la fin du règne d'Hadrien.

Il reste de nombreux points à approfondir, entre autres :

- La diffusion hors de l'aire privilégiée que paraît constituer le nord de l'Aquitaine.
- L'identification précise des poinçons originaux (Fig.1); leur origine dans l'iconographie gréco-romaine.
- La distinction précise des différentes catégories de styles du groupe et l'étude de leurs liens.
- La précision des rapports avec les autres ateliers de Gaule du sud. Ajoutons que ce groupe pourrait bien ne constituer qu'une partie des productions moulées de l'atelier de Brive : plusieurs Drag.37 de Périgueux, d'un style différent mais contemporain, et de même aspect, présentent un ou plusieurs sillons internes et pourraient donc être des productions parallèles.

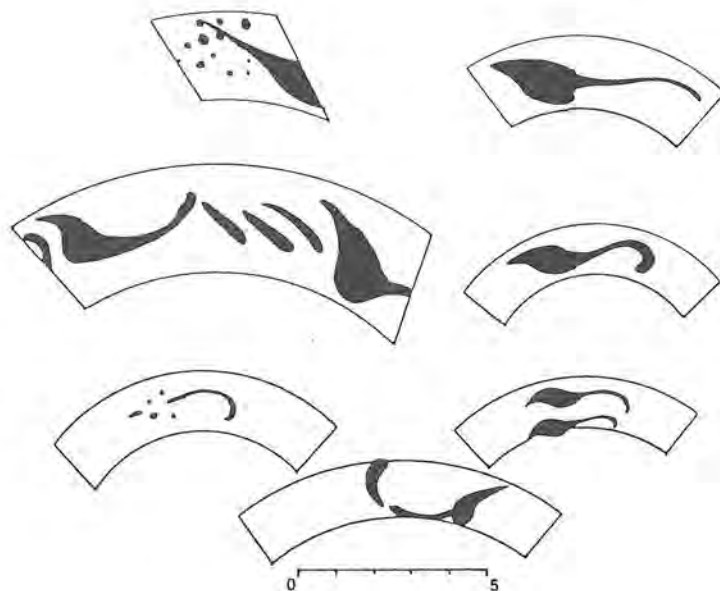


Fig. 4 - Différents décors barbotinés de marlis des formes 35-36 trouvées à Brive.

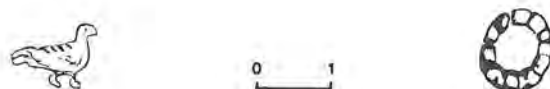


Fig. 5 - Les signatures sur coupelles Drag.35-36.

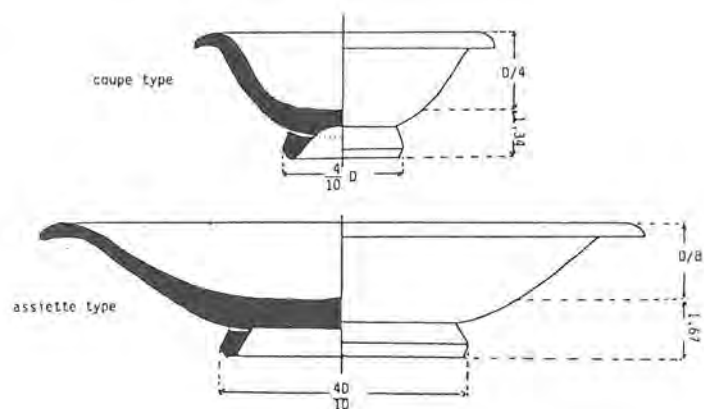


Fig. 6 - Schéma structural des coupes, coupelles, assiettes et plats.

De février à juillet 1986, les fouilles consécutives aux travaux d'urbanisme ont encore considérablement bousculé les données de l'archéologie de Brive, puisqu'une série de neuf moules a été mise au jour en mars, et les chambres inférieures de deux fours en juillet.

Les premières observations tendent à montrer que ces vestiges sont absolument indépendants de l'objet de cet article car ils semblent postérieurs d'un siècle.

Ces deux fours ne possèdent aucune des caractéristiques des fours à sigillée.

Il nous faut reconnaître que les vases sigillés trouvés à Brive, s'ils sont brûlés, voire surcuits, et nombreux ne sont pas accompagnés des indices typiques de fabrication que l'on trouve ordinairement sur les sites d'atelier (moutons et fours correspondants). Si les paramètres apportant la preuve d'un atelier de sigillée à Brive sont encore insuffisants, il est irréfutable que l'on a fabriqué des figurines en terre cuite et des tuiles à Brive à des époques différentes.

Mais il est quasiment certain que "notre groupe" reste une production du pays de Brive.

Nous insistons donc sur le caractère provisoire de cette approche de l'atelier de Brive, et nous serions reconnaissants aux archéologues qui connaîtraient des vases attribuables à ce genre de production moulée de nous les communiquer pour faire progresser la recherche en cours.

BIBLIOGRAPHIE

MOSER-GAUTRAND (C), MOSER (F) - "Les figurines gallo-romaines de Brive dans leur contexte stratigraphique et chronologique", *Travaux d'Archéologie Limousine*, 2, 1981, p.17-58 (avec les premières hypothèses de fabrication de sigillée unie à Brive).

MOSER (F) - "La céramique sigillée découverte à Brive (1979-1984)", *Travaux d'Archéologie Limousine*, 3, 1984, p.53-84 (vases moulés de diverses origines, dont une série portant les poinçons caractéristiques du "Groupe de Brive").

MOSER (F) - "La céramique sigillée lisse trouvée à Brive (Corrèze)", *Travaux d'Archéologie Limousine*, 1985, n°6, p.39-54.

DESBORDES (J.-M.), GAUTRAND-MOSER (C), LINTZ (G), MOSER (F) - "Les origines de Brive", *Association des Antiquités Historiques du Limousin*, 1982, 71 p.

Des vases moulés du "Groupe de Brive" ont été signalés antérieurement aux découvertes de Brive, mais attribués à La Graufesenque.

TILHARD (J.-L.) - "Quelques motifs figurés erronés ou inédits sur la céramique sigillée", *Revue Archéologique du Centre*, 1974, p.87-96.

TILHARD (J.-L.) - "La céramique sigillée du musée du Périgord, Catalogue de vases moulés", *Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord*, 1978, p.88-164.

Une étude des productions de céramique sigillée de Brive est actuellement préparée par F. Moser et J.-L. Tilhard.

Confirmation de l'existence d'un nouvel atelier :

MOSER (F), PICON (M), TILHARD (J.-L.) - "Etude préliminaire en laboratoire d'un nouveau groupe de céramiques sigillées gau-loises", *Travaux d'Archéologie Limousine*, 1985, n°6, p.55-56.

* *
*

DISCUSSION

Président de séance : R. LEQUEMENT

Alain VERNHET : Nous venons d'assister à la naissance d'un nouvel enfant : l'atelier de Brive. Comme pour un enfant, on cherche à savoir à qui il ressemble; or, il y a des ressemblances avec des ateliers voisins : Montans, La Graufesenque et Carrade et, peut-être, Lezoux. Par exemple, les lèvres de ces pots sont moulurées comme elles le sont à Montans; en revanche, les pieds s'apparentent plutôt à ceux de Millau.

Jean-Louis TILHARD : Le pied des Drag.37, en particulier, est un boudin accolé sur le fond du vase, sauf dans certains cas où, comme à Montans, il est évidé au tour. Mais il n'y a que deux ou trois exemplaires munis de ce dernier type de pied sur la quinzaine

Drag.37 de nos séries dont le pied est conservé. L'ensemble des exemplaires du "groupe de Brive" atteint 160 vases environ, dont beaucoup à l'état de tessons.

Alain VERNHET : Parmi les éléments décoratifs caractéristiques, "le petit érotique de Carrade", qui n'était connu que dans cet atelier du Lot, est maintenant attesté dans l'atelier de Brive; il y a donc une parenté, aussi, avec cet atelier. Et il semblerait (ce qui intéresse les spécialistes de la Gaule du centre) que certains des moules trouvés par F. Moser aient quelque parenté avec le centre de la Gaule (autant qu'avec le sud, sinon plus). Mais comment se fait la filiation? D'où vient cet atelier? Quels sont ses proches parents? Bien sûr, nous ne le savons pas. Pourtant, deux choses sont certaines : cet atelier existe et il produit entre 80 et 110 (ou entre 70 et 120).

Jean-Louis TILHARD : Le petit motif (Fig.1,8) qui est identique à "l'érotique de Carrade", ou au moins très proche, pose en effet la question des rapports entre ces deux ateliers peu éloignés. Il n'est connu que sur un de nos vases, mais il existe quelques autres poinçons communs. Dernièrement, F. Moser a trouvé à Brive deux fragments de Drag.37 portant l'ove A du groupe, pourvu de sillons sur le bord interne, décoré d'un motif végétal composite en médaillon identique à celui d'un vase trouvé à Carrade, orné des oves caractéristiques de cet atelier.

Les rapports avec La Graufesenque semblent toutefois primordiaux.

François MOSER : Pour la datation, il y a les deux monnaies de Domitien, l'une de 85 et l'autre de 89 (et le denier de 89 est brûlé, comme les "rebuts de cuisson"). Il y a aussi les tessons qui viennent franchement de La Graufesenque ou du centre de la Gaule, ou encore de Carrade. La fourchette de datation pourrait être de 89 à 137, mais plus vraisemblablement 117, sous le règne de Trajan.

Alain VERNHET : Et, en ce qui concerne le nombre de potiers attestés à ce jour dans cet atelier, on a le chiffre de...?

Jean-Louis TILHARD : En ce qui concerne les vases moulés, nous ne possédons que le nom PRIMVS, décorateur de moules dont le style est nettement différent de celui de ses homonymes de La Graufesenque ou de Montans; mais il peut y avoir d'autres décorateurs dont le nom nous est inconnu.

Les productions lisses correspondent à des formes d'époque flavienne et, comme à La Graufesenque, sur les Drag.35-36, il y a très peu de marques; nous n'avons que deux marques anépigraphes. Le problème, à Brive, face à l'ensemble du matériel, est que l'on n'est pas sûr qu'il soit de fabrication locale; on a dans ce lot, par exemple, une estampille originale : DRV TALVS; en fait, il faudrait compléter les analyses. Je voudrais préciser à nouveau que le groupe que l'on a défini ne représente, vraisemblablement, qu'une partie de la production de Brive; cette communication ne donne qu'une première approche.

Les moules dernièrement trouvés par F. Moser posent également un gros problème : ils n'ont aucun rapport avec le groupe stylistique que nous avons défini et nous ne connaissons, à Brive ou dans la région, aucun tesson produit par ces moules. Or, ils constituent, pour l'instant, le seul élément certain de localisation, à Brive même, d'un atelier de sigillée.

François MOSER : Dans les sigillées lisses, il y a quand même quelques signatures : NIGRINVS et d'autres qui sont parfaitement inconnues des catalogues. Il y a aussi un DRV TALVS que j'ai exclu car il est sur Drag.29 dans une couche bien antérieure.

Alain VERNHET : Juste un mot pour souligner la pertinence de la méthode stylistique utilisée pour définir cet atelier. Les remarques préalables de J.-L. Tilhard ont été confirmées par la découverte qui est venue, a posteriori, de F. Moser. Cette méthode stylistique, mise au point par d'autres il y a quelques années déjà, est tout à fait pertinente et, en tout cas, a été appliquée avec beaucoup d'efficacité, si bien que J.-L. Tilhard a pu reconnaître, dans un style décoratif de Millau (daté entre 80 et 120 de notre ère), un style très proche de ce qui existe à Brive; il faudra, maintenant, tenir compte de cette ligne de recherche. Quels rapports unissent ces deux styles? Dans quel sens y a-t-il eu influence, si influence il y a eu?

François FICHET de CLAIRFONTAINE : Y a-t-il, avant l'émergence de cet atelier, une production de céramique dans la ville? Y a-t-il eu poursuite d'une activité céramique? Avez-vous fait des études géologiques pour préciser l'origine de l'argile?

François MOSER : A Brives, il n'y a pas d'occupation antérieure aux années 40 de notre ère; le site était couvert de marécages. Quant à la période postérieure, après 260, il n'y a plus rien jusqu'à la fin du IV^e siècle ou le début du V^e. Par contre, on a vraisemblablement des rebuts de céramique aux XII^e, XIII^e, XV^e et XVII^e s.; au XVIII^e s. on connaît deux potiers et au XIX^e s., il y a une faïencerie. Des travaux doivent être réalisés à l'emplacement de cette faïencerie et on sait que des nappes d'argile verte existent entre deux et quatre mètres de profondeur, dans toute cette terrasse alluviale de la Corrèze.

La découverte en juillet 1986, au hasard de travaux de terrassement, de deux fours (mais il ne s'agit pas de fours à sigillée), l'un rectangulaire, l'autre circulaire, complique et relance la problématique. Ils sont associés à des sigillées lédosiennes de la seconde moitié du II^e s. et à des céramiques communes tout à fait comparables à celles qui accompagnaient les moules. La production céramique pourrait durer assez longtemps à l'époque romaine et reprendre au Moyen Age.

Enfin, M. Picon se propose de faire l'inventaire des carrières possibles d'argile.

Les terrassements à l'emplacement présumé de l'ancienne faïencerie n'ont rien donné.

Louis MONNIER : Comment le trou, non central, qui est au fond du moule sert-il à établir le décor?

François MOSER : Le trou est à l'emplacement de la pointe du compas; il n'est pas central par rapport au moule mais il est central par rapport au décor.

* *
*

Pierre MÜLLER,
Rémy CHAPOULIE,
Max SCHVOERER (*)

TYPOLOGIE DES PÂTES CÉRAMIQUES : POTENTIALITES DE LA CATHODOLUMINESCENCE

L'étude d'une série de céramiques peut être abordée par l'analyse des pâtes et tout particulièrement du dégraissant minéral qui, sous forme cristallisée ou amorphe, fait partie intégrante du matériau. Nous envisageons ici les potentialités d'une méthode que nous développons à Bordeaux et qui est basée sur l'analyse de la cathodoluminescence de lames taillées dans des tessons.

1. Analyse des terres cuites archéologiques

La caractérisation d'une pâte céramique peut se faire à partir de l'analyse des deux constituants majeurs de celle-ci, l'argile et le dégraissant (1). L'étude que nous présentons ici est consacrée à la description d'une nouvelle méthode d'analyse des dégraissants minéraux qui présente de réelles potentialités dans la caractérisation des terres cuites archéologiques.

Actuellement, les méthodes directes d'observation utilisées pour la description des textures des terres cuites mettent en œuvre essentiellement :

- La loupe binoculaire, qui permet une première approche de l'étude de la composition des pâtes céramiques. Son emploi est relativement aisé, mais sa portée reste limitée.
- Le microscope pétrographique qui, par l'étude de lames minces d'une épaisseur d'environ 30 micromètres, permet la détermination des compositions minéralogiques du matériel étudié (2). Son utilisation s'est généralisée, mais exige une grande spécialisation de l'observateur et est parfois limitée par les modifications subies par les minéraux lors de la cuisson (4) ou par le degré de cristallinité du dégraissant minéral.
- Le microscope électronique à balayage (MEB) couplé à diverses méthodes d'analyse (telle que fluorescence X ou microsonde de Castaing) (3). Son emploi est remarquable mais il est fort coûteux.

En fait, pour un céramologue, l'idéal résiderait dans une méthode d'analyse qui, de manière quasi-instantanée, donnerait une "carte d'identité" de la pâte céramique par l'observation des caractéristiques et de la répartition des minéraux non argileux. C'est en fait ce que l'on commence à obtenir avec la cathodoluminescence.

2. La cathodoluminescence - Approche succincte

Sous l'effet d'un bombardement électronique, la plupart des solides transparents, mauvais conducteurs de l'électricité, sont le siège d'une émission intense de lumière appelée cathodoluminescence (5).

Dans une première approche, nous avons constaté que la couleur de la lumière émise par un minéral était caractéristique de ce dernier; on a ainsi pu observer les correspondances suivantes :

cristal	couleur
. Quartz	mauve (luminescence peu intense)
. Feldspaths potassique sodique	bleu (brillant) vert-jaune (brillant)
. Carbonates calcite dolomite	orange rouge
. Minéraux lourds zircon apatite	jaune brillant orange

Ces correspondances permettent, par une simple photographie, d'obtenir une cartographie précise en fonction de la nature et de la répartition des éléments du dégraissant minéral.

3. Développements

Des études plus approfondies (6) ont permis de constater que la correspondance "couleur de la cathodoluminescence-nature du cristal" n'était pas absolue. L'étude de l'origine de la couleur de la cathodoluminescence a mis en évidence une corrélation étroite entre la matrice cristalline du minéral considéré et des impuretés. Celles-ci peuvent nuancer la couleur de la cathodoluminescence due à la matrice cristalline et c'est en fait la résultante de ces deux entités qui donne la couleur caractéristique du minéral en cathodoluminescence.

4. Etude systématique de terres cuites archéologiques et de matériaux de synthèse

L'étude systématique de matériaux de synthèse dopés avec diverses impuretés a montré que la correspondance "couleur de CL-nature du minéral", si elle n'est pas absolue, est très fréquente (90 à 95% des cas rencontrés). Le travail fut étendu à des céramiques archéologiques pour lesquelles les déterminations cristallines furent effectuées par microscopie pétrographique, microfluorescence X sous microscope électronique à balayage, microsonde de Castaing et cathodoluminescence. On a mis ainsi en évidence la fréquence de la correspondance "couleur de CL-nature du minéral" sur les matériaux naturels (6).

5. Travaux de recherche en cours

La caractérisation des constituants du dégraissant minéral des pâtes céramiques grâce à la cathodoluminescence - au même titre que d'autres méthodes aujourd'hui bien élaborées et qui procèdent par analyse des formes, des décors ou des compositions élémentaires - conduit à dégager d'éventuelles sériations au sein d'un ensemble de terres cuites. De ce fait, elle concourt à une connaissance de plus en plus fine du matériel céramique archéologique.

Le programme de recherche correspondant, en cours de développement à Bordeaux, a pour objectif de préciser les conditions optimales d'expérimentation en cathodoluminescence appliquée à l'archéologie. Les préoccupations sont nombreuses et variées : conditionnement des échantillons (sciage, polissage, inclusion...), prise de vue (clichés couleur sous microscope optique), couplage entre la cathodoluminescence et la microscopie en polarisation d'une part et la cartographie de la distribution d'éléments par fluorescence X sous MEB d'autre part, analyse spectrale des composantes chromatiques de la luminescence. Sur le plan des applications, une série de céramiques néolithiques du Nil moyen provenant du Soudan est à l'étude (7). Sur un plan plus fondamental, nous

recherchons l'origine du phénomène physique et travaillons sur les mécanismes qui le régissent dans des matériaux de synthèse, cristaux ou verres convenablement dopés avec des éléments des terres rares ou des métaux de transition, afin de se rapprocher des caractéristiques des matériaux archéologiques.

Parmi les observations récentes et qui donneront lieu à publication dans un avenir proche, nous pouvons citer l'utilisation des écarts à la "règle" de correspondance "couleur de la cathodoluminescence-nature du cristal" qui marquent les limites de certains raisonnements et deviennent, en retournant la proposition, des marqueurs spécifiques dont nous entrevoyons qu'ils sont corrélables à la question de l'origine (géologique) des matières premières ou à des choix technologiques anciens.

Au total, notre expérience sur ce sujet nous assure que l'exploration des potentialités de caractérisation des pâtes céramiques, sur cette méthode, que notre laboratoire a proposée dès 1977 à l'occasion du premier colloque du Groupe des Méthodes Physiques et Chimiques de l'Archéologie qui s'est tenu à Rennes, est fondée. Si les recherches sur ce thème ont été interrompues durant plusieurs années pour de banales raisons matérielles, leur reprise intensive en cours devrait nous permettre de déterminer précisément les conditions de son utilisation en archéologie. Sa simplicité et sa rapidité de mise en œuvre, son faible coût au niveau expérimental lorsque les équipements sont réunis, la rendent particulièrement séduisante. D'autant plus que les matériaux de l'architecture et de la sculpture, que les minerais métallifères et les supports des couches picturales contiennent également des constituants cathodoluminescents.

NOTES

- (*) Laboratoire de Physique appliquée à l'Archéologie, CRIAA (UA CNRS 1003), Université de Bordeaux III, MSHA, Domaine universitaire, 33045 Talence Cédex, F.
- (1) M. PICON, "Introduction à l'étude technique des céramiques sigillées de Lezoux", Centre de Recherche sur les techniques gréco-romaines, Dijon, 2, 1973.
- (2) L. COURTOIS, "Examen au microscope pétrographique des céramiques archéologiques", Notes et Monographies techniques, 8, C.R.A., Paris, 1978.
- (3) J.-P. EBERHART, *Méthodes physiques d'étude des minéraux et des matériaux solides*, Doin Editeurs, 1976.
- (4) J.-C. ECHALLIER, "Eléments de technologie céramique et d'analyse des terres cuites archéologiques", *Documents d'Archéologie Méridionale*, "Méthodes et Techniques", 3, 1984.
- (5) F. BECHTEL, M. SCHVOERER, "La cathodoluminescence des céramiques anciennes", Actes de la II^e Ecole européenne de datation-caractérisation des céramiques anciennes, Bordeaux, 6-18 avril 1981, PACT 10, 1984, p.247-260.
- (6) M. SCHVOERER, P. GUIBERT, D. PIPONNIER, F. BECHTEL, *La cathodoluminescence des matériaux archéologiques*, 1, Présentation du phénomène sur un cristal Al_2O_3 de synthèse, Actes du Symposium de Delphes, Archaeometry, 11-14 novembre 1984, (sous presse).
- (7) D. PIPONNIER, M. MARTINAUD, M. SCHVOERER, J. REYNOLD, *Etude de la cathodoluminescence de céramiques néolithiques de la région de Shendi (Soudan)*, Colloque du GMPCA, Besançon, septembre 1985 (à paraître).

* *
*

DISCUSSION

Président de séance : R. LEQUEMENT

François MOSER : Quand on a des minéraux riches en fer, en cuivre ou autre chose, qui s'altèrent sur place ou avec la température, que se passe-t-il ?

Pierre MÜLLER : Ce sont des cas pour lesquels nous commençons une recherche un peu approfondie. Le tableau de correspondance actuellement en cours d'élaboration est un peu plus complet que celui présenté ici. Dans les teintes du bleu, par exemple, nous pouvons préciser s'il s'agit d'un albite ou d'un plagioclase. On parvient donc peu à peu (il ne faut pas oublier que ce sont des recherches en cours que l'on vous expose) à différencier certains types de cristaux proches du point de vue de leur composition chimique.

François MOSER : Pour cette analyse, est-on obligé de briser sa poterie ?

Pierre MÜLLER : La chambre de cathodoluminescence étant de dimensions relativement importantes, il n'est pas nécessaire d'effectuer un prélèvement sur la céramique; on peut placer le tesson directement dans la chambre et en observer la tranche. Dans ce cas, il est évident que, n'ayant pas une tranche bien plane et bien polie, nous ne pouvons réaliser une bonne photographie du fait des problèmes liés à la profondeur de champ, mais l'observation visuelle permettra une première approche.

C'est un problème important. Dans l'exposé, je n'ai parlé que de l'enregistrement photographique du phénomène observé, mais l'image peut être simplement observée visuellement. Faire une photographie nécessite une préparation de l'échantillon. On peut aussi travailler en longueurs d'onde pour essayer de corrélérer les intensités de lumière avec la prédominance d'émission d'un cristal au sein de la céramique, de manière à proposer une analyse quantitative. Mais nous ne faisons que commencer à aborder ce domaine de recherche.

François MOSER : L'analyse est-elle coûteuse ?

Rémy CHAPOULIE : L'appareillage de CL seul - sans la partie microscope, électronique d'enregistrement, table traçante - coûte environ 60 000 F, mais le coût de l'analyse en elle-même est très réduit. A ce jour, un seul contrat a été élaboré pour l'étude des céramiques néolithiques du Soudan (cf. les diapositives présentées lors de l'exposé). Mais nous n'avons pas encore lancé de contrat chiffré avec des archéologues français.

Pierre MÜLLER : Il faut préciser comment se sont passées ces recherches. Au laboratoire de Bordeaux, nous travaillons sur la datation par thermoluminescence. Vous savez sans doute que cette méthode est basée sur l'étude de la lumière émise par les céramiques lors d'une élévation de la température de celles-ci. Cette lumière est la même que celle émise par excitation cathodique. Pour pouvoir analyser l'émission de TL (puisque son intensité est proportionnelle à l'âge de l'échantillon), il faut utiliser des filtres optiques appropriés. Notre première idée était d'utiliser le phénomène de cathodoluminescence pour observer directement l'émission de luminescence du tesson, et ainsi mieux travailler en datation par TL. C'est pour cette raison que nous n'avons étudié en CL, jusqu'à présent, que les échantillons traités et datés en TL; et comme les contrats de datation par TL ne portent pas sur les céramiques gallo-romaines (assez bien datées par ailleurs), nous avons essentiellement travaillé sur des céramiques médiévales, sur des carreaux vernissés de pavage ou sur des céramiques néolithiques. Nous n'avons donc pas fait de cathodoluminescence sur la céramique pour faire de la cathodoluminescence; nous l'avons toujours couplée avec d'autres méthodes.

Rémy CHAPOULIE : Notre travail nécessite une certaine expérience; il n'est pas encore évident de pouvoir donner, assez rapidement, une interprétation à tous les phénomènes observés. Mais il est vrai que nous préférierions travailler avec des archéologues pour répondre à certaines de leurs préoccupations et acquérir une expérience supplémentaire.

Robert LEQUEMENT : Au Soudan, vous avez étudié des séries de céramiques qui couvrent un espace chronologique assez long. Pour l'époque romaine, un atelier peut fonctionner aussi pendant un temps assez long. Or, quand vous parlez de "carte d'identité" à propos d'une production, cela me pose un problème parce qu'on sait que ce ne sont pas forcément les mêmes gisements d'argile qui, au cours de deux siècles, ont fourni les mêmes poteries et que les techniques de chauffe ont changé. A vous entendre, on pourrait penser qu'on obtiendra la fiche type de l'image des produits de La Graufesenque ou de ceux de Montans.

Pierre MÜLLER : Je n'ai pas dit que nous obtenions une "carte d'identité" de l'atelier, mais de la céramique étudiée. C'est au sein d'un groupe de céramiques que l'on effectuera des sériations. Au Soudan, nous avons obtenu des "cartes d'identité" à partir des photographies de toute une série de céramiques provenant d'une région bien délimitée, d'un site précis. Nous nous sommes ainsi aperçus que l'on avait des céramiques contenant des quartz, d'autres des feldpaths potassiques ou des feldpaths sodiques. Nous en

sommes très rapidement venus à différencier trois types de pâtes céramiques. On ne peut pas obligatoirement les relier à un atelier, mais plutôt à une zone d'extraction de veine argileuse qui a pu évoluer au cours du temps pour un même atelier. On ne réussit qu'à regrouper des images de pâtes céramiques.

Colette LAROCHE : Je ne pense pas que ce type d'analyse puisse aboutir sur les sigillées ou des céramiques à pâte très fine, puisque le principe repose sur les dégraissants.

Pierre MÜLLER : C'est un autre problème. L'analyse peut également être effectuée sur les argiles. Nous disposons, au-dessus de l'appareillage de cathodoluminescence tel qu'il vous a été présenté, d'une colonne de microscope. Nous pouvons donc réaliser des photographies sur un cristal ou un microcristal : c'est de la micro-cathodoluminescence; c'est ce qu'il faudrait réaliser sur des céramiques gallo-romaines (sigillées, parois fines ou céramiques très fines).

Armand DESBAT : On est évidemment très admiratif devant cette méthode qui est, en effet, très efficace pour la détermination des fabriques en fonction de l'identification des cristaux. Mais comment peut-on espérer, partant du qualitatif, passer au quantitatif?

Pierre MÜLLER : La seule solution serait de travailler non plus avec un appareillage photographique, mais avec un spectromètre, et de faire de l'analyse en longueur d'onde pour travailler sur l'intensité de la lumière : on peut supposer que l'intensité du bleu est proportionnelle au nombre de feldpaths potassiques présents, l'intensité du rouge au nombre de calcites, etc. C'est un axe de recherche que nous abordons actuellement.

Armand DESBAT : Vous avez présenté un tableau avec six ou sept éléments déterminables; mais il existe d'autres minéraux lourds. Jusqu'à quel nombre d'éléments déterminés pouvez-vous aller?

Pierre MÜLLER : Le tableau présenté est simplifié. On peut ajouter que, dans la famille des feldpaths, les plagioclases sont bleu foncé, l'anortite est jaune moutarde et, dans les carbonates, la dolomite est rouge. Parmi les minéraux lourds, les zircons sont jaunes, l'apatite est orangée. On a donc un tableau qui, peu à peu, en fonction de l'avancement des recherches, se construit.

Armand DESBAT : Les couleurs sont au nombre de sept; les éléments étant plus nombreux, il se posera un problème d'interprétation en fonction des intensités.

Pierre MÜLLER : C'est un problème. Pour l'instant, nous travaillons essentiellement par observation visuelle. Mais si l'on veut s'intéresser aux nuances dans les couleurs, il nous faudra travailler avec des appareils plus performants. Nous pourrions peut-être ainsi progresser.

Alain VERNHET : Est-ce que vous accepteriez qu'on vous envoie, dans un avenir proche et sans grands frais, des tessons venus de Montans, de Lyon ou d'ailleurs?

Robert LEQUEMENT : C'est exactement la question que je voulais poser. Est-ce que, sans programme lourd, vous pourriez faire quelques essais, car on aimerait bien voir quelques images de céramiques gallo-romaines.

Pierre MÜLLER : Nous sommes un laboratoire de recherche et non un laboratoire de service. Pour les travaux que nous engageons, nous devons passer par une ATP, un contrat CNRS ou autre... Avec un contrat, nous sommes prêts à nous engager dans une recherche sur les céramiques, par exemple du sud de la Gaule; nous pourrions voir jusqu'où nous pouvons mener cette méthode dans l'analyse des pâtes céramiques.

Robert LEQUEMENT : Je note que les fouilleurs de Montans en tout cas, et de La Graufesenque, sont prêts à fournir quelques éléments intéressants, en toute simplicité...

* *

*

Jacques LAPART,
Yves et Jacqueline RIGOIR

LES DERIVEES-DES-SIGILLEES PALEOCHRETIENNES DECOREES DU GERS

Le département du Gers s'appuie sur les contreforts des Pyrénées et descend presque jusqu'à la Garonne, à hauteur d'Agen. Il se situe à l'ouverture ouest de la vallée qui sépare le Massif central de cette chaîne de montagnes et relie le Languedoc à l'Aquitaine, la Méditerranée à l'Atlantique. Les Dérivées-des-Sigillées paléochrétiennes décorées que nous présentons ici proviennent de onze sites dispersés dans les deux tiers nord du département (Fig.1).

Auch, chef-lieu du département (n°463)

Les premiers tessons proviennent d'une fouille de sauvetage effectuée en 1984, dans la basse ville d'Auch, au quartier de Mathalin (1). Les niveaux tardifs du sondage VIII ont donné trois tessons de céramique estampée (n°10654, 10655 et 10656), ainsi que de nombreuses copies régionales de sigillée Claire D.

Le tesson de céramique estampée grise n°10659 provient des fouilles anciennes du quartier de Mathalin.

Un tesson (n°10657) provient d'une fouille récente effectuée au bord du Gers par D. Ferry (2).

Blanquefort, canton de Gimont. Lieu-dit Lariou (n°460)

Le site archéologique se trouve sur une première terrasse alluviale dans une boucle de l'Arrats (carte I.G.N. Gimont XIX-43; coordonnées Lambert 478,1 x 154,8).

Prospecté et parfois sondé par la famille Magni, ce site a donné un matériel archéologique très abondant : nombreuses monnaies (une trentaine environ) dont un denier de Volusianus (252-254), fragments de mosaïque blanche et noire, élément de char de parade en bronze, pesons, *tegulae*, nombreux tessons de céramique commune et sigillée sud-gauloise, fragments de verre. Cet emplacement, qui doit correspondre à une villa d'une certaine importance, a été occupé depuis le premier siècle jusqu'à la fin de l'Antiquité (3).

Homps, canton de Mauvezin. Lieu-dit "A la rivière" (n°461)

Site de première terrasse sur la rive droite de l'Arrats, au sud du ruisseau de la Coume Baillard. A donné des *tegulae*, des tesselles de mosaïque, des fragments d'enduits peints, de verre, de sigillées sud-gauloises forme Drag.37, 17A, 15-17, 27, 35, 24-25, 46 et des tessons de copies régionales de sigillée Claire (4).

L'Isle-Jourdain, chef-lieu de canton. Lieu-dit La Gravette (n°459)

Le site archéologique se trouve au sud-ouest de la ville sur une première terrasse de la rive droite de la Save (carte I.G.N. Gimont XIX-43; coordonnées Lambert 146 x 498),

Ce site a été prospecté récemment par J.-P. Cantet et son équipe (5). Un matériel archéologique relativement abondant a été recueilli; il comprend un grand nombre de tessons de sigillée sud-gauloise et de nombreux fragments de copies régionales de sigillée Claire D et de céramique médiévale (6). Le site a donc été occupé sans interruption depuis le 1^{er} s. de n.è. jusqu'à l'époque médiévale. Il s'agit probablement d'une impor-

tante station construite au bord du gué qui permettait à la voie Toulouse-Auch de franchir la Save (7).

Lectoure, chef-lieu de canton (n°468)

Tessons de céramique estampée exposés dans une vitrine et dont l'origine exacte n'a pu être précisée.

Montréal-du-Gers, chef-lieu de canton. Lieu-dit Séviac (n°466)

La vaste villa gallo-romaine de Séviac est située sur un plateau qui domine la vallée de l'Auzoue (carte I.G.N. Montréal-du-Gers XVII-41; coordonnées Lambert 426,8 x 185).

Les fouilles effectuées sur ce site depuis une vingtaine d'années ont amené la mise au jour d'une immense villa du Bas Empire qui a succédé à plusieurs constructions du Haut Empire. Durant l'Antiquité tardive, le site connaît un épanouissement remarquable : les galeries et les pièces d'habitation sont somptueusement décorées de mosaïques polychromes et de marbres pyrénéens. Après le V^e s., le site toujours habité est transformé en lieu de culte chrétien avec nécropole. Il n'est définitivement abandonné qu'à la fin du VII^e s. (8). C'est le site gersois qui a donné le plus de céramique estampée.

Preignan, canton de Montaut-les-Crénaux. Lieu-dit "site du plateau de l'Eglise" (n°477)

Site archéologique très important sondé à plusieurs reprises au siècle dernier. On a mis au jour des éléments appartenant à une très grande villa du Haut Empire (nombreuses marques sur sigillée sud-gauloise : SEVER, PRIMV, SALVI, EPPI, FLOR, LIB..., plusieurs monnaies, tuiles marquées C.H.R) dont on a reconnu plusieurs pièces d'habitation parfois décorées de mosaïques blanches et noires. Toutes ces substructions ont été recouvertes par une vaste villa du Bas Empire richement ornée de marbres et de mosaïques polychromes. Durant le haut Moyen Age, le site devient un cimetière : les tombes groupées autour d'une église Saint-Etienne ont donné des plaques-boucles de bronze du VII^e s. (9).

Un tesson de DS.P y a été ramassé, un fragment de panse imprimé d'un rectangle divisé de longues hachures. Ce document nous ayant été communiqué après la rédaction de cette étude, il ne figure pas sur les planches.

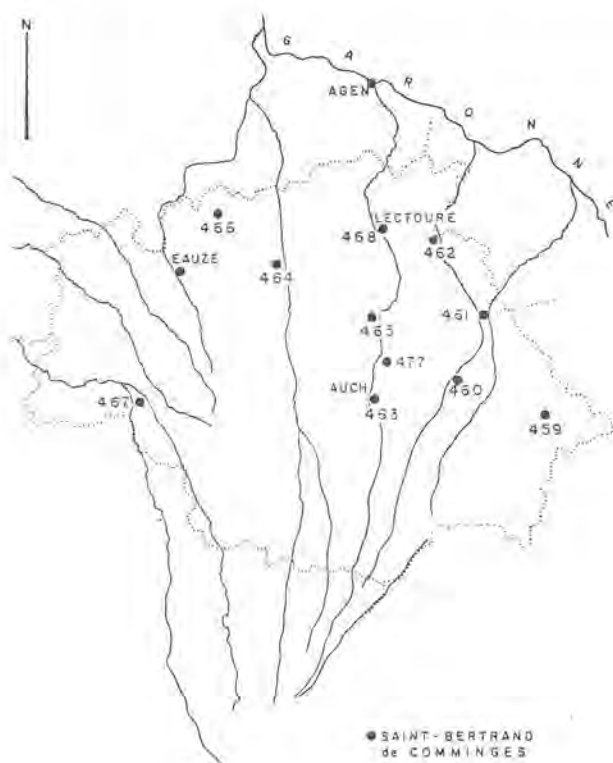


Fig. 1 - Département du Gers.
Dispersion des sites étudiés.

Puységur, canton de Fleurance. Lieu-dit Les Arribères (n°465)

C'est un site de fond de vallée de la rive gauche du Gers (carte I.G.N. Fleurance XVIII-42; coordonnées Lambert 461,2 x 165,3).

M. Larrieu a pu fouiller deux édifices gallo-romains superposés : le plus ancien comportait plusieurs salles de taille moyenne ou petite dont une reposait sur un hypocauste à pilettes. L'établissement tardif, beaucoup plus vaste, correspondait à une villa à galerie de façade et ailes latérales encadrant une cour d'entrée. Le matériel archéologique comprend des colonnes et chapiteaux de marbre, de nombreux tessons de poteries dont plusieurs fragments de copies régionales de sigillée Claire et un tesson de céramique estampée (10).

Saint-Clar, chef-lieu de canton. Lieu-dit La Bénazide (n°462)

Le site se trouve dans une commune très riche en vestiges archéologiques. Situé sur une petite colline de la rive gauche, il domine la vallée de l'Arrats (carte I.G.N. Beaumont-de-Lomagne XIX-42; coordonnées Lambert 179,2 x 473,2).

Les travaux agricoles de l'automne 1962 ont provoqué la mise au jour de vestiges archéologiques provenant d'un bâtiment antique. M. Larrieu a effectué plusieurs sondages et a dégagé dix salles correspondant à la partie thermale d'un riche établissement gallo-romain. Le matériel archéologique comprenait des monnaies, des sigillées Claires et beaucoup de poteries estampées. Le site n'a jamais fait l'objet de publications. Les poteries estampées exposées aujourd'hui au musée de Lectoure proviennent peut-être de ce site (11).

Tasque, canton de Plaisance-du-Gers. Lieu-dit Peyrens (n°467)

C'est une première terrasse de la rive gauche de l'Arros (carte I.G.N. Plaisance-du-Gers XVII-43; coordonnées Lambert 150,6 x 413,8).

Des prospections récentes effectuées par le propriétaire du terrain et par A. Lagors permettent de préciser la chronologie du site. Le matériel archéologique recueilli est très abondant : plusieurs objets attestent de l'occupation du site à l'époque préhistorique; le site a donné aussi de très nombreux fragments de sigillée sud-gauloise, une grande quantité de tessons divers d'époque gallo-romaine (poteries communes, *tegulae*, pesons...), quelques tessons de copies régionales de sigillée Claire, un tesson de sigillée d'Argonne, un fragment de céramique noire décorée à la molette daté du VII^e s. et deux plaques-boucles de bronze de même époque (12).

Valence-sur-Baïse, chef-lieu de canton. Lieu-dit Le Mian (n°464)

Le site archéologique se trouve sur un petit mamelon incliné vers le sud-ouest (carte I.G.N. Eauze XVII-42; coordonnées Lambert 437 x 175,2).

Après des découvertes effectuées lors de travaux agricoles, une fouille de sauvetage nous a permis de mettre au jour une petite partie d'une somptueuse villa de l'Antiquité tardive. La seule salle dégagée pour l'instant était décorée d'une superbe mosaïque polychrome conservée sur plus de 60 m² représentant des branches de vigne, des fruits, des vases et des oiseaux. Un petit dépotoir situé à l'extérieur de cette salle a livré des tessons de céramique commune, des copies régionales de sigillée Claire et deux tessons de céramique estampée (13).

Les caractéristiques des diverses productions des vaisselles paléochrétiennes sont à présent assez bien connues pour attribuer la plupart des pièces à un atelier ou tout au moins à un groupe d'ateliers.

Le groupe Atlantique est certainement celui dont le style des formes (Fig.2) comme celui des décors (Fig.7) est le plus homogène. Les trois fragments de fonds d'assiettes n°10636, 10677 et 10634 sont particulièrement typiques : les poinçons en sont bien connus et la couronne de guillochis qui les entoure est présente sur une quantité importante de pièces. Les deux plus petits tessons peuvent être attribués par la présence d'un pied à la forme 4, profil de l'assiette n°10652. Celle-ci est quelque peu particulière : la composition en boucles des palmettes qui la décorent se retrouve sur une série nombreuse du répertoire des poinçons de ce groupe (14) mais, contrairement aux autres tessons qui présentent un revêtement argileux assez épais et foncé, elle ne paraît pas

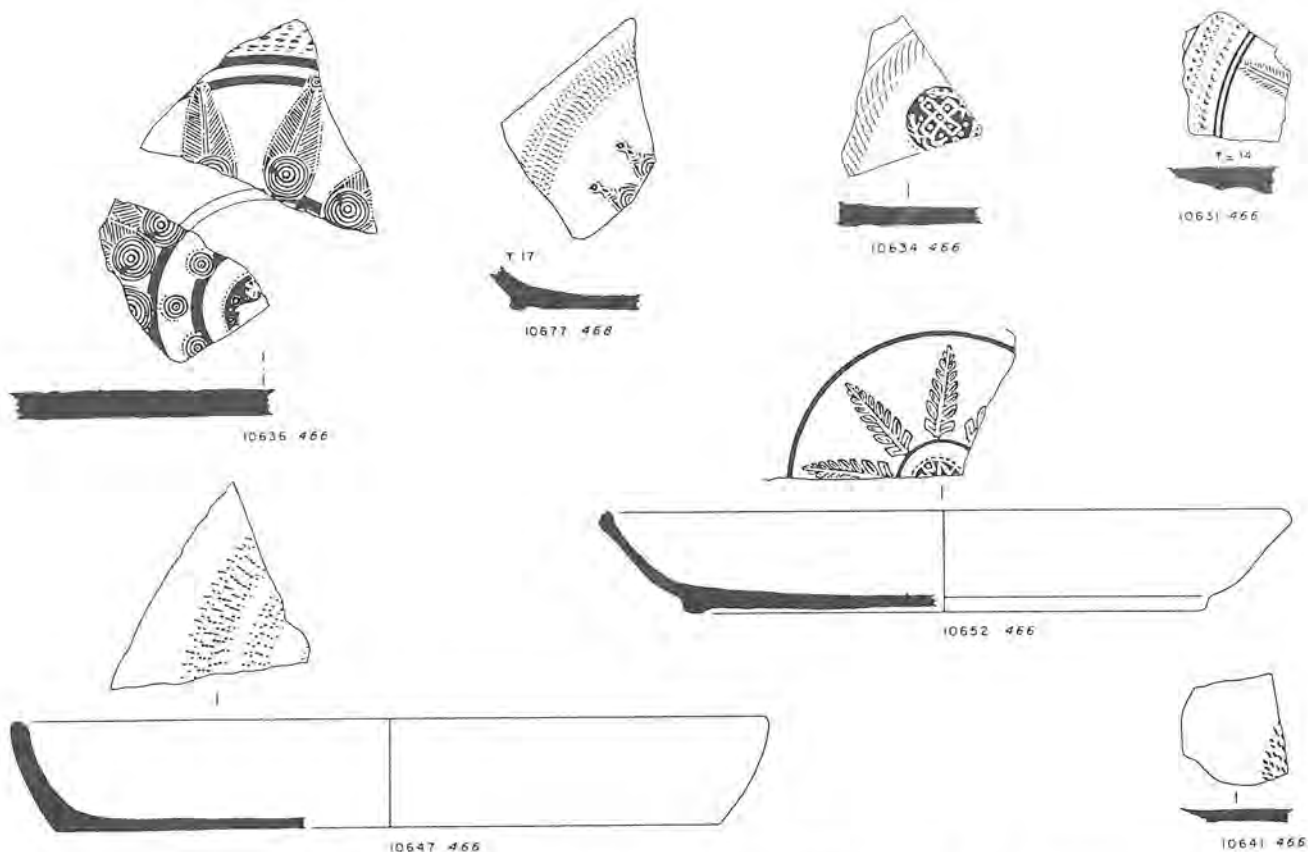


Fig. 2 - DS.P. du groupe atlantique et assimilées. Echelle 1/3. Les premiers numéros sont ceux du fichier des DS.P. du Laboratoire d'étude et de documentation des Sigillées Paléochrétiennes, Lambesc; les seconds numéros (en italique) sont ceux des sites correspondant à ceux de la figure 1 ainsi que ceux de la présentation des fouilles.

avoir été engobée : la couleur de la pâte est gris pâle et tous les reliefs du façonnage, les bords des empreintes sont plus aigus.

Si le style permet de reconnaître une production, on peut affiner la recherche par l'identification précise des poinçons. La grande palmette 887 (Fig.7), la petite, 4194, située à sa droite et la rouelle 3118 placée au-dessous se retrouvent rigoureusement identiques sur des pièces découvertes à Bordeaux (15).

Un lot quantitativement plus important se rattache à la production languedocienne (Fig.3). On peut remarquer que la décoration est généralement plus complexe, les impressions plus nombreuses. Les poinçons sont plus petits et leur gravure est plus légère. L'application n'en est pas toujours soignée : sur l'assiette de f.4 n°10620, les colonnettes formant la couronne extérieure ne sont que partiellement imprimées. Une notable proportion des pièces n'est plus grise mais orangée, c'est-à-dire cuite en atmosphère oxydante. (On peut repérer ces exemplaires grâce au petit "o" placé à gauche du numéro). La double rainure sous le fond d'assiette n°10660, est caractéristique de la fabrication narbonnaise. Sur deux fragments de fonds, en haut à droite, la composition dessine des croix. L'une est simplement composée de deux empreintes croisées d'une colonnette, l'autre de quatre carrés formant les branches. La première, n°10639, est sur terre grise, entourée de palmettes triangulaires d'un relief à peine marqué. L'autre assiette, n°10663, est orangée, les motifs sont assez lisibles malgré le mauvais état de la surface. Des palmettes ovales disposées en couronne, l'une touchant l'autre, sont elles-mêmes entourées de simples cercles.

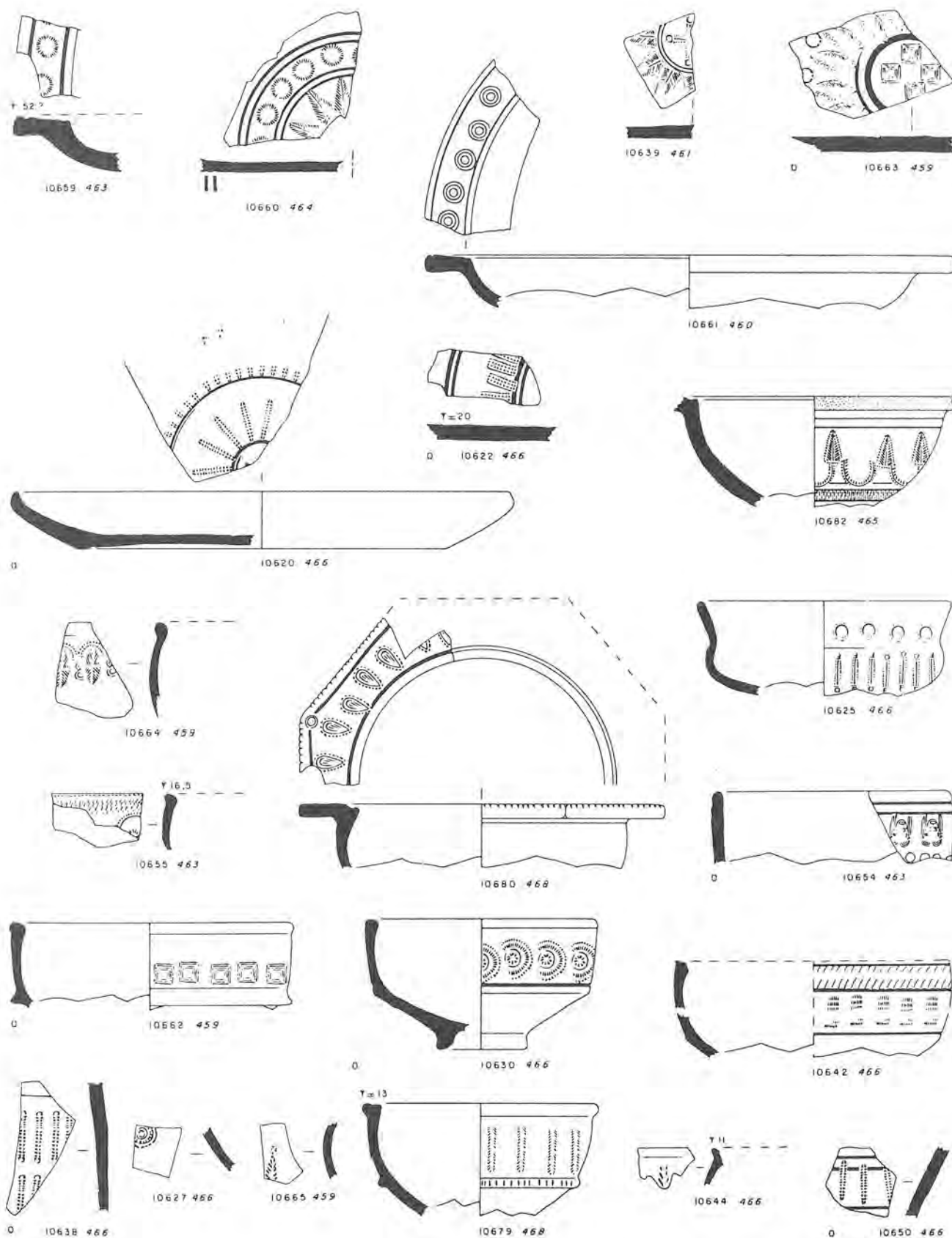


Fig. 3 - DS.P. du groupe languedocien provenant vraisemblablement du Languedoc oriental. Echelle 1/3.

La série des bols présente un échantillonnage varié de formes. Tout d'abord deux bols à marli, tous deux intéressants. Le profil bien dessiné et le marli découpé en octogone du n°10680 en font un récipient élégant; la panse n°10682, dont le bord est brisé, est ornée d'arceaux surmontés de palmettes, le tout souligné d'une bande de fins guillochis. C'est un exemplaire rare de cette forme qui n'est pratiquement jamais décorée à l'extérieur : à ce jour, nous n'en connaissons que trois autres exemplaires, trouvés dans la région de Carcassonne (16). Le petit tesson de bord de forme 6 n°10655 est typique des productions de l'Aude par son profil, la rangée de guillochis qui en souligne la lèvre et l'aspect soigné de sa surface. La forme 18 n°10625 dont la panse est aplatie ne témoigne pas d'une grande habileté dans le travail au tour. Le bol caréné de f.15 n°10630, décoré d'assez grandes rouelles, recouvert d'un bon engobe orangé luisant, est au contraire une belle pièce languedocienne.

Le col de bol n°10654, à droite de la figure, est sans doute, par sa décoration, la pièce la plus exceptionnelle : on y voit une série de têtes imprimées à l'envers, le haut en bas ! Le visage est très petit (moins de 6 mm), encadré d'une abondante chevelure retombante. Les yeux sont bien dessinés, ainsi que la bouche grimaçante. La gravure est suffisamment soignée et précise pour constater que ce dessin traduit fidèlement les intentions de celui qui l'a conçu. Ce masque ne rappelle en rien les bustes de la série habituellement rencontrée dans la production languedocienne (17); vraisemblablement masculins puisque quelquefois barbus, à l'expression plus calme, ils sont généralement présentés dans des compositions artistiquement élaborées (18) et il n'est pas impossible d'y voir une représentation divine. A cette époque où le christianisme commence à se répandre, on devait déjà prêcher les notions de Bien et de Mal et nous sommes tentés d'y faire coïncider ces deux styles de représentation. C'est avec la plus grande prudence que nous abordons en général l'interprétation du symbolisme, mais les traits de ce masque et sa position paraissent autoriser d'y voir une évocation démoniaque, ou tout au moins malfaisante.

Retournons à la vaisselle avec ce vase à liquides (Fig.4) comportant au moins une anse et dont il manque hélas la forme du goulot. Il est recouvert d'un léger engobe orangé et décoré d'une double rangée de rouelles dont les rayons sont irrégulièrement gravés.

Pour en terminer avec les productions languedociennes, nous présentons à part (Fig.5) ces deux pièces auxquelles il est possible d'attribuer, grâce à leurs décors, une origine précise, comme nous l'avons fait pour les tessons bordelais. Les rouelles 2369



Fig. 4 - Vase à liquides du groupe languedocien provenant vraisemblablement du Languedoc oriental. Echelle 1/3.

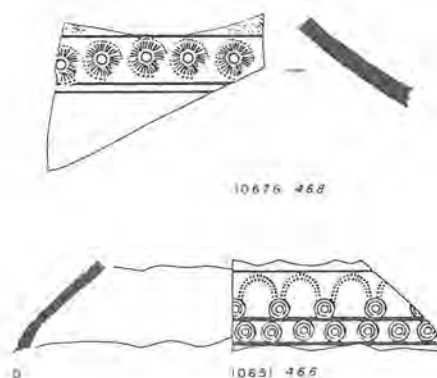


Fig. 5 - Fragments fabriqués vraisemblablement à Narbonne, origine attestée par la rouelle sur le n°10676 et par l'arceau sur le n°10651. Echelle 1/3.

imprimées sur le bas de panse de grand bol n°10676 se retrouvent à trois reprises dans le matériel découvert sur le site de La Lombarde, à Narbonne. Elles figurent aussi dans l'Hérault, sur un vase de la villa de La Savoie, à Vendres et sur un autre provenant de prospections sur la commune de Saint-Thibéry. Sur l'épaule de vase à liquides (n°10651), l'arceau 2310 composé de deux lignes pointillées fait partie du répertoire de Narbonne, et a aussi été trouvé lors des fouilles du site Dufort, à Trèbes, à l'est de Carcassonne. Des relations entre le Gers et le Languedoc, déjà suggérées par le style de certaines poteries, sont ainsi attestées avec certitude.

Le groupement des poinçons estimés comme languedociens (Fig.8) en fait bien ressortir les particularités en comparaison avec les poinçons aquitains, beaucoup plus grands et de gravure plus large. Les motifs provenant de Narbonne sont la rouelle 2369 et l'arceau 2310. La palmette ovale pointue "D", qui ne porte pas de numéro parce que trop abîmée pour être identifiée avec précision, appartient à une série caractéristique. La colonnette 4201 et le carré "F" sont les poinçons qui ont servi à tracer les croix. Comme dans toutes les productions, rouelles et palmettes constituent la majorité du répertoire.

Mais tout le matériel découvert dans le Gers n'est pas dû à des importations. Le style de certaines pièces (Fig.6), dont les décors seraient cependant assez proches des motifs languedociens, ne les apparentent pas étroitement à cette production. Le profil anguleux de l'assiette à marli n°10637, celui de l'autre assiette n°10653 dont les proportions la font plutôt ressembler à une jatte, l'étrétesse du petit bol n°10657 décoré de grosses palmettes n'ont pas l'élégance habituelle des vases produits à Narbonne ou à Carcassonne. Une certaine recherche n'est toutefois pas toujours absente dans la composition des décors, comme en témoigne celle du fond d'assiette n°10653 où une palmette et un rectangle alternés, ponctués de rouelles, dessinent une étoile à huit branches. Le style des rosettes et des losanges imprimés sur le fragment de fond n°10635 se distingue assez nettement de celui des céramiques paléochrétiennes. Cette pièce est certainement de fabrication locale : un tesson d'aspect assez semblable nous a été communiqué par notre collègue Michel Feugère. Il a été trouvé à Montsaunès, en Haute-Garonne, lors de la fouille de la villa de la Mureille par M. Peyriguer. Leur couleur est identique et ils portent des losanges d'un dessin assez voisin.

La différence de style entre les divers poinçons de cette production un peu à part (Fig.9) et les motifs languedociens typiques est assez marquée, particulièrement par

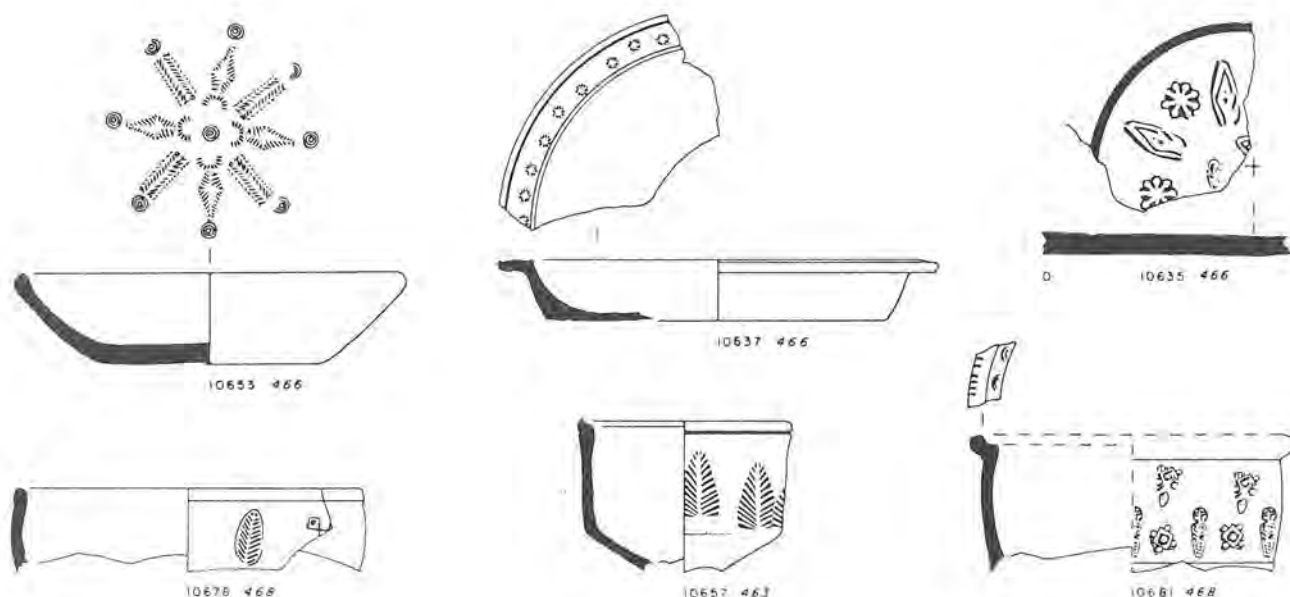


Fig. 6 - D.S.P. de caractère languedocien mais de provenance indéterminée, peut-être locale, Echelle 1/3.

le tracé très gras de la rosette et du losange cités en dernier. On peut aussi remarquer la dimension un peu supérieure à la moyenne de la palmette n°4232 qui décore le petit gobelet. Une composition attire l'attention, le losange accolé de quatre rouelles 4197 qui figure aussi dans le poinçon voisin mal imprimé. C'est un motif assez complexe qu'on voit mal utilisé simplement comme motif décoratif et qui se retrouve sur la sigillée Claire D tunisienne et sur de nombreuses lampes chrétiennes.

L'étude de ces lots n'apporte pas d'enseignements chronologiques précis sur les lieux où les tessons ont été découverts. Cependant, on peut les situer sans grands risques d'erreur dans le V^e s. Les couches d'où proviennent les tessons languedociens doivent être les plus anciennes (début V^e?). Cette date est certaine pour les vases portant des poinçons présents aussi à La Lombarde.

Le témoignage des relations commerciales est plus intéressant (19). Les deux sites où ont été trouvés les fragments attribuables avec certitude à un atelier sont Séviac (n°466) et Lectoure (n°468) (Fig.1). Ce sont les plus bas dans la vallée, mais il ne faut pas en déduire que les marchands ne prospectaient que la plaine. Une notable quantité de matériel importé, surtout de Bordeaux, a été trouvée à Saint-Bertrand-de-Comminges, site placé plus haut dans la montagne.

Cette région paraît marquer les limites entre deux zones d'influences commerciales : aucun matériel bordelais n'a été signalé plus à l'est et seulement quelques rares traces de la production languedocienne ont atteint l'Atlantique. Il faut remarquer que l'officine de Narbonne devait être plus active que celle de Carcassonne, aucune pièce caractéristique découverte dans le Gers ne paraissant originaire de ce dernier atelier (20).

Le schéma de fréquentes relations déjà établi pour les sites côtiers où le transport devait se faire par cabotage peut être complété par ces témoignages du commerce terrestre de la poterie, confirmés par les études numismatiques (21). Ces quelques documents permettent de constater que des lieux à l'écart des grandes voies de communication étaient à cette époque en contact avec des populations éloignées.

CATALOGUE DES POINCONS

GROUPE ATLANTIQUE (Fig.7, formes sur la Fig.2)

4216 - Rouelle composée de trois cercles concentriques autour d'un point central, entourés de pointillés.

Sur le fond d'assiette n°10636 avec le cerf 4215 et la grande palmette 887.

4204 - Palmette à double rainure centrale s'arrêtant avant le sommet.

A l'intérieur d'une couronne de guillochis sur le fragment de fond d'assiette n°10631.

4229 - Palmette de la série à boucles.

Sur la f.4 n°10652. Probablement huit empreintes autour de la rouelle centrale 4230.

887 - Grande palmette à double nervure centrale et nervures latérales convergentes, complétée de rouelles au sommet et à l'intérieur de la base.

Sur le fond d'assiette n°10636 avec la rouelle 4216 et la rouelle-cerf 4215.

Aussi à Bordeaux sur deux pièces : le fond d'assiette n°2622 et la panse de bol n°2714.

4194 - Petite palmette d'une composition assez semblable à la précédente malgré des différences de proportions.

Orne le fond d'assiette n°10677.

Aussi à Bordeaux, fouilles de Saint-Christoly, sur le fond d'assiette n°7290 autour du chrisme 297 (22).

4230 - Partie de rouelle, composition de traits indéfinissable.

Au centre du fond de la f.4 n°10652, associée à la palmette 4229.

4215 - Partie de rouelle. Arrière d'animal, probablement un cerf.

Au centre du fond d'assiette n°10636. Avec la rouelle 4216 et la palmette 887.

3118 - Rouelle décorée d'une croix grecque tracée par ses contours, pointillée de pastilles, flanquée de deux palmes et terminée par des signes énigmatiques.

Sur le pourtour du fond d'assiette n°10634, en couronne elle-même entourée de guillochis.

Aussi à Bordeaux fouilles de Saint-Christoly, avec la palmette à boucles pointées 906 (23) sur le fond d'assiette n°7288.

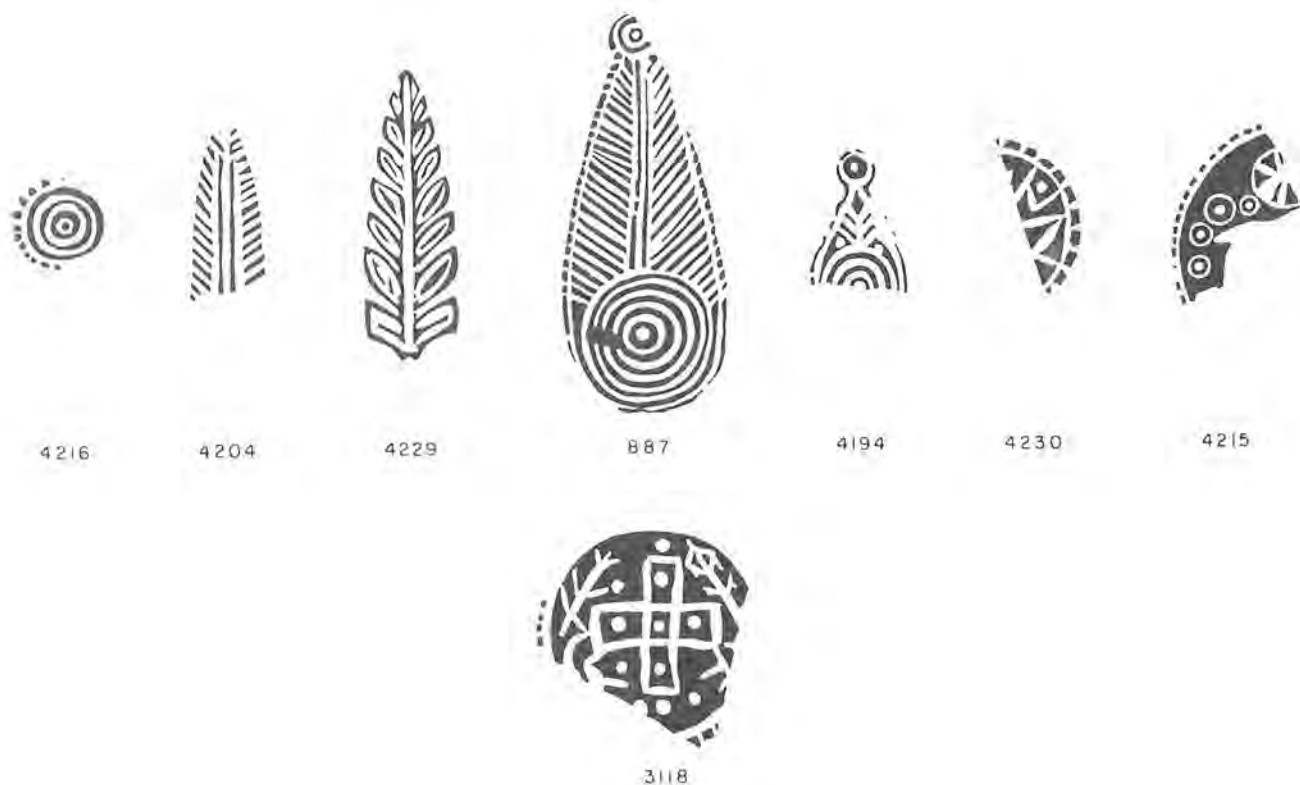


Fig. 7 - Poinçons du groupe atlantique. Echelle 1/1.

GROUPE LANGUEDOCIEN (Fig.8, formes sur les Fig. 3, 4 et 5)

A. - Rouelle simple de petit diamètre.

Au-dessous des têtes 4210 sur le haut de bol n°10654.

B. - Petite rouelle formée de trois cercles concentriques.

Aux angles du marli découpé de la f.3 n°10680. Avec la palmette concentrique 4189.

4200 - Même motif un peu plus grand.

En bande et à la jonction des arceaux 2310 sur l'épaule du vase à liquides n°10651 (Fig.5).

4203 - Même motif plus grand.

Impressions irrégulièrement espacées sur le marli de l'assiette de f.1 n°10661.

C. - Rouelle formée d'un cercle entouré de pointillés.

Sur le col de la f.18 n°10625, au-dessus de la colonnette 4208.

Appartient à une série importante de motifs semblables. Non identifiable.

4427 - Couronne de 28 hachures.

Sur le marli de la f.1 n°10659 et sur le fond d'assiette n°10660 avec la palmette 4228.

2369 - Rouelle composée d'un cercle, d'une couronne de 30 hachures et d'un cercle pointillé.

Sur le bas de panse de bol n°10676 (Fig.5).

Aussi à La Lombarde (Narbonne), sur trois fragments : la panse de f.15 n°9946 avec le rectangle hachuré en chevrons 3547, sur le fond d'assiette n°9958 et sur le fragment de panse de bol n°9982, à La Savoye (Vendres, Hérault) en couronne sur le fond d'assiette n°2984, couronne elle-même entourée de rouelles 2368, enfin à Saint-Thibéry (Hérault) sur le fragment de panse du bol n°6249 (24).

4220 - Rouelle de même type, mais la disposition des hachures est irrégulière.

En deux registres, sur la panse de la cruche n°10646 (Fig.4).

4209 - Grande rouelle composée de quatre couronnes concentriques : l'une de neuf triangles, au centre, puis d'une ligne continue, de hachures et enfin de pointillés.

Sur la partie verticale de la panse du bol caréné de f.15 n°10630.

4219 - Fragment de rouelle composée de deux cercles continus, d'une couronne de pastilles puis d'un cercle continu (?).
Sur le petit fragment de panse n°10627.

4191 - Palmette simple, longue et étroite.
Imprimée à l'envers sur la partie haute de la panse du bol de f.15 n°10679.

D. - Palmette biconvexe. Impression très corrodée, non identifiable.
Appartient à une série connue dans le groupe languedocien. Avec le carré F sur le fond d'assiette n°10663.

4195 - Palmette triangulaire à nervure centrale.
A la jonction des empreintes de l'arceau 4196 sur l'extérieur de la panse de f.3 n°10682.

4202 - Même motif que le précédent mais plus grand.
En étoile autour de la croix formée par la colonette 4201 sur le fond d'assiette n°10639.

4228 - Palmette en forme de losange, à nervure centrale.
En étoile sur le fond d'assiette n°10660; avec la rouelle 4227.

4214 - Même motif mais sans nervure centrale.
Avec le "8" 4213 et l'arceau E sur le haut de f.6 n°10664.

4189 - Motif lancéolé. Gravure concentrique de traits continus entourés d'une ligne pointillée.
Sur le marli découpé de la f.3 n°10680.

4205 - Haut de palmette surmontée d'une petite rouelle découpée en cinq triangles.
Sur le petit fragment de panse n°10665.

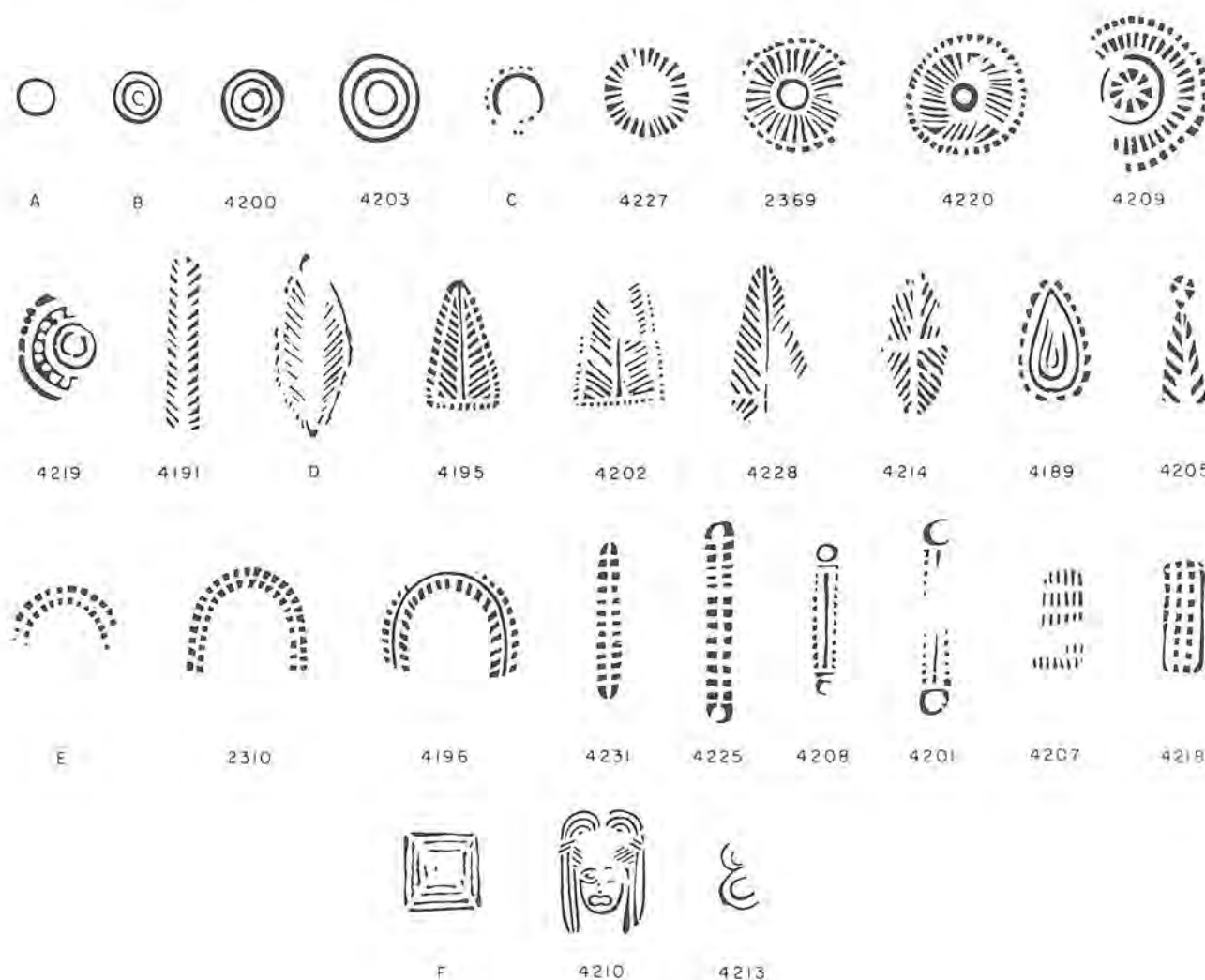


Fig. 8 - Poinçons du groupe languedocien. Echelle 1/1.

E. - Portion d'arceau en double ligne pointillée.
Avec la palmette 4214 et le "8" 4213 en haut du fragment de panse de f.6 n°10664.

2310 - Arceau en fer à cheval formé d'une double ligne pointillée.
Avec la rouelle 4200 sur l'épaule de vase à liquides n°10651 (Fig.5).
Aussi à La Lombarde (Narbonne) sur le bol de f.6 n°9680 avec la rouelle 2309 et la palmette 3855. Sur le site Dufort (Trèbes, Aude) sur la panse de bol n°1129 avec la rouelle 2309 (25).

4196 - Arceau formé d'une ligne continue entre deux lignes pointillées.
Imprimé à l'envers à l'extérieur de la panse de bol de f.3 n°10682. Avec la palmette 4195.

4231 - Colonne formée d'une double ligne pointillée.
Sur le fond d'assiette de f.4 n°10620 et sur le fragment d'épaule de vase à liquides n°10650.

4225 - Même motif mais de plus grandes dimensions.
Sur le fragment de panse approximativement cylindrique de forme indéterminée n°10638.

4208 - Colonne à nervure centrale, terminée par des rouelles.
Sur la panse de la forme 18 n°10625, au-dessous de la rouelle C.

4201 - Même motif.
Deux empreintes en croix au centre du fragment de fond d'assiette n°10639. Avec la palmette 4202.

4207 - Rectangle hachuré.
Sur la panse de bol de f.15 n°10642.

4218 - Double ligne pointillée encadrée de lignes continues.
Imprimé sur le fragment de fond d'assiette n°10622 en couronne irrégulière.

F. - Carré divisé de lignes concentriques.
Empreintes peu lisibles disposées en croix sur le fond d'assiette n°10663 avec la palmette D et sur le haut de panse de f.15 n°10662.

4210 - Tête grimaçante coiffée d'une longue chevelure retombante.
Imprimée à l'envers sous la lèvre du haut de bol (f.18?) n°10654, au-dessus de la rouelle A.

4213 - "8" incomplet.
Imprimé à la jonction des arceaux E, alternant avec la palmette 4214, sur le fragment de haut de bol de f.6 n°10664.

GROUPE LANGUEDOCIEN MAIS PROVENANCE INCERTAINE (Fig.9, formes sur la Fig.6)

4226 - Petite rouelle divisée en dix éléments.
Sur le marli de la f.1 n°10637.

G. - Petite rouelle formée d'un triple cercle.
Imprimée au centre et au sommet de chaque palmette 4211 et de chaque rectangle 4212 sur le fond de la jatte de f.4 n°10653.

4222 - Rosette en relief.
Imprimée en alternance avec le losange 4223 sur le fond d'assiette n°10635. Avec le motif 4224.

4232 - Grande palmette triangulaire.
Sur la panse du gobelet caréné n°10657.

4192 - Palmette ovale entourée d'un trait continu.
Sur la panse de bol n°10678 en alternance avec le motif 4193.

4198 - Palmette surmontant une rouelle gravée d'une croix.
Sur la panse de bol "à couvercle" n°10681 avec les motifs 4197 et 4199.

4212 - Rectangle hachuré et pointillé.
Quatre impressions en étoile en alternance avec la palmette 4211. Avec la rouelle G sur le fond de la jatte n°10653.

4211 - Palmette en losange terminée à la base par un arceau hachuré.
Sur la même pièce que le motif précédent.

4223 - Losange dessiné de deux traits parallèles autour d'un point central.
Avec la rosette 4222 et le motif indéterminé 4224 sur le fond d'assiette n°10635.

4193 - Petite portion d'un motif dont nous proposons une restitution vraisemblable de cinq carrés tracés en continu.
Avec la palmette 4192 sur la panse de bol n°10678.

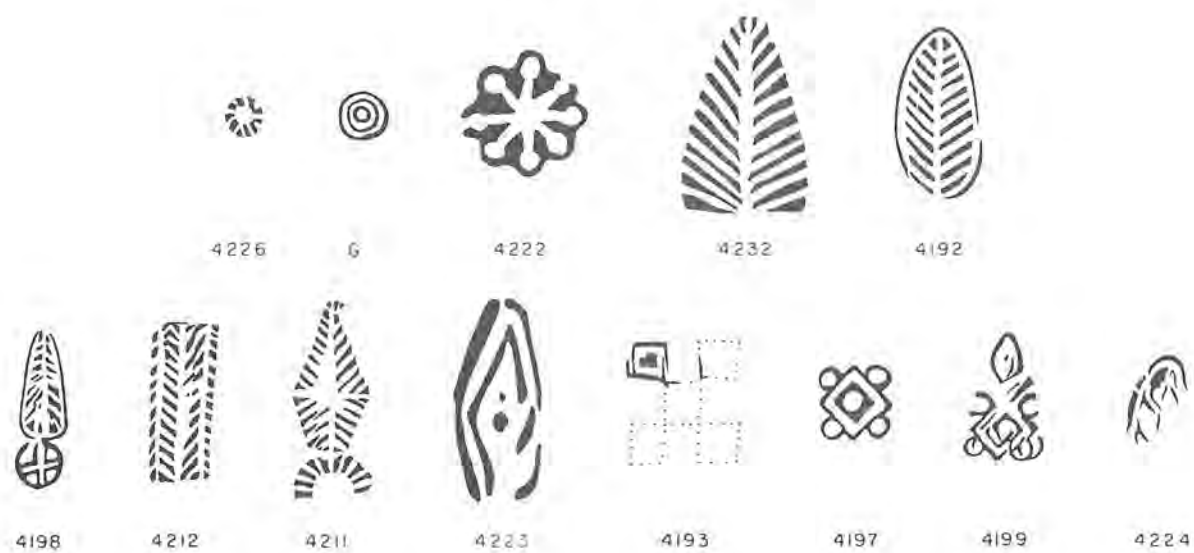


Fig. 9 - Poinçons relevés sur les formes de la figure 6. Echelle 1/1.

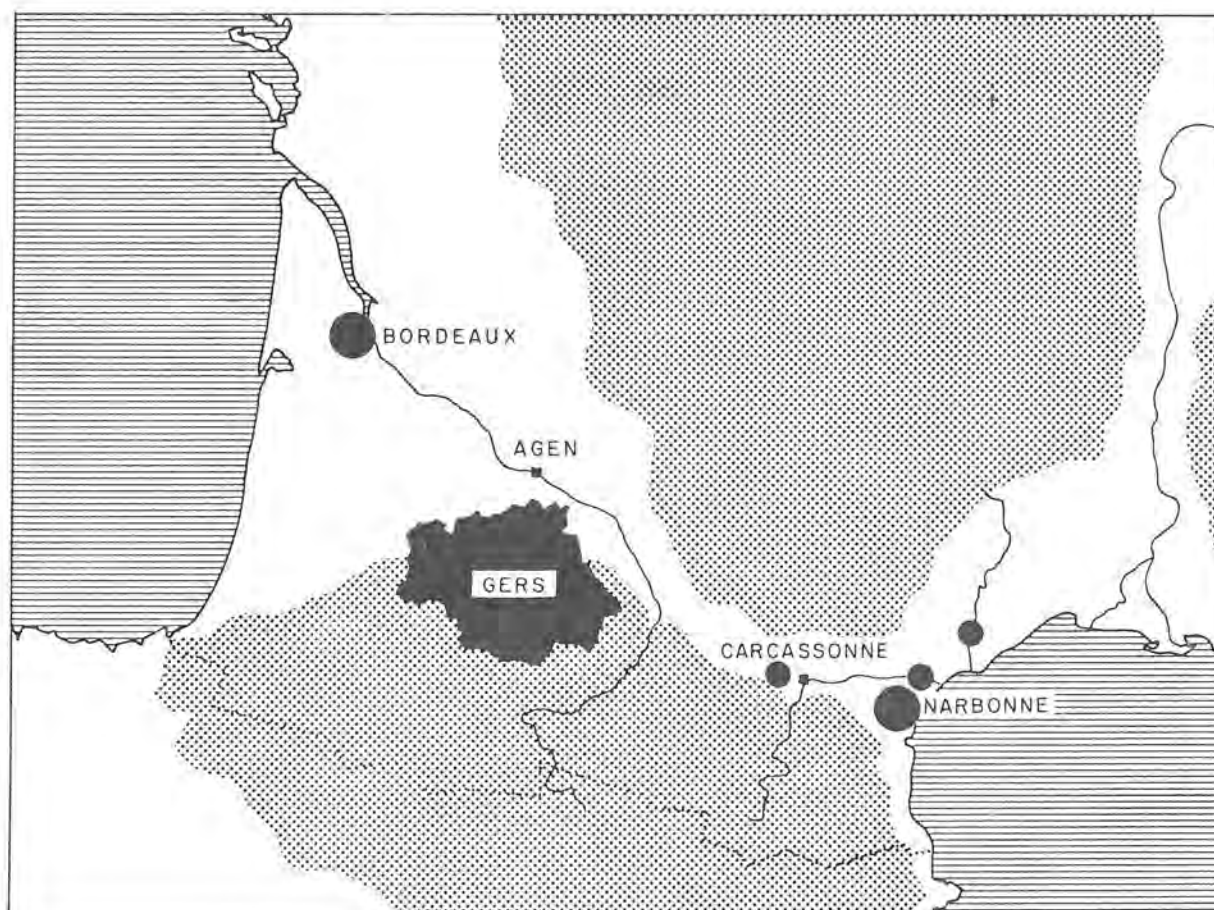


Fig. 10 - Situation du département du Gers et relations avec d'autres sites. Les grosses pastilles situent les ateliers probables.

4197 - Carré accolé de quatre rouelles.
Sur la panse du bol n°10681 en alternance avec la palmette 4198 au-dessous du motif suivant 4199.

4199 - Même motif que le précédent, surmonté d'une forme lancéolée.
Imprimé à l'envers sur la panse du même bol n°10681.

4224 - Fragment de motif indéterminé.
Sur le fragment de fond d'assiette n°10635 avec la rosette 4222 et le losange 4223.

NOTES

- (1) J. LAPART, "Sondages archéologiques sur le site de Mathalin à Auch (Gers)", *Actes V^e et VI^e journées des archéologues gersois*, Auch, 1985, p.41-60.
- (2) On doit remercier D. Ferry qui nous a communiqué ces deux tessons.
- (3) J. LAPART, *Les cités d'Auch et d'Eauze de la conquête romaine à l'indépendance vasconne (56 av. J.-C.-VII^e s. apr. J.-C.) enquête archéologique et toponymique*, thèse de 3^e cycle, Université de Toulouse-le-Mirail, 1985, t.II, p.20.
- (4) Renseignement aimablement communiqué par C. Petit.
- (5) Il nous faut remercier J.-P. Cantet qui nous a communiqué très aimablement ces différents tessons.
- (6) J. LAPART, *Les cités d'Auch et d'Eauze*, op.cit., t.II, p.53.
- (7) M. LABROUSSE, *Toulouse antique, des origines à l'établissement des Wisigoths*, Paris, 1968, p.355.
- (8) Pour l'ensemble de la bibliographie concernant ce site, cf. J. LAPART, *Les cités d'Auch et d'Eauze...*, t.II, p.90.
- (9) J. LAPART, *Les cités...*, op.cit., t.II, p.113-115 et pl.371-373.
- (10) J. LAPART, *Les cités d'Auch et d'Eauze...*, op.cit., t.II, p.118. On doit noter qu'il ne nous a pas été possible d'examiner précisément l'ensemble du matériel recueilli sur ce site.
- (11) J. LAPART, *Les cités d'Auch et d'Eauze...*, op.cit., t.II, p.130. M. LABROUSSE, "Informations archéologiques", *Gallia*, XXII, 1964, fasc.2, p.456 et XXIV, 1966, fasc.2, p.438.
- (12) A. LAGORS, G. LAPLAGNE-BARRIS et J.-M. LASSURE, *Le peuplement de la basse vallée de l'Arros*, Catalogue d'exposition, Plaisance-du-Gers, 1984, p.13-23.
- (13) J. LAPART, Rapport de fouilles inédit déposé à la Direction régionale des Antiquités Historiques Midi-Pyrénées: provisoirement cf. J. LAPART, "De la villa gallo-romaine à la grange cistercienne du Mijon à Valence-sur-Baïse" *Archéologie du Midi Médiéval*, t.III, 1985.
- (14) J. et Y. RIGOR, J.-F. MEFFRE, "Les Dérivées-des-Sigillées paléochrétiennes du groupe atlantique", *Gallia*, XXXI, 1973, p.252, pl.XXIII.
- (15) Voir le catalogue des poinçons en fin d'article. La plus grande attention doit être apportée à l'identification des poinçons. Par exemple, une variante très proche de la palmette 4194 - le poinçon 309 - se retrouve à Tours sur le fond d'assiette n°3181 figuré dans *Gallia*, L.c., pl.XI, p.236, le poinçon se trouve pl.XXI, p.250; le cerf dont l'arrière-train figure sur la rouelle 4215 est comparable au poinçon 2553 relevé sur la publication de J. BERAUD-SUDREAU, "Céramique gallo-romaine à emblèmes chrétiens provenant de Burdigala", dans *Bull. Archéol. du Comité*, 1938-1940, p.547, fig.1. On y remarque les mêmes rouelles dans une disposition légèrement différente.
- (16) J. COURTIEU, C. JOURNET, J. NICLOUX, M. PASSELAC, G. RANCOULE, Y. et J. RIGOR, "Dérivées-des-Sigillées paléochrétiennes de l'Aude. Un atelier carcassonnais?", dans *Bull. de la Société d'Etudes Scientifiques de l'Aude*, 1980, p.48, fig.13, n°7979, 6524 et 6494.
- (17) O. et J. TAFFANEL, "Cinq tombes à inhumation dans les environs de Mailhac (Aude)", dans *Revue Archéologique de Narbonnaise*, I, 1968, p.224, fig.4 et 5. J. et Y. RIGOR, "Les DS. P. de la zone littorale du département de l'Hérault", dans *Bull. de la Société d'Etudes Scientifiques de Sète*, VI, 1972, fig.17. J. COURTIEU..., op.cit., p.65, fig.29. J.-L. ESPEROU, Y. et J. RIGOR, P. ROQUES, "Dérivées-des-Sigillées paléochrétiennes du Biterrois", dans *Bulletin de la Société d'Etudes Scientifiques de Sète*, XII-XIII, 1983, p.109, fig.17.
- (18) E. MASSAL, Y. et J. RIGOR, "Les DS.P. à Cessero-Saint-Thibéry (Hérault)", dans *Documents d'Archéologie Méridionale*, 2, 1979, p.165, fig.18.
- (19) Sur un plan plus général, cf. M. ROUCHE, *L'Aquitaine des Wisigoths aux Arabes (418-781, Naissance d'une région)*, Paris, 1979, p.305; et surtout E. JAMES, "The Merovingian Archaeology of South-West Gaul", *B.A.R.*, suppl. Series 25, Oxford, 1977, t.I, p.239-243. Notre étude précise et modifie les conclusions de ces deux auteurs.
- (20) Les DS.P. de l'Aude, op.cit., les grands plats, fig.6, 7 et 8, p.43, 44 et 45; les poinçons caractéristiques: matrice, p.66, fig.30. Par exemple, la rouelle 390, p.56, fig.22 ou la petite palmette 385, p.59, fig.24.
- (21) L'étude des découvertes de monnaies d'or a amené des constatations analogues; cf. J. LAPART, "Monnaies d'or romaines trouvées dans le département du Gers", *Bulletin de la Société Française de Numismatique*, 37^e année, n°8, octobre 1982, p.232-234 et J.-P. CALLU, X. LORIOT et J.-C. RICHARD, "Deux solidi de Constant trouvés dans le Gers", *B.S.F.N.*, 37^e année, n°8, 1982, p.225-228; voir p.225 "le département du Gers, à la différence de ses voisins du nord (Lot-et-Garonne), de l'ouest (Landes) et du sud (Pyrénées-Atlantiques et Hautes-Pyrénées) paraît avoir été atteint par le flux monétaire qui, à partir de Narbonne, couvre la bas Languedoc".
- (22) Fouilles dirigées par Marc Gauthier, alors directeur de la D.R.A.H. d'Aquitaine, Matériel inédit. Nous remercions M. Gauthier de nous avoir communiqué les dessins réalisés par Mme C. Prades-Jourdain.
- (23) *Gallia*, 1973, op.cit., p.252, pl.XXIII.
- (24) Le matériel du Clos de la Lombarde (Narbonne, Aude) va être publié. Pour La Savoye, voir F. MOURET, *Sulpice-Sévère à Primuliac*, Paris, Picard, 1907; trois planches photographiques de tessons, E. MASSAL, "Les DS.P. à Cessero-Saint-Thibéry", op.cit., p.174, fig.17 et p.178, fig.23.
- (25) Les DS.P. de l'Aude, op.cit., p.49, fig.14, n°1129, en bas, à gauche et l'arceau 2310, catalogue, p.58 et p.63, fig.27.

DISCUSSION

Président de séance : R. LEQUEMENT

Christian VERNOU : Trouvez-vous, dans ces niveaux tardifs, des fragments de céramique dite "à l'éponge"? Et avez-vous des données sur la céramique commune associée?

Jacques LAPART : C'est un travail qui devra porter sur un grand nombre de sites. Je suis loin d'être aussi précis dans l'étude de la céramique commune que ne l'est, par exemple, Claude Raynaud pour le Languedoc. La céramique commune, sur ce site, paraît garder les mêmes formes, des formes à la fois en cuisson oxydante et en cuisson réductrice, aux IV^e et V^e s., avec de très légères évolutions au niveau du col et au niveau de l'épaule. Par contre, pour les niveaux du VI^e et de la première moitié du VII^e s., on a l'impression d'avoir un changement assez radical sur le seul site connu pour l'instant, à Séviac; on a un abandon presque complet de la cuisson oxydante pour un passage à la cuisson réductrice, et des formes en céramique grise (des bols, des gobelets) tout à fait différentes de ce qu'on avait auparavant. La publication prochaine du secteur paléochrétien de Séviac devrait donner des planches de céramique grise relativement bien connue pour le VI^e et le début du VII^e s. Pour les IV^e et V^e s., je ne peux pas donner d'évolution de formes dans l'état actuel de la recherche.

Christian VERNOU : Vous avez, bien entendu, des décors peignés.

Jacques LAPART : Oui, également.

Christian VERNOU : Que vous situez, chronologiquement, ...

Jacques LAPART : Avec la céramique estampée.

Christian VERNOU : Plutôt IV^e-V^e s., ou plutôt VI^e s.?

Jacques LAPART : Plutôt IV^e-V^e s.

Annie LESCA-SEIGNE : Pourquoi as-tu parlé, au début, de la production "atlantique", pour ensuite repasser à l'appellation qu'on a l'habitude d'utiliser, la production "bordelaise"?

Jacques LAPART : Pour la même raison qu'on parle de production "languedocienne" et de production "narbonnaise". J. et Y. Rigoir ont montré maintenant, je crois, avec leur carte de répartition, qu'on a là, semble-t-il, les deux lieux de fabrication de ce type de céramique (j'oublie volontairement le groupe provençal qui ne concerne pas notre propos). Mais, pour l'instant, on ne sait pas exactement où sont fabriquées ces céramiques. Il y a deux ateliers dont on est sûr : Saint-Paul-de-Loubressac (Lot) et Générac (Gard). Il y a, probablement, un atelier dans l'Aude, autour de Carcassonne. Pour Narbonne et Bordeaux, on situe près de ces villes des lieux de production, mais sans avoir trouvé, jusqu'à présent, ni fours, ni emplacements de production. Donc, pour l'appellation "bordelaise" ou "atlantique", la seconde est plus prudente et plus juste, dans la mesure où les recherches de Chantal Marion et de Dany Barraud, à Bordeaux, n'ont pas permis de localiser de façon précise les lieux de production. Je dirais à ce propos que le Gers fournit un très grand nombre de fours de potiers ayant produit des céramiques durant l'Antiquité tardive, des céramiques fines, des céramiques engobées orangées qui ont les mêmes formes que la céramique estampée ou que les sigillées claires; mais, en dehors des guillochages, ces fours n'ont pas livré de céramiques décorées au poinçon.

* *

*

Christian VERNOU

LES FIGURINES GALLO-ROMAINES EN TERRE CUITE DU MUSEE ARCHEOLOGIQUE DE SAINTES (Charente-Maritime)

L'étude des figurines gallo-romaines en terre cuite est toujours difficile à classer. Cet art mineur est souvent relégué aux oubliettes, aussi nous sommes heureux de présenter quelques-unes de ces statuettes à des céramologues éclairés. L'année passée, une brillante exposition rassemblait plusieurs centaines d'exemplaires provenant de toute la France au musée archéologique de Dijon (1), puis à celui de Toulouse. Par ailleurs, les deux dernières décennies ont vu la publication de nombreux catalogues concernant cette production originale (2). Les travaux de Hugues Vertet, la classification de M. Rouvier-Jeanlin (3) ont fait avancer de manière toute particulière notre connaissance en ce domaine. Si les recherches à partir des sciences physiques ou chimiques nous laissent espérer des progrès encore plus performants (4), qu'il nous soit permis d'émettre tout de même quelques remarques d'historien de l'art à propos de la collection saintaise.

Ce travail n'a pas pour but d'être le pendant de tel ou tel catalogue d'envergure, nous désirons seulement attirer l'attention des chercheurs sur certains points problématiques d'exemplaires santons. Aussi, après un rapide inventaire, nous allons développer quelques aspects intéressants concernant la datation, le type de terre utilisée, les particularités de certains détails iconographiques qui nous amèneront à faire des parallèles avec la statuaire lapidaire santone (5) et, partant, à ouvrir le chapitre inévitable de l'énigmatique panthéon gallo-romain.

La collection saintaise est modeste; en voici l'inventaire :

Identification	Numéro d'inventaire
. Vénus	81.284 49.1356 73.3341 83.185 49.1357 84.124 Fragments non inventoriés Autres fragments
. Nourrices	75.3407 81.96 84.123 81.98 81.300 Fragments non inventoriés
. Déesse assise du Clousi (MAN)	
. Groupe divin	74.3406
. Personnage vêtu du <i>cucullus</i>	
. Bélier	

. Cheval	49.1358
. Pomme	49.1359
. Oeuf 1	
. Noix 2	
. Socle	

Nous voyons que, pour un échantillon régional modeste, nous retrouvons les grands traits observés dans les études de plus grande envergure. A ce propos, je conseillerais fortement la lecture de l'article de H. Vertet : "Religion populaire et rapport au pouvoir d'après les statuettes d'argile arvernes sous l'Empire romain du II^e siècle", dans *Archéologie et rapports sociaux en Gaule*, Table ronde du C.N.R.S. de Besançon, mai 1982, p.77-122. Le tableau de la page 90 montre de façon indiscutable la primauté des déesses féminines, en particulier les figurations de Vénus qui représentent la moitié des fragments comptabilisés, et celles des nourrices dont le pourcentage équivaut au cinquième du nombre total. Pour ce qui est des autres divinités, les pourcentages chutent de manière radicale. A Saintes nous retrouvons l'importance accordée aux vénus (33%) et aux nourrices (25%) pour peu que ces pourcentages soient significatifs compte tenu du nombre restreint d'exemplaires. Cependant, notons que les autres effigies ne sont représentées qu'à l'unité.

H. Vertet a montré que, parmi les divinités masculines, Mercure venait en tête. A Saintes, seule une figurine de bélier évoque le monde viril et fait penser immanquablement à l'attribut du grand dieu gallo-romain.

Pour le reste, les statuettes ont une valeur pour ainsi dire anecdotique. Signalons cependant le caractère funéraire dominant : les noix, la pomme, éventuellement l'œuf, mais surtout le cheval dont les vertus psychopompes que lui attribuaient les "Gaulois" ne sont plus à démontrer. Nous constatons par conséquent un échantillon "classique".

Parmi les exemplaires santons, parlons tout d'abord de figurines dont le lieu de production pose problème. Il s'agit de deux fragments de valves antérieures de nourrices. Ils ont été découverts dans un même puits comblé dans le dernier quart du II^e s. (6). L'un d'eux (n°81.96) est assez bien conservé; seule la tête et le cou de la déesse manquent (Fig.1). Celle-ci est assise sur un fauteuil à clisses d'osier ou de châtaignier. D'une attitude hiératique, elle maintient debout contre sa poitrine deux jeunes enfants qui ont une anatomie bien affirmée, ce qui les différencie des bébés emmaillottés traditionnels. Celui de gauche tête en s'aidant de son bras gauche. L'autre tend son bras droit vers le sein découvert de la déesse et, contrairement à son "frère de lait", il nous regarde comme pour nous inviter au festin (7). Le deuxième fragment est plus modeste; on distingue uniquement le côté gauche du fauteuil d'osier à l'accoudoir rectiligne et légèrement incliné, ainsi que l'avant-bras droit de la nourrice dont la manche courte de la tunique s'arrête à hauteur du coude (n°84.123).

Ces deux éléments n'ont pas été réalisés en terre cuite blanche, mais grâce à une argile brun-beige pour le premier et brun-orangé pour le second. Dans son catalogue de l'exposition de Dijon, M. Rouvier-Jeanlin signale pour le premier : "pièce reprise à l'ébauchoir". Elle suppose même que cette figurine peut être une "œuvre locale" (8). Nous suivons la spécialiste dans cette hypothèse. Le type de pâte est à noter, mais des indices iconographiques ou stylistiques rappellent certaines caractéristiques de la statuaire de pierre santone. La complexité des plis de la draperie sur les jambes, la pointe des pieds chaussés qui apparaissent sur le socle, l'encolure en V de la tunique sont autant de détails que l'on peut observer sur les figurations de nourrices ou de déesses de l'abondance exécutées dans la roche calcaire et qui sont généralement délaissés par les coroplastes. Notons encore la particularité de ces avant-bras dénudés qui caractérise les œuvres lapidaires santones (9). D'autre part, signalons que le style de l'exemplaire le plus fragmenté est vraiment archaïque, en particulier en ce qui concerne la figuration des clisses du fauteuil.

Pour conforter notre hypothèse d'une production locale, parlons maintenant d'un autre fragment, de vénus cette fois (n°74.3341), découvert en fouille en 1972 (10). La situation stratigraphique indique un terminus *ante quem* des décennies 50-70 de notre

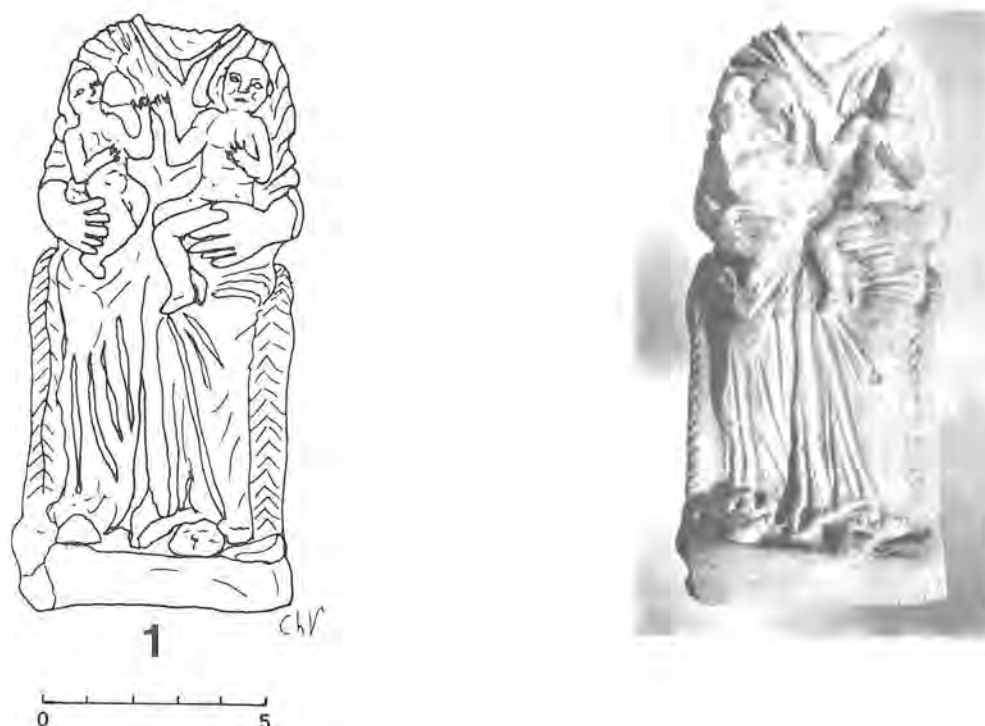


Fig. 1 - Statuette de déesse-mère assise dans un fauteuil (Saintes, 81.96).

ère. Nous ne possédons qu'une partie de la valve antérieure figurant bassin, cuisses et mi-jambes. On note ses dimensions importantes ($h=12,8$ cm, $l=5,4$ cm), elle est représentée à une échelle double de la normale, comparé à ses sœurs de l'Allier. Elle devait mesurer une trentaine de centimètres à l'origine. Ce modeste fragment est constitué d'une terre blanche très dure, on observe une coloration rose-mauve partielle, côté intérieur de la valve également (11).

L. Maurin pense que cette figurine "pourrait être de fabrication locale". La présence d'une activité artisanale liée à la céramique sur le site même, les proportions inhabituelles de ce fragment peuvent effectivement nous faire avancer cette hypothèse. Les arguments sont bien entendu de peu de poids, en particulier tant que nous n'aurons pas trouvé de moules ou d'éléments de rebut. Tout de même, reconnaissons que la Saintonge a une longue tradition de production céramique. Elle possédait la technologie, les découvertes de fours de potiers l'attestent. La matière première abonde dans la région. On produisait en particulier de magnifiques coupes à pied en céramique blanche à décor peint orangé (12), mais encore des gobelets divers, des œnochoés, des "biberons" (13). Récemment, l'équipe de fouille de Jonzac a réalisé deux sauvetages dans le sud de la Saintonge, qui ont permis de mettre au jour des fours de potiers de la deuxième moitié du 1^{er} siècle au début du II^e s. après J.-C. Ils ont produit de façon certaine des céramique à parois fines, entre autres en terre blanche (14). Cette production est étudiée par Jacques et Marie-Hélène Santrot; elle va être publiée sous peu. Il est déjà possible d'identifier l'atelier de Petit Niort comme principal fournisseur de la métropole santone. Nous ne serions pas étonné que ces ateliers, ou d'autres en Saintonge, aient pu produire quelques statuette, même si ce ne fut que temporaire et de peu d'envergure.

Nous avons été un peu long dans cette deuxième partie car nous pensons que, d'un point de vue de céramologue, cette "piste" est intéressante à suivre. La suite de notre propos se doit d'être plus rapide au sein de ce compte rendu. Elle concerne des problèmes d'ordre iconographique, chronologique et religieux.

Une figurine découverte dans une sépulture de femme à Saintes en 1871 (15) représente une déesse assise. Elle est conservée actuellement au musée des Antiquités nationales (n°24.655), ainsi qu'un joli lot de verreries mises au jour dans le même milieu clos. Celles-ci ont pu être datées du milieu du I^{er} siècle de notre ère avec précision. Cet indice chronologique est précieux car on assimile souvent les figurines de terre cuite au II^e siècle (16).

Pour cette date relativement haute, il est intéressant de faire des comparaisons avec la statuaire de pierre contemporaine. On remarque ainsi que la déesse porte une cape ample qui lui couvre le côté gauche, passe sur la poitrine en formant des plis courbes stylisés et finit sur son épaule droite (Fig.2A). Ce vêtement est à mettre en relation avec le monde de tradition celtique qui est sensible jusqu'au milieu du I^{er} s. (17). Il entraîne un élément de composition dissymétrique qui tranche par rapport aux tenues classiques des nourrices traditionnelles. Remarquons la non-figuration de son bras gauche qui se perd sous le tissu. Ce détail se retrouve sur une statue santone de dieu assis en tailleur (18). Notons que la déesse ne trône pas dans un fauteuil au dossier en osier tressé, comme c'est le cas le plus fréquent; ici, elle repose sur un escabeau dont on distingue trois montants verticaux et un coussin protecteur à l'arrière de la figurine (Fig.2B). Ce type de siège bas, muni d'un coussin, se rencontre sur deux reliefs santons de haute époque (19). Signalons également une coiffure relativement sobre; les cheveux sont ramenés en arrière et forment un bandeau ondulé sur le haut du crâne pour se réunir sur la nuque en un chignon discret. Voilà un autre indice qui éloigne notre statuette des figurations des nourrices du II^e siècle.

Le type iconographique de cette statuette n'est pas banal. Il ne s'agit ni d'une déesse-mère, d'une nourrice, ni d'une abondance. A ce stade de notre recherche, nous n'avons pas trouvé d'équivalent. On distingue entre les frêles jambes de la déesse un relief estompé qui évoque les traits d'un masque humain. Or, à Saintes, nous possédons, au musée archéologique, des sculptures de dieux-masques, dieux-têtes d'un genre très particulier (20). Une statuette de pierre au style très fruste fut découverte dans le même quartier que la tombe féminine; elle présente la même association déesse-masque (21). Une autre ronde-bosse santone superpose un dieu-masque, une déesse et son enfant (22). Est-ce le fruit de cette union sacrée? Le fait est qu'à Mediolanum San-

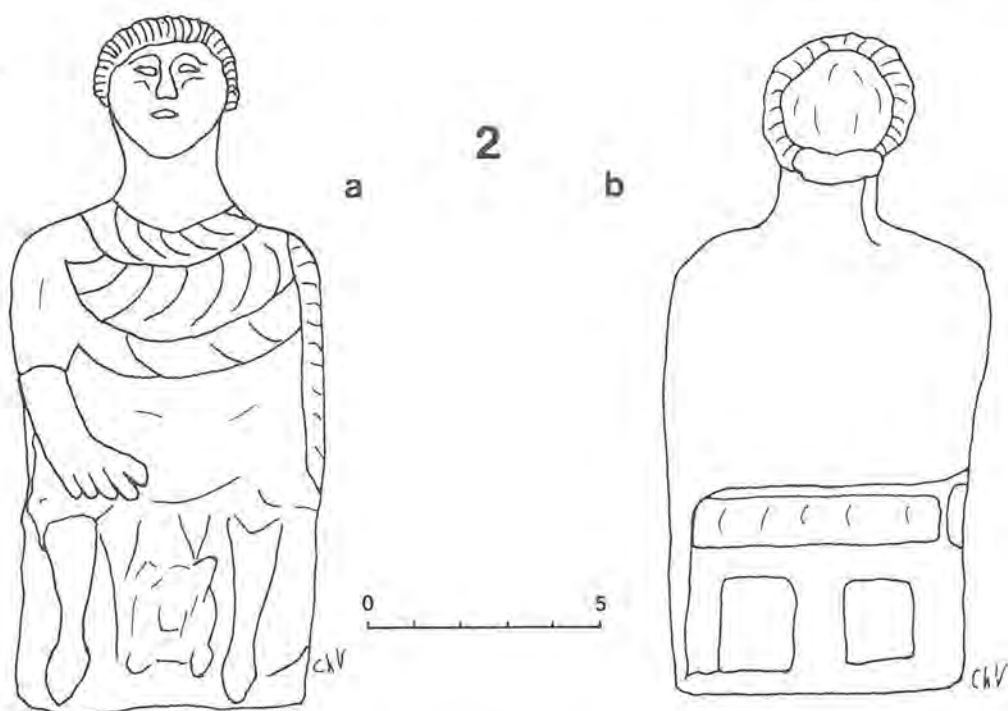


Fig. 2 - Figurine découverte dans une sépulture à Saintes (MAN 24.655).

tonum, on se plaisait à vénérer ces valeurs fondamentales que sont la déesse-mère, déesse de l'abondance, déesse protectrice et un dieu viril chtonien dont la figuration de la tête suffisait à célébrer la grandeur. Il serait intéressant de connaître l'origine de la figurine afin de mieux comprendre dans quel sens s'est produite l'influence iconographique. Pourquoi ne pas envisager, là encore, une production locale?

Pour terminer, disons quelques mots d'un lot de trois figurines découvert lors de travaux de terrassement en 1966, rue des Santones (23). Il comprend une statuette de bélier, la partie inférieure de la représentaiton d'une nourrice et d'un enfant (n°75.3407) et un groupe divin tout à fait remarquable (n°74.3406). Ce dernier a été publié précédemment (24). Il offre la particularité d'associer une déesse en pied tenant une corne d'abondance, un enfant et un chien à sa droite, et un jeune cerf sur un registre intermédiaire au niveau de sa hanche gauche (Fig.3).

Cette représentation du cerf n'est pas gratuite, pour J.-J. Hatt, il peut être "symbole de prospérité" et il joue un rôle important dans la mythologie gauloise (25). Pour M. Giffault, il aurait une valeur psychopompe, ce qui expliquerait son registre intermédiaire (26). Il est possible de voir en cet animal une représentation mythique d'un dieu gaulois, Cernunnos par exemple. Symbole de puissance et de renouveau, il semble être le parèdre de la déesse, ensemble ils donnent ainsi une image vivante de la fécondité (27).



Fig. 3 - Figurine de déesse à l'enfant, au chien et au cerf, découverte à Saintes (74.34 06).

Dans cette optique, la place de l'enfant n'est pas innocente. L'association déesse, enfant, chien se rencontre également à Saintes au sein d'une statuette en bois de chêne figurant la déesse cavalière Epona (28). Cela crée une ambiance familière qui devait satisfaire les dévots. Maintenant, notons la représentation de l'enfant; il est de dos, les pans de sa tunique sont relevés sur les reins ce qui laisse nues jambes et fesses. Ce détail iconographique est relativement rare, on le rencontre sûrement dans le répertoire de "Pistillus" à Autun au II^e siècle (29). C'est bien ce qui pose le problème car notre lot de figurines, aux dires de l'inventeur, a été découvert dans un dépotoir d'époque tibéro-claudienne. L'argile utilisée pour ces trois figurines semble la même et pourrait caractériser l'atelier de Saint-Pourçain-sur-Besbre (30). Nous ne pouvons pas développer dans ce compte rendu mais, d'un point de vue technique, stylistique et iconographique, une réalisation du milieu du I^{er} siècle ne nous surprendrait nullement. Seule l'analyse chimique pourrait éventuellement faire la part des choses.

Nous voyons donc que si les figurines en terre cuite de Saintes sont peu nombreuses, elles offrent en revanche des particularités iconographiques remarquables. Retenons par ailleurs la possibilité d'une production locale.

NOTES

- (1) M. ROUVIER-JEANLIN, Catalogue de l'exposition : "Les figurines gallo-romaines en terre cuite", musée archéologique de Dijon, 20 avril-2 sept. 1985, Dijon, 1986.
- (2) Voir la bibliographie complète dans le catalogue, Dijon 1985, p.XII-XIV.
- (3) M. ROUVIER-JEANLIN, "Les figurines gallo-romaines en terre cuite au musée des Antiquités Nationales", XXIV^e supp. à *Gallia*, CNRS, Paris, 1972.
- (4) Voir à ce sujet la communication de C. Lahanier et H. Vertet.
- (5) Statuaire que nous connaissons particulièrement puisque nous lui avons consacré un mémoire de maîtrise et de D.E.A. et que nous poursuivons son étude dans le cadre d'une thèse de l'Université de Bordeaux III, sous la direction des professeurs J.-P. Michaud et L. Maurin.
- (6) M. ROUVREAU et G. VIENNE, "Importantes découvertes à Saintes", *Archéologia* n°79, fév.1975, p.42 et fig. p.43.
- (7) Ce détail iconographique est à noter : à notre connaissance, il s'agit d'un cas unique où un des enfants se tourne vers le fidèle et voit donc son visage figuré de face. Des informations concernant des représentations du même type nous obligeraient.
- (8) Catalogue de l'exposition, Dijon 1985, n°185, p.72.
- (9) E. ESPÉRANDIEU, "Recueil général des bas-reliefs, statues et bustes de la Gaule romaine", Paris, t.II, n°1318, 1322, 1327, 1328, 1329, 1330 et 1338.
- (10) L. MAURIN, *Saintes antique*, thèse d'Etat, Saintes, 1978, p.238, et fig.341. Cette fouille a eu, entre autre intérêt, de mettre au jour des fours de potiers d'époque augustéenne, *ibid.* p.113-114.
- (11) Ce qui laisserait penser que chaque valve était cuite individuellement avant d'être réunie à la barbotine (?).
- (12) M.-H. et J. SANTROT, *Céramiques communes gallo-romaines d'Aquitaine*, CNRS, Paris, 1979, p.121-122 et fig. 211-212.
- (13) Forme Santrot 442.
- (14) J. GAILLARD, "Officine de potiers gallo-romains", *Bulletin de liaison et d'information de l'Association des Archéologues de Poitou-Charentes*, n°14, 1985, p.29.
- (15) L. MAURIN, *op.cit.* p.122-123 et fig.160.
- (16) "Il faut attendre la période de Domitien-Trajan pour voir se diffuser les figurines en argile, et le milieu du II^e siècle pour qu'elles soient fabriquées en grande série". H. VERTET, "Religion populaire et rapport au pouvoir d'après les statuettes d'argile arvernes sous l'Empire romain du II^e siècle", dans *Archéologie et rapports sociaux en Gaule*, table ronde du CNRS de Besançon, mai 1982, p.87.
- (17) Citons par exemple le *sagum* porté par le dieu assis en tailleur du groupe Espérandieu 1319, ou la tunique curieuse de sa parèdre. Ce groupe est daté traditionnellement du règne de Tibère. J.-J. HATT, *Sculptures gauloises, esquisse d'une évolution de la sculpture en Gaule depuis de VI^e siècle avant J.-C. jusqu'au IV^e siècle après J.-C.*, Paris, 1966, p.41-42.
- (18) M. ROUVREAU et G. VIENNE, *op.cit.* p.41. Lui aussi semble vêtu du *sagum* et son style évoque une date haute.
- (19) Espérandieu 1319 et 1330 (voir la note 17).
- (20) L. MAURIN, *op.cit.* p.240-242.
- (21) F. EYGUN, *Gallia* t.XXII, 2, 1965, p.361. L. MAURIN, *op.cit.* p.121-122 et 245, fig.158 et 331. N° inv. musée : 49.515.
- (22) Espérandieu 1333. Le détail stylistique des plis en éventail du bas de la tunique, fins et serrés, caractérise une mode venue de Cisalpine qui se développe en Gaule au milieu du I^{er} siècle. H. KOETHE, "La sculpture romaine au pays des Trévires", *Revue Archéologique*, t.X, 1937, p.210. J.-J. HATT, *op.cit.* p.45.
- (23) L. MAURIN, *op.cit.* p.243 et 247, fig.344.
- (24) M. GIFFAULT, *Gallia*, XXXII, 1974, t.2, p.249-253.
- (25) J.-J. HATT, "Le cycle du cerf et le carnaval gaulois", dans *Rei Cretariae Romanae Fautorum Acta*, VII, 1965, p.35-38.
- (26) M. GIFFAULT, *op.cit.*, p.251.

- (27) P.-M. DUVAL, *Les dieux de la Gaule*, Paris, 1976, p.47-49 (à propos du cerf). "La vénération de la fécondité s'exprime particulièrement par l'importance donnée au couple, garant de la reproduction : l'homme et la femme, la mère et l'enfant, aspect familial du monde divin gallo-romain", p.65.
- (28) Espérandieu 1716. Son exécution doit dater de la première moitié du I^{er} siècle.
- (29) M. ROUVIER-JEANLIN, *op.cit.*, Dijon 1985, n°186, p.73.
- (30) M. GIFFAULT, *op.cit.* d'après les conseils de M. Rouvier-Jeanlin, p.250, note 4.

* *

*

DISCUSSION

Président de séance : A. DESBAT

René FRITSCH : Je suis intéressé par votre Vénus, par votre déesse-mère allaitant deux enfants. S'agit-il de deux bébés? Et en quelle argile est-elle constituée?

Christian VERNOU : Elle a été exposée récemment (cf. note 1). C'est une déesse allaitant deux bébés, si vous voulez, mais qui ont plus d'un an. Elle est en terre beige-rosé et non en terre cuite blanche. Elle était constituée de deux valves et seul le fragment antérieur a été découvert (dans un puits des ateliers municipaux de Saintes).

René FRITSCH : Est-elle assise dans un fauteuil?

Christian VERNOU : Elle est assise dans un fauteuil mais, sur la valve conservée, seule la partie antérieure est visible.

René FRITSCH : C'est très intéressant pour la raison suivante : dans la fouille que je mène depuis une vingtaine d'années (à Naintré, Vienne, cf. *Gallia*, 41, 1983, p.348), j'ai découvert, dans un secteur relativement restreint, une dizaine de fragments d'une statuette qui représente une déesse-mère allaitant deux bébés, et non pas deux enfants. J'ignore l'origine de cet objet qui est unique et isolé dans le théâtre, dans un niveau que l'on peut dater de la fin du II^e s. de notre ère.

Christian VERNOU : Pour ce qui est de la datation de ces nourrices, il y a de nombreuses publications, Hugues Vertet les a étudiées et connaît bien le problème; il y a de nombreux catalogues et le supplément XXIV à *Gallia* de M. Rouvier-Jeanlin. Ces nourrices allaitant deux bébés correspondent à un modèle iconographique relativement connu.

René FRITSCH : Il serait intéressant de connaître l'atelier d'origine.

Christian VERNOU : Il y a deux solutions : ou faire des comparaisons (cf. la communication de Christian Lahanier et Hugues Vertet) avec des identifications qui reposent sur l'analyse chimique des terres cuites - mais l'analyse coûte cher - ou insister sur le caractère fondamental des problèmes iconographiques et typologiques, tirer le maximum de ces domaines.

Gabriel HARLAY : A Châteaubateau-Nangis (Seine-et-Marne, cf. *Gallia*, 41, 1983, p.266), dans le secteur que l'on fouille actuellement, on a retrouvé, parallèlement à des statuettes en terre cuite, des statuettes assez grossières, taillées dans du calcaire fin, sans doute à l'origine des blocs d'architecture; ces statuettes proviennent de niveaux datables de la fin du III^e s.

Christian VERNOU : Vous savez que les datations des statuettes en terre cuite varient. Les dernières découvertes ont permis d'avancer, pour le début des productions, les années 50 de notre ère; on parle maintenant de production tibérienne; on ose espérer des productions augustéennes. Pour ce qui est de la fin de la production, évidemment, on avance généralement la fin du II^e s.; il peut y avoir quelques productions au III^e s., éventuellement. Et surtout, ce sur quoi insiste Hugues Vertet par exemple, c'est la longue durée de leur utilisation (on les trouve dans des tombes du III^e et du IV^e s.).

Christian LAHANIER,
Hugues VERTET

ETUDE DES FIGURINES GALLO-ROMAINES EN TERRE CUITE BLANCHE du centre de la Gaule

Les analyses d'argile en cours au Laboratoire des Musées de France, que nous voulons présenter plus particulièrement aujourd'hui dans cette communication avec C. Lahanier, directeur adjoint du Laboratoire des Musées de France, ont pour but de fournir des attributions d'origine aux figurines découvertes sur les chantiers de fouilles. De plus, comme toutes les autres recherches, elles déboucheront sur des hypothèses imprévues et poseront de nouvelles questions. Mais il n'est pas inutile de dire comment a été réalisée l'étroite et indispensable coopération entre les chantiers de fouilles, les musées et le laboratoire.

Le souci des archéologues a été bien entendu de fournir aux physiciens et aux chimistes des documents provenant avec certitude des ateliers connus. Mais la quête des documents à étudier s'est heurtée à des difficultés différentes de celles qui se sont présentées à M. Picon lorsqu'il a entrepris l'analyse des argiles nécessaires à l'identification des ateliers fabriquant des céramiques sigillées (1). Lorsqu'il a voulu choisir, pour ses analyses au laboratoire de céramologie de Lyon, des échantillons à la fois bien situés et bien datés, ils ont pu être fournis par les fouilles archéologiques en cours à La Graufesenque, dans l'Est, dans le centre de la Gaule, à Lyon... Les principales fabriques étaient accessibles et il était possible à M. Picon de venir et de revenir choisir ses échantillons sur place et de poser une problématique bien définie avec les fouilleurs. Les groupes de référence de chaque site ont pu être établis sans faire appel au matériel de musées, dont l'origine est rarement certaine, comme nous le verrons.

Un nombre important d'analyses de figurines a été réalisé à partir des documents conservés dans les musées - tous les conservateurs avaient été sollicités et ils ont collaboré au programme de recherches avec une amabilité dont nous les remercions vivement. La raison en est la suivante : trois des principales fabriques de figurines du centre de la Gaule : Autun, Vichy et Saint-Pourçain-sur-Besbre étaient inaccessibles pour des causes diverses.

- A Autun, les lieux de découverte des moules et des figurines du célèbre Pistillus n'ont pu être recreusés et une petite fouille, que nous avons effectuée rue des Pierres, dans un quartier d'artisans de la ville antique, n'a pas donné d'ateliers de potiers.
- A Vichy, il n'était plus possible de reprendre les sites des ateliers anciens recouverts dès le siècle dernier par la gare SNCF (2). C'est lors de l'installation des voies qu'avait été révélée à Bertrand, ingénieur de la SNCF, l'existence de tant de fours et de dépotoirs. Un autre atelier de figurines, découvert en un autre lieu de la ville antique et fouillé par J. Corrocher, a donné des moules et des figurines qui ont pu être analysées (3).
- A Saint-Pourçain-sur-Besbre, l'emplacement des ateliers était connu, mais le site n'était pas "menacé", selon la définition du ministère des Affaires culturelles, et il n'a pas été possible non plus d'y effectuer des fouilles.

Signalons aussi qu'à Saint-Rémy-en-Rollat, les sondages que nous avons effectués ne nous ont pas même donné un fragment de figurine (4), mais les statuettes et les moules de figurines et d'*oscilla* découverts dans les fouilles anciennes sont bien identi-

fiables dans les musées de Moulins et de Roanne par les publications des chercheurs (5). A Lezoux, des documents avaient été signalés anciennement (6); les fouilles que nous avons entreprises depuis plus de vingt ans ont fourni quelques moules et quelques figurines.

Certes, le Musée des Antiquités Nationales et le musée de Moulins conservent une grande quantité de figurines provenant des ateliers du centre de la Gaule, de Vichy, de ceux de Toulon, et autres. Mais le matériel n'a pas une provenance absolument assurée (7). Marquer sur chaque pièce l'origine exacte de sa découverte paraissait souvent peu important aux fouilleurs du siècle dernier. Ils se fiaient à leur mémoire et à l'homogénéité du contenu de leurs tiroirs. Une autre cause d'incertitude est la disparition de plusieurs de leurs catalogues qui gardaient l'explication des numéros portés à l'encre sur certains objets. Une autre encore, l'étrangeté de certaines indications : ainsi un morceau de plat africain tardif des réserves du musée de Moulins porte la mention : "ateliers de Vichy". On connaît certes quelques importations de céramiques africaines dans le centre de la Gaule (8), et découverte récente d'un moule africain à Autun par A. Rebourg). Avons-nous ici un de ces documents? ou bien une confusion de notation, survenue après des échanges avec d'autres collectionneurs?

De telles observations jettent un doute sur les indications anciennes. D'autre part, nous ne savons pas quel pourcentage des documents a été touché par les mélanges possibles des collections au cours des achats, des ventes, des échanges, des héritages..., mais nous avons la preuve que de telles opérations ont eu lieu.

Cependant, quelques certitudes ou quelques grandes probabilités apparaissent pour certains ensembles ou certaines pièces lorsque nous avons des documents assez proches de la date des trouvailles. Ainsi, l'origine de documents publiés avec des gravures dans le Bulletin de la Société d'Emulation du Bourbonnais, juste après leur découverte dans les fouilles de Vichy, est quasi certaine. De même, les descriptions d'Harold de Fontenay, dans le bulletin de la Société Eduenne des arts et des lettres, sont assez précises pour identifier un lot de moules et de figurines du potier Pistillus, trouvés à Autun (9) au milieu de l'ensemble des figurines du musée Rollin. Si l'existence d'un atelier de cet artisan dans la capitale des Eduens a paru incertaine à plusieurs, actuellement il ne semble plus que l'on puisse en douter. En troisième lieu se situe la collection Baillaud, du nom d'un des fouilleurs de l'atelier de Saint-Pourçain-sur-Besbre. La lecture de son "journal" décrit les pièces qu'il a découvertes. Certes, il faut être prudent car elles ne sont pas toujours clairement identifiables. On y voit aussi que l'auteur avait effectué d'autres fouilles qui lui avaient apporté aussi des figurines. De là, l'attribution des documents de cette collection à l'atelier de Saint-Pourçain-sur-Besbre n'est pas toujours assurée, mais elle est très probable.

Ainsi, pour cet atelier et pour ceux de Vichy et d'Autun, les analyses n'ont utilisé que du matériel de musée et de collection pour lequel, nous venons de le dire, l'origine n'est pas absolument certaine. Il en a été de même pour bon nombre de figurines et de moules attribués, dans les musées de Saint-Germain-en-Laye et de Moulin, au site du Lary, à Toulon-sur-Allier. Cette opération a été justifiée par un programme d'analyses systématiques de moules signés et de sujets déterminés par les classifications de J. Rouvier-Jeanlin. Au milieu de ces ensembles d'origine probable et de ces groupes formés par des identités de sujets ou de signatures, les analyses du laboratoire des Musées de France ont établi des groupes de composition analogues et, par recouplement, ils ont été attribués avec le plus de vraisemblance possible à des ateliers ou à des potiers. Est-il utile de rappeler que, pour ces documents anciens, ni la stratigraphie, ni la chronologie, ni la conjonction avec la sigillée locale n'avaient été relevées au moment des découvertes.

Heureusement, des fouilles récentes ont donné un matériel d'origine assuré. Pour Toulon-sur-Allier, nous avons repris, ces dernières années, des fouilles sur deux fabriques situées sur la commune : Le Lary et La Forêt (10). Bien que des recherches anciennes eussent détruit une grande partie des sites et que les surfaces qu'il nous a été permis d'explorer fussent minimales, un des avantages des fouilles a été de pouvoir extraire du sol des témoins assurés de fabrication locale. Ils consistaient en fragments

de moules et de figurines, en conjonction avec de la vaisselle et de la terre sigillée en terre blanche, jaune et rouge et des céramiques communes et fines. Il en a été de même pour l'atelier d'Yzeure (Saint-Bonnet) (11) dont le matériel n'était plus identifiable dans les réserves des musées, mêlé aux vestiges sans origine... A Bourbon-Lancy, des excavations récentes ont fait connaître des moules de la fabrique. Il ne restait plus, à notre connaissance, que des moulages des pièces anciennement trouvées (12). A Varennes-sur-Allier, la construction de la gendarmerie vient de fournir deux ou trois moules, alors que tous les vestiges sortis de terre au XIX^e siècle avaient été perdus (11) ou gisaient sans référence dans les musées.

De nouveaux ateliers, plus ou moins importants, Cueugnon (13), Brive (14), Thiel-sur-Acolin (15)..., sont venus au jour ces dernières années, apportant souvent une très riche moisson. Pour les "Vénus à gaine", des dépotoirs d'argile et de ratés de cuisson publiés par R. Sanquer, ont pu heureusement situer en Bretagne des fabrications qui avaient été, il y a peu, placées à Autun. Tous ces ensembles ont fourni, comme Bourbon-Lancy, Toulon-sur-Allier, Varennes, Yzeure, des groupes de référence assurés.

Il existe vraisemblablement d'autres fabriques que nous ignorons encore. La présence de figurines et de styles que nous ne connaissons pas encore, par exemple dans la nécropole de la Citadelle, à Chalon-sur-Saône, le laisse supposer, mais les analyses d'argile pourront servir à confirmer ou à infirmer ces hypothèses.

L'exploitation des analyses permettra, sur le plan de la fabrication, de comprendre quelle circulation de prototypes, des moules et de sujets se pratiquait, ou ne se pratiquait pas, entre les ateliers du centre de la Gaule ou entre eux et ceux des autres régions. Elle permettra aussi de confirmer ou même d'établir des cartes de diffusion et de circulation et d'ouvrir d'autres axes de recherche. Ce sera assurément une avancée importante dans l'étude des figurines.

En conclusion, le programme d'analyses des figurines d'argile est bien engagé. Il pourra donner des résultats utilisables pour tous les archéologues... Mais il sera d'autant plus rapidement efficace que les renseignements sur les découvertes seront rapidement publiés, signalés et intégrés à un fichier central que le Laboratoire des Musées de France a bien voulu mettre en place (H.V.).

La détermination de la provenance d'un objet ne peut être reconnue à partir de sa seule typologie. De même, la signature apposée sur un moule n'atteste pas toujours de son origine par le fait des échanges, toujours possibles, entre les centres de production. C'est pourquoi l'archéologue ne peut généralement pas attribuer une origine de fabrication à partir d'un examen visuel, même minutieux.

L'étude des figurines gallo-romaines en terre cuite blanche du Centre commencée voici une dizaine d'années au Laboratoire de Recherche des Musées de France a permis :

- De caractériser chimiquement plusieurs ateliers à partir de la composition des terres analysées par plusieurs méthodes spectrométriques, fluorescence X, activation neutronique et Pixe;
- D'en préciser les techniques de fabrication par radiographie, en particulier des archétypes et figurines de forme complexe;
- De déterminer la température de cuisson par microdilatométrie afin de pouvoir procéder à des tests de retrait à la cuisson sur des épreuves modernes et ensuite de préciser l'existence de générations successives à partir de la dimension des figurines de même type;
- D'attribuer des signatures aux ateliers respectifs et d'observer également le transfert de moules entre les ateliers;
- D'estimer les courants de diffusion par région romaine à partir des lieux de fabrication et des lieux de trouvaille;
- De rattacher certains types à certaines productions;
- D'associer moules et épreuves.

La réalisation d'un code descriptif affiné jusqu'ici sur les Vénus permet de classer avec pertinence ces figurines et de les attribuer ultérieurement à une production (C.L.).

NOTES

- (1) M. PICON, *Introduction à l'étude technique des céramiques sigillées de Lezoux*, Dijon, 1973.
- (2) H. VERTET, "Les glaçures plombifères du centre de la Gaule, les ateliers : Vichy", *Sites* n°6, 1979, p.8-46.
- (3) J. CORROCHER, *Vichy antique*, Clermont-Ferrand, 1981. Plusieurs lieux de fabrication ont été découverts à Vichy (cf. p.142-146) mais les produits de ces ateliers n'ont pas été différenciés dans les documents du musée de Moulin ni au M.A.N.
- (4) H. VERTET, "Céramique commune de l'atelier de Saint-Rémy-en-Rollat", *Gallia*, 1961, XIX, 1, p.218-226.
- (5) J. DECHELETTE et C. BERTRAND, "Fouilles de l'officine de potiers modeleurs gallo-romains de Saint-Rémy-en-Rollat (Allier)" *Bulletin de la Société d'Emulation du Bourbonnais*, t.IX, 1901, p.82-86. J. DECHELETTE, "L'officine de Saint-Rémy, et les origines de la poterie sigillée gallo-romaine", *Revue Archéologique*, t.81, 1901, p.360-394. H. VERTET, "Les glaçures plombifères du centre de la Gaule, Saint-Rémy-en-Rollat", *Sites*, 1979, n°3-4, p.28-63 (révision critique des articles de Bertrand et de Déchelette, fouilles Vertet...).
- (6) J. ROUVIER-JEANLIN, "Les figurines gallo-romaines en terre cuite au musée des Antiquités Nationales", n°24, supplément à *Gallia*, Paris, 1972.
- (7) H. VERTET, "Recherches sur les potiers de la Gaule centrale", dans *Mélanges offerts à Pierre Fournier*, p.15-37, Clermont-Ferrand, 1986.
- (8) H. VERTET, "Statuettes en terre cuite et vases africains trouvés en Gaule", *Congrès des Sociétés Savantes*, Montpellier, 1961, p.41-54.
- (9) H. VERTET et G. VUILLEMOT, "Figurines gallo-romaines en argile d'Autun", *Mémoires de la Société Eduenne*, 52, 1973, p.150-240. (Introduction au chapitre sur Pistillus et carte de diffusion des modèles de Pistillus vers le centre de la Gaule).
- (10) Ph. BET et H. VERTET, "Fouilles de sauvetage dans la zone des ateliers du II^e s. à Toulon-sur-Allier, au lieu-dit La Forêt", dans *Recherches sur les ateliers de potiers gallo-romains de la Gaule centrale*, *Sites*, hors série n°6, 1980. H. VERTET, "Recherches sur les potiers...", *op.cit.*, 1986.
- (11) H. VERTET, "Statuettes peintes de l'atelier de Saint-Bonnet (Yzeure, Allier)", *Figlina*, I, 1976, p.167-168. H. VERTET, Carte des ateliers de potiers de la Gaule centrale, dans "Recherches sur les ateliers...", *op.cit.*, 1980, p.13-41.
- (12) H. VERTET, Un atelier de figurines en terre cuite à Bourbon-Lancy (Saône-et-Loire), dans "Recherches sur les ateliers de potiers de la Gaule centrale", *Sites*, hors série, 1987 (à paraître).
- (13) H. GAILLARD et H. PARRIAT, "L'officine gallo-romaine de Gueugnon (S.-et-L.)", *Revue Archéologique de l'Est*, n°101-102, 1975, p.307-312. J.-C. NOTET, "Gueugnon", dans *La terre sigillée gallo-romaine*, *Documents d'Archéologie Française*, Paris, 1986, p.166-171, avec bibliographie de l'atelier.
- (14) C. MOSER-GAUTRAND et F. MOSER, "Les figurines gallo-romaines en terre cuite de Brive", *Travaux d'Archéologie Limousine*, 1981, 2, p.17-58.
- (15) H. VERTET, "Vénus, cucullatus et autres figurations de l'atelier de Thiel-sur-Acolin", *Revue Archéologique de l'Est*, 1960.

* *
*

DISCUSSION

Président de séance : L. RIVET

Bernard DANGREAU : J'ai lu, sur les différents tableaux, que vous avez pu déterminer des origines très précises; vous avez notamment distingué Toulon-sur-Allier et Saint-Pourçain, et même Saint-Pourçain I et II. Quels sont les critères d'analyse qui vous permettent des résultats aussi fins?

Christian LAHANIER : Ce sont les concentrations des éléments chimiques. Pour le cas de Saint-Pourçain, les résultats donnent deux compositions différentes. Les analyses de Toulon-sur-Allier constituent aussi deux groupes et il se trouve que je n'ai appris qu'ensuite, par H. Vertet, qu'il y avait "archéologiquement" deux sites : Le Lary et La Forêt (ce dernier, Toulon II, comportant des inclusions rouges; les moules signés PRICVS présentent toujours des inclusions rouges).

Je ne peux donner plus de précisions puisque la base constituée par plus de 1700 analyses (1300 par fluorescence X, près de 300 sur Pixe et près de 300 par activation neutronique) doit être exploitée par des programmes statistiques qui permettent de rendre cohérente l'interprétation globale (dans un cas, il y a treize éléments chimiques analysés, dans un autre trente-cinq, et dans un autre vingt-cinq). Je préfère ne pas donner les résultats car je ne souhaite pas figer l'information; l'étude est en cours.

Hugues VERTET : A la différence des ateliers de sigillée, nous n'avons pas de groupes de référence aussi précis. J'ai pu reprendre des fouilles à Toulon-sur-Allier (mais pas à Vichy, ni à Saint-Pourçain, ni ailleurs); à Toulon, les deux ateliers sont distants de 2 km et il y en a un troisième qui apparaît à 4 km. La fabrication des statuettes est abondante au milieu et durant la deuxième moitié du II^e s.

Armand DESBAT : Y a-t-il d'autres productions, dans ces ateliers, avec la même argile que celle utilisée pour les statuettes?

Hugues VERTET : Il y a de la céramique commune en terre blanche (des assiettes), de la sigillée peinte en rouge et, peut-être, des mortiers (à moins qu'ils ne soient importés de Coulanges).

Christian LAHANIER : Ce qui nous manque le plus, pour les statuettes, ce sont les objets datés. Pourriez-vous me faire connaître les objets trouvés récemment, archéologiquement datés, afin d'établir une chronologie des productions?

Hugues VERTET : Quelle que soit la taille des fragments, on peut les rattacher à une forme, et s'il provient d'un contexte bien daté, c'est pour nous une information fondamentale pour la chronologie des productions. Actuellement, la fabrication des statuettes se place dès les premières décennies du I^{er} s. (j'en ai trouvé un fragment dans un fossé comblé à l'époque tibérienne à Lezoux) et se poursuit jusqu'à la fin du II^e s.

Le grand projet serait de faire un corpus de tous les fragments de statuettes trouvées en France (mais de nombreux paramètres seraient à prendre en compte...).

Christian LAHANIER : Grâce à l'informatique, j'ai introduit par exemple le catalogue de Brive en quelques heures.

François MOSER : Justement, il y a un problème. Vous recensez 262 statuettes alors qu'il y en a environ 1200 (que nous n'avons pas toutes publiées). Alors que nous réalisons le deuxième volume du catalogue, on s'aperçoit que les terres blanches (les seules que vous preniez en compte) sont minoritaires. Pour Brive, vous faussez ainsi complètement les données; un exemple : il y a une Vénus en terre rouge qui est la réplique d'une Vénus en terre blanche; il semble que l'une et l'autre proviennent d'un même atelier et d'un même moule.

Christian LAHANIER : C'est un problème de typologie et non de chimie puisque les terres ont des compositions certainement différentes.

Yves LOUKIANOFF : Les analyses permettent-elles de retrouver les traces de peinture?

Christian LAHANIER : Oui, bien sûr, à l'aide d'une analyse spectrométrique et par diffraction X.

Fanette LAUBENHEIMER : J'ai apprécié toutes les combinaisons de croisements de données entre la typologie et la documentation physico-chimique. Par ailleurs, vous avez beaucoup de courage de vous intéresser au matériel de fouilles anciennes.

Pour les catégorisations spécifiques des ateliers de figurines en terre blanche, vous avez utilisé des méthodes analytiques diverses : fluorescence X, activation neutronique 1 et 2 (mais je ne sais pas ce que veut dire 1 et 2) et Pixe. Vous dites que par des traitements statistiques complexes on peut parvenir à mettre à plat tous les résultats et à les rendre comparables; d'où mes questions.

1. Pourquoi avoir utilisé ces méthodes diverses? Y a-t-il, en amont, un argument qui vous dit qu'avec tel composant vous réussirez mieux à distinguer les ateliers qu'avec tel autre? Pourquoi changer de méthodologie au cours du temps?

2. Je suis convaincue qu'il y a intérêt à étudier la façon dont les collections ont été constituées au XIX^e s. et antérieurement.

Christian LAHANIER : Notre laboratoire est équipé en fluorescence X et nous avons analysé, de 1973 à 1977, près de 120 figurines blanches du M.A.N. Nous avons eu des résultats pertinents : nous avons mis en évidence les productions de Vichy, Saint-Pourçain et Toulon-sur-Allier; puis nous avons constaté des différences chimiques dans

un même groupe. Il fallait donc recourir à des méthodes plus sensibles permettant de mettre en évidence plus d'éléments chimiques, éléments "traces", plus de critères de différenciation sur des prélèvements limités de l'ordre de 50 mg. L'activation neutronique répond à ces exigences (mais l'opération est onéreuse et lente), de même que Pixe (plus rapide et moins onéreux).

Fanette LAUBENHEIMER : Finalement, est-ce que Pixe est une méthode suffisante?

Christian LAHANIER : L'analyse de composition comporte vingt-cinq éléments chimiques; 317 échantillons ont été analysés en quatre jours et quatre nuits, par quatre personnes.

Fanette LAUBENHEIMER : Je sais que c'est une méthode superficielle...

Christian LAHANIER : Ce n'est plus le temps nécessaire aux analyses qui limitera l'étude archéométrique. Ce sera l'approche archéologique, la saisie et le traitement informatiques des données, et l'interprétation. Je pense qu'il y aura moins de délai au niveau de la chimie.

La problématique archéologique nécessite parfois d'opérer sur de grandes séries d'objets. N'est-il pas préférable, sur le plan méthodologique, d'opérer sur un corpus réduit avec une problématique limitée mais cohérente plutôt que d'opérer sur un corpus étendu mais entraînant des exploitations plus complexes.

Fanette LAUBENHEIMER : Je pense que pour parler de catégorisation et d'origine, on devrait se mettre d'accord sur les termes : origine/provenance/site.

Pour caractériser les sites de production et, ensuite, s'intéresser aux problèmes de diffusion, on ne pourra pas faire l'économie d'un grand nombre d'analyses.

Lorsqu'on veut rattacher à des centres d'origine des objets qui ont voyagé, on est bien obligé d'avoir une base de données assez conséquente pour aboutir aux trois types de réponses possibles :

- tel objet appartient à tel atelier connu;
- tel objet appartient à tel atelier non connu, mais dans son voisinage;
- on ne sait absolument pas où cet objet a été fabriqué; il ne correspond pas à notre base de données.

Christian LAHANIER : Je formule ma réponse différemment : la problématique actuelle des archéomètres est de travailler sur les diffusions et les caractérisations de productions. Il y a peut-être d'autres thèmes historiques qui pourraient stimuler de nouvelles approches en archéométrie.

* *

*

Jean DENEAUVE (*)

UN GROUPE DE MOULES AFRICAINS EN TERRE CUITE ET LES ELEMENTS SIMILAIRES DECOUVERTS EN GAULE

A l'occasion de la préparation de la publication de moules en terre cuite découverts à Carthage, j'ai rencontré plusieurs pièces très apparentées découvertes à Fréjus, à Arles, à Gueugnon, à Strasbourg (Fig.1) et il vient de m'en être signalé d'autres à Autun (1). D'autres éléments ont aussi été découverts en Afrique du Nord : à Cherchell, à Castellum Dimidi, à El Jem et à Uzita (2). La découverte la plus importante a été effectuée à Ostie vers le début du siècle (3).

On ne connaît pas, du moins jusqu'à maintenant, de relief de terre cuite sorti d'un seul de ces moules. Il peut sans doute arriver que, tout à fait exceptionnellement, se présente un moule de lampe dont aucun produit n'est connu (4), mais non tout un groupe. Il est d'ailleurs tout à fait notable que les lampes et les terres cuites nous sont parvenues en beaucoup plus grand nombre que les moules dont elles étaient issues. Il paraît donc tout à fait probable que les moules dont il est question ici n'étaient pas destinés à des reproductions en argile mais en matière périssable.

On les décrit généralement comme "bivalves", non seulement pour indiquer qu'il s'agit de moules à deux pièces, mais pour souligner leur ressemblance avec des coquilles marines. Leur assemblage présente, en effet, une forme semi-lenticulaire, la jointure s'effectuant sur le pourtour de la demi-circonférence tandis que le diamètre reste ouvert.

Ils se distinguent donc des moules utilisés pour la reproduction des terres cuites ou des lampes, d'abord par le manque d'épaisseur de leur paroi, qui bien souvent n'aurait pu supporter la pression exercée lors du fongage de l'argile, et aussi par leur mode d'assemblage qui ménage toujours une ouverture. Celle-ci aurait été inutile dans le cas d'éléments joints après le fongage de la terre.

La surface d'adhésion des deux pièces, sur la demi-circonférence, était pourvue de tenons et de mortaises qui assuraient la précision de l'assemblage, comme sur les moules destinés à la reproduction de terres cuites. De plus, de petites encoches ménagées sur la surface extérieure, à la jonction des deux pièces, devaient assurer le maintien de liens.

Ce système de liens semble bien indiquer que les deux parties du moule étaient assemblées avant que leur remplissage soit effectué par la base. On a généralement admis qu'ils étaient destinés à la fabrication de produits alimentaires. Ceux-ci devaient être constitués d'une matière suffisamment fluide, lors de sa mise en œuvre, pour s'adapter à tous les détails du sujet, et capable de prendre ensuite consistance.

Il est probable que le Priape et les marçassins en pâtisserie que Trimalchion offre à ses invités sortent de moules, sans doute les prédécesseurs de ceux qui nous occupent aujourd'hui (5).

Cette utilisation se rapporterait donc davantage, semble-t-il, à une étude relative à la cuisine romaine plutôt qu'à celle des terres cuites. Il faut cependant signaler que leurs caractéristiques incitent à les répartir en plusieurs groupes correspondant peut-être à la préparation de mets différents.

Les uns étaient destinés à la reproduction de mottes de forme semi-lenticulaire dont les deux côtés étaient ornés de reliefs identiques ou différents, traités de face ou de

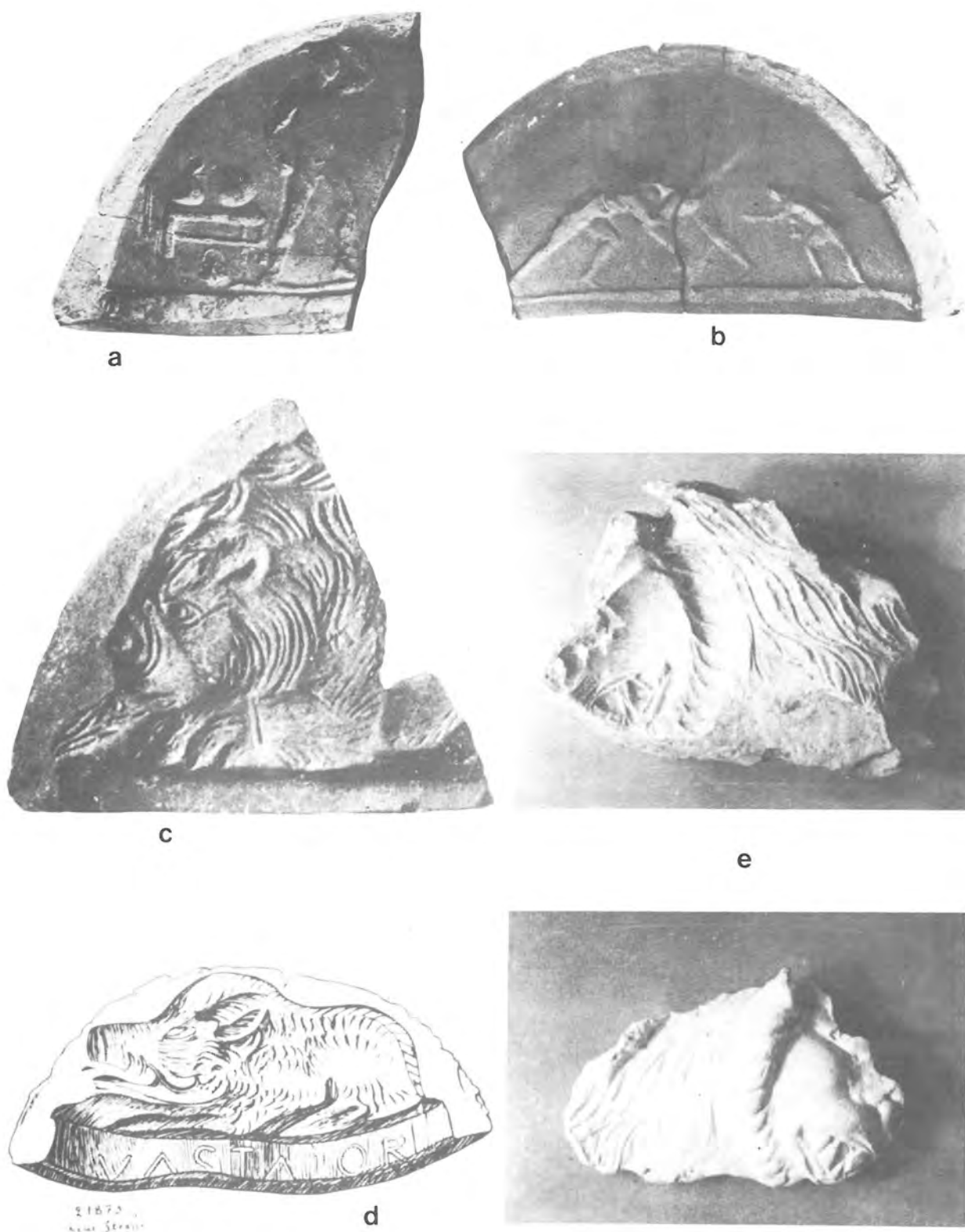


Fig. 1 - Moules découverts en Gaule. a-b : Fréjus (d'après M. Janon, *op.cit.*); c : Trinquetaille, Arles (d'après H. Vertet, *op.cit.*); d : Strasbourg (d'après M. Floriani Squarciapino, *op.cit.*); e : Gueugnon (d'après Groupe archéologique de Gueugnon, *op.cit.*).

profil. C'est le cas du moule découvert à Fréjus, dont les deux pièces ont été entièrement ou partiellement retrouvées. Des scènes différentes étaient représentées sur chacun des côtés : d'une part une scène de lutteurs, de l'autre une scène de pugilistes (6). Deux fragments découverts à Carthage appartenaient à des pièces de moules représentant cette dernière scène (Fig.2). Les découvertes de Carthage et d'Ostie ont livré d'autres moules destinés à ces reproductions en forme de mottes ornées de reliefs.

Une autre catégorie de ces moules était destinée à la fabrication de sujets représentés de face et de dos, l'une des pièces correspondant à l'avvers, l'autre au revers. Le contour avait toujours tendance à se rapprocher d'une demi-circonférence tout en étant déterminé par la scène figurée. A cette catégorie appartiennent d'assez nombreuses représentations d'animaux traités isolément ou dans des combats les opposant entre eux ou à des venatores. Le sanglier de Strasbourg et le lion de Trinquetaille sont des exemples d'animaux représentés seuls. Ces moules sont très proches d'exemplaires africains bien que, si on se base sur le matériel actuellement connu, ils ne semblent pas dériver des mêmes archétypes (Fig.3).

L'indéniable parenté de tous les exemplaires connus, qu'ils appartiennent à l'une ou l'autre des catégories que j'ai essayé de définir, permet de rechercher leur origine commune, ce qui n'exclut cependant pas des centres de production et de diffusion multiples.

Le matériel découvert à Carthage comprend une bonne proportion de ratés de cuisson. Le bris du moule a généralement été provoqué par l'impossibilité de dissocier complètement les deux pièces après la sortie du four. Des ateliers africains ont donc fabriqué des produits diffusés localement, il en est vraisemblablement de même en Italie et peut-être aussi en Gaule.

En effet, si nous comparons les moules semblables de Carthage et de Fréjus, ce dernier comporte deux mentions tracées à la pointe, avant cuisson, sur le revers des pièces. L'une est en grec, l'autre, en caractères latins, est la transcription d'un mot grec (7). Chacune sert à désigner la scène figurée. Or ce genre d'indication, qui est le fait d'un atelier, n'a été rencontré sur aucun des éléments africains. Les exemplaires de Carthage et de Fréjus paraissent donc bien dériver du même archétype mais par l'intermédiaire de "formes positives" utilisées dans des ateliers distincts. La découverte d'un fragment de moule à Gueugnon semble bien indiquer que cet atelier a pu, du moins occasionnellement, se livrer à cette fabrication.



Fig. 2 - Carthage : scènes de pugilistes.

La fabrication était évidemment conditionnée et proportionnée par la demande et nous ne savons pas exactement à quels besoins correspondait cette demande. Il paraît probable qu'elle était beaucoup moins constante que celle de la céramique de table ou culinaire ou même des lampes. Il est donc possible que ces moules n'aient été produits qu'à certaines occasions par des ateliers qui s'étaient procuré les "formes positives" nécessaires.

Les terres cuites et les lampes étaient tirées de moules que les coroplastes avaient pris sur un archétype et livrés aux officines de fabrication (8). Quand ces officines devaient livrer à leur clientèle non des positifs, lampes ou figurines, mais des moules, il leur était indispensable de posséder ce que j'appelle une "forme positive" leur permettant de reproduire ces moules. Il y avait donc toujours à l'origine un archétype sur lequel étaient pris des moules dont étaient tirées des "formes positives" destinées à être réparties entre un certain nombre d'officines de fabrication.

Quelques-uns des éléments découverts à Carthage paraissent démontrer que le surmoulage a été pratiqué. Il s'agit de fragments de moules manifestement dérivés d'un même archétype, mais de dimensions différentes. La première génération de "formes positives" était peut-être en terre cuite comme ce semble avoir été parfois le cas pour les moules de lampes appartenant aussi à la première génération. Le seul exemple que je connaisse est en plâtre, il provient aussi de Carthage. La matière paraît être tout à fait semblable à celle qui a été utilisée pour les moules de lampes. Une première couche de plâtre très fin assurait la transmission de tous les détails du modèle et elle était complétée par une épaisseur de plâtre à grain beaucoup plus fort. L'exemplaire



Fig. 3 - Carthage : tête de lion.



Fig. 4 - Carthage : poursuite d'animaux.

découvert à Carthage était destiné à des moules dont étaient tirées des formes semi-lenticulaires dont les deux côtés étaient décorés de la même scène figurant une poursuite d'animaux (Fig.4).

L'Italie et l'Afrique ont livré, à côté de découvertes isolées, des groupes importants de ces moules. Jusqu'à maintenant, les recherches effectuées en France n'ont livré que des éléments isolés. Ils laissent cependant espérer que des trouvailles plus importantes apporteront des éléments nouveaux sur ce matériel, son iconographie, sa production et sa répartition.

* *
*

NOTES

- (*) Centre Camille Jullian - CNRS, 13100 Aix-en-Provence.
- (1) M. JANON, "Note sur un moule bivalve en terre cuite découvert à Fréjus", *Revue Archéologique de Narbonnaise*, XI, 1978, p.251-256. - H. VERTET, "Terres cuites africaines trouvées en Gaule", *Acte du 90^e Congrès national des Sociétés savantes*, Montpellier, 1961, p.45-48 (Trinquetaille, Arles). - Groupe archéologique de Gueugnon-Montceau, "Découverte d'une officine céramique à Gueugnon (S.-et-L.)", *La Physiophile*, 66, juin 1967, p.34 et fig.18. - M. FLORIANI SQUARCIAPINO, "Forme Ostiensi", *Archeologia Classica*, VI, fasc.1, 1954, p.93 et pl.XXI, fig.5 (Strasbourg). - A. REBOURG, Catalogue d'exposition "Archéologie à Autun et dans l'Autinois", 18 avril-13 juillet 1986, Autun, 1986, n°92.
- (2) P. GAUCKLER, Catalogue du musée de Cherchell, I, 1895, p.78-79. - V. WAILLE, "Moule en terre cuite découvert à Cherchell, B.C.T.H., 1892, p.463. - G-C. PICARD, *Castellum Dimmidi*, Alger, 1947, p.99-100 et pl.VII; l'auteur signale un moule découvert à el Jem, d'autres ont depuis été découverts sur ce site par L. Foucher (inédits). - J.W. SALOMONSON, *Römische Tonformen mit Inschriften*, Babesch, 1972, p.88 et suiv. (Uzita).
- (3) A. PASQUI, *N.S.A.*, 1906, p.182 et p.357-373. - M. FLORIANI SQUARCIAPINO, *op.cit.*, p.83-99 et pl.XVIII à XXII.
- (4) C'est le cas d'un moule de Carthage : J. DENEAUVE, "Note sur quelques lampes africaines du III^e siècle", *Antiquités Africaines*, 22, 1986, p.152.
- (5) PETRONE, *Satiricon*, 40 et 60.
- (6) M. JANON, *op.cit.*
- (7) M. JANON, *op.cit.*, p.256.
- (8) Cette répartition des tâches, élaboration par le coroplaste d'une part, fabrication et diffusion par les officines de l'autre, expliquerait la variété de marques sur des objets dérivant du même archétype; cf. J. DENEAUVE, *op.cit.*

* *
*

DISCUSSION

Président de séance : A. DESBAT

Christian VERNOU : Pouvez-vous nous donner des précisions quant à la chronologie de ces moules?

Jean DENEAUVE : Le seul indice chronologique qui accompagne les ratés de cuisson découverts à Carthage est la présence de deux marques AUGENDI et POMPEI (Pompei Pontiani), qui sont connues par des lampes datables de la fin des II^e et III^e siècles. Ce qui ne peut cependant signifier que ce genre de moules n'a existé qu'à cette période, il y en a probablement eu plus tôt et aussi plus tard.

Armand DESBAT : Et à Ostie?

Jean DENEAUVE : Il semble que les moules d'Ostie ont été datés surtout par leurs caractères iconographiques, stylistiques et aussi, semble-t-il, par la présence de quelques fragments de lampes. Ils appartiendraient aussi à la période fin II^e-début III^e siècle. Il faut noter que cette datation concorde parfaitement avec celle proposée par J.W. Salomonson pour les moules d'Uzita et avec celle proposée par M. Janon pour le moule de Fréjus. Dans ces deux derniers cas, il s'agit de découvertes récentes dans un contexte stratigraphique précis.

* *
*

LA CERAMIQUE ALLOBROGE DU MUSEE DAUPHINOIS DE GRENOBLE (Isère)

La céramique allobroge est une céramique commune sombre. C'est une céramique tournée, de teinte souvent nuancée (rouge-brun, gris, noir brillant) et dont la principale caractéristique réside en la signature circulaire en relief qu'elle présente sur la partie externe de son fond. Son appellation tient au fait que l'essentiel des découvertes provient du territoire ou du proche voisinage de la cité de Vienne. Sa production couvre un large éventail de formes parmi lesquelles on peut, pour l'heure, distinguer cinq grands groupes (Fig.1) : les plats creux, les formes carénées basses et hautes, les vases à panse sphérique et les vases à panse ovale; à ces formes peuvent se joindre des couvercles, très proches par l'aspect de leur pâte des productions ci-dessus mais dont, en l'absence de signature, on ne sait s'il convient de les inclure parmi elles. Dans l'état actuel de nos connaissances, on accorde à cette production une fourchette chronologique comprise entre le II^e et la première moitié du III^e siècle de notre ère (1).

Trente-neuf exemplaires de cette céramique sont recensés au Musée Dauphinois de Grenoble; un exemplaire supplémentaire, issu d'une collection particulière et prêté aux fins d'étude, s'y ajoute. Ils proviennent soit du fonds ancien soit de découvertes récentes résultant de ramassages de surface ou d'interventions de sauvetage et concernent Grenoble, sa banlieue (Claix, Saint-Ismier, Sassenage) et la région du bas-Dauphiné (Aoste, Bourgoin, Charavines, Pact, Passins). Certes, l'absence de données stratigraphiques pour la plupart de ces découvertes ou, quand elles existent, le retard accumulé dans l'étude du matériel associé ne permet pas de revenir sur les éléments de datation avancés plus haut. De même, la connaissance typologique souffrira de la rareté, ici comme ailleurs, de formes complètes. Il reste les signatures dont la publication doit contribuer à compléter la liste des potiers répertoriés et par là à mieux connaître les aires de diffusion des centres de productions que l'on suppose dispersés pour le moins en deux points, Vienne et Aoste (2), de la cité viennoise (3).

Les quarante exemplaires de cette étude se répartissent de la manière ci-après (cf. tableau page suivante).

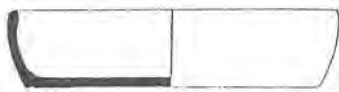
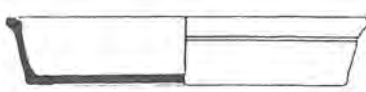

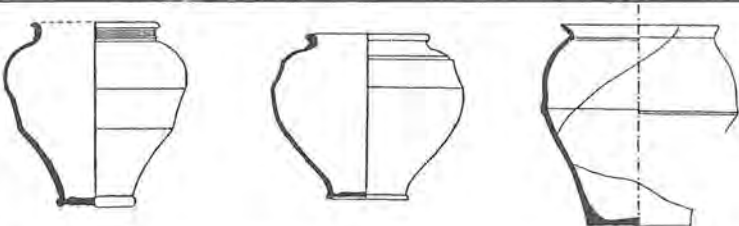
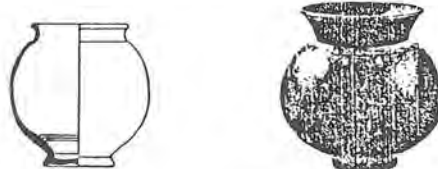
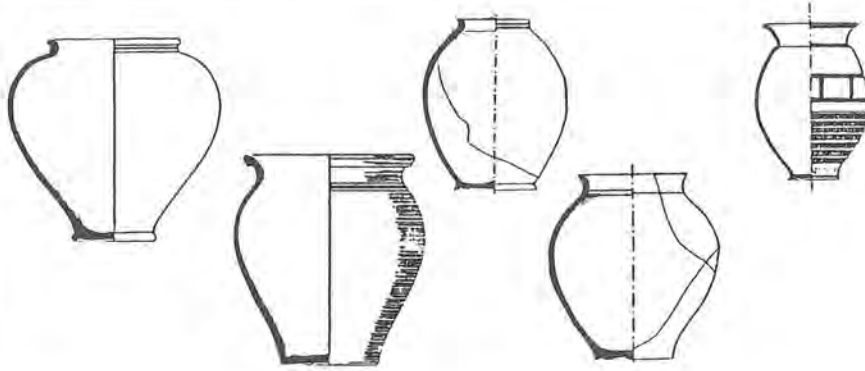
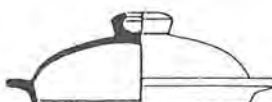
Cet inventaire met en évidence la présence d'au moins quinze potiers se partageant vingt-huit signatures. Parmi ces potiers, onze noms peuvent être avancés sans équivoque, soit par lecture directe, soit par comparaison avec des marques déjà connues (Fig.2) :

AGENOR CATVLLVS LVCIVS MARCVS NOSTER SEVERINVS VALLO
SEVVO
SEXTINVS
SEXTVS
SVARAD

Les quatre autres restent par contre plus énigmatiques. La signature du n°28 n'a pu être lue, malgré son intégralité, en raison de son aspect grossier, et l'état trop fragmentaire du n°32 interdit toute reconstitution. Enfin, les deux derniers sont inconnus des quelque cent signatures déjà répertoriées; si l'on est certain pour le n°2 de rencontrer un nom débutant par les trois lettres CAR compte tenu du F(ecit) qui suit généralement celui-ci, le n°33 résiste plus à l'interprétation dans la mesure où il n'offre à la lecture que des initiales (Fig.2,33). Dans les inédits, on ajoutera SVARAD (n°26). On retrouve certes ce nom parmi les potiers de Banassac de la fin du I^{er} siècle (4), comme on retrou-

n°	n° inventaire	estampille	signature	provenance	forme	observations	illustrations
1	86.7.1	AGENOR F(e)C(it)	AGENOR	Passins	fond de vase		Pl.II,1
2	86.8.1	CAR [...] S F(ecit)	CAR...S	Claix (Val d'Allières)	fond de plat		Pl.II,2
3	86.10.1	CATVLLVS F(ecit)	CATVLLVS	Bourgoin (Autoroute)	vase		Pl.II,3 Pl.III,3
4	63.13.1	[CATV]LLVS [...]		Grenoble (République)	vase		Pl.II,4
5	Coll.pert.	LVCIVS	LVCIVS	Saint-Ismier	fond de vase		Pl.II,5
6	75.28.431	LVCIVS		Grenoble (park.Laf.)	forme basse carénée	forme complète	Pl.II,6 Pl.III,6
7	63.13.2	LVCIV[VS]FE(cit)		Grenoble (République)	fond de plat		Pl.II,7
8	63.13.3	[LV]CIV[S ...]		Grenoble (République)	fond de plat		Pl.II,8
9	D 67.3.286 D 67.3.287	MARCVS	MARCVS	Pact...	fond de plat		Pl.II,9
10	63.13.4	M [...] F(ecit)	M...	Grenoble (République)	vase		Pl.II,10 Pl.III,10
11	27.2.3	NOSTER F(ecit)	NOSTER	Aoste (1856)	vase à panse ovale	forme archéologiquement complète	Pl.II,11 Pl.III,11
12	27.2.2	NOSTER F(ecit)		Aoste (1856)	vase à panse ovale	forme complète	Pl.II,12 Pl.III,12
13	27.2.1	NOSTER F(ecit)		Aoste (la Planche, 1856)	vase à panse ovale	forme complète	Pl.II,13 Pl.III,13
14	78.6.853	NOSTER F(ecit)		inconnue	fond de vase		Pl.II,14
15	75.28.432	NOSTER F(ecit)		Grenoble (park.Laf.)	vase à panse sphérique		Pl.II,15 Pl.III,15
16	86.7.2	NO [STER...]		Passins	fond de vase		Pl.II,16
17	sans	NOSTER		Grenoble	vase à panse ovale	archive photo Musée Dauphinois	
18	27.2.4	SEVERINVS F(ecit)	SEVERINVS	Aoste	vase à panse ovale	forme complète	Pl.II,18 Pl.III,18
19	63.13.5	SEVVO [...]	SEVVO	Grenoble (République)	fond de plat		Pl.II,19
20	63.13.6	SEVV [O ...] F(ecit)		Grenoble (République)	fond de plat		Pl.II,20
21	86.12.1	[SE]VVO F(ecit)		inconnue	fond de vase		Pl.II,21
22	63.13.7	[SE]VVO [...]		Grenoble (République)	fond de vase		Pl.II,22
23	63.13.8	SEV [...]	SEV...	Grenoble (République)	fond de vase		Pl.II,23
24	86.7.3	SEXTINVS FECIT X	SEXTINVS	Passins	fond de vase		Pl.II,24
25	78.6.877	SEXTVS F(ecit)	SEXTVS	inconnue (1)	fond de vase	(1) une étiquette porte la mention suivante : "récupéré dans les fouilles faites ... (il- lisibles) ... près de l'arc romain en 1883."	Pl.II,25
26	75.28.433	SVARAD OF(ficina)	SVARAD	Grenoble (park.Laf.)	fond de vase		Pl.II,26
27	86.9.1	VALLO FECIT	VALLO	Charavines (les Baigneurs)	Vase		Pl.II,27 Pl.III,27
28	86.7.4	...NA...	?	Passins	fond de vase	signature non lue	Pl.II,28
29	63.13.9	...VS [...]	?	Grenoble (République)	fond de plat		
30	D 67.3.285	...D [...]	?	Pact	fond de plat		
31	63.13.10	...R [...]	?	Grenoble (République)	vase		Pl.III,31
32	63.13.11	...SC [...]	?	Grenoble (République)	vase		
33	86.11.1	...P.C.S [...]	?	Sassenage (bonne conduite)	fond de vase		Pl.II,33
34	86.12.2	2 lettres fragmentaires	?	inconnue	vase		Pl.III,34
35	63.13.12	2 lettres fragmentaires	?	Grenoble (République)	fond de plat		
36	63.13.13	1 lettre fragmentaire	?	Grenoble (République)	fond de vase		
37	63.13.14	1 lettre fragmentaire	?	Grenoble (République)	fond de plat	} même plat ?	
38	64.9.1	1 lettre fragmentaire	?	Grenoble (République)	plat		forme archéologiquement complète Pl.III,38
39	63.13.16	1 lettre fragmentaire	?	Grenoble (République)	fond de vase		
40	75.28.434	1 lettre fragmentaire	?	Grenoble (park.Laf.)	fond de plat		

ve bon nombre d'homonymes des potiers allobroges chez les fabricants de sigillée et l'on ne peut donc être tenté par un quelconque rapprochement. On notera cependant que ce fond se distingue à la fois par la couleur de sa pâte, très nettement brun-rouge, et la façon dont est rédigée sa signature; dans notre lot, c'est le seul cas où le nom est

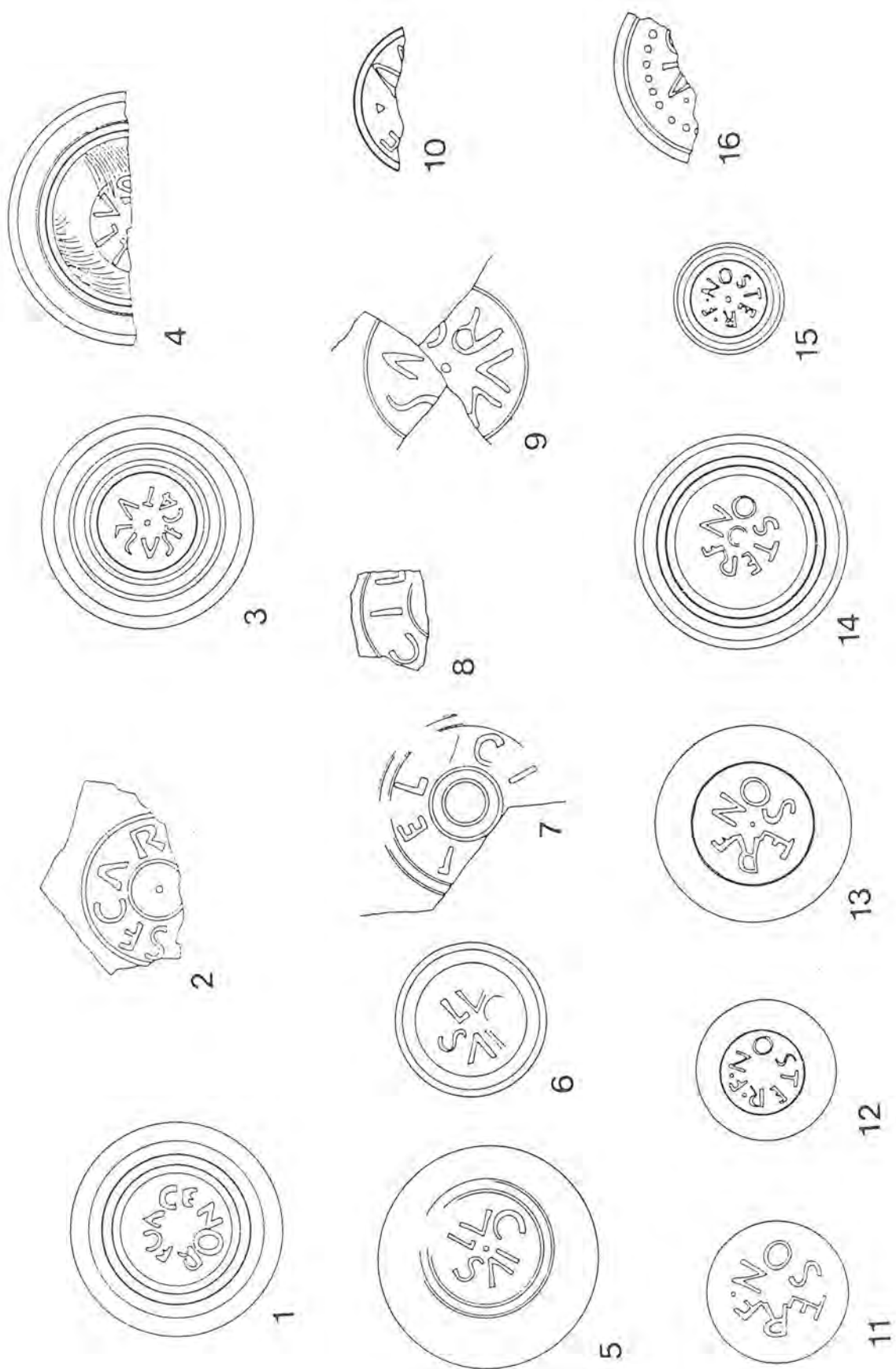
PLATS CREUX		
	à bord rentrant	à bord éversé
FORMES BASSES CARENEES		
FORMES HAUTES CARENEES		
VASES A PANSE SPHERIQUE		
VASES A PANSE OVALE		
COUVERCLES		

NOTA : * Les couvercles sont donnés pour information.

* A l'exception des couvercles, toutes les formes représentées portent une signature.

* Echelle des documents graphiques : 0 10

Fig. 1 - Céramique allobroge : typologie sommaire et provisoire.



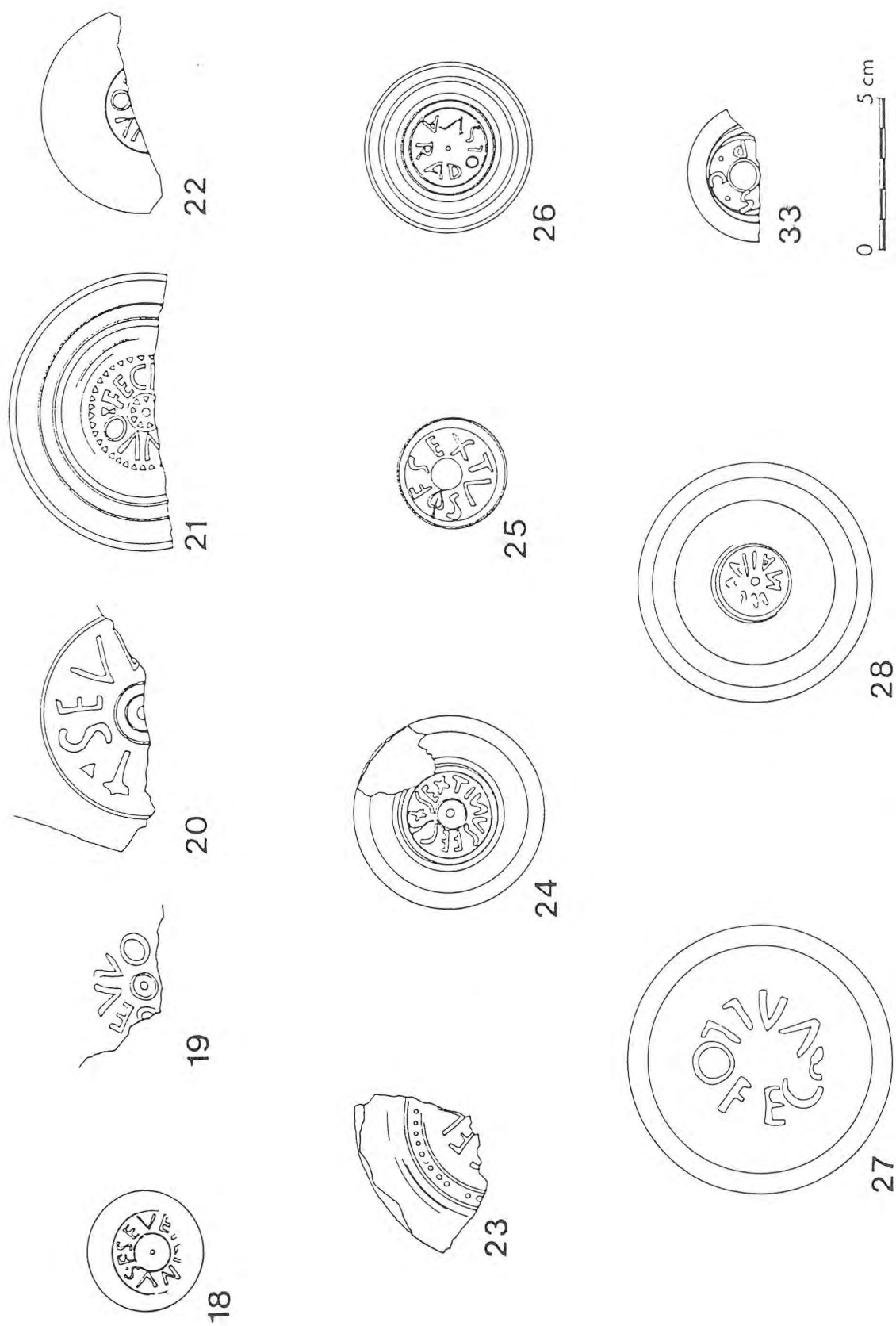
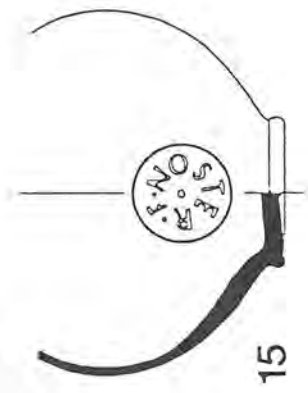
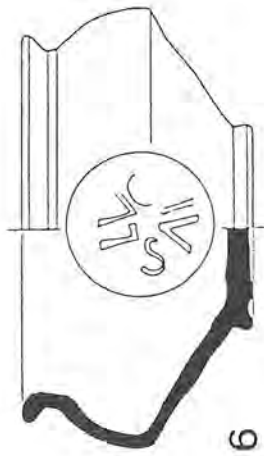
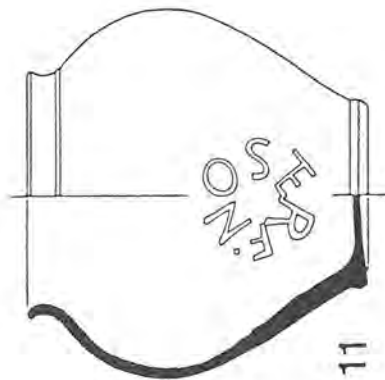
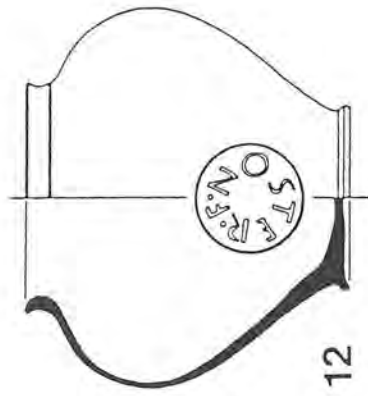
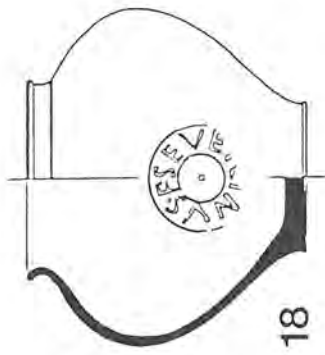
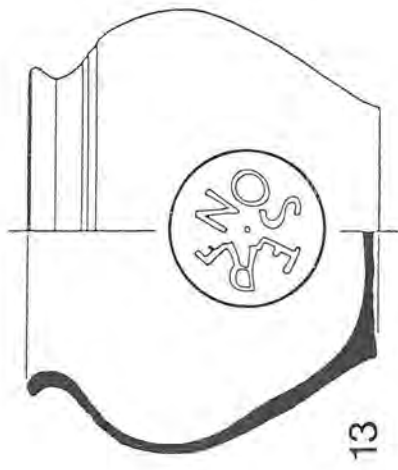


Fig. 2 - La céramique allobroge du Musée Dauphinois de Grenoble : les signatures.



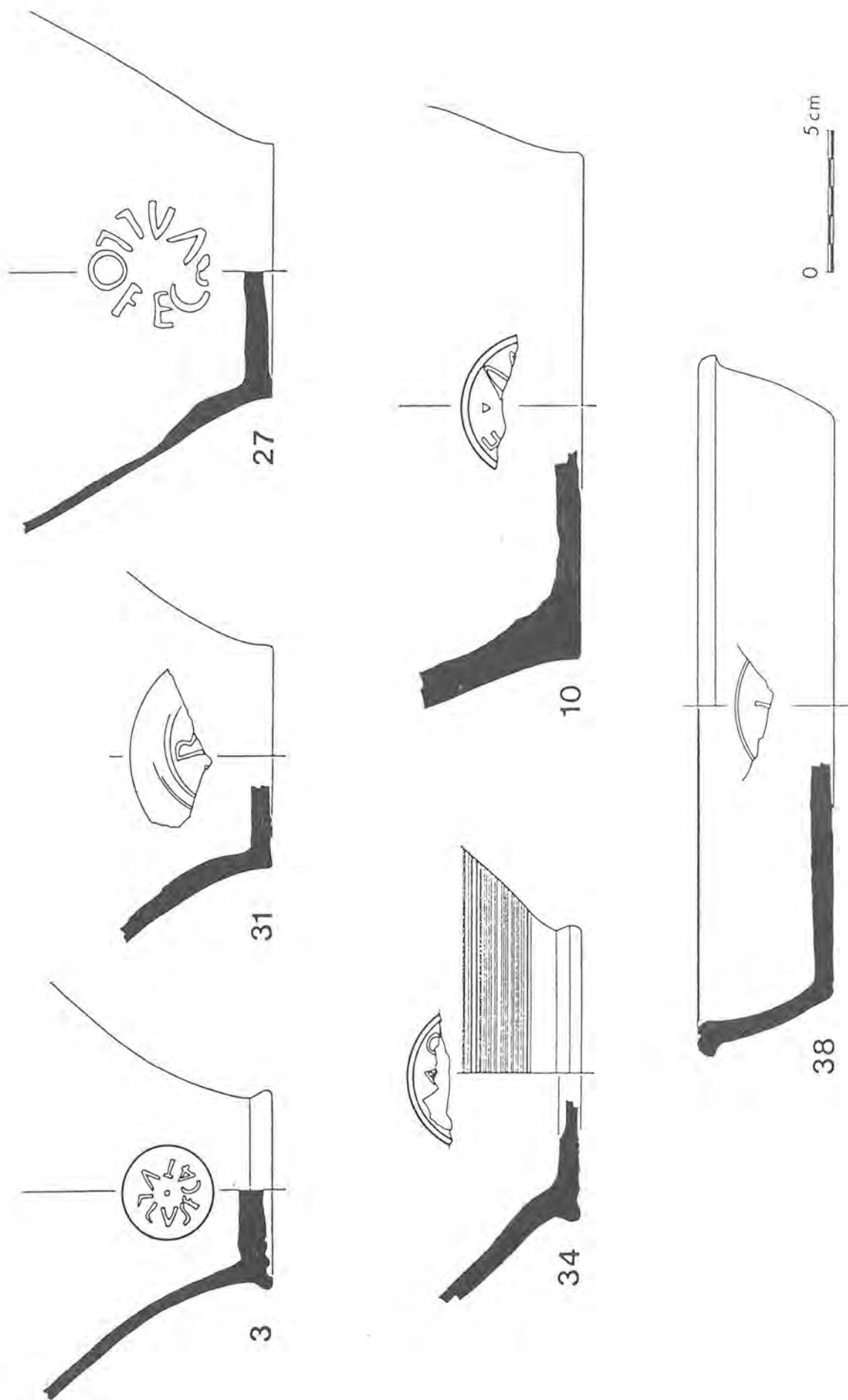


Fig. 3 - La céramique allobroge du Musée Dauphinois de Grenoble : les formes.

suivi par la mention *officina* et non du *fecit* que l'on rencontre généralement. On retiendra pourtant surtout LVCIVS, autre nom bien souvent rencontré sur les estampilles de sigillée (5), présent ici par quatre fois (n°5 à 8) et toujours à Grenoble (6) ou dans sa toute proche banlieue (7). Alors que NOSTER et SEVVO sont parmi les noms les plus répandus (8), à Grenoble LVCIVS devance ceux-ci seulement illustrés par trois exemplaires pour SEVVO et deux pour NOSTER. C'est sur le plan quantitatif un point intéressant à retenir et sur lequel nous reviendrons.

Le nombre d'échantillons permet également de renchérir un constat maintes fois énoncé. On remarquera ainsi que, pour la signature, l'hypothèse d'une matrice appliquée après façonnage du modèle se trouve ici renforcée par les décentrement (n°18 par exemple) ou autres traces de décollage à la ficelle (n°4); on soulignera de nouveau l'extrême diversité de ces matrices : NOSTER pour sa part en utilise six pour marquer les six exemplaires en notre possession (9). On rapportera enfin combien cette diversité se concrétise autant dans la forme des lettres (A sans barre, n°1, 2 ou 27; ligatures, n°11, 13) que dans la composition des signatures, à lecture intérieure pour la plupart mais aussi à la lecture extérieure (n°3, 9, 26, 27) ou dans la façon d'abréger la mention *fecit*; s'ajoute à cela la large variété du décor qui accompagne ces signatures souvent inscrites dans une série de cercles concentriques parfois denticulés (n°21) ou agrémentés de perles (n°16 et 23).

Les formes complètes, ou archéologiquement complètes, ne concernent que six des quarante exemplaires inventoriés. Toutes s'inscrivent dans la typologie déjà évoquée (cf. *supra* et Fig.3) : une forme basse carénée (n°6), quatre vases à panse ovale (n°11, 12, 13, 18) et un plat creux (n°38). Le faible nombre de formes complètes recueillies n'en empêche pas moins de remarquer là encore combien les variantes sont, dans le détail, nombreuses; ainsi, les quatre vases à panse ovale offrent un fond soit plat, soit légèrement concave, soit encore muni d'un pied annulaire.

À côté de ces formes complètes, figure un échantillon (n°15) que l'on peut rattacher à la série des vases à panse sphérique et l'on notera la présence de onze fragments appartenant à des plats, modèle bien représenté dans notre ensemble. Figurent aussi plusieurs exemplaires de vases aux dimensions relativement importantes (n°3, 10, 27, 31 et 34), mais dont aucun ne peut être mis en relation avec une forme particulière. On retiendra néanmoins que, par rapport aux modèles précédents, leur pâte présente un aspect beaucoup plus granuleux et presque toujours d'une couleur grisâtre. À l'inverse, les modèles les plus petits offrent une pâte à l'aspect très noir et une surface externe souvent lissée. Presque tous les modèles, cependant, comportent un dégraissant assez grossier, souvent micacé.

Il nous reste à revenir sur les aspects quantitatifs évoqués plus haut. On se rappellera que, dans l'état actuel de nos connaissances, on propose de rattacher le nom de SEVVO à un atelier de Vienne et celui de NOSTER à une officine d'Aoste (10). Pour ce dernier, l'hypothèse se trouve renforcée par la présence dans notre inventaire de trois exemplaires entiers provenant de cette localité. De plus, on sait qu'à Voiron, agglomération située à moins de trente kilomètres au sud d'Aoste, des fouilles menées au lieu-dit Sermorens ont mis au jour de nombreux fragments de céramique allobroge, parmi lesquels NOSTER représente 44% des signatures identifiées (11). On peut donc être surpris de ne trouver à Grenoble que deux estampilles de ce même NOSTER sur les douze identifiées, alors que seulement une trentaine de kilomètres sépare Voiron de l'actuelle préfecture de l'Isère. Bien sûr, ce constat peut être dû au hasard des découvertes et ce point est d'autant moins à négliger que l'on ne sait si l'ensemble du matériel issu des fouilles conduites en 1909 dans le quartier des anciennes halles nous est parvenu (12). Nous nous en tiendrons donc pour Grenoble à deux remarques : d'une part la faible proportion des estampilles de NOSTER et d'autre part la forte présentation (quatre exemplaires, soit le tiers du lot identifié) de la signature au nom de LVCIVS jusque là inconnu. Sans faire de lui un potier grenoblois, il est permis de reposer la question quant à l'existence de potiers locaux, fabriquant eux aussi une céramique allobroge qu'ils signent de leur nom et qui prend le relais (ou concurrence?), ici ou là, des productions plus importantes. Cette question reste d'autant posée qu'à côté de LVCIVS, dont on possède d'ailleurs une forme complète, sont présents à Grenoble ou dans sa banlieue les trois autres inédits signalés plus haut.

La céramique allobroge recensée au Musée Dauphinois est assez représentative de ce que l'on connaît de la production dans son ensemble : des signatures très diversifiées et une typologie très étendue, des petits modèles à la réalisation délicate jusqu'aux vases et plats à l'aspect quelquefois grossier. Elle n'en permet pas moins, par les marques inédites, de s'interroger sur d'éventuelles productions et consommations locales.

*

Un groupe de travail vient d'être constitué dans le but d'établir une typologie de la céramique "allobroge" et un inventaire de ses signatures.

La présente communication donne quelques exemples de cette céramique commune sombre dont la principale caractéristique réside en la signature circulaire en relief qu'elle présente sur la partie externe de son fond. Datée, dans l'état actuel des connaissances, des II^e-III^e siècles de notre ère, la céramique "allobroge" se rencontre essentiellement dans les territoires de la cité de Vienne et des cités voisines; on en retrouve cependant quelques exemplaires bien au-delà, dans les Bouches-du-Rhône (Lançon-de-Provence) et dans l'Hérault (Lansargues, Mireval) notamment.

Le groupe de travail sur la céramique allobroge souhaiterait donc être informé de la présence de cette céramique, soit dans les collections publiques ou particulières, soit dans les dépôts ou chantiers de fouilles, et remercie quiconque pourra lui fournir tout renseignement à ce sujet.

Les informations peuvent être communiquées à : Bernard Dangreaux, 92 avenue de la République, 38170 Seyssinet-Pariset.

NOTES

- (1) L'essentiel de la bibliographie concernant la céramique allobroge est rapporté par D. PAUNIER, *La céramique gallo-romaine de Genève*, Genève-Paris, 1981, p.40, n.64. On y ajoutera l'étude de J. Rougier à l'intérieur de sa thèse pour le doctorat de troisième cycle, *Aoste-la-Romaine*, Université de Tours, 1985, p.371-468.
- (2) Toutes les références à Aoste concernent l'ancien *Augustum*, aujourd'hui dans le département de l'Isère, et non *Augusta Praetoria*, l'actuelle Aoste italienne.
- (3) D. PAUNIER, *op.cit.*, p.40.
- (4) F. OSWALD, *Index of potters' stamps on terra sigillata*, Londres, 1931, rééd.1964, p.307.
- (5) *Idem*, p.170 (ateliers du sud de la Gaule, de Lezoux et de Rheinzabern).
- (6) Fouille de la rue de la République (1963) sous la direction de A. Bocquet; fouille du parking Lafayette (1974) sous la direction de A. Bocquet et M. Colardelle.
- (7) Découvert à Saint-Ismier dans un remblai de terre rapportée, ce fond pourrait en fait provenir, selon l'inventeur, de Meylan, commune limitrophe de Grenoble.
- (8) D. PANIER, *op.cit.*, p.40.
- (9) Le septième exemplaire (n°17 de l'inventaire) ne nous est connu que par un document photographique (cliché Musée dauphinois n°55.10.1369).
- (10) Avec vingt-huit exemplaires, NOSTER représente à Aoste 52% des estampilles identifiées et, après lui, les potiers les mieux représentés ne le sont que par trois signatures. J. ROUGIER, *op.cit.*, p.397.
- (11) Renseignement aimablement communiqué par J.-P. Moyne.
- (12) Aucun fond de céramique allobroge n'a pu être dénombré dans l'ensemble du matériel provenant de ces fouilles et entreposé au Musée dauphinois.

*

* *

DISCUSSION

Président de séance : A. DESBAT

Robert LEQUEMENT : Juste une question sur votre inscription SVARAD (n°26). Je me demande s'il ne faut pas lire SVARADO F, et vous retrouveriez un nominatif (les noms en DO existent; je pense à VALETVD0, CVERDO, etc.), d'autant que vous avez des nominatifs dans les marques : NOSTER, LVCIVS,...

Jean-Louis TILHARD : Toujours à propos de SVARAD. C'est un nom qui paraît original, mais c'est un nom qui existe à Banassac.

Bernard DANGREAU : C'est une lecture qui nous a posé question : on peut tout à fait lire SVARADO F(ecit), à l'instar des autres signatures. Nous nous en sommes tenu à SVARAD parce que ce nom est connu à Banassac à la fin du I^{er} siècle de notre ère et l'on s'aperçoit d'ailleurs que nombre de potiers allobroges trouvent leur homonyme chez les fabricants de sigillées. La question reste cependant posée.

Jean-Louis TILHARD : SVARAD est tout de même un nom relativement peu connu.

Bernard DANGREAU : Oui. En revanche, LVCIVS est connu à la fois dans le sud de la Gaule, dans le centre et à Reinzabern.

Jean-Claude TAVARD : Pour rester sur SVARAD, qui m'intéresse à cause de Banassac, ne peut-on localiser son origine ? Le fait qu'on le trouve chez les Gabales puis chez les Allobroges est-il une indication ?

Jean-Pascal JOSPIN : Nous n'avons pas mené d'étude onomastique systématique. Nous en sommes, pour le moment, à l'établissement d'un inventaire des noms de potiers allobroges ; on en a recensé plus d'une centaine. SVARAD est quand même un nom assez isolé dans cette liste.

Georges GIMARD : On a quelques noms, à Aime (Savoie), qui sont inconnus et qui sont même illisibles en tant que noms propres ; on se demande si le potier ne s'est pas borné à associer simplement des lettres. Il y a ainsi deux ou trois signatures qui sont illisibles, qui ne ressemblent en rien aux noms habituels que nous avons, comme MARTINVS par exemple, qui est représenté à plus de cent exemplaires. Et on ne connaît pas de four de potiers.

Bernard DANGREAU : Et à Aoste, aucun des fours mis au jour n'a apporté la preuve d'une production locale de céramique allobroge.

Jean-Pascal JOSPIN : La manifestation des ateliers est déterminée par des proportions dominantes ; pour SEVVO, c'est près de 50% ; pour MARTINVS, c'est du même ordre.

Bernard DANGREAU : Une petite précision concernant les pourcentages. Si, à Aoste, NOSTER domine fortement, on a parlé de près de 52%, il faut savoir que cette donnée ne porte que sur 55 exemplaires. Certes, NOSTER y est présent vingt-huit fois, contre trois au plus pour d'autres ; il faut cependant garder à l'esprit les chiffres de base pour nuancer les propos avançant une éventuelle localisation.

Michel PASSELAC : Pourquoi ne pas avancer l'hypothèse de potiers illétrés qui signent en recopiant des timbres sur d'autres céramiques ? J'ai le cas d'un potier qui signe FECIT ; il s'est manifestement trompé et n'a pas copié le nom du potier.

Armand DESBAT : Il faut souligner le caractère le plus original de cette céramique (il n'y a pas beaucoup d'exemples en Gaule) : c'est une production bien circonscrite géographiquement et qui correspond au territoire d'une cité. Le terme "allobroge" est tout à fait juste ; même s'il y a une diffusion en dehors du territoire de Vienne, 98% de la céramique se trouve à l'intérieur. A Lyon, très proche, c'est une céramique qui n'est pratiquement pas représentée. Un autre fait à souligner, ou une autre question à poser sur la genèse de cette céramique : les marques externes sur les fonds ne se retrouvent nulle part ailleurs en Gaule ; on ne peut pas s'empêcher de faire un rapprochement avec la céramique médiévale à fond orné ; dans la même région, au XI^e siècle, on se remet à faire une céramique à fond marqué de motifs géométriques dont certains sont dérivés de marques épigraphiques.

Elise BOUCHARLAT : Disons que cette production médiévale est, elle aussi, très circonscrite géographiquement ; elle descend cependant un peu plus vers le sud. Mais il faut tenir compte du fait que les diffusions, à cette époque, sont plus limitées. Et il est vrai que certaines marques évoquent une sorte d'abatardissement des marques épigraphes.

ETUDE DE LA CERAMIQUE COMMUNE DU LIMOUSIN METHODOLOGIE

La constitution d'un fichier documentaire consiste à recueillir un maximum d'informations et à permettre leur étude par diverses méthodes d'analyse des données.

L'analyse d'un objet peut se faire à différents niveaux, chaque caractère pouvant être lui-même subdivisé. Ainsi, il peut suffire de connaître la présence ou l'absence d'anse. Par contre, dans d'autres cas, il sera nécessaire de préciser les points d'attache, la section, le nombre de nervures, etc. Un des premiers problèmes à résoudre est donc de déterminer le niveau auquel doit s'arrêter l'analyse (Jaulin, 1970).

En théorie, il conviendrait d'abaisser ce niveau de façon à obtenir une description très précise. Deux problèmes peuvent alors se poser :

1. La matrice de données devient très importante, donc difficile à manipuler sans compter le temps et parfois les difficultés pour recueillir certaines informations.
2. L'état des documents à étudier ne permet pas toujours d'obtenir des renseignements précis. Ainsi, il n'est guère possible de décrire la pâte de céramiques intactes sans en prélever un échantillon. Lorsque cette lacune de l'information se renouvelle trop fréquemment, l'intérêt documentaire du caractère concerné diminue considérablement.

Trois méthodes d'études de la céramique ont été examinées :

J.-C. Gardin (1976) propose "une analyse permettant une description concise et précise de poteries quelconques sous un angle morphologique, en vue de la constitution d'un fichier sur cartes perforées". L'auteur fixe de nombreuses règles pour définir les critères en utilisant des symboles mnémotechniques. Comme il le précise lui-même, cette méthode s'applique essentiellement aux descriptions morphologiques en vue de la constitution d'une banque de données. Sans préjuger de sa précision qui est réelle, le système de notation est lourd à utiliser.

La méthode de classification de la céramique non tournée protohistorique du Languedoc méditerranéen se prête plus aisément à l'étude de simples fragments de vases qu'à celle de formes entières. En outre, conçue pour décrire des céramiques particulières, elle nécessite de nombreuses adaptations pour être appliquée à la céramique gallo-romaine (Dedet, 1975).

Ayant choisi de travailler sur des céramiques archéologiquement complètes, j'ai préféré utiliser la terminologie proposée par Balfet (1968) en l'adaptant à la céramique gallo-romaine. Cette méthode offre l'avantage de définir un langage descriptif directement compréhensible.

L'étude de la céramique commune gallo-romaine du Limousin m'a conduit à élaborer un modèle de fiche descriptive. Elle permet de recueillir un nombre raisonnable d'informations prêtes à être utilisées pour la création de fichiers informatisés; elle comprend quatre parties :

- I. Les caractères d'ordre généra
- II. La description morphologique de chaque partie du récipient.
- III. La description de la pâte et des techniques de fabrication.
- IV. Les principales dimensions.

L'utilisation de la fiche est subordonnée à l'application de quelques règles évoquées ci-après et à la définition précise de chaque terme utilisé. Pour ces derniers, il convient de se référer, pour l'essentiel, à l'article d'H. Balfet (1968).

Les programmes informatiques d'utilisation de cette fiche acceptent sans problème des adjonctions ou des modifications des termes définissant chaque caractère à la condition qu'ils soient parfaitement définis par rapport au modèle initial. (Par exemple pour rajouter des éléments non plastiques qui ne se sont pas rencontrés en Limousin et ne figurent donc pas sur la fiche).

I. LES CARACTERES D'ORDRE GENERAL

1 – L'identification

Chaque céramique est identifiée à l'aide du numéro du département (deux chiffres), du numéro INSEE de la commune (trois chiffres), du numéro du site dans la commune (deux chiffres) et du numéro d'ordre de la céramique. Il est bien entendu possible de considérer un ensemble clos, telle une sépulture, une couche ou un niveau comme un site. L'identification ainsi obtenue est assez longue et par conséquent assez difficile à utiliser. Elle présente toutefois l'avantage d'être ouverte et de permettre l'introduction de nouvelles céramiques dans le fichier.

2 – Le contexte

Il est donné à titre indicatif pour permettre des statistiques.

3 – L'état de la céramique

Outre les renseignements qu'il apporte sur l'importance du ou des tessons conservés, ce caractère permet, dans le déroulement du programme de constitution du fichier, de sauter certaines rubriques devenues inutiles. Par exemple, si seule l'encolure est connue, le programme ne demandera aucun renseignement relatif à la base. Le ou les caractères concernés seront automatiquement considérés comme "indéterminés". De plus, lorsque le profil connu est incomplet, la partie conservée sera précisée dans la description.

4 – Nomenclature

Les termes retenus dans la nomenclature sont choisis suivant quatre critères :

- a. La présence ou l'absence d'organe de préhension;
- b. Le rapport diamètre maximum/hauteur totale qui permet de définir :
 - Les formes très basses (rapport supérieur à 4);
 - Les formes basses (rapport compris entre 4 et 2,5);
 - Les formes moyennes (rapport compris entre 2,5 et 1,3);
 - Les formes hautes (rapport inférieur à 1,4).
- c. Le rapport ouverture/diamètre maximum détermine les proportions de l'ouverture :
 - Forme ouverte (rapport supérieur à 0,75);
 - Forme fermée (rapport compris entre 0,75 et 0,25);
 - Forme très fermée (rapport inférieur à 0,25).L'encolure peut alors être appelée "goulot".
- d. La taille du récipient. Ce dernier critère peut, dans certains cas, sembler subjectif (Rigoir, 1968). Toutefois, la distinction entre diverses appellations déterminées par le vocabulaire courant est conservée en nomenclature.

II. DESCRIPTION MORPHOLOGIQUE

Chaque céramique peut comporter quatre parties principales : le corps du vase, l'encolure, la base et les aménagements particuliers.

Les points limites coïncident parfois avec des ruptures nettes dans le profil du récipient, par exemple un méplat ou une arête vive. Dans d'autres cas, ils sont déterminés par le point d'inversion de la courbure de la paroi. Il arrive fréquemment que l'encolure

se limite à la lèvre, ce qui est généralement le cas de nombreuses formes ouvertes.

1 - Le corps du vase

C'est l'élément principal de la poterie, encore appelé panse. Sa description se fait d'après le profil de sa paroi qu'il est souvent possible d'assimiler à une forme simple (profils curvilignes). Il suffira alors d'indiquer le volume qu'il représente. Dans le cas contraire (forme composée), le vase sera décrit par un ou plusieurs volumes simples, en précisant, pour chacun d'eux, la direction et la forme des parois.

2 - L'encolure

L'encolure ne concerne que les formes fermées. Elle correspond à la partie supérieure du récipient qui surmonte la panse.

Pour H. Balfet, "sa limite inférieure est marquée par un point d'intersection ou d'inflexion situé au-dessus du diamètre maximal ou coïncidant avec ce dernier" (Balfet, 1983, p.31).

Aucune différence n'est faite ici entre rebord, col et goulot, contrairement à ce que suggère H. Balfet (1968 et 1983). La distinction se fait d'après la nomenclature, les termes utilisés étant en partie définis suivant les proportions de l'ouverture.

L'encolure est décrite par sa direction, sa forme, le bord de l'ouverture et la lèvre. Le bord est caractérisé par une modification de l'épaisseur ou de la direction de la paroi à l'ouverture. La lèvre est la partie extrême du vase, là où face interne et face externe se rejoignent.

3 - La base

Son origine est définie, comme pour l'encolure, par le point d'inflexion de la courbure de la panse ou par un angle vif.

4 - L'assise

C'est la surface du récipient en contact avec le sol. Sa description est donnée par rapport à l'extérieur.

5 - Aménagements particuliers

Sont décrits ici, le système de fermeture du récipient, les organes de préhension avec leurs points d'attache et les aménagements permettant de verser.

III. DESCRIPTION TECHNIQUE

La description de la céramique sous son aspect technologique nous a posé de nombreux problèmes. Le principal, déjà évoqué, tient à l'origine des pièces étudiées. En effet, il n'était pas envisageable de prélever des échantillons sur des céramiques intactes conservées dans les musées. Pour diverses raisons, d'autres céramiques ne sont connues que par leur dessin et, par conséquent, les renseignements que nous en possédions étaient soit incomplets, soit même parfois douteux.

La recherche d'une grande précision dans ce domaine aurait conduit à éliminer une part trop importante de la documentation, nuisant ainsi au caractère d'exhaustivité qui était mon premier objectif.

A l'inverse, ne souhaitant pas négliger l'apport de certaines données techniques, le choix du niveau de la description a été limité aux caractères qui peuvent être appréciés sans avoir recours aux méthodes de laboratoire.

1 - L'aspect

L'aspect final de la pâte - et donc de la poterie - dépend, pour une part importante, du choix et de la préparation de l'argile. Il est déterminé par la grosseur maximale des inclusions.

2 - La couleur

La couleur de la pâte est un élément important qui apporte des renseignements sur la fabrication du vase; il faut distinguer la couleur de surface et la couleur interne du tesson.

Pour deux raisons, le code expolaire de Cailleux et Taylor n'est pas utilisé :

- a. Le lecteur doit disposer du même code pour bénéficier de l'information.
- b. Les facteurs qui modifient sensiblement les couleurs à la cuisson, à l'usage et durant le séjour des céramiques en terre, sont trop nombreux pour que l'utilité de détailler la couleur à un tel niveau soit justifiée.

3 - Les inclusions

Les inclusions, qu'elles se soient trouvées naturellement dans l'argile ou qu'elles y aient été rapportées, seront décrites suivant leur nature et leur proportion. Le mica est étudié à part.

La proportion des inclusions par rapport aux particules argileuses est difficile à évaluer. Certaines pâtes en renferment en effet une forte proportion invisible à l'œil nu. A l'opposé, de gros cristaux feront croire à une forte proportion d'inclusions.

Très souvent, le mica se trouve naturellement dans l'argile. Il est parfois utilisé en traitement de la surface à laquelle il donne un aspect doré.

4 - Le façonnage

Le modelage ne se distingue du montage en colombins que par l'examen des cassures. C'est pourquoi la différence entre les deux procédés ne peut souvent être faite.

5 - La cuisson

Seules les céramiques très mal cuites et celles qui, au contraire, sont très cuites sont distinguées.

6 - La surface

La surface du vase est souvent traitée de façon à en modifier le relief ou la brillance. Cette intervention peut avoir lieu directement sur l'argile immédiatement après le tournage ou après un séchage plus ou moins prononcé. Elle peut encore être recouverte par un revêtement argileux qui se comportera différemment suivant sa composition ou la température de cuisson. Certaines définitions peuvent sembler faire double emploi. Elles servent en fait à distinguer des productions bien particulières qui ne sont pas seulement la conséquence du traitement de la surface.

7 - Les décors

Différentes techniques de décors sont prises en compte. Toutes ne sont pas forcément destinées à orner la céramique. C'est le cas, par exemple, des sillons permettant de repérer le point d'attache des anses sur les bouteilles ou les pichets. Ce genre de technique sera néanmoins étudié dans cette rubrique car de tels sillons rompent la monotonie du vase.

En plus de la technique de décor utilisée, la description sera complétée en clair dans la rubrique "observations" par la position sur le vase, la forme des motifs, etc.

LE TRAITEMENT INFORMATIQUE

Plusieurs programmes simples, écrits en "basic microsoft" pour micro-ordinateurs Thomson, permettent l'étude des céramiques. Ils peuvent se classer en trois groupes :

1. Les programmes spécifiques à la céramique.
2. Les programmes de traitement de texte, de bibliographie et d'édition de texte.
3. Enfin les programmes de calculs, de statistiques et de classifications hiérarchiques, ces dernières catégories étant adaptées de programmes publiés pour Apple (de Lagarde, 1983; Roux, 1985).

Ces programmes ont été écrits pour T07-70 équipé d'un simple lecteur de K7 et d'une imprimante. Ils tiennent donc compte des particularités des fichiers séquentiels sur bande magnétique et de la place en mémoire disponible sur cet appareil.

Je ne parlerai ici que des deux programmes concernant directement la fiche descriptive.

Dép. _____

Cne _____

Site _____

dép. commune site inv.

--	--	--	--	--	--	--	--

CONTEXTE		ETAT		NOMENCLATURE											
0	INDETERMINE	0	PROFIL COMPLET	0	INDETERMINE	9	GOBELET	16	MORTIER						
1	HABITAT	1	BORD	1	ASSIETTE	10	POT	17	TRIPODE						
2	SEPULTURE	2	ENCOLURE	2	PLAT	11	JARRE	18	COUVERCLE						
3	PUITS/FOSSE	3	PARTIE SUP.	3	ECUELLE			19	AUTRE						
4	HORS CONTEXTE	4	FRAG. de PANSE	4	PLAT-CREUX	12	PICHET								
5	AUTRE	5	PARTIE INF.	5	BOL	13	FLACON								
		6	BASE	6	JATTE	14	BOUTEILLE								
		7	TESSON	7	TERRINE	15	BONBONNE								
				8	JATTE CARENEE										
CORPS DU VASE ?		1		2		3		4		5		6		7	forme complexe
1		2		3		4		Nbre de bas en haut...		D	F	D	F	D	F
ENCOLURE	DIRECTION ?	1		2		3		4		5		6		7	
	FORME ?	1		2		3									
	BORD ?	1		2		3		4		5		6		7	
	LEVRE ?	1		2		3		4		5		6		7	
BASE (type)															
SIMPLE		POLYPODE		PIED		1		1		ASSISE					
0	ABSENTE	8	PIEDS CONIQUES	11	EN COURONNE HAUT			1		0	ABSENT				
1	PORTANTE	9	PIEDS EN TETINE	12	EN COURONNE BAS			2		1	CONCAVE				
2	CONIQUE	10	PIEDS EN RUBAN	13	PIED ANNULAIRE			3		2	PLANE				
3	TRONCONIQUE			14	PIED PLEIN			4		3	CONVEXE				
4	CYLINDRIQUE			15	TIGE ET SOCLE			5		4	TOURNEE				
5	ETIREE									5	AVEC ANNEAU PORTEUR				
6	ELARGIE														
7	ETIREE-ELARGIE														
COUVERCLE		PREHENSION		POINT D'ATTACHE				POUR VERSER							
0	ABSENT	0	ABSENT	haut		bas		haut		bas		0	ABSENT		
1	POSE	1	BOUTON	0	INDETERMINEE			5	HAUT DE PANSE			1	DEVERSOIR		
2	EMBOITE	2	MAMELON	1	LEVRE			6	MILIEU DE PANSE			2	LEVRE PINCEE		
3	EMBOITANT	3	OREILLE	2	HAUT DE COL			7	BAS DE PANSE			3	BEC TREPLE		
4	BOUCHON	4	QUEUE	3	MILIEU DU COL			8	BASE			4	GOULOT		
		5	COLLERETTE	4	BAS DU COL							5	BEC PONTE		
		6	ANSE												
ASPECT		COULEUR		INCLUSIONS		PROPORTION		MICA							
0	INDETERMINE	0	INDETERMINE	0	INDETERMINE	0	INDETERMINEE	0	INDETERMINE						
1	TRES GROSSIER	1	BLANC	1	QUARTZ	1	FAIBLE	1	ABSENT						
2	GROSSIER	2	JAUNE	2	QUARTZ REGULIER	2	MOYENNE	2	TRACES						
3	MOYEN	3	ORANGE	3	QUARTZ IRRÉGULIER	3	FORTE	3	PRESENT						
4	FIN	4	BRIQUE	4	SABLEUX			4	ABONDANT						
5	TRES FIN	5	BRUN	5	SABLEUX REGULIER										
		6	GRIS	6	SABLEUX IRRÉGULIER										
		7	GRIS-BLEU												
		8	NOIR												
FAÇONNAGE		SURFACE		DECOR		DATATION									
0	INDETERMINE	0	INDETERMINEE	0	ABSENT - IND.	0	INDETERMINE	10	10 AP. - 50						
1	TOURNE	1	BRUTE	1	CORDON	1	NEOLITHIQUE	11	50 - 100						
2	NON TOURNE	2	LISSEE	2	BAGUETTE	2	BR. ANC./MOY.	12	100 - 190						
3	MOULE	3	RACLEE	3	SILLON	3	BR. FINAL	13	190 - 300						
		4	PEIGNEE	4	REPOUSSE	4	FER 1 ANC./MOY.	14	300 - 600						
		5	SABLEE	5	PEIGNE	5	FER 1 RECENT	15	MEROVINGIEN						
		6	POLIE	6	MOULE	6	TENE I	16	HAUT MOYEN-AGE						
		7	ENGOBEE	7	APPLIQUE	7	TENE II	17	ROMAN						
		8	COUVERTE	8	BARBOTINE	8	TENE III	18	GOTHIQUE						
		9	GLACURE	9	PEINT	9	G. R. PRECOCE	19	BAS MOYEN-AGE						
		10	PEINTE	10	POLI			20	MODERNE						
		11	ENGOBE BLANC	11	IMPRESSIONNE										
		12	COUVERTE ROUGE	12	GRAVE										
		13	REJET. MICASSE	13	INCISE										
				14	GUILLOCHE										
				15	MOLETTE										
CUISSON															
0	INDETERMINEE														
1	MAUVAISE														
2	BONNE														
3	FORTE														
4	SURCUI														
OBSERVATIONS - DESCRIPTION DU DECOR															
HAUTEUR TOTALE															
DIAMETRE MAXIMUM															
DIAMETRE DE LA BASE															
DIAMETRE A L'OUVERTURE															

La saisie des données

Ce programme permet de créer un fichier de céramiques sous forme d'un tableau de variables numériques. Chaque fiche est identifiée par une variable alphanumérique constituée par le numéro du département, le numéro INSEE de la commune, un numéro d'ordre du site et l'inventaire de la céramique. Cette identification est mise en forme par le programme. Ce dernier permet également de visualiser la fiche et, le cas échéant, de la corriger.

Le fichier ainsi constitué peut être utilisé de différentes façons :

1. Avec le même programme en vue de le compléter, de le lire ou de le corriger;
2. Avec le programme de description de céramique que je commenterai ci-après.
3. Avec le programme de calcul afin d'effectuer des tris ou d'ordonner les individus suivant la valeur d'un caractère et permettant d'obtenir de nouveaux tableaux utilisables avec les programmes d'analyses factorielles ou de classifications hiérarchiques.

La description de la céramique

Le rôle de ce programme est de transformer les valeurs numériques de la fiche céramique en un texte prêt à être édité. Ce texte comporte la description normalisée de la céramique, éventuellement un commentaire disposé en retrait ou un texte. Le commentaire est destiné à compléter la description par des comparaisons.

. Fichier d'entrée

Le fichier d'entrée est obligatoirement un fichier numérique créé à l'aide du programme précédent. Il comporte une identification qui sera imprimée en début de la description et quarante-cinq caractères qui peuvent prendre la valeur de 0 à 19.

. Le fichier de sortie

C'est un fichier alphanumérique composé d'une suite de lignes dans lequel les symboles provoquant la mise en page seront automatiquement inclus. Il peut éventuellement être directement édité avec le programme d'édition ou bien être mixé à un fichier de texte grâce au programme de traitement de texte.

La classification

Le projet initial consistait à utiliser ces données descriptives pour réaliser une classification typologique selon une arborescence simple de type graphe ouvert. Cette méthode évite d'accumuler des classes vides en éliminant les rameaux inutiles et ne nécessite pas d'ordinateur.

Rapidement, il est toutefois apparu des incohérences dues pour l'essentiel à l'obligation de traiter les caractères les uns après les autres. Ainsi, deux récipients possédant la même base et la même encolure dont l'un a une panse plutôt ovoïde et l'autre plutôt sphérique se retrouvent dans des classes différentes. De même, la difficulté à fixer la limite entre une paroi rectiligne et une paroi courbe, ou encore entre une encolure basse ou haute, m'a orienté vers une méthode utilisant des dimensions. Pour cela, il convenait de définir celles qui rendaient le plus fidèlement possible les caractères morphologiques des céramiques. D'une façon générale, elles correspondent aux coordonnées de chaque point caractéristique du profil auquel s'ajoute la mesure de la courbure des différentes parties de la paroi.

Le nombre de mesures varie suivant les catégories de récipients. Il est par exemple de douze pour les assiettes, mais il atteint trente-cinq pour les pichets. Ceci afin de mesurer l'anse et, le cas échéant, le bec verseur.

L'étape suivante consiste à éliminer certaines variables pour ne garder que les plus significatives.

Enfin, les méthodes de classification hiérarchiques ascendantes permettent d'obtenir une partition généralement satisfaisante.

J'ai donc été conduit à élaborer une base de données en deux parties.

1. Fichier documentaire pouvant servir à une description littéraire et à des traitements statistiques. La description reste succincte et doit être complétée par le dessin normalisé du vase ou par un commentaire.

2. Description numérique de la poterie comprenant les diamètres et les hauteurs des différentes parties constitutives du vase. Les algorithmes de classification hiérarchique appliqués à ces tableaux de données permettent d'élaborer une typologie qu'il est possible d'interpréter.

Ainsi, deux méthodes, apparemment opposées (Ginouves, 1978, p.65), deviennent-elles complémentaires, l'une convenant mieux à la description, l'autre à la classification.

BIBLIOGRAPHIE

Balfet, 1968

BALFET (H), Terminologie de la céramique, *La préhistoire*, Nouvelle Clio, p.272-278.

Balfet, 1983

BALFET (H), FAUVET-BERTELOT (M.-F.) et MONZON (S), *Pour la normalisation de la description des poteries*, CNRS, Paris, 136 p.

Dedet, 1975

DEDET (B) et PY (M), "Classification de la céramique non tournée du Languedoc méditerranéen", 4^e suppl. à la *Rev. Arch. de Narbonnaise*.

Gardin, 1976

GARDIN (J.-C.), *Code pour l'analyse des formes de poteries*, Ed. du CNRS, Paris.

Ginouves, 1978

GINOUVES (R) et GUIMET-SORBETS (A.-M.), *La constitution des données en archéologie classique*, CNRS, Lyon, 162 p.

Jaulin, 1970

JAULIN (B), "Mesure de la ressemblance en archéologie", *Archéologie et calculateurs*, CNRS, p.343-356.

Lagarde, 1983

LAGARDE (J. de), *Initiation à l'analyse des données*, Dunod, 158 p.

Rigoir, 1968

RIGOIR (J) et (Y), "Description et dénomination des formes céramiques", *Rev. Arch. du Centre*, t.VII, fasc.4, p.327-334.

Roux, 1985

ROUX (M), *Algorithmes de classification*, Masson, 152 p.

* *

*

Maria Isabel FERNANDEZ GARCIA *

EN TORNO A UNA FORMA DECORADA DE SIGILLATA HISPANICA DE ANDÚJAR : LA FORMA DECORADA HEMISFÉRICA

Numerosas han sido las campañas de excavación llevadas a cabo en el centro de producción de sigillata de Andújar, situado en la provincia de Jaén (Betica-Tarraconense), desde que éste fuera dado a conocer en el año 1971 por M. Sotomayor (1). Del material recogido una forma acaparó la atención de los investigadores, debido a las peculiaridades que ésta presentaba, recibiendo distintas denominaciones en la historia de su investigación : forma 37, forma asimilable a la 37 y forma decorada hemisférica (2). Realmente fue la campaña de excavación llevada a cabo en los Villares de Andújar en el año 1975 la que constituyó el punto de partida en el estudio de esta forma, cuando se observó en las capas más profundas de los vertederos explorados de los cortes 14 y 15 un predominio de la forma 37 sobre la 29, predominio que disminuía en las capas superiores. A partir de aquí y conforme los hallazgos e investigaciones se intensifican esta forma recibirá paulatinamente la denominación de forma decorada hemisférica (3).

Hasta el momento presente hemos realizado un estudio de 140 piezas de decoradas hemisféricas procedentes de los vertederos explorados en los cortes 12, 14, 15, 16, 21, 22, 23 y 24, que nos ha permitido obtener unos resultados provisionales :

- Características morfológicas : cuenco que presenta un labio sencillo con un diámetro de boca que oscila entre 11 y 15 cm, con un perfil en forma de cuarto de círculo, un pie bajo con un diámetro que varía de 4,5 a 6 cm y con una altura en torno a los 5,7 y 7 cm.

- Características de pasta y barniz (4) : hemos constatado en las pastas una importante concentración en torno a la rosa (C-26), tierra siena tostada (C-36) y ocre carne (C-46), aunque también se ha documentado en un porcentaje bastante inferior otros tipos de pasta. Respecto al barniz, el rojo inglés (F-28) es el que predomina con muchísima diferencia con respecto a los demás.

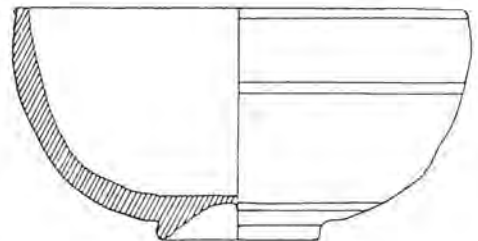
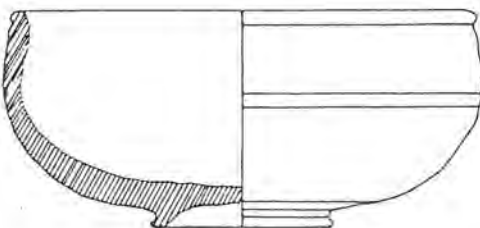
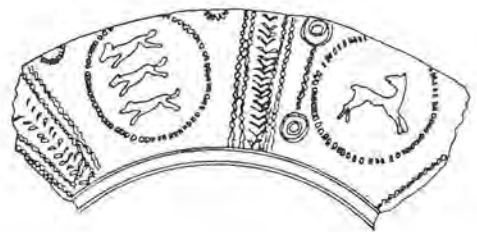
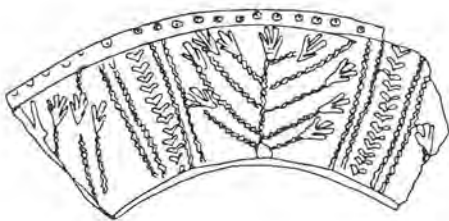
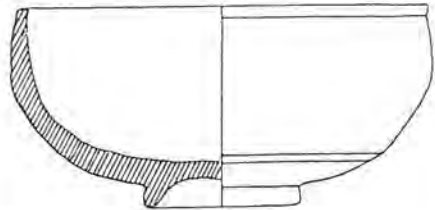
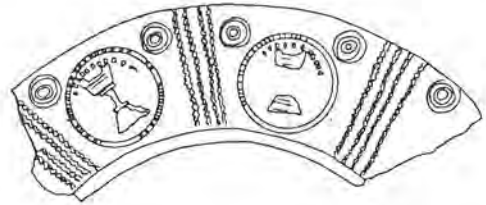
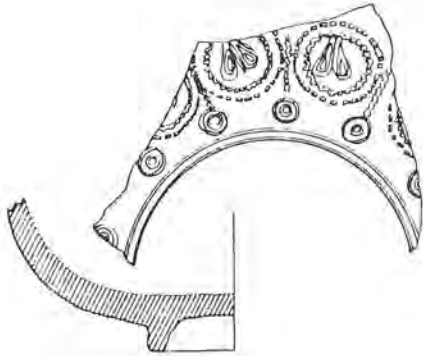
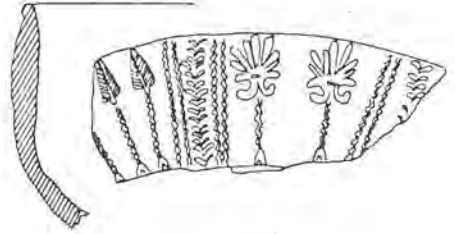
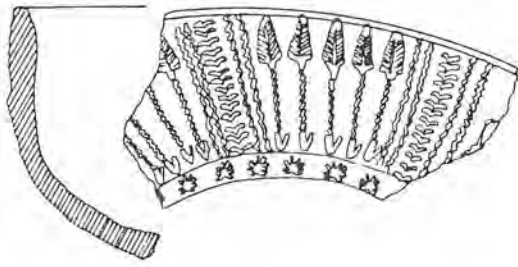
- Características decorativas : se observa un predominio de motivos dispuestos en una sola zona, siendo la temática representada fundamentalmente la de metopas seguida de la de decoración continua y de la de alternancias. En las piezas estudiadas se observó un predominio de motivos vegetales (hojas de diverso tamaño y forma) sobre motivos animales y circulares.

En un intento de identificar posibles estilos atribuibles a alfareros conocidos del centro de producción de sigillata de Andújar y teniendo presente aquellos vertederos explorados que presentaban una mayor documentación, decidimos centrar nuestro estudio en los cortes 21, 22, 23 y 24, correspondientes a la campaña de excavación de 1981.

La ubicación de las piezas decoradas hemisféricas en los vertederos explorados es la siguiente (5) :

Corte 21

- Capa II : 1 ejemplar
- Capa III/IV : 3 ejemplares
- Capa IV : 5 ejemplares



Selección de formas decoradas hemisféricas.

Corte 22

- . Capa I : 5 ejemplares
- . Capa I/II : 6 ejemplares
- . Capa II : 5 ejemplares
- . Capa III : 2 ejemplares
- . Capa VII : 2 ejemplares
- . Sin ubicación posible : 14 ejemplares

Corte 23

- . Capa IV : 6 ejemplares
- . Capa V : 5 ejemplares
- . Capa VI : 4 ejemplares
- . Sin ubicación posible : 1 ejemplar

Corte 24

- . Capa I : 1 ejemplar
- . Capa IV : 3 ejemplares
- . Capa IV/VI : 1 ejemplar
- . Capa VI : 1 ejemplar
- . Capa VI/VII : 2 ejemplares
- . Sin ubicación posible : 1 ejemplar

Teniendo presente lo expuesto anteriormente y en base a un estudio de cada pieza hemos podido establecer unas conclusiones, totalmente provisionales :

1. Nos encontramos ante una forma del centro de producción de sigillata de Andújar que nada tiene que ver con la forma 37. Esta forma es anterior a la 37 y contemporánea de la forma 29, lo cual no excluye que la posterior producción de la forma 37 de Andújar sea una copia de la forma 37 sudgálica, o bien que estas decoradas hemisféricas degeneren hacia una forma 37 o incluso que se trate de una combinación de ambas.

2. Partiendo de investigaciones anteriores hemos podido reconocer y, por tanto, atribuir en varios de estos cuencos, estilos pertenecientes a alfareros conocidos del centro de Andújar, tales como QVARTIO y CVDAS.

3. Según la cronología vigente para la producción inicial del taller de Andújar (6) y teniendo presente la prudencia con que debe manejarse, podríamos fechar, por ahora, el material de la siguiente manera :

3.1. La producción del alfarero QVARTIO se centra fundamentalmente en época de Claudio, aunque se han constatado algunos cuencos que podrían fecharse durante el reinado de Tiberio, siendo quizás éste el momento inicial de la producción, que en algunos casos se prolonga hasta la época neroniana.

3.2. Este mismo "esquema cronológico" es aplicable al alfarero CVDAS.

3.3. Otro alfarero de Andújar, M.S.M., cuya actividad se sitúa dentro de la producción inicial de este centro, no se ha podido documentar por el momento en los cortes objeto de nuestro estudio, lo cual nos induce a pensar que si el corte 14 puso al descubierto su vertedero (7) los ahora estudiados pueden estar en condiciones de proporcionarnos posibles vertederos pertenecientes a QVARTIO y a CVDAS.

3.4. Hemos observado en algunos cuencos un estilo diferente de los conocidos hasta ahora, lo cual nos permitirá, quizás, en un futuro, poder identificar algún o algunos estilos anónimos. La cronología que presenta estos cuencos es de época claudia con alguna prolongación en los primeros años de Nerón.

De lo hasta ahora expuesto podemos deducir, provisionalmente, que las formas decoradas hemisféricas estudiadas pertenecen a la época más antigua de la producción de este centro, observándose un predominio de las mismas durante el reinado de Claudio, siendo abandonada dicha producción bajo la segunda generación de alfareros, tal y como se ha constatado en los vertederos explorados de los cortes 26, 27 y 28 pertenecientes a la campaña de excavación realizada en el año 1982 (8) donde sólo se han documentado en las capas más profundas que cronológicamente se relacionan con la época que nos ocupa.

NOTES

- [*] Departamento de Prehistoria y Arqueología de la Universidad de Granada.
- (1) M. SOTOMAYOR, "Centro de producción de sigillata de Andújar", *XII Congreso Nacional de Arqueología* (Jaén, 1971), p.689-698.
- (2) M.I. FERNANDEZ GARCIA, "Cuencos decorados en T.S.H. dentro de la producción inicial de Andújar : las formas decoradas hemisféricas" (en prensa).
- (3) Esta denominación aparece ya en la memoria de excavación realizada en 1981. Ver M. ROCA, M. SOTOMAYOR, "Los alfarres romanos de los Villares de Andújar (Jaén). Campaña 1981", *Noticiario Arqueológico Hispánico* XV, 1983, p.275-277. Este término de forma decorada hemisférica también se utiliza en otras publicaciones sobre este alfar, tales como M. ROCA, "Sigillata importada y nuevas formas en terra sigillata hispánica producidas en Andújar. Puntualizaciones cronológicas referidas a la actividad inicial del alfar", *Cuadernos de Prehistoria de la Universidad de Granada*, 5, 1980, p.271. M. ROCA, "Terra sigillata Hispánica : una aproximación al estado de la cuestión", *Cuadernos de Prehistoria de la Universidad de Granada*, 6, 1981, p.394. M. ROCA, "El centro de producción de T.S.H. de Andújar", *Boletín del Museo Arqueológico Nacional*, tomo I, nº2, 1983, p.164. M. ROCA, "Le centre de production de terre sigillée hispanique d'Andújar (Jaén) : résultats des dernières fouilles", *SFECAG, Actes du Congrès de Reims, 16-19 mai 1985*, p.22.
- (4) Para la descripción de colores de pastas y barnices hemos seguido a Cailleux en su *Notice sur le code des couleurs des sols*, aunque equiparándolo con la nomenclatura establecida en una reunión llevada a cabo en Madrid por especialistas en T.S.H. (ver *Boletín del Museo Arqueológico Nacional*, tomo I, nº2, 1983, p.121-122).
- (5) Ubicación estratigráfica en M. ROCA, "Sigillata importada y nuevas formas...", *op.cit.* (3).
- (6) M. ROCA, "Sigillata importada y nuevas formas..." *op.cit.* (3).
- (7) M. SOTOMAYOR, *Marcas y estilos en la sigillata decorada de Andújar (Jaén)*, 1977.
- (8) M. ROCA, F. CONTRERAS, "Centro de producción de sigillata de Andújar : Resultado de la campaña de 1982" (en prensa).

* *
*
*

VASOS CON DECORACION EPIGRAFICA EN LA PRODUCCION DE TERRA SIGILLATA HISPANICA DE LOS VILLARES DE ANDUJAR (Jaén)

Dentro de la producción de terra sigillata hispánica de Los Villares, un rasgo característico lo constituye la presencia de inscripciones-firmas incisas directamente en el molde, sin cartela de ningún tipo; estas inscripciones pueden integrarse en la sintaxis compositiva, aprovechando espacios libres o combinándose con otros motivos decorativos, o bien, y éste es el caso más interesante, convertirse en motivo único de decoración, ocupando la totalidad de un registro desempeñando así el papel de elemento decorativo (1).

En su mayor parte estas inscripciones son firmas de alfarero; únicamente en un caso tenemos la seguridad de que la inscripción no es una firma. Desgraciadamente parte del material, en estado muy fragmentario, presenta sólo restos de la inscripción sin que pueda establecerse con seguridad su contenido.

Características epigráficas

Se observa un claro predominio de inscripciones cuyas letras están constituidas por una línea continua, pudiendo disponerse a lo largo de todo un registro a modo de elemento decorativo (n.º 4, 5 y 6), en metopas, constituyéndose también en motivo de decoración, o bien combinándose con otros motivos insertándose así en el esquema compositivo del vaso (n.º 3 y 7). Dentro de este grupo se advierten diferencias notables en cuanto a altura y grosor de las letras; estos dos rasgos, unidos a la presencia de determinados punzones y de su combinación con los mismos, permite agrupar los posibles fragmentos salidos de un mismo molde según se trate de inscripciones con letras de un grosor medio de 1,5 mm y cuya altura puede ser respectivamente de 12 mm, 13/15 mm, 16 mm, 19 mm y 23 mm, o bien con letras de trazo más grueso, de unos 3 mm y 14/15 mm de altura.

En menor proporción se documentan inscripciones cuyas letras están constituídas por anillos alineados, lúnulas alineadas (n.º 1 y 2) y ángulos alineados pudiendo disponerse, como las anteriores, a lo largo de todo un registro, en metopas o combinándose con otros motivos.

Contenido de las inscripciones

En la actualidad está bien confirmada en Andújar la existencia de dos tipos de inscripciones; a las ya conocidas inscripciones-firmas con o sin mención de OFFICINA y el nombre de alfarero, M.S.M., QVARTIO (2), TITI OPPI (3) y CVDAS (4), debe añadirse la aparición de un nuevo tipo de inscripción que ya no es una firma.

En el fragmento n.º 7 se conserva parte de una frase, de la que únicamente podemos leer QVI ME EMERIT AB... (quien me compre...). Cronológicamente dicho fragmento puede situarse en época flavia por su procedencia de la capa VI del Corte 24 (5). Por su contenido esta inscripción se aproxima ciertamente a los ejemplos bien conocidos de Banassac, aclamaciones sin nombre de alfarero (6) cuya aparición no es anterior a mediados de época neroniana, con predominio en época flavia y aún antoniniana (7), aunque su disposición recuerda más bien las inscripciones-firmas, más anti-

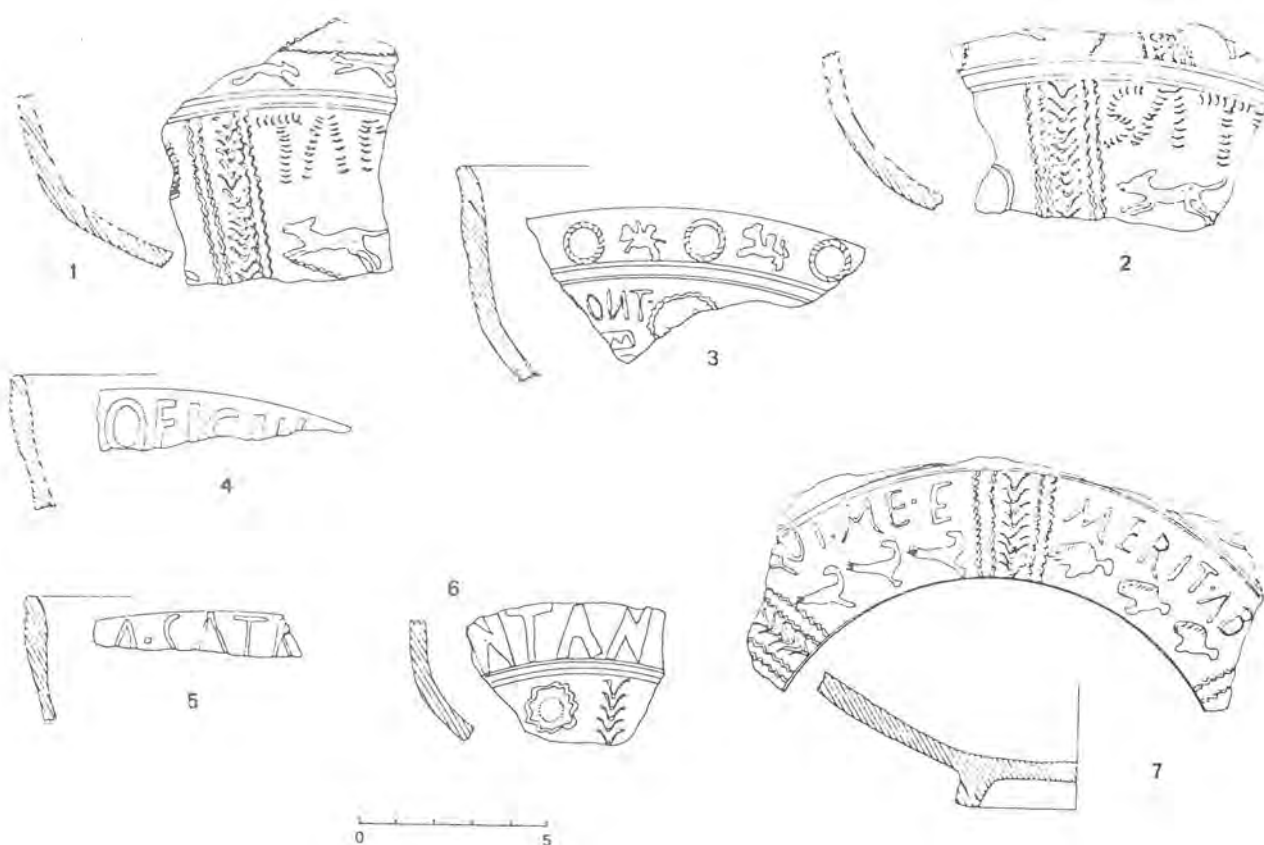
guas, de PERENNIVS TIGRANVS (8) así como las de ACO-ACASTVS, con referencia a la bebida y al circo (9), producción esta última de la cual descenden dos grupos, el de SARIVS, con sus sucesores italo-septentrionales, y la familia gálica (10). Así parece reforzarse la opinión de Sotomayor según la cual "...la manera adoptada en Andújar podría concebirse como un resultado mixto de las costumbres tardo-itálicas y las de Banassac y Montans" (11).

Pero la mayor parte de inscripciones se refiere a nombres de alfarero, precedidos o no de la fórmula EX OF u OFFICINA, siendo segura la adscripción de buen número de ellas a M.S.M (n.1-6) (12).

A partir del material recogido hasta el momento, aunque fragmentado, parece poder restituirse un M.SATRI MONTANI tras el tria nomina M.S.M, pudiendo aparecer solo o asociado a otras dos inscripciones, C.P.F y M.T.F (13), en el mismo vaso.

Al referirme a la inscripción del fragmento nº7, aludía a las posibles relaciones de nuestras inscripciones con las decoraciones epigráficas de Banassac y ACO-ACASTVS, así como a la derivación de este último en dos ramas, de SARIVS y sucesores norditálicos y gálica respectivamente; por otro lado parece evidente que tanto Banassac como Montans asimilaban estímulos de los fabricantes del valle del Po (14).

Si llega a confirmarse en el futuro la presencia de un M.SATRI MONTANI en Andújar, creo que se abren posibilidades insospechadas para esclarecer el origen y filiación de uno de los alfareros más antiguos de este centro y, en consecuencia, para la solución de parte de los problemas que plantea la producción inicial de aquél. En este sentido cobran ahora especial relieve las siguientes palabras escritas por Sotomayor con anterioridad: "Si el uso de inscripciones decorativas en Andújar se relacionase realmente en alguna manera con el de Banassac-Montans, de nuevo, por medio sobre todo de la cerámica de Aco y sus derivados, volvería a relacionarse con el valle del Po", relación ya planteada por la presencia en Andújar de la marca Q.S.P., coincidente con otra padana (15).



Vasos con decoración epigráfica en la producción de TSH de Andújar.

Cronología

En el estado actual de nuestros conocimientos sobre la producción de sigillata de Andújar, la adopción y uso de inscripciones parece constituir una modalidad propia de la producción temprana del alfar, por lo menos desde época claudia, si no algo antes, aunque tiende a rarificarse a medida que avanza el siglo I, estando por ahora con toda seguridad ausente en época posflavia (16).

Respecto a la producción concreta de M.S.M, los resultados proporcionados por las inscripciones confirman y refuerzan conclusiones obtenidas con anterioridad (17). M.S.M desarrolla su trabajo en época claudia esencialmente, aunque no excluye ello la posibilidad de que su actividad haya empezado algo antes.

NOTES

- (1) M. SOTOMAYOR, *Marcas y estilos en la sigillata decorada de Andújar*, Jaén, 1977, p.13-22. M. ROCA ROUMENS, "Inscripciones decorativas en la producción de Terra Sigillata Hispánica de Los Villares de Andújar (Jaén)". *Cu. Preh. Univ. Granada* 8 (en prensa).
- (2) M. SOTOMAYOR, *op.cit.* (1), p.19-20, lám.51, n.382, 385, 388 y 389. M. SOTOMAYOR, M. ROCA, R. ATENCIA, "Los alfarés romanos de Los Villares de Andújar. Campaña 1978-1979". *Not. Arq. Hispánico* 11, 1981, p.34-35, n.88, 89, 90 y 91.
- (3) M. SOTOMAYOR, *Marcas...* *op.cit.* (1) p.21, lám.53, n.396-403.
- (4) M. SOTOMAYOR, *Marcas...* *op.cit.* (1), p.22, lám.55, n.415 y 418.
- (5) M. ROCA ROUMENS, "Sigillata importada y nuevas formas en Terra Sigillata Hispánica producidas en Andújar. Puntualizaciones cronológicas referidas a la actividad inicial del alfar". *Cu. Preh. Univ. Granada* 5, 1980, p.269.
- (6) J. DECHELETTE, *Les vases céramiques ornés de la Gaule romaine*, Paris, 1904, I, p.118.
- (7) C. MOREL, "Les divers aspects de la céramique à décor épigraphique de Banassac". *RCRF Acta* III, 1961, p.45-55.
- (8) A. OXE, "Arretinische Reliefgefässe vom Rhein". *Rom. Germ. Komm. DAI*, Frankfurt 1933, n.123, 127, 128a y b.
- (9) M. VEGAS, "Aco-Becher". *RCRF Acta* XI-XII, 1969-1970, p.107-124. H. ASCHEMEYER, "Die Grabungen im Lager von Haltern seit 1953". *Germania* 37, 1959, p.287-291.
- (10) H. COMFORT, "Terra Sigillata". *Suppl. EAACO*, Roma, sin fecha, p.11-12.
- (11) M. SOTOMAYOR, *Marcas...* *op.cit.* (1), p.18.
- (12) M. SOTOMAYOR, *Marcas...* *op.cit.* (1), p.13-19.
- (13) M. ROCA ROUMENS, "Inscripciones..." *op.cit.* (1), n.6, 8, 9 y 11; también n.1, 2, 3, 4, 7 y especialmente n.13.
- (14) H. VERTET, "Influences des céramiques italiques sur les ateliers arvernes au début du I^{er} siècle". *Revue Archéologique du Centre*, 7, 1968, p.23-30. A. et J. LASFARGUES et H. VERTET, "Observations sur les gobelets d'Aco de l'atelier de La Muetle (Lyon), *Revue Archéologique du Centre* 7, 1968, p.35-44. H. VERTET, A. et J. LASFARGUES, "Remarques sur les filiales des ateliers de la vallée du Pô à Lyon et dans la vallée de l'Allier". *Actes du Congrès de Céramique Arverne*, 1969.
- (15) M. SOTOMAYOR, *Marcas...* *op.cit.* (1), p.13-14. M. ROCA ROUMENS, *Sigillata Hispánica producida en Andújar*, Jaén, 1976. M. ROCA ROUMENS, "Algunas consideraciones en torno a las influencias itálicas en la Sigillata Hispánica", *Cu. Preh. Univ. Granada*, 3, 1978.
- (16) M. ROCA ROUMENS, "Inscripciones..." *op.cit.* (1).
- (17) M. SOTOMAYOR, *Marcas...* *op.cit.* (1), p.16. M. ROCA ROUMENS, "Sigillata..." *op.cit.* (5), p.237-275, esp. p.271. M. SOTOMAYOR, M. ROCA, N. SOTOMAYOR, "Los alfarés romanos de Andújar. Campañas de 1974, 1975 y 1977". *Not. Arq. Hispánico* 6, 1979, p.465-476.

* *
*

LISTE DES PARTICIPANTS

ALBERT Raymond, B.P. 33, 36200 ARGENTON-SUR-CREUSE
 BARDEL Annie, La Croix des Sept Fours, Bourgbarré, 35230 SAINT-ERBLON
 BARDEL Jean-Pierre, La Croix des Sept Fours, Bourgbarré, 35230 SAINT-ERBLON
 BECKER Chrisine, 41 chemin de la Croix-Berthet, 69600 OULLINS
 BEL Valérie, 86 rue de la Charité, 69002 LYON
 BESSOU Marius, rue de Planol, 81170 CORDES
 BET Philippe, 28 rue Kessler, 63000 CLERMONT-FERRAND
 BLANC Jean-François, Centre d'Etudes et de Recherches Archéologiques de Montans, 81600 GAILLAC
 BLASZKIEWICZ Patrick, 4 bis rue des Croisiers, 14000 CAEN
 BLOQUE Philippe, Centre d'Etudes et de Recherches Archéologiques de Montans, 81600 GAILLAC
 BONNAFOUS Guy, APAMP, Maison du Parc, 81540 SOREZE
 BOUCHARLAT Elise, 89 montée de l'Observance, 69009 LYON
 BRISSAUD Laurence, 11 rue Dominique Camus, Saint-Marcel, 36200 ARGENTON-SUR-CREUSE
 BRUNELLA Philippe, 29 rue de la Tête d'Or, 57000 METZ
 CABANES Mariette, Résidence du Mail, App.n°38, avenue du Mail, 30200 BAGNOLS-SUR-CEZE
 CAIXAL i MATA Alvar, c/ Pujos, 32.3°, 2a, L'Hospitalet Dellobregat BARCELONE (Espagne)
 CARD Christophe, Mairie de Mathay, 25700 VALENTIGNEY
 CHAPOULIE Rémy, CRIAA, Université de Bordeaux III, 33045 TALENCE Cédex
 COLLART Jean-Luc, Résidence le Chevalier, rue du 8 mai 1945, app.103, 80000 AMIENS
 CREUZENET Fabienne, 38 rue Verrerie, 21000 DIJON
 DANGREAU Bernard, 92 avenue de la République, 38170 SEYSSINET-PARISSET
 DAUSSE Lucien, 14 rue Charles Péguy, 12000 RODEZ
 DENEAUVE Jean, 25 rue des Pénitents, 13840 ROGNES
 DESBAT Armand, 6 rue de la Favorite, 69005 LYON
 DIEULAFAIT Francis, 73 rue des Fontaines, 31300 TOULOUSE
 DOUSSAU Sylvain, 260 avenue du Régiment de Bigorre, 65700 MAUBOURGUET
 DUONG Alain, Carabain, 47300 VILLENEUVE-SUR-LOT
 FAVAREL Sylvie, 103 boulevard Jean-Jacques Bosc, 33800 BORDEAUX
 FERAUD Georgette, 11 boulevard Queirel, 13010 MARSEILLE
 FERAUD Jean-Baptiste, 11 boulevard Queirel, 10010 MARSEILLE
 de FERAUDY Luc, 88 rue de la Grand Font, 16000 ANGOULEME
 FERNANDEZ-GARCIA Maria-Isabel, Paseo del Salon n°7, 18009 GRANADA (Espagne)
 id. 18009 GRANADA (Espagne)
 FERNANDEZ Jorge-H, Museo Arqueologico de Ibiza, Via Punica 36, IBIZA, Baléares
 FICHET de CLAIREFONTAINE François, DRAH Bretagne, B.P. 927, 35011 RENNES Cédex
 FILHOL Christophe, DRAH Midi-Pyrénées, 2 rue des Paradoux, 31000 TOULOUSE
 FONOLLA-SANCHEZ Toni, Rbla St Joan 644, 2n 1a BADALONA (Espagne)
 FRENEL Annick, 24 avenue de la Close, 44300 NANTES
 FRITSH René, 28 rue de l'Abbé Lalanne, 86100 CHATELLERAULT
 GALINDO Corinne, 14 rue Roquelaine, 31000 TOULOUSE
 GANGLOFF Reine, 28 rue Kessler, 63000 CLERMONT-FERRAND
 GARNIER Jean-François, Carabain Plaisance, 47300 VILLENEUVE-SUR-LOT
 GIMARD Georges, Saint-Sigismond, 73210 AIME
 GIROUSSENS Christian, 26 route de Saint-Chamas, 13800 ISTRES
 GOY Corinne, Vauchamps, 25360 BOUCLANS
 GRANADOS-GARCIA José-Oriol, Napoles 215-6°-40, 08013 BARCELONA (Espagne)
 GRATALOUP Catherine, 65 boulevard des Belges, 69006 LYON
 GUILBAUT Jean-Emmanuel, DRAH Midi-Pyrénées, 2 rue des Paradoux, 31000 TOULOUSE
 HARLAY Gabriel, 1 rue Villa Chevreuse, 92130 ISSY-LES-MOULINEAUX
 J'BARI Yussuf, c/METREAU, 30 rue de la Lionne, 45000 ORLEANS
 JOLY Martine, 33 rue J. Cellerier, 21000 DIJON
 JOSPIN Jean-Pascal, 30 rue Maurice Gignoux, 38031 GRENOBLE Cédex
 JOSSET Danielle, Lotissement les Acacias, 33210 TOULENNE
 JOSSET Monsieur, lotissement les Acacias, 33210 TOULENNE
 LACAILLE Alain, Ecole primaire Saint Martial d'Albarède, 24160 EXCIDEUIL
 LAHANIER Christian, Laboratoire de Recherche des Musées de France, Louvre, 75041 PARIS Cédex 01
 LAPART Jacques, 6 rue Chenonceaux, 32800 EAUZE
 LAROCHE Colette, 15 rue Charles Nodier, 25000 BESANCON
 LAUBENHEIMER Fanette, 3 rue Brézin, 74014 PARIS
 LAUXEROIS Roger, Musée de Vienne, place Miremont, 38200 VIENNE
 LE BOT-HELLY Anne, 31 rue Saint-Jean, 69005 LYON
 LE BRUMENT Georges, 8 boulevard de Dézerseul, 35510 CESSON-SEVIGNE
 LECLAIRE André, Résidence du Mail, App.38, avenue du Mail, 30200 BAGNOLS-SUR-CEZE

LEQUEMENT Marie-France, 16 rue de Cuques, 13100 AIX-EN-PROVENCE
 LEQUEMENT Robert, DRAH Midi-Pyrénées, 2 rue des Paradoux, 31000 TOULOUSE
 LESCA-SEIGNE Annie, Résidence Carnot, 33120 ARCACHON
 LINTZ Guy, La Pacaille, Veyrac, 87520 ORADOUR-SUR-GLANE
 LLOPIS Eric, 1 rue des Chaprais, 25000 BESANCON
 LOPEZ-MULLOR Alberto, Tarragona 84-90-6°3aC, 08015 BARCELONA (Espagne)
 LOUKIANOFF Yannick, 20 rue Chauvet, Préfaillies, 44770 LA PLAINE-SUR-MER
 MANERA-ROCA Esperanza, Napoles 21526°-4°, 08013 BARCELONA (Espagne)
 MANUEL ROBERT, 9 rue Lois Deffes, 31000 TOULOUSE
 MAYNAUD Claude, DRAH Midi-Pyrénées, 2 rue des Paradoux, 31000 TOULOUSE
 MARTIN Thierry, 23 rue Edouard Barbey, 81200 MAZAMET
 MARTY Bernard, DRAH Midi-Pyrénées, 2 rue des Paradoux, 31000 TOULOUSE
 METREAU Odile, 30 rue de la Lionne, 45000 ORLEANS
 MONNIER Louis, 30 allée Gonon, 69330 MEYZIEU
 MORIZE Dominique, 195 rue de Charenton, 75012 PARIS
 MOSER Claire, Montagnac, Gignac, 46600 MARTEL
 MOSER François, Musée E. Rupin, B.P. 433, 19312 BRIVE
 MOUGIN Pierre, 105 Grande Rue, 25000 BESANCON
 MOYNE Pierre, 32 Grande Rue, 38500 VOIRON
 MULLER Pierre, CRIAA, Université de Bordeaux III, 33045 TALENCE Cédex
 ORFILA Margarita, c/Gilabert de Centellas, n°8, 6è. Decl. 07005 PALMA DE MALLORCA, Baléares
 PAILLARD Francine, Le Corbusier 233, 280 boulevard Michelet, 13008 MARSEILLE
 PASSELAC Michel, Le Roc, Villeneuve-la-Comptail, 11400 CASTELNAUDARY
 PENNANGUER Jean-Paul, 16 rue François, Bousquet, 31200 TOULOUSE
 PETIT Catherine, 31000 TOULOUSE
 PUERTA LOPEZ Carme, Tortosa, 682n 2a BADALONA (Espagne)
 PUSSOT Daniel, 15 avenue des Tilleuls, 41260 LA CHAUSSEE-SAINT-VICTOR
 PUSSOT Simone, 15 avenue des Tilleuls, 41260 LA CHAUSSEE-SAINT-VICTOR
 REBOURG Alain, 6 place du Terreau, 71400 AUTUN
 RIVES Muriel, Bourg Mazerolles, 40090 MONT-DE-MARSAN
 RIVET Lucien, 8 rue Beaujour, 13006 MARSEILLE
 ROCA ROUMENS Mercedes, Alminares del Genil, n°6, 18006 GRANADA (Espagne)
 ROHMANN Nicole, 8 rue Beaujour, 13006 MARSEILLE
 ROMERO CARNICERO M. Victoria, Dépt. de Arqueologia, Facultad de Letras, VALLADOLID (Espagne)
 RUFFAT Hervé, 1 Escoucières, 81800 RABASTENS
 RUFFAT Jean-Louis, Centre d'Etudes et de Recherches Archéologiques de Montans, 81600 GAILLAC
 SABA Claudine, 10 résidence Saint-Martin II, 7 rue de Gète, 38200 VIENNE
 SABA Frédéric, 10, résidence Saint-Martin II, 7 rue de Gète, 38200 VIENNE
 SALAMA Gilles, 12 avenue E. Billières, 31200 TOULOUSE
 SARQUERO MARTIN Belen, Dépt. Arqueologia, Facultad de Letras, VALLADOLID (Espagne)
 SAUVAGE Christine, 31000 TOULOUSE
 SCIALLANO Martine, 25 boulevard Dethez, 13800 ISTRES
 SEGUIER Jean-Marc, 10 rue Sabaterie, 81100 CASTRES
 SERRANO GUTIERREZ J. Manuel, Dépt. Arqueologia, Facultad de Letras, VALLADOLID (Espagne)
 SIREIX Christophe, 4 rue de la Paix, 33150 HAUT-CENON
 STARCK Chantal, La Louvière, Le Cuchot, 88200 DOMMARTIN-LES-REMIREMONT
 TAVARD Jean-Claude, 3d boulevard Camille Flammarion, 13001 MARSEILLE
 THOLLARD Patrick, 75 rue Abbé de l'Epée, 13005 MARSEILLE
 TILHARD Jean-Louis, 15 avenue de l'Aéroport, 47520 LE PASSAGE D'AGEN
 TOGNARELLI Jean-Claude, chemin des ARnaud, 13400 AUBAGNE
 TOMILLO GUIRAO Francisco, Dépt. Arqueologia, Facultad de Letras, VALLADOLID (Espagne)
 TRANOY Laurence, 35 rue Saint-Jérôme, 69007 LYON
 UGAGLIA Evelynne, 16 rue Amiral Galache, 31300 TOULOUSE
 VERNHET Alain, 28 boulevard de l'Aurolle 12100 MILLAU
 VERNHET Eric, 11 rue de la Sau, 33000 BORDEAUX
 VERNOUX Christian, Salles d'Angles, 16130 SEGONZAC
 VERTET Hugues, 66 boulevard Saint-Exupéry, 03400 YZEURE
 VIDAL Michel, DRAH Midi-Pyrénées, 2 rue des Paradoux, 31000 TOULOUSE
 VILLEDIEU Françoise, 58 rue Saint-Jean, 69005 LYON
 ZIEGLE Anne, 94 rue du Président Carnot, 33500 LIBOURNE

* *

*

Les Actes du Congrès de Toulouse sont livrés aux adhérents de la SFECAG à jour de leur cotisation pour l'année 1986.

Cet ouvrage peut être commandé à la SFECAG (8, rue Beaujour, 13006 MARSEILLE) au prix de 60 Fr.

Informations légales: supplément spécial au No 30 de la Revue Archéologique Sites, 11 rue de l'Oriflamme, 84000 Avignon. Le directeur des publications: Philippe Bet, le président de la S.F.É.C.A.G.; Lucien RIVET. Prix de ce numéro: intégré dans celui du No 30.